NAZIONALE
B. Prov.
XIX
94
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIX
40-a-23
Palchetto 16
Num.° d' ordine 12

B Pov
XIX
94

ABRÉGE
DE
L'HISTOIRE GENÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

TOME IV.

GUILLAUME TELL.

Abreges des voyages en Europe Tom. 4.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

647081

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n°. 28.

AN XI — 1803.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

SUITE DU VOYAGE
Dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Londres pour Edimbourg. — Oxford. — Marbres d'Arundel. — Château de Blenheim. — Birmingham. — Manchester. — Pays de Galles. — Liverpool. Sheffield. — Carlisle. — Le Cumberland. — Arrivée à Edimbourg.

L'AINÉ des fils de M. Fox, avec lequel j'étais extrêmement lié, avait obtenu de son père de m'accompagner dans la tournée que je me Angleterre.

Angleterre.

proposais de faire en Écosse et en Irlande. La belle saison hâta notre départ, et nous partîmes pour nous rendre d'abord à Oxford, et de-là à Edimbourg, en passant par les villes où quelque chose de remarquable attirait l'étranger. Nous nous arrêtâmes peu de temps à St. Albans. Cette ville, qui est une des plus anciennes de l'Angleterre, est située sur la *Colne* et environnée des campagnes les plus riantes.

Une plaine délicieuse, qu'arrosent, chacune de leur côté les rivières d'Isis et de Cherwel, offrit à nos yeux la fameuse ville d'Oxford, si connue en Europe par son université et ses colléges. C'est une ville extrêmement ancienne, puisqu'elle date au moins de son université dont on prétend qu'Alfred n'a été que le restaurateur; et c'est à cette université qu'elle doit toute son importance, car elle n'a ni commerce ni manufacture, et sa population ne passe guère dix mille ames, parmi lesquelles environ deux milles personnes sont attachées à l'université. Ses maisons sont basses et assez mal bâties: aucune de ses rues n'est régulièrement percée; mais les édifices publics qui la décorent en font une ville superbe, et dont quelques parties où ses monumens sont

accumulés, donnent une idée des beaux temps de Rome ou d'Athènes. Angleterre.

Parmi les vingt colléges d'Oxford, plusieurs sont remarquables par leur grandeur et leur beauté. *All-Souls* a deux cours entourées de bâtimens d'une belle architecture gothique, et une superbe bibliothèque.

New-College, qui est fort grand, a dans sa chapelle des peintures qui méritent d'être remarquées. Mais le plus grand, le plus riche et le plus beau de tous ces colléges est *Christ-Churils*, surmonté d'une belle tour octogone. Dans cette partie se trouve la *Hall*, une des plus grandes salles d'Angleterre, remarquable surtout par la beauté et la légèreté de la charpente qui porte le toit.

Oxford a de plus une imprimerie bâtie en 1711, du profit de la vente de l'histoire du chancelier Clarendon, et un théâtre où l'université confère ses dégrés et se font les cérémonies publiques, édifice lourd et mauvais, dont l'intérieur a une forme antique.

Près de ce théâtre, sont les écoles où les professeurs font leurs lectures : c'est un vaste bâtiment gothique qui entoure une grande cour. Dans une des salles de ce bâti-

Angleterre.

ment, se trouve une assez mauvaise collection de statues antiques, et dans une autre sont les fameux marbres d'Arundel, le monument de chronologie le plus précieux qui soit au monde, et contient les plus célèbres époques de l'histoire de l'ancienne Grèce, d'une manière bien plus authentique que ne le fait l'histoire écrite; ou ces époques ont été altérées par l'ignorance ou le peu de soin des copistes. Ces marbres commencent à Cécrops, premier roi d'Athènes, qui y régna 1582 avant l'ère chrétienne, et finissent 263 avant la naissance de Jésus-Christ: ce qui forme un espace qui embrasse une série de 1319 ans, pendant lesquelles les faits nous sont transmis avec la plus grande exactitude. On compte soixante-dix-neuf de ces marbres, tant ceux qui sont à Oxford, que ceux qui sont à Londres chez le comte d'Arundel.

Ce précieux monument d'histoire, qui mérite seul qu'on fasse le voyage d'Angleterre; est dû aux soins et à la curiosité de Thomas Howard, comte d'Arundel, de la famille de la célèbre Catherine Howard qui épousa Henri VIII, espèce de monstre qui se débarrassait de ses femmes en les envoyant à l'échafaud. Sir Howard envoya

dans le Levant Thomas *Petre*, savant distingué, et qui avait le rare mérite d'être aussi modeste qu'instruit. Il fouilla l'île de Paros, il y découvrit les marbres dont je viens de parler. L'or de sir Howard les tira des mains des barbares qui n'en faisaient aucun cas, et les confia à l'université d'Oxford. Angleterre.

On ne souffre ni spectacles, ni filles publiques à Oxford, et cette ville est extrêmement tranquille, excepté quand les jeunes gens s'enivrent et font tapage, ce qui arrive quelquefois. On y boit beaucoup, on y monte beaucoup à cheval, et on s'arrange pour y passer le moins de temps possible. En général, le goût du plaisir et de la dépense y prédomine sur celui de l'étude. Il est, dit-on, difficile qu'un jeune homme s'y maintienne décemment à moins de cent livres sterlings par an.

A huit milles d'Oxford est Wodstoch, petite ville où l'on fait de beaux gands et de beaux ouvrages en aciers, et qui touche à un lieu devenu célèbre par la victoire que son nom rappelle. C'est un immense parc de dix à douze milles de tour, anciennement habité par les rois d'Angleterre, où Alfred traduisit, dit-on, l'ouvrage de Boece, *de consolatione philosophiæ*, et où Henri II

Angleterre.

bâtit un labyrinthe pour sa maîtresse, la belle Rosamonde, que sa femme trouva le moyen d'y faire empoisonner. La reine Anne le donna, en 1705, au duc de Malbouroug, et le parlement y fit bâtir une immense maison qu'il appela *Blenheim*, en reconnaissance du gain de la bataille de ce nom, plus connue en France sous celui d'Hochsted. Rien de plus lourd, de plus contourné, de plus ridiculement surchargé de colonnes et d'ornemens, que ce château. Aussi méri ta-t-il au chevalier Vanbrugh, qui en fut l'architect, cette épitaphe: *O terre pèse bien sur lui, car il a bien pesé sur toi.* La célèbre duchesse de Malbouroug érigea depuis, à la mémoire de son mari, un arc de triomphe qui sert d'entrée au parc, et une colonne de marbre de cent trente pieds de haut, qui porte une statue du duc, et sur les piédestaux de laquelle sont gravés les actes du parlement passés en sa faveur. Un terrain varié et traversé par une petite rivière dont on a formé une très-grande pièce d'eau, de beaux bois en oppositions avec des gazons parsemés d'arbres et de bosquets, des points de vue très-diversifiés, un grand plateau de deux cents acres, disposé avec tout l'art imaginable et entretenu par soixante jardi-

niers ; une grande cascade et quelques beaux monumens, tels qu'un grand pont, une fontaine imitée de celle de la place Navonne, etc. forment de Bleinheim le plus beau et le plus majestueux des parcs d'Angleterre. Angleterre.

D'Oxford à Warwick, nous ne trouvâmes rien d'extraordinaire, que le superbe pont de Strafford sur lequel on passe la rivière d'Avon. Ce pont a quatorze arches, et réunit dans sa construction la beauté et la solidité. Strafford a donné le jour à Shakespear dont les Anglais se font autant d'honneur que les Grecs s'en faisaient d'avoir produit Homère.

Le Warwickshire est un pays montueux, mais riant ; il a dans le nord beaucoup d'enclos et de pâturages ; le midi est plus généralement en culture : les environs de Birmingham, de Warwick et toute la vallée de l'Avon sont très-beaux et fort riches. Ce comté a cependant aussi ses bruyères qu'on commence à défricher. Il nomme six membres au parlement. Warwick, sa capitale est une jolie petite ville, nouvellement rétablie, ayant été presque entièrement consumée par un incendie, en 1694. Coventry, grande, longue et vilaine ville, située pres-

Angleterre. qu'au centre du comté et de l'Angleterre ; fabrique beaucoup de rubans et de soieries.

Birmingham, que nous trouvâmes ensuite, est devenue, depuis un siècle, par ses manufactures, une des villes les plus importantes de l'Angleterre. En 1700 elle n'avait que quinze mille ames : on y en compte soixante mille aujourd'hui, et sa population s'accroît tous les jours avec l'industrie de ses habitans. Elle est bâtie sur une élévation sans aucune espèce de régularité, et à l'église de St. Philippe près, assez bel édifice moderne, elle n'a pas un seul bâtiment remarquable. Une petite rivière coule au bas de la ville et un canal fait en 1769 par une compagnie, y conduit de Widnesbury, qui en est à huit milles, le charbon dont ses manufactures font une énorme consommation. Ce canal fort étroit passe sur une hauteur, par le moyen de douze petites écluses; c'est ainsi, qu'un embranchement porte depuis 1772, jusqu'au canal de Straffordshire, rempli par les eaux d'épuisement des nombreuses mines de charbon près desquels il passe. Les manufactures emploient un nombre plus ou moins grand d'ouvriers, et font depuis les objets de luxe et de fantaisie les plus chers et les plus finis, jusqu'aux objets

les plus communs et les plus grossiers. On s'y sert de beaucoup de machines et de procédés qu'on cache avec grand soin aux étrangers, à qui l'abord de certains ateliers est extrêmement difficile, et celui de quelques autres absolument impossible. La seule manufacture qui mérite d'être vue pour son ensemble et le grand nombre d'ouvriers qu'elle emploie sur les lieux même, et qu'on assure être de cinq cents, est Sobo, à deux milles de la ville. M. Bolton l'établit il y a une vingtaine d'années, et passe pour y avoir prodigué beaucoup trop de capitaux en batimens; et M. Watts, célèbre mécanicien, son associé, la remplit journellement de machines propres à simplifier la main-d'œuvre du nombre infini d'objets qu'on y fabrique, et que la mode fait varier à chaque instant.

Birgmingham n'a point de chartre de corporation, ne nomme point de membres au parlement, et n'est gouverné que par des baillis et des constables : la liberté qu'on a de venir s'y établir et d'y exercer une profession quelconque, sans crainte d'être inquiété, ne contribue pas peu à son agrandissement et à sa prospérité.

Manchester est un peu plus considérable

Angleterre.

que Birmingham; il est devenu, par ses manufactures d'étoffes de coton, une des villes les plus célèbres et les plus importantes de l'Angleterre. Elle doit son origine à un camp de Romains, et paraît s'être accrue plus que du double depuis le commencement de ce siècle. Sa population, qu'on porte à plus de cinquante mille ames, augmente rapidement. Deux grands ruisseaux viennent se jeter dans l'Irwel, où remontent des barques de Liverpool. L'ancienne ville qui borde la rivière est fort vilaine : la nouvelle est bien bâtie; et si l'on continue à remplir les intervalles que laissent entr'elles de grandes et belles rues toutes neuves, elle deviendra immense. Manchester, qui ne renferme d'ailleurs aucun édifice remarquable, doit son agrandissement à l'accroissement prodigieux de ses manufactures, de celles d'étoffes de coton surtout, qui prospèrent au point de manquer souvent de matières premières. On y fait en outre une immense quantité de chapeaux, de rubans, de lacets, de soiries et quelque peu d'étoffes de laines; on y tanne beaucoup de cuirs, la plupart venant d'Amérique, et il y a deux grandes fonderies d'ustensiles de fer.

Les objets qui sortent de ses manufac-

tures de coton sont infiniment nombreux et varient à chaque instant; les principaux articles sont des velours unis, rayés, croisés simples; des mousselines unies et rayées; des basins, toiles de coton, étoffes de fantaisie, etc. On emploie beaucoup de machines dans ses diverses manufactures, qu'on cache avec un soin extrême aux étrangers, et où les gens du pays ne pénètrent même qu'avec la plus grande difficulté : la méfiance n'est nulle part poussée aussi loin. Angleterre.

C'est à la perfection des moulins à coton, qui ont infiniment diminué le prix de la main d'œuvre, que les manufactures de coton de Manchester ont dû leur rapide accroissement. Les premières tentatives furent faites, il y a une vingtaine d'années, par un simple ouvrier qui parvint à filer plusieurs fils à la fois; il travailla insensiblement à donner à cette découverte un degré de perfection. Ses succès utiles à son pays lui firent faire une fortune immense et bien méritée. Ces machines se sont fort multipliées à Manchester et dans les environs, et se sont répandues dans les trois royaumes.

Manchester doit une partie de ses manufactures à la qualité de ses eaux également bonnes pour la teinture et pour le

Angleterre. blanchiment, à l'abondance du charbon et à ce que n'ayant ni corporation, ni corps de métier, chacun peut y venir exercer celui qui lui convient, et se livrer à toutes ses spéculations. Elle ne nomme pas des membres au parlement, et évite ainsi les embarras et la corruption des élections.

Le pays de Galles occupe le milieu de l'ouest de l'Angleterre, et y forme une longue presqu'île entre les embouchures de la Severn et de la Dée. Sa plus grande longueur, de Chardiff à Chester, est d'environ cent trente milles; sa largeur dans le nord, de Chester à Holyhead, où l'on s'embarque communément pour Dreblin, est de près de quatre-vingt-dix, et dans le Sud, de Candiff à la pointe de St.-David qui forme le canal de St,-George, d'une centaine de milles: ce pays est une suite de montagnes qui s'élèvent beaucoup vers le nord, et se terminent en une masse énorme; le Snowdon qui domine toute cette partie, et dont le Menai, petit bras de mer qui sépare le pays de Galles d'*Anglesea*, baigne le pied.

Anglesea est une île de quatre-vingt milles de tour, qui dépend du pays de Galles: c'est la Mona des anciens, où les Druides

avaient leur principal établissement. Elle est fort nue et peu fertile ; mais elle a une mine de cuivre extrêmement riche et abondante : la route d'Irlande la traverse. Angleterre.

Le nord du pays de Galles, dont beaucoup de parties sont arides et incultes, abonde en mines de plomb, d'étain et de charbon : on y élève beaucoup de bestiaux qui passent en Angleterre, et on en exporte aussi du Tan ; mais cette exportation diminue tous les jours avec les bois dont quelques cantons étaient couverts.

Le Sud, moins coupé de hautes montagnes, est un charmant et excellent pays. Un grand nombre de rivières et de ruisseaux y forment des vallées délicieuses, couvertes de beaux pâturages, où l'on nourrit une grande quantité de bestiaux, et parsemées de bois et d'habitations. Le paysan y est à l'aise et très-industrieux. La pointe de l'Ouest est très-cultivée, et la chaux qui y abonde forme un excellent engrais dont on fait grand usage. L'inclinaison du *South-Wales* au midi, et le voisinage de la mer en rendent le climat doux : ses villes sont habitées par des gens peu riches ; mais que le bas prix des denrées de première nécessité fait vivre dans l'abondance. Caermasthen et Brecon

Angleterre.

sont les plus considérables. La première, où naquit, dit-on, en 480, l'enchanteur Merlin, ne laisse pas d'être assez grande : elle est située sur les bords charmans d'une rivière où remontent de petits bâtimens qui en exportent du beurre et des fromages. La seconde plus jolie et dans une position tout aussi agréable, a quelques manufactures de serges et de flanelles.

Le pays de Galles, dont l'héritier présomptif de la couronne porte le nom, depuis qu'Edouard I.er en fit la conquête, en 1282, est divisé en douze comtés et nomme vingt-quatre membres au parlement. Les Gallois sont braves, industrieux, hospitaliers, et parlent une langue qui leur est propre et qu'on regarde comme un dialecte de l'ancienneté.

Le comté de Salop est au pied des montagnes du pays de Galles : la partie qui y touche est très-montueuse, mais remplie de superbes vallées bordées de collines couvertes de bois, et nourrit un grand nombre de bestiaux ; le reste plus plat et fort enclos, produit beaucoup de grains. Ce comté, qui nomme douze membres au parlement, abonde en mines de charbon et de fer, surtout à Cole-brooka-dale, endroit

devenu célèbre par l'immense quantité de fonderies qui y sont établies, et par le fameux pont de fer coulé qu'on y a jeté, en 1779, sur la Severn, sans en gêner un instant la navigation. Angleterre.

Le Worcestershire se ressent des approches du pays de Galles. Il est très-montueux ; la Severn, sur laquelle est situé Worchester, grande ville, la capitale de ce comté, le traverse en entier. Il abonde en excellens pâturages, et les pommiers et poiriers dont il est couvert, le parent beaucoup: la vallée d'Eves ham, où coule l'Avon, produit beaucoup de blé. Il y a vers Stourbridge beaucoup de verreries et de forges: il s'y fabrique d'excellens creusets.

L'Herefondshire, qui est entre ce comté et le pays de Galles, et que traversent un grand nombre de rivières, est aussi très-montueux : ses vallées sont couvertes de superbes pâturages, et d'une grande quantité d'arbres et de pommiers. Les environs de Léominster, petite ville où il y a un grand nombre de tanneries, produisent beaucoup de blé. Hereford, la capitale de ce comté, qui députe neuf membres au parlement, prépare aussi beaucoup de peaux et fait une grande quantité de gants.

Angleterre.

Le Cheshire s'étend jusqu'au pied des montagnes du pays de Galles : c'est un pays plat, fort gras, fort arrosé, couvert de pâturages, et qui nourrit une immense quantité de bestiaux. On y fait prodigieusement des fromages qui ont de la réputation et passent en grande partie à Londres. Norwick, Namptwick, et Middlewick, petites villes de ce comté, abondent en mines de sel gemme et en puits d'eaux salées : Chester sa capitale, doit son origine à une colonie romaine. C'est une ville de quinze à ving mille ames, assez laide et entourée de grandes murailles dont le haut forme une belle promenade. Elle est sur la Dée, dont la large embouchure se remplit de sables, ce qui a obligé de creuser un canal pour gagner la mer : un autre canal taillé dans le roc, lui ouvre une communi- avec Norwick. L'herbe dont il est rempli prouve le peu d'usage qu'on en fait : il n'y a presque point de commerce à Chester : Liverpool qui en est tous près, absorbant celui qu'il pourrait faire.

Le Lancashire, que la Mersey sépare du Cheshire, est borné à l'ouest par la mer d'Irlande qui l'échancre fortement et y forme plusieurs baies profondes, c'est en général

général un très-beau pays très-fertile, couvert d'enclos et de pâturages, bien boisé et bien arrosé; mais on y rencotre des landes très-étendues. Les montagnes de l'Est sont nues et stériles, quoique coupées de jolies vallées. Ce comté nourrit de superbes bestiaux. Lancastre, sa capitale, bâtie sur le penchant d'une colline, à trois milles de la mer, est une des plus jolies villes d'Angleterre : sa population, qu'on porte à dix mille ames, s'est doublée depuis cinquante ans, et s'accroît encore tous les jours : un pont superbe sur la Lane, qui est navigable à marée haute pour des bâtimens de deux à trois cents tonneaux, la joint à un grand village. L'aspect de cette ville est très-beau; il paraît y avoir plus d'aisance que d'opulence. Angleterre.

Liverpool, situé sur la Mersey, près de son embouchure dans la mer d'Irlande, n'était, au commencement de ce siècle, qu'une très-petite ville : il s'est depuis accru au point d'être devenu la rivale de Bristol, et de le surpasser peut-être par l'étendue de son commerce. Quoique située en un terrain uni, et presqu'entièrement neuve, elle n'est pas belle: on n'a suivi aucun plan dans sa construction : ses rues sont étroites

Angleterre.

et mal percées, et il n'y pas un endroit qui mérite le nom de place. On travaille à élargir quelques rues anciennes, et quelques nouveaux quartiers sont beaux et bien bâtis. La bourse, édifice moderne que renferme un beau portique autour d'une cour carrée, et St.-Paul, belle église surmontée d'un dôme, sont les seuls édifices remarquables de Liverpool: son port, formé par la rivière, est bordé d'un grand nombre de bassins, dont un avance presqu'au centre de la ville: les uns sont ouverts, les autres sont fermés par des écluses, et d'autres servent à construire ou carener les vaisseaux. On en creuse encore de nouveaux dans ce moment: les espaces vides entre ces bassins et les bords de la Mersey sont remplis de chantiers de construction. Cette ville doit au bas prix du charbon de terre une grande fonderie de cuivre, deux fonderies de fer, deux verreries, des raffineries de sucre, des raffineries de sel, un très-grand nombre de brasseries, et une manufacture de poteries grossières: il y a en outre beaucoup de corderies, et différentes fabriques d'outils d'horlogerie.

Le principal commerce de Liverpool est celui de la côte de Guinée et des îles. C'est

la place de l'europe qui entend le mieux la traite des nègres, et combine le mieux ses armemens pour ce commerce barbare : elle y emploie de très-gros bâtimens et y envoie beaucoup de cotonnades de Manchester ou des Indes, beaucoup d'ustensiles et des armes de Birmingham, et particulièrement beaucoup de fusils, dont on n'oserait pas se servir en Europe; ce qui se conçoit aisément et prouve à quel point les spéculations commerciales, qui, dans ce moment, semblent mériter presqu'exclusivement l'attention et la protection des gouvernemens d'Europe, se jouent de la vie des hommes. Ce commerce, dans lequel elle a employé, en 1787, quatre-vingt-huit vaisseaux montés par trois mille cent soixante-dix hommes, lui donne des retours avantageux en denrées des îles, sucre, coton, indigo, cochenille, bois de teintures, etc.; elle tire de plus beaucoup de tabac de l'Amérique septentrionale, beaucoup de bois de construction de la Baltique et de la Norwège, du fer et du chanvre de Russie, et des grains de Dansig, où elle fait passer beaucoup de sel et des poteries. Son commerce avec l'ouest de l'Irlande, avec le nord de l'Ecosse, avec Londres, la Flandre et la

Angleterre.

Angleterre. Hollande, ne laisse pas d'être aussi considérable : elle envoie un grand nombre de bâtimens au Groenland, à la pêche de la baleine, et quelques-uns à celle du hareng et de la morue. Ses rues, ses quais fourmillent de monde : l'activité y est prodigieuse, et son port est rempli de vaisseaux de toutes grandeurs. La rivière, qui y a deux milles de large, est fort belle; mais l'entrée en est très-difficile : on y a placé beaucoup de balises, et on a bâti sur la côte plusieurs phares. La population de cette ville, qui s'accroît avec une étonnante rapidité, est de près de cinquante mille ames.

C'est dans cette contrée qu'est Sheffield, où le voisinage de deux rivières, de nombreuses mines de fer et de charbon, des carrières d'excellentes pierres à repasser, ont fait établir un nombre infini de manufactures d'ouvrages en fer. Cette ville est vilaine, mal pavée, mal bâtie, excepté les parties tout-à-fait modernes; car elle s'agrandit beaucoup, et la fumée épaisse des forges dont elle est remplie, noircit toutes les maisons : on y compte, y compris quelques endroits voisins qui en dépendent, de trente à trente-

cinq mille ames, et sa population passe pour être doublée depuis trente ans : elle n'a d'intéressant que ses manufactures, d'après l'almanach de 88 : il y a à Sheffield cinq fabricans d'enclumes et de marteaux, treize de boutons de corne, et cinq dans les environs ; quatre de mors ou d'étriers plaqués ou non-plaqués ; trois gaîniers pour couteaux ou rasoirs ; trois fabricans de cadenats ou colliers de chien, et cinq de peignes ; douze taillandiers, et six dans les environs ; trois fabricans de grilles qu'on met devant le feu pour retenir les cendres, trente de limes, et dix-huit dans les environs ; cinq fonderies, huit fabricans de manches de couteaux et de rasoirs, six d'encriers de cuivre et de cuir, onze de lancettes et de flammes, trois de lanternes, quatre de clous, deux opticiens, quatre-vingt-onze couteliers fabricant des canifs ou couteaux de poche, et six dans les environs ; neuf fabricans de cuirs de rasoirs, dix de scies, dix-sept d'ouvrages d'argent ou plaqués ; trente-sept couteliers fabricant des ciseaux fins, et deux dans les environs ; vingt-quatre des ciseaux communs et autant dans les environs ; vingt-quatre fabricans de faulx, trente-un de faucilles, treize de Angleterre.

Angleterre.

ferreries, et deux dans les environs ; huit fabricans d'encriers de papier, vingt-deux de manches de couteaux de métal, vingt fabricans ou rafineurs d'aciers, neuf couteliers fabricant des couteaux, et soixante-seize dans les environs; seize des couteaux de tables d'argent ou plaqués, cinquante-quatre des couteaux de table en général; onze des couteaux de table communs, et six dans les environs. Tous ces fabricans ont leurs marques, et plusieurs de leurs ouvrages portent les noms de France et de Paris. On se sert dans ces manufactures du balancier et d'autres machines mues par l'eau et par le feu. Presque rien ne s'y vend en détail, tout s'expédie en gros pour Londres et pour l'étranger ; ce sont ces manufactures d'objets communs qui y sont les plus nombreuses et qui y prospèrent le plus, particulièrement la coutellerie. Cette ville ne députe point au parlement : il y a dans ses environs plusieurs forges, un moulin à coton, et une fonderie de plomb.

C'est aussi dans cette partie que sont les principales manufactures d'étoffes de laine du nord de l'Angleterre. Wakefield fabrique beaucoup d'étamines, et Halifax beaucoup de grosses étoffes. Leeds apprête une im-

mense quantité de draps qui se font dans ses environs. Cette ville, située sur l'Air, petite rivière rendue navigable jusqu'à l'Humber où elle se jette, est, depuis très-long-temps célèbre par ses manufactures: ce qu'elle offre de plus remarquable ce sont ses deux marchés de draps; l'un pour ceux qui sont teints, l'autre pour les blancs. Les marchés se tiennent deux fois la semaine et le même jour. Ils ne durent qu'une heure; et au son d'une cloche, tout le monde est obligé de sortir dans un quart d'heure sous peine d'amende. On laisse pour le marché suivant les pièces qu'on n'a pas vendue. Les environs de Leeds abondent en mines de charbon: on y a établi des verreries, un très-grand nombre de poteries anglaises, et des moulins mus par des machines à feu, pour fouler et carder la laine. Angleterre.

Hull tire son nom de la rivière sur laquelle elle est située, a son embouchure même dans l'Humber. Cette ville est assez jolie, mais fort petite relativement à sa population, qu'on porte à vingt-cinq mille ames. Son commerce s'agrandissant beaucoup, une compagnie y a fait creuser un vaste et superbe bassin qui sert de port: trois cents bâtimens appartiennent à cette

Angleterre.

place, et exportent en Russie, en Suède, en Allemagne, en Flandre, en Portugal, en Espagne, en Amérique, des étoffes de Leeds, d'Halifax et Manchester; des marchandises de Sheffield et Birmingham, et beaucoup de plomb.

L'Yorkshire, qui nomme trente membres au parlement, est arrosé par un grand nombre de rivières et de ruisseaux qui fertilisent ses vallées, et ses montagnes sont parsemées d'habitations et peuplée de gens industrieux : le peuple des campagnes y paraît dans une honnête aisance, et l'agriculture s'y perfectionne de jour en jour: ses productions les plus importantes sont des chevaux, des bestiaux et des grains. On y trouve beaucoup de mines de fer et de charbon, et quelques-uns des plus beaux parcs du royaume.

Yorsk, capitale de ce comté, est l'ancien *Eboracum* des Romains : Constantin y naquit, et Sevère y mourut : on y a trouvé beaucoup d'antiquités romaines, inscriptions, monnaies, urnes funéraires : c'est une grande ville que traverse l'Ouse, rivière navigable, et qui renferme dans sa vaste enceinte beaucoup de jardins et d'espaces vides: le centre n'est pas vilain, et la grande

quantité de ses églises que domine sa métropole, lui donnent une très-belle apparence. Cette métropole, vaste et bel édifice gothique, fait la renommée d'York : ses proportions en sont belles ; mais sans être lourde, elle n'a ni la légèreté de la cathédrale de Strasbourg, ni l'élégance et la belle forme de celle d'Amiens : à côté est une salle octogone d'une belle proportion, et dont la voûte plate et sans soutien est infiniment hardie. Angleterre.

La route qui va de Manchester à Carlisle, est agréablement coupée de collines et de vallons. Nous vîmes de loin *Penrith Castle*, antique forteresse qui défendait le pays des brigands dont il fut long-temps infesté. Aujourd'hui que cette contrée est le séjour de la paix, le paysan, le voyageur contemple d'un air tranquille ces châteaux qui ornent maintenant le pays qu'ils défendaient autrefois : ils se rappellent avec horreur ces temps de troubles, où nul homme ne pouvait sans crainte se livrer aux douceurs du sommeil et aux différentes jouissances que l'on trouve sous l'humble toit de la médiocrité, s'il n'était défendu par une forteresse.

Ce fut près de *Penrith Castle*, qu'en

Angleterre. 1745, se rassembla la milice provinciale de Cumberland, pour faire face aux rebelles qui avaient formé le dessein de marcher sur Londres: elle était conduite par *Nirolson*, évêque de Carlisle, homme vertueux et plein de courage, qu'il avait fait passer dans l'ame des paysans de son diocèse, mais qui, combattant sans discipline et sans ensemble, furent mis en déroute par les rebelles.

Carlisle existait du temps des Romains : c'était incontestablement alors une place de la plus grande importance. La muraille qu'éleva Sevère pour défendre la Bretagne des incursions des barbares, sert encore aujourd'hui de rempart à cette ville, et s'étend à un demi-mille au-delà de ses portes. Cette ville a été la résidence de quelques rois, et a servi de prison à quelques autres, notamment à l'infortunée Marie Stuart, qui passa dans cette forteresse une partie de la captivité que lui fit subir Élisabeth, avant de la livrer aux bourreaux.

Cette ville renferme peu de choses dignes de remarque, mais elle plaît infiniment par ses dehors : elle est sur un terrain élevé au milieu de prairies arrosées par deux rivières assez considérables : ses paisibles

habitans, pour éloigner même toute image de la guerre, ont aboli, il y a quelques années, l'usage où l'on était de tirer un coup de canon le matin, qui annonçait l'ouverture des portes, et un autre le soir, qui en indiquait la fermeture. Angleterre.

Le Cumberland, dont Carlisle est la capitale, s'étend le long de la mer d'Irlande et du *Solway-Firth* qui le sépare de l'Ecosse. Ses montagnes à l'est sont assez nues et assez tristes, quoique variées dans leurs formes, et coupées de jolies vallées ; mais celles de l'ouest, remplies de lacs charmans, offrent les scènes les plus aimables et les plus animées : celui d'Ulswater, dont les aspects variés à l'infini par les différens contours de ses bords, rendent la promenade extrêmement agréable, présente une longue suite de tableaux qui passent successivement du joli au majestueux, du riant au sévère ; des collines parsemées de pâturages, de bois et d'habitations, des rocs nus et hideux, de formes sauvages et pittoresques, et coupés par de belles et bruyantes cascades, des amphithéâtres, des montagnes couvertes de verdure jusqu'au sommet et sillonées par une foule de ruisseaux.

Mais le plus joli des lacs de cette partie

Angleterre.

de l'Angleterre, est celui de Derwent-water, qui offre, dans sa petite circonférence tous les germes de beautés qu'on peut trouver dans les montagnes: il est presque ovale; mais ses bords, profondement échancrés, en varient la vue. Du sein de ses eaux limpides s'élèvent de petites îles parsemées d'arbres, de prairies et d'habitations: une charmante rivière y arrive en serpentant à travers des prairies et des collines cultivées et coupées de haies vives; des monticules isolés et couverts de bois, servent de bases à des montagnes de roc nu et très-élevées, de formes sévères et majestueuses qui ne semblent placées au fond de ce tableau, que pour faire ressortir ce qu'il a de riant et d'aimable.

Le Cumberland nourrit beaucoup de bestiaux dont la laine fait une branche importante de commerce: on y fait beaucoup de beurre et de fromage, et l'abondance des objets de première nécessité y rend la vie peu chère: il y a plusieurs carrières d'ardoises, plusieurs mines de plomb, et une mine de plomb noir dont on fait des crayons, qui n'est ouverte que tous les sept à huit ans, pendant deux ou trois mois, et qu'on rebouche ensuite soigneuse-

ment. Mais ce qui fait la plus grande richesse dans Cumberland, sont ses nombreuses mines de charbon. Angleterre.

La petite rivière d'Esk, qui prend sa source en Écosse, la sépare de l'Angleterre : nous la passâmes à *Longtown* sur un beau pont et nous n'en fûmes pas éloignés d'une portée de canon, que la scène changea à nos yeux d'une manière frapante. Depuis *Longtown*, jusqu'à *Dumfries*, c'est-à-dire, dans un espace de près de quarante milles, nous ne trouvâmes qu'un sol plat et négligé. Cette espèce de désert ne nous offrit partout que le tableau d'une affreuse solitude, que des campagnes nues et en friche, que des cabanes enfumées, que des troupeaux maigres, et des habitans couverts des livrées de la misère. Les approches de *Dumfries* furent moins tristes, et à ses portes, la nature avait repris une partie de ses ornemens : cette ville nous parut très-jolie, elle était autrefois très-commerçante, et le principal port du *Firth* de *Solivay*. Les rives de ce golfe étaient garnies d'autres petites villes où le commerce était dans toute son activité, surtout les pêcheries ; mais il a tellement dégénéré sur cette vaste côte, qu'à peine mérite-t-il qu'on en fasse

Angelterre. mention : quoique les harengs viennent se jeter tous les ans vers la mi-septembre sur la rive de l'Écosse, la pêche la plus considérable s'en fait par les habitans de la rive opposée, qui est celle de Cumberland.

La campagne des environs de Dumfries est dans un bon état de culture ; mais cette belle apparence s'évanouit à mesure qu'on approche de *Moffat*, petite ville à vingt-un milles de Dumfries, et long-temps renommée par ses eaux minérales : elles attirent encore beaucoup d'étrangers ; mais on y est si mal, le séjour en est si triste, qu'on cherche ailleurs une guérison qu'on achète, pour ainsi dire, dans ce lieu sauvage, où la nature n'accorde aucunes douceurs.

Au nord de Moffat, la campagne n'est presque entièrement habitée que par des pâtres qui mènent une vie aussi agreste que leurs troupeaux. L'horizon de cette campagne a pour termes de hautes montagnes, d'où sortent trois rivières ; l'*Annan* qui va se jeter dans le golfe de Solwai, au-dessous de la petite ville d'Annan ; le *Tweed*, qui sépare à l'orient l'Angleterre et l'Écosse, et va se jeter dans la mer d'Écosse, à Berwick ; et le *Clyde*, fameux par

le commerce qui se fait sur ses bords, l'industrie de ceux qui les habitent, leurs manufactures, et le nombre des villes qu'il arrose. Angleterre.

Après avoir cotoyé pendant plusieurs milles la rive occidentale du *Tweed*, et traversé la belle vallée de *Tweed-dale*, qui est couverte de nombreux troupeaux dont la laine passe pour être d'une qualité supérieure et la plus belle de l'Angleterre, nous arrivâmes aux portes d'Edimbourg.

CHAPITRE II.

Edimbourg, situation de cette ville, le château, le palais, — L'université — Ossian et ses poésies — Glascow.

Ecosse.

EDIMBOURG est la capitale de l'Écosse, et comme telle, a été jusqu'à Elisabeth, la résidence des rois, quand cette contrée formait un royaume distinct de celui d'Angleterre. Cette ville est sur une montagne, tant sur le sommet que sur la pente, d'où il est résulté que dans la vieille ville, à l'exception de la grande rue, on a sans cesse à monter et descendre dans toutes les autres qui sont étroites et irrégulières. Les nouveaux quartiers d'Edimbourg, ou la ville neuve sont de toute beauté.

Le château est sur la partie la plus élevée de la ville: ce n'est plus rien, et il ne faut pas s'en étonner, parce que l'Anglais hait jusqu'au mot de forteresse. Malgré ce château, dis-je, ses vieux canons, malgré l'espèce de muraille qui entoure Edimbourg du côté du midi, cette capitale n'en est pas moins une ville ouverte, nullement susceptible

ceptible d'une défense sérieuse, ainsi que l'a prouvé l'expédition du prince Edouard en 1745, qui, pour se rendre maître de cette ville, n'eut qu'à se présenter à ses portes. Ecosse.

En face du château et à près d'un mille de distance, est le palais de *Holgrood House*, qui fut dans l'origine un monastère habité par les moines de St.-Augustin: c'est un édifice carré, l'extérieur est une colonnade médiocre, mais l'intérieur contient des appartemens assez bien distribués et habités par la famille des ducs d'Hamilton. La pièce la plus remarquable de ce palais, est une longue gallerie où l'on a placé chronologiquement la majeure partie des portraits des rois d'Écosse. Le plus ancien est *Fergus*, prince dont l'existence est un problême. Nous visitâmes la chapelle qui dépend du palais: c'était auparavant un monument gothique d'une construction précieuse, il devint la proie des flammes, et fut restauré par Jacques VI. L'édifice moderne a de l'élégance dans quelques-unes de ses parties, mais dans d'autres il est trop surchargé d'ornemens. Nous fûmes très-satisfaits de la colonnade qui soutient la gallerie, ainsi que de l'espèce de coupole

Ecosse.

qui couronne ce temple : c'est dans cette chapelle que reposent les cendres de Jacques V, le père de Marie Stuart et de Henri Stuart Damley, le cousin germain et l'époux de cette princesse, unis par un hymen que l'amour parut d'abord avoir formé et qu'il rendit ensuite si malheureux.

Nous avions dans notre hôte, M. Bolton, un philosophe aimable, qui cependant avait les préjugés de son pays, mais ne les avait que pour lui. Il fixa d'abord notre attention sur *Parliament Square*, qui était autrefois un des plus beaux édifices d'Edimbourg, ou plutôt un assemblage de plusieurs édifices bâtis avec autant de noblesse que de solidité : ils entourent une place parfaitement carrée, au milieu de laquelle est une très-belle statue équestre de Charles II ; les différens tribunaux établis à Edimbourg occupent la salle des séances de l'ancien parlement d'Écosse, ainsi que les salles adjacentes. Dans une aile de ce bâtiment est la bibliothèque des avocats qu'on prétend être une des mieux assorties de l'Europe en livres de lois.

La cathédrale d'Edimbourg est un bâtiment gothique, bien plus vaste que l'église Notre-Dame de Paris : elle est surmontée

d'un très-beau clocher au haut duquel est une couronne impériale. Ecosse.

Les édifices modernes qu'on remarque dans Edimbourg, sont la bourse, une grande quantité d'hôtels, plusieurs ports et quelques hôpitaux : j'ai trouvé des promenades charmantes dans Edimbourg et ses environs; cette ville, excepté Londres et Bath, est celle de la Grande-Bretagne où l'on passe mieux son temps : elle a tous les amusemens qu'une grande ville peut offrir.

L'université d'Edimbourg, fondée en 1582, est une des plus célèbres des îles Britanniques, et des quatre qu'on compte en Écosse, celle qui a le plus de professeurs : il y a vingt-deux chaires. Avant la réformation, celle de théologie était la première et la plus courue ; aussitôt que les hommes ont été esclaves, elle est devenue la dernière et la plus déserte. Celle de mathématique depuis long-temps est fameuse. On se souvient surtout qu'elle a été occupée par celui qui découvrit les Logarithmes, *John-Rapier*, et Maclaurin, l'ami et l'émule de Newton. On s'est fait un devoir depuis de leur donner pour successeurs, des hommes qui, s'ils n'égalaient pas ces grands maîtres, étaient au moins dignes de rappeler leurs

Ecosse.

leçons : cette université et les différentes sociétés qui sont en Écosse ont produit des hommes célèbres dans les sciences et les arts, parmi lesquels on distingue *Buchanan*, Robert Barclay, l'apologiste des Quakers, l'évêque Buinet que nous connaissons par un morceau d'histoire qui, avec quelques détails puérils, en renferme beaucoup de précieux; mais surtout Hume, Robertson et Fergusson, ces historiens si élégans et si philosophes.

Après avoir parcouru les environs d'Edimbourg, où l'on l'on trouve plusieurs sites très-pittoresques, nous nous préparâmes à partir pour Glasgow, qui est éloigné d'Edimbourg de quarante-quatre milles; nous traversâmes pour nous y rendre une campagne fertile. Cette ville est assise sur le penchant d'un superbe coteau que la *Clyde* baigne en serpentant, et qu'elle ne paraît abandonner qu'à regret. Si, avant d'entrer dans la ville, l'œil a été satisfait de la perspective qu'elle lui a offert, il l'est encore davantage lorsqu'il a pénétré dans l'enceinte de cette cité qui, dans toutes ses parties, joint l'élégance à la régularité. Les rues qui se croisent à angles droits, sont larges et toutes tirées au cordeau. Je les

ai trouvées beaucoup mieux pavées que celles de Londres, et infiniment plus propres: les maisons y ont la plus grande apparence et ont en général quatre à cinq étages: au centre de la ville elles sont supportées par des portiques dignes de l'Italie. La cathédrale est un bâtiment gothique qu'on dit avoir été construit il y a six cents ans, et qui, pour le travail, ne peut être comparé à aucune espèce d'édifice de ce genre; il est si précieux qu'il a été respecté par le fanatisme des rigides presbytériens qui ne respecte aucune église romaine. Ce vaste édifice contient trois églises, l'une desquelles est sur les deux autres et terminée par une tour d'où s'élève un magnifique clocher. Il y a dans Glasgow sept temples de presbytériens et de protestans, et huit à dix chapelles ou oratoires, où s'assemblent les différentes sectes qui ne sont pas de cette communion: elles vivent toutes en paix, parce qu'elles connaissent toutes le prix de la tolérance. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, c'est le superbe port qui est sur la Clyde, et la beauté du port qui est spacieux et commode, car les bâtimens se déchargent à la porte des magasins. Ecosse.

Ecosse.

Il est peu de ville qui soit aussi vivante que Glasgow, dont on évalue la population à cinquante mille ames, et qui m'a paru plus considérable, parce que les hommes y sont plus ramassés et toujours en mouvement : le commerce qui se fait dans cette ville est très-grand, et elle est pour l'Écosse et le nord de l'Angleterre, ce qu'Orléans est pour le midi de la France. Partout je voyais des manufactures de toute espèce, et les matières premières employées avec une intelligence singulière, et embarquées pour l'Amérique et le nord de l'Europe, aux pieds même des métiers où elles avaient été travaillées, ce qui est un très-grand avantage pour le manufacturier qui est lui-même son facteur.

Les imprimeries de Glasgow sont célèbres ; elles surpassent celle de Hollande, et égalent celles de Didot et d'Ibarra. La *société gallique*, qui est composée de savans et de gens de lettres très-instruits, n'a pas peu contribué aux belles éditions qui se sont faites dans cette ville. Cette société a surtout suivi et présidé à une belle édition des poésies d'Ossian, qui, depuis les siècles les plus reculés, se sont conservées par tradition jusqu'à nos jours. Il paraît que ce

Barde célèbre vivait vers la fin du troisième siècle, entre la chute des Druides, dont il fut le dernier disciple, et l'établissement du christianisme. On doit à Macpherson, une éloquente traduction des œuvres de ce poète : nier leur authenticité en dépit d'une infinité d'autres, les seules de ce genre qu'on puisse avoir, les témoignages d'un grand nombre de gens instruits qui les ont entendu réciter par les *Highlanders*, long-temps avant que cette traduction ne parut, et ne la nier que parce que ce peuple est ignare, non lettré, et n'a aucun manuscrit ancien dans sa langue, me paraît, dans Jonhson, une des preuves les plus convaincantes de cette orgueilleuse jalousie qui le dominait. Ecosse.

On sait que les œuvres d'Homère, les anciennes lois grecques, celles de Sparte ont été conservées par tradition à travers une infinité d'événemens intéressans qui pouvaient aisément les faire oublier ; que les monumens historiques des Germains l'ont été par des chansons ; et que les Druides transmettaient leur doctrine à leurs disciples, dans des poèmes qu'il n'était pas permis d'écrire. Le docteur Blair, dont la réputation littéraire n'est pas inférieure à

Ecosse. celle de Jonhson, a, dans une dissertation savante, rendu un hommage mérité au chantre antique des *Highlanders ;* et rassemblant une foule de témoignages respectables, a mis hors de doute, aux yeux des gens impartiaux, l'authenticité de ce précieux monument des mœurs d'un âge reculé et d'un pays privé de tout ce qui rend la nature aimable.

Pour nous rendre à Aberdem, nous passâmes par St.-André ou *St.-Andracus*, qui, lorsque l'épiscopat était en honneur en Écosse, avait un archevêque et une espèce d'université qui n'a été célèbre que parce que *Buchanan* commença à y professer ce que dans les écoles on appelait la philosophie.

La route que nous trouvâmes au sortir de St.-André, était on ne peut pas plus triste : de temps en temps notre œil était récréé par ce qu'on appelle en Écosse *polcy :* ce sont de petites plantations pratiquées autour des maisons des gentilshommes, et il n'est nul pays où il y ait plus de gentilshommes que dans le midi de l'Écosse.

Notre troisième journée nous conduisit à Montross, petite ville très-jolie, très-gaie et dont on vante l'air salubre : il s'y fait un assez bon commerce, et le port est

capable de recevoir les plus grands vaisseaux. Il y a dans les environs de Montross, des eaux ferrugineuses qui ont la plus grande réputation. Ecosse.

Après avoir été visiter plusieurs sites agrestes et quelquefois affreux qui sont dans ce pays, nous fîmes freter un bâtiment avec lequel nous nous proposâmes de visiter le nord de l'Écosse et les îles qui en dépendent.

En sortant d'Aberdeen, nous longeâmes la côte vers le Firth ou golfe Murrai. Nous laissâmes à l'ouest le détroit de Pentland, qui sépare l'Écosse des îles que les anciens appelaient les Orcades: ce détroit est très-dangéreux; il a vingt-quatre milles de long et douze de large. Nous doublâmes le cap *Stennis*, et laissant au nord les îles de Shetland, nous tournâmes celle d'Orkney pour visiter les Hebrides, autres îles qui dépendent de l'Écosse, et sont plus importantes que celle que nous venons de nommer.

Ecosse.

CHAPITRE III.

Tableau géographique de l'Ecosse. — Ses montagnes ou les Highlands. — Etat de leurs villages. — Leurs coutumes. — Leur religion. — Langue qu'ils parlent. — Des Lowlands. — Etat physique de leur pays.

L'Écosse est une grande presqu'île, entourée de la mer, à l'est, au nord et à l'ouest : mais du côté du midi, elle tient à l'Angleterre par un isthme considérable qui n'a pas moins de trente lieues de largeur. On lui donne, dans sa plus grande longueur du nord au sud, environ quatre-vingt-cinq grandes lieues de France, de vingt au degré, à compter depuis la pointe qu'on appelle *Mull* ou *cap de Gallowai*, qui est la partie la plus méridionale de l'Ecosse, jusqu'à *Dungsby-Head*, ou *cap Dungsby*, le plus septentrional de l'Ecosse. Sa largeur est fort inégale, car dans sa partie la plus nord, elle n'a que vingt lieux ; dans sa partie du milieu, elle en a cinquante ; et vers la partie méridionale, à prendre de Barwick, ou cap de Gallowai, au moins quarante lieues.

Ecosse.

Elle est séparée de l'Angleterre par la rivière de Twede qui se jette dans la mer à Barwick, et par celle de Kirsop, qui, avec d'autres, forme celle d'Elk, qui se décharge dans le golfe de Solway, et par une chaîne de montagnes considérables, au milieu de laquel ces rivières dont le cours est entièrementopposé, prennent leur source. D'après la nature du pays et sa pauvreté, l'Ecosse ne pouvait faire à elle seule qu'un royaume peu important; rien ne donne lieu de croire qu'elle ait jamais été plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les gens du pays qui portent sa population le plus haut, ne la font monter qu'à quinze cent mille ames; mais d'autres personnes très- instruites la réduisent à un million. On ne s'éloignerait pas peut-être beaucoup de la vérité, en la portant à douze cent mille ames, dont un quart environ habite les îles et les montagnes.

L'Ecosse est divisée en trente-trois comtés, dix-huit au sud, et quinze au nord. On la divise plus communément en *Highlands* ou montagnes, et *Lowlands* ou pays bas. Les *Highlands* comprennent tout le nord et l'ouest, et commencent aux Grampians, la plus élevée de toutes ses chaînes de monta-

gnes. Les Hebrides, les Orcades et les îles
Ecosse. de Schetland, sont aussi comprises dans les *Highlands.*

Les *Lowlands*, sont tout ce qui est au midi et à l'est des Grampians. Cette division est encore plus marquée par la langue et l'habillement des habitans. On appelle *Highlands*, tout le pays où l'on parle Erse et où l'on porte l'ancien habit montagnard ; et *Lowlands*, tout celui où l'on parle anglais ou Ecossais, qui n'est qu'un dialecte ou une corruption de l'anglais.

Les *Highlands*, forment un très-grand groupe de montagnes qui ne sont cependant pas très-élevées, si on les compare aux Alpes ou aux Pyrénées. La plus haute n'a que quatre mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles sont en général, fort nues, sans être cependant entièrement dépouillées de bois, surtout à l'ouest; les bords des beaux lacs Awe et Lomond sont bien boisés. Il existe aussi quelques bois anciens sur la Dée. Cependant on est obligé d'importer par mer, à Inverness, les bois de charpente dont on peut avoir besoin.

Les gorges et vallées de ces montagnes sont généralement marécageuses et remplies de tourbes et d'eaux stagnantes. Ces

gorges sont très-peu cultivées ; les vallées le sont d'avantage. Il y en a de fort belles où l'on cultive du lin qui se file dans le pays, des pommes de terre et de l'avoine, nourriture ordinaire des habitans, et de l'orge dont on fait une eau-de-vie très-forte qu'on nomme *Wiski*. Les lacs qui sont en grand nombre, abondent en truites, en anguilles, en brochets, en saumons. Ecosse.

La partie méridionale des *Highlands* est traversée par d'excellentes routes. On y trouve des auberges passables, on ne trouve aucune ville dans ces montagnes: Dunkeld et Inverrary qui sont à l'entrée, ainsi que Thuso, ne sont que de petits bourgs. Inverness, situé au fond du *Murray-Firth*, et dont la population est de sept à huit mille ames, en est regardée comme la capitale, quoiqu'on y soit habillé à l'anglaise, et qu'on y parle habituellement et très-purement l'anglais, ce qu'on attribue aux soldats de Cromwel qui s'y sont fixés; mais elle est presqu'au centre des *Highlands*. C'est le seul marché des habitans de la partie qui avoisine la côte de l'est, et le seul endroit où ceux qui ont un peu d'aisance puissent faire donner quelqu'éducation à leurs enfans.

Ces montagnes ne sont guère peuplées,

Ecosse.

ni susceptibles de l'être mieux, leur sol se prêtant peu à l'amélioration de l'agriculture. Le pays n'est propre qu'à nourrir des bestiaux, aussi y en éleve-t-on une grande quantité; la plupart passent de là en Angleterre et vont s'engraisser dans les pâturages du Norfolk. Depuis quelques années le nombre des moutons et des chèvres s'est beaucoup accru, parce qu'on s'est aperçu que, pénétrant dans des lieux de l'accès le plus difficile et se perdant moins, ils donnaient plus de profit que le bétail rouge. Le défaut presqu'absolu de marché, la difficulté des chemins, sont encore des obstacles à la culture des terres. Le paysan ne saurait où aller vendre ses grains et comment les transporter; les bestiaux se transportent eux-mêmes. D'ailleurs, le grand besoin qu'en a l'Angleterre, engage des marchands à parcourir sans cesse ces montagnes, et les habitans s'y défont aisément des leurs; il n'en serait pas de même des grains.

Les *Highlanders* étant destinés par la nature à être éternellement des peuples pasteurs, ne peuvent jamais devenir ni nombreux, ni bien riches. Ils sont pauvres et rien au monde n'annonce plus la misère que leurs habitations. Elles dégradent presque

l'humanité ; mais sont encore plus l'effet de l'habitude, de l'apathie et de l'existence précaire de ces malheureux dans leurs demeures, que du découragement que donne la pauvreté, car elles sont les mêmes dans les cantons aisés. Ce sont de misérables huttes très-basses, faites dans quelques endroits, de pierres sans choix, avec un lit de gazon entre deux. Ces chétives demeures, construites avec le moins de soin et de solidité possible, sont souvent percées tout à jour : des trous ou bien la porte leur servent de fenêtre. L'intérieur est communément divisé en deux par un mauvais mur ; un des côtés sert d'étable, l'autre est l'habitation du *Highlander* et de sa famille. Quelques pierres posées négligemment forment la cheminée ; souvent elle est au milieu de la chambre qui, constamment est remplie de fumée ; ces peuples l'aiment, elle les tient chaud, et ne les incommode pas parce qu'ils y sont accoutumés. Elle sort par un trou percé dans le toit, mais non au-dessus de l'âtre, elle s'en irait trop vite et la pluie éteindrait le feu. Ecosse.

Quelques mauvais bouts de bancs, une mauvaise armoire ou un mauvais coffre, quelques vases de terre, un chaudron de

Ecosse.

fer, une pierre pour moudre l'avoine, une table et quelquefois un rouet; voilà tous les meubles qu'on peut trouver dans les mieux fournies de ces tristes demeures, où la fumée nourrit tout, et où règne la plus dégoûtante malpropreté. On y brûle, pour s'éclairer dans les longues nuits d'hiver, des racines qu'on trouve dans la tourbe.

Cinq on six de ces huttes, avec quelques granges, forment ce qu'on appelle un vilage: souvent elles sont parsemées sur les montagnes, et comme elles sont de la couleur de la terre, on ne les aperçoit que lorsqu'on y touche. Les habitans qui l'été quittent les vallées pour suivre leurs bestiaux dans les montagnes, les laissent tomber en ruine, et ceux qui les abandonnent tout-à-fait n'en retirent que les branches d'arbres qui portent le toît. Leurs étables sont peu considérables relativement à leurs nombreux bestiaux; ils les laissent constamment dehors, même pendant l'hiver. Cette saison est communément douce en Ecosse; mais quand la neige et le froid durent long-temps, il en périt beaucoup. Le peu de culture se fait tout à la bêche ou à la houe. Je n'ai aperçu pour charrettes dans les montagnes, que

que des pièces de bois jointes par une simple traverse et sans roues. Ecosse.

On est surpris de voir sortir de ces sales et malheureuses habitations, des gens d'assez bonne mine, très-polis et proprement habillés. On leur a permis, il y a peu d'années, de reprendre leur ancien habillement : ils l'avaient conservé depuis les temps les plus reculés et y tenaient beaucoup. Il a quelque chose de l'ancien habillement romain : des bas d'étoffes rayées en lozange et liés au-dessous du genou, un jupon court qui leur tient lieu de culottes, une ou deux petites vestes assez serrées, et un manteau de cinq à six aunes de long, qu'ils portent lié en écharpe quand il fait beau : le jupon et le manteau sont toujours d'une étoffe de laine rayée de couleurs foncées et tranchantes ; ils portaient autrefois un poignard et un couteau dans des gaînes attachées à leur ceinture, près d'une large poche de cuir qui leur servait de bourse. L'habillement des femmes ne diffère point de celui des anglaises ; elles y ajoutent seulement de longs manteaux d'étoffes de laine, rouges, brunes ou bleues. Les filles n'ont sur la tête qu'un ruban ou un grand peigne courbe.

La nourriture la plus commune des *High-*

landers est la pomme de terre, dont la culture est établie chez eux depuis une vingtaine d'années; et c'est peut-être un des plus grands biens qu'on ait pu leur procurer. Elles croissent même dans la tourbe. Ils y joignent des gâteaux d'avoine : on en mange habituellement au lieu de pain dans toute l'Ecosse et dans les provinces du nord de l'Angleterre.

Ecosse.

Le peuple de ces montagnes n'est pas beau, et le docteur Smith remarque avec raison, que la farine d'avoine, qu'on dit une nourriture saine, ce dont il doute, ne donne ni autant de force, ni autant de beauté que les pommes de terre et le blé. Il y naît beaucoup d'enfans, les femmes en font communément jusqu'à vingt; mais, ajoute Smith, à peine sur ce nombre peuvent-elles en élever deux; ce qu'il faut attribuer à la misère, à la malpropreté qui engendre la gale et en fait presque un état habituel. Le *Wiski*, dont ces montagnards boivent avec excès, attaque aussi leur santé, et peut influer sur la mauvaise constitution de leurs enfans.

Ces peuples avaient conservé l'espèce de gouvernement patriarchal, qui se rapproche le plus de l'enfance des sociétés, divisés par

clans : chaque clan formait une grande famille dont tous les individus portaient le nom et dont l'aîné de la branche aînée était chef. Les chefs, quoique sous la domination d'un roi, exerçaient sur leurs clans un pouvoir presqu'absolu qu'ils conservent même encore en partie. L'attachement des Highlanders à leurs chefs était si grand, et l'obéissance leur était si naturelle, que dans la guerre de 1705, le lord Lovat, chef des Frasars, détenu en prison pour rap, ayant été mis en liberté et s'étant déclaré pour la cour, tout son clan abandonna, pour le venir joindre, le parti du prétendant auquel il s'était d'abord attaché. Ecosse.

Le signal d'une expédition militaire était un bâton brûlé à un des bouts et teint de sang à l'autre. Un homme le portait en courant et le remettait au premier homme qu'il rencontrait; et ce signe, transmis rapidement de main en main, avertissait les membres d'un clan de se rendre sur le champ au rendez-vous, déguisé, et menaçait de mettre à feu et à sang ceux qui y manqueraient. Pour faire entièrement disparaître un pouvoir rival qui l'inquiétait sans cesse, le gouvernement a pris, en 1748, le parti fort sage d'abolir toute espèce de ju-

Ecosse.

ridictions particulières, de services personnels, de droits quelconques. Depuis lors les clans se sont beaucoup mêlés, et la considération pour leurs chefs diminue insensiblement ; mais l'orgueil de leur appartenir par les liens du sang, comme par l'identité de nom, leur conserve encore beaucoup d'égards.

La fierté dans la misère, la paresse, effet de la vanité, et la curiosité, enfant de l'oisiveté, voilà les traits qui caractérisent les Highlanders, qui d'ailleurs sont bons, honnêtes, hospitaliers, peu intéressés ; mais sensibles à l'excès aux injures, au mépris ; durs à eux-mêmes et couchant souvent en plein air sur leurs bruyères, enveloppés dans leurs manteaux, ils aiment la guerre et en bravent avec courage les fatigues et les dangers. On est parfaitement en sûreté dans leurs montagnes, et il n'est pas de peuple à qui je me confiasse avec plus de sécurité.

Rien dans ces montagnes, si ce n'est un infiniment petit nombre d'habitans modernes, de personnes titrées et fort riches, n'annonce l'opulence ou n'en rappelle le souvenir. Les vieux châteaux qu'on y rencontre sont tous très-petits, et les maisons de pro-

priétaires aisés, sont au-dessous de la médiocrité. D'ailleurs cette classe est peu nombreuse : pour être riche dans ces contrées, il faut souvent avoir des milliers d'acres de terre ou plutôt de rochers. Ecosse.

Qu'il y ait beaucoup d'ignorance et de superstition parmi les *Highlanders*, est chose très-naturelle. Les habitans des campagnes ne peuvent recevoir un peu d'instruction que dans les villes, et il n'y en a pas dans leurs montagnes. Les ministres de leur culte y sont fort rares ; les églises sont souvent isolées et toujours à de grandes distances les unes des autres : qu'ils croient aux revenans, aux devins, aux charmes, c'est encore une chose fort commune aux peuples pasteurs, aux pays de montagnes, et qui a eu lieu de tout temps, témoin les idyles de Théocrite, les églogues de Virgile. Jamais un *Highlander* ne commence quelque chose d'important le jour de la semaine ou tombe le 3 mai ; et le premier de ce même mois, les pâtres font sur les montagnes, une espèce de sacrifice de gâteaux, lait, *wiski* etc. aux animaux malfaisans : cette cérémonie s'appelle beltein ; les assistans jettent par-dessus leurs épaules des portions pour le renard, pour l'aigle, etc.

Ecosse.

On met sur la poitrine des morts une assiette avec de la terre et du sel ; on les pleure à grands cris, on leur reproche leur départ.

Les *Highlanders*, à quelques catholiques près, sont presbytériens comme tous les Ecossais. Leurs pasteurs ne manquent pas d'instruction. On rencontre à chaque pas dans ces montagnes des églises renversées par la violence des réformateurs, et des tombeaux brisés et cachés sous la bruyère.

La langue qu'on parle dans les Highlands est un mélange de l'ancien Celte et de la langue Punique qu'on y appele *Galic*, et que nous nommons *Erse*, ainsi que les Anglais ; c'est la même que l'irlandais, et c'est dans cette langue qu'ont été composées les poésies d'Ossian, qui, depuis les siècles les plus reculés se sont conservées par tradition jusqu'à nos jours : il paraît que ce barde célèbre vivait sur la fin du troisième siècle, entre la chute des Druides dont il fut un des derniers disciples, et l'établissement du christianisme. On doit à M. Macpherson une éloquente traduction des œuvres de ce poète. Les témoignages d'un grand nombre de gens instruits, qui les ont entendu réciter par les *Highlanders* longtemps avant que

cette traduction ne parut, constatent leur authenticité. Tout en elles annonce la plus haute antiquité, des mœurs excessivement simples, des comparaisons toujours prises dans la nature et dans la nature brute et sauvage du pays, rien n'y a le moindre rapport aux arts, au commerce, à l'agriculture même : il serait impossible qu'en les composant dans ce siècle, on eût pu oublier à ce point toutes les connaissances acquises par une longue civilisation, tous les objets qui frappent sans cesse les yeux. On sait que les œuvres d'Homère, les anciennes lois grecques, celles de Sparte, ont été conservées par tradition à travers une infinité d'événemens intéressans qui pouvaient aisément les faire oublier; que les monumens historiques des Germains l'ont été par des chansons; et que les Druides transmettaient leur doctrine à leurs disciples, dans des poèmes qu'il n'était pas permis d'écrire. Les mœurs changent à présent très-rapidement ; les bestiaux commencent à cesser d'être, comme ils l'étaient autrefois, la dot unique des filles. Les chefs se sont soustraits aux énormes dépenses que leur occasionnaient certaines cérémonies. A l'enterrement d'un seigneur de *Coll*, mort il y a une centaine

Ecosse.

Ecosse. d'années, on tua trente vaches et environ cinquantes moutons pour régaler les assistans. Les métiers ne sont plus héréditaires : il n'y a plus de bardes depuis long-temps, plus de harpes ; les joueurs de musettes diminuent de jour en jour, et le goût des *Highlanders* pour la musique disparaît avec les anciens usages : ils chantent cependant encore beaucoup, et en général leurs chants sont plus mélancoliques que gais. Ils se rappelent fréquemment leurs anciennes relations avec la France ; et même dans certaines parties des Hebrides, ils ne connaissent pas d'autre nation étrangère : pour eux tout ce qui n'est pas Ecossais ou Anglais, est Français.

On trouve aussi dans ces montagnes des monticules factices, qui paraissent avoir été des tombeaux, et beaucoup de ces temples de Druides fort communs en Angleterre : ce sont des pierres plates élevées sur un de leurs côtés, et formant un cercle plus ou moins grand. Il y a aussi vers les côtes de l'est quelques tours danoises, restes des incursions qu'y ont fait ces peuples.

C'est sans doute à des siècles bien reculés qu'il faut faire remonter les forts vitrifiés

dont les restes couronnent plusieurs montagnes, et dont on ne retrouve des traces dans aucune partie du globe : le plus considérable est près d'Inverness : il dominait tout le golfe. Son enceinte intérieure est d'environ trois cents pieds de long sur cent de large : deux murs de pierres de différente nature, agglomérées par la fusion, et dont il reste encore d'assez grandes masses, formaient sa défense. La construction de ces murailles a beaucoup exercé les savans d'Ecosse. Quel procédé a-t-on employé pour mettre ces pierres en état de fusion, surtout dans un pays si anciennement dépouillé de bois? Les membres les plus distingués d'Edimbourg, qui m'ont parlé de ces forts, paraissent n'avoir aucune idée arrêtée sur leur formation.

Ecosse.

Les premiers temps de l'histoire d'Ecosse se perdent dans l'obscurité de la fable. Les nations, ainsi que les hommes, n'arrivent que par degrés à la force de l'âge. Les événemens de leur enfance ou de leur tendre jeunesse, seraient difficiles à rassembler, et ne mériteraient d'ailleurs aucune attention.

L'ignorance grossière qui régnait ancien-

Ecosse.

nement dans tout le nord de l'Europe, les transmigrations continuelles de ses peuples et les révolutions fréquentes et destructives qu'elles occasionnèrent, mettent dans l'impossibilité de découvrir l'origine de tous les royaumes qui sont établis aujourd'hui dans cette partie du monde. Le court espace de temps que les annalistes accrédités ont parcouru, est plein d'obscurité, et laisse à l'invention un vide immense à remplir. Chaque nation, par une vanité inséparable de la nature humaine, a cherché à remplir ce vide en combinant des faits propres à illustrer et à reculer son origine; et l'histoire destinée à présenter le vrai, et à donner des leçons de sagesse, débute par un tissu de fictions et d'absurdités.

Les Ecossais sont aussi entêtés de l'antiquité de leur origine, qu'aucun de leurs voisins : ils cherchent à se prévaloir de quelques légendes apocryphes, d'anecdotes encore plus incertaines tirées de leurs anciens poètes, et ils citent en conséquence une longue suite de rois plusieurs siècles avant la naissance de Jésus-Christ, avec des détails bien circonstanciés des choses remarquables arrivées sous leur règne. Cependant, il est certain que pour ce qui concerne

l'Ecosse et les autres pays du nord, les premières connaissances que nous en avons et les plus assurées ne se tirent point de leurs propres auteurs, et qu'on est obligé d'avoir recours à ceux des Romains. Lorsque les Romains, sous la conduite d'Agricola, portèrent pour la première fois leurs armes au nord de la Bretagne, ils trouvèrent ce pays habité par les Caledoniens, peuple féroce et guerrier. Après avoir repoussé plutôt que subjugué cet ennemi, ils élevèrent une forte muraille entre les embouchures des rivières de Forth et de Clyde, et ils y fixèrent les bornes de leur empire. L'empereur Adrien, informé des difficultés qu'il y avait à défendre une frontière aussi reculée, resserra les bornes de la province romaine en Bretagne et fit construire un nouveau rempart entre Neucastle et Carlisle. Les empereurs suivans eurent l'ambition de recouvrer ce qu'Adrien avait abandonné; et le pays renfermé entre les deux remparts fut possédé alternativement par les Romains et les Caledoniens. Vers le commencement du cinquième siècle les incursions des Goths et autres peuples barbares, obligèrent les romains de rappeler les légions qui gardaient les provinces fron-

Ecosse.

tières, pour venir défendre le centre de leur empire. Ils abandonnèrent alors toutes leurs conquêtes dans la Bretagne.

Ecosse.

Après la retraite des Romains, la Bretagne septentrionale resta sous la domination des Scotes ou Ecossais et des Pictes. Les premiers, dont les auteurs romains ne font aucune mention avant la fin du quatrième siècle, étaient vraisemblablement une colonie de Celtes ou de Gaulois. On aperçoit cette affinité dans leur langage, leurs mœurs, leurs rites et leurs cérémonies religieuses, circonstances bien plus décisives pour connaître l'origine des nations, que les traditions fabuleuses ou les contes d'annalistes crédules et mal informés. Les Ecossais, suivant l'opinion commune, s'établirent d'abord en Irlande, et continuant ensuite à s'étendre par degrés, ils abordèrent enfin sur les côtes opposées à cette île, et y fixèrent leur demeure : ils eurent pendant plusieurs siècles des guerres vives et sanglantes à soutenir contre les Pictes. A la fin, Kenneth II, le soixante-neuvième roi des Ecossais, suivant leur tradition fabuleuse, remporta une victoire complète sur les Pictes, et réunit en une seule monarchie tout le pays renfermé entre la

muraille d'Adrien et la mer du nord. Ce royaume prit le nom sous lequel il est aujourd'hui connu, et il le reçut de ces peuples qui y étaient d'abord arrivés comme étrangers, et qui y étaient pendant long-temps resté ignorés et peu considérables. Ecosse.

Ecosse.

CHAPITRE IV.

Les Lowlands — État physique du pays Dundée et Puysley.

Les *Lowlands*, qui forment la partie méridionale de l'Écosse, sont loin d'être un pays bas et plat, comme leur nom semblerait l'indiquer : aussi ne lui est-il donné que par opposition aux *Highlands* : c'est un pays montueux dans lequel on aurait peine à trouver une plaine de quelques milles de circonférence; il est même traversé par une grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis la côte de l'ouest, dans le Galloway, jusques vers celle de l'est, à peu de distance d'Edimbourg, et qui forment avec les Grampians une large vallée remplie de collines et de monticules qui comprend les environs des rivieres de Forth et de Clyde. Il y a quelques montagnes assez élevées dans cette chaîne; le Leadhill, qui a seize cent pieds de hauteur; l'*Hartfeld*, deux mille trois cents, et les *Thrie-brethren*, dix-neuf cent soixante-dix.

Les montagnes de *Lowlands* sont, en général, comme celles des *Highlands*, totalement dépouillées de bois, couvertes d'herbes et de bruyères jusqu'au sommet, et propres seulement à nourrir des bestiaux et surtout des moutons. Il y a à Lead-hill, des mines de plomb considérables, et le long de la côte de l'ouest, une immense quantité de charbon de terre et de fer; leur extrême abondance a fait former à Carron, près du Forth, la plus grande fonderie de fer qui existe; et le bas prix du charbon fait faire, le long de la côte, beaucoup de sel; mais pas en assez grande quantité cependant pour la consommation de l'Écosse, et d'une qualité bien inférieure à celui qu'on tire des pays méridionaux; et l'on établit journellement des verreries et des manufactures de savon à *Leith*, *Puysley* et d'Iembarton. Ecosse.

Le long de la *Tweed*, sont des montagnes arides qu'on traverse en sortant de Berwick, et dont l'aspect ne dispose pas plus favorablement en faveur de l'Écosse, les étrangers qui y entrent de ce côté, que les landes et les marais des environs d'*Annan* ne le font, ceux qui y arrivent par Carlisle. Vers *Keho* et *Jedburg*, c'est-à-dire, vers le milieu de

Ecosse.

la partie méridionale de ce royaume, est une étendue assez considérable de pays riant et bien cultivé; et un peu plus loin vers *Harwic*, sont des montagnes passablement boisées. Les trois *Lothians*, qui du Berwickshire s'étendent jusqu'à la rivière de Forth, le long de la mer, sont de très-belles provinces, dont la culture tend rapidement vers un grand degré de perfection : c'est une suite de collines qui commencent à se bien boiser et à se couvrir d'enclos, chose très-avantageuse dans un pays où on laboure périodiquement les prairies, et où on laisse les bestiaux en plein air. Quelques parties du West-Lothian vers Falkirk et la grande vallée sous Sterling, sont extrêmement agréables et d'une grande fertilité.

Les *Lowlands* et les Hyglands formaient autrefois deux nations différentes, les Pictes et les Caledoniens : ceux-ci, repoussés un moment dans leurs montagnes par Agricola en 81, et par Théodosius en 367, forcèrent bientôt le premier de bâtir, et le second de réparer les fameuses murailles entre les *Firths* de Forth et de Clide, pour prévenir leurs fréquentes incursions: des restes s'en voient encore et rappellent aujourd'hui

jourd'hui *Graham's-dike*, du nom du guerrier qui passe pour les avoir franchi le premier. Après de nombreuses guerres les Pictes furent entièrement conquis vers 840, par les Highlanders, sous la conduite de *Kennet* II, qui se prétendait le plus proche héritier de leur dernier roi, et réunit dans une seule monarchie tout le pays au nord du mur qu'Adrien avait fait bâtir entre Carlisle et Newcastle. Depuis, les deux nations furent confondues sous le nom d'Écossais que portaient alors les habitans des montagnes, et qu'ils tirent, dit-on, d'une peuplade d'Irlande qui s'était établie dans les Hebrides et sur la côte de l'ouest, sous la conduite de Sargus, qu'on regarde comme le premier roi d'Écosse. Ecosse.

C'est sans doute à des siècles bien reculés qu'il faut faire remonter les forts vitrifiés dont les restes couronnent plusieurs montagnes, et dont on ne trouve de traces dans aucune partie du globe. Le plus considérable de tous est *Craig Phadrick*, près d'Inverness : il dominait tout le golfe. Son enceinte intérieure est d'environ trois cents pieds de long sur cent de large : deux murs de pierre de différente nature, agglomerées par la fussion, et dont il reste d'assez

Ecosse.

grandes masses, formaient sa défense : la construction de ces murailles a beaucoup exercé les savans d'Écosse. Quel procédé a-t-on employé pour mettre ces pierres en état de fusion, surtout dans un pays si anciennement dépouillé de bois? Quelques personnes croient qu'il existait de grandes forêts dans ces montagnes, lorsqu'on fit ces fortifications et qu'on se contenta de couvrir ces murs d'une immense quantité de bois et d'y mettre le feu; d'autres pensent qu'elles furent faites de fortes caisses de bois remplies de pierres, et que ces caisses incendiées par les ennemis, fondirent les pierres, et les mirent dans l'état où elles sont: cette opinion n'est guère probable. Les membres les plus distingués de l'université d'Edimbourg, qui m'ont indiqué ces forts, paraissent n'avoir aucune idée arrêtée sur leur formation.

On trouve aussi dans ces montagnes des monticules factices qui paraissent avoir été des tombeaux, et beaucoup de ces temples de Druides fort communs en Angleterre : ce sont des pierres plates élevés sur un de leurs côtés et formant un cercle plus ou moins grand. Il y a aussi vers les côtes de l'est, quelques tours danoises, restes

des incursions qui y ont fait ces peuples.

Ecosse.

La partie du Fiscshire qui borde la rive nord du Forth, est parsemée de bois et fort riante. L'ouest est montueux et aride : en descendant au nord on trouve deux grandes et superbes vallées, le *Shaterne* et le *Shathtay*, qu'une pointe des Grampians sépare; elles sont bien cultivées, et la plupart des montagnes qui les bordent, sont couvertes de nouvelles plantations qui croissent très-vite. Il se fait dans cette partie et surtout à Perth, ville d'une douzaine de mille ames, une immense quantité de fil, de toile et beaucoup de tartan.

Les environs de Dundée, ville de douze à quinze mille ames, où se fait un grand commerce en grains, et particulièrement la plaine qui s'étend le long de la rivière de Tag, passent pour un des pays les plus fertiles de l'Europe. Cette plaine consiste, dit-on, en vingt-deux mille acres, loués l'un portant l'autre quarante schellings. L'aberdéenshire n'est pas si bon, mais il est très-peuplé. Il y a des bois sur la Dée, qui se jette dans la mer près d'Aberdéen. Cette ville dont on porte la population à une vingtaine de mille ames, fait un grand commerce, exporte beaucoup de fil et des

Ecosse.

bas qui se font dans ses environs. Le Murrayshire, les bords de la Spey, les environs d'Inverness, sont aussi assez bien cultivés: j'y ai vu de très-beaux champs de blé dont le grain était tout formé le 1.er juillet, quoique près du 58.e dégré de latitude nord.

L'ouest des *Lowlands*, excepté les bords rians du Clyde, et quelques cantons de l'Airshire et du Dumfreshire assez fertiles en grains pour qu'on en exporte, n'est ni aussi bon ni aussi peuplé que la partie orientale; mais Glasgow, situé sur la Clyde, l'emporte par son commerce et ses richesses sur tout le reste de l'Ecosse. Cette ville, qui s'accroît et s'embellit tous les jours, et dont la population passe cinquante mille ames, est remplie de manufactures de toiles peintes, de mousselines, de rubans, de fabriques de cordes, de chandelles et de toute espèce d'ouvrages en cuirs, de raffineries de sucre, de verreries, de poteries.

M. Dundas a dit à la chambre des communes, en février 1799, que la population de l'Écosse s'était élevée depuis 1755, jusqu'à 1795, de douze cent soixante-cinq mille ames, à quinze cent trente-quatre milles; et que Glasgow, qui, en 1710, n'avait que quatorze mille sept cent quatre-

vingt-dix habitans, en avait aujourd'hui soixante-dix-sept mille quarante-deux. Ecosse.

Puysley, à six milles de Glasgow, ville qui depuis trente ans, s'est accrue de plus d'un tiers, et dont la population réunie à celle de quelques villages qui y touchent, passe pour être de quatorze à quinze mille ames, fabrique pour environ 4,000,000 liv. sterlings par an, de gazes, qui toutes les semaines s'envoient par terre à Londres. Cette manufacture, qui occupe plus de cinq mille tisserands, et autant de femmes ou enfans, peut à peine suffire dans ce moment aux demandes qu'on lui fait.

CHAPITRE V.

De l'union de l'Écosse avec l'Angleterre, et de son état d'amélioration. — Caractère des Ecossais. — Le prétendant.

Ecosse. L'HISTOIRE d'Écosse peut être divisée en quatre périodes : la première depuis l'origine de la monarchie, jusqu'à Kenneth II ; la seconde depuis la conquête de Kenneth sur les Pictes, jusqu'à la mort d'Alexandre III ; la troisième va jusqu'à la mort de Jacques V ; et la quatrième continue jusqu'à nos jours.

La première période ne présente que fables et conjectures : on doit l'abandonner aux recherches et à la crédulité des compilateurs de vieilles chroniques. A la seconde époque on commence à entrevoir la vérité. Cette première lueur s'accroît par degrés : on peut passer légèrement sur les événemens qu'elle présente, sans s'attacher au détail et à la discussion. A la troisième époque, l'histoire d'Écosse devient plus intéressante et plus authentique au moyen des monumens qui se sont conservés en

Angleterre. Le récit des événemens y est accompagné de l'exposition de leurs causes et de leurs effets; on y peint le caractère des principaux auteurs : les mœurs du siècle y sont présentées : on y trouve les divers changemens arrivés dans la constitution. Un Écossais peut alors commencer à lire avec attention et avec fruit l'histoire de son pays. Ecosse.

Les affaires d'Écosse sont pendant le cours de la quatrième période tellement mêlées avec celle des autres nations; sa position dans l'état politique de l'Europe devient si intéressante et si liée avec celle des royaumes voisins, que son histoire devient un objet d'attention pour tous les étrangers, et qu'il serait impossible de se former de justes idées, tant des événemens les plus remarquables que des personnages les plus distingués du seizième siècle, sans avoir quelque connaissance des révolutions extraordinaires et variées, qui ont agité le royaume d'Écosse.

La scène de la quatrième période s'ouvre par la fameuse contestation, au sujet de l'indépendance de l'Écosse, avant la réunion des deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse : cette question était très-importante. Si l'une

Ecosse.

des deux couronnes avait été regardée comme fondataire et vassale de l'autre, le traité d'union n'aurait pas pu être fait de pair à pair ; et les avantages donnés au royaume dépendant, auraient été regardés comme une concession faite par un suzerain à son vassal. Vers le commencement du siècle passé, pendant que le traité d'union se négociait, cette question fut agitée avec toute la chaleur et l'animosité naturelles entre deux nations rivales. Ce qui était alors une dispute sérieuse, est devenu depuis la réunion un simple objet de curiosité.

Des guerres presque perpétuelles avec ses voisins, et des discordes civiles ravagèrent ce malheureux pays pendant plusieurs siècles : jusqu'à la révolution de 1688, l'Écosse soumise à la volonté absolue d'un monarque et à la juridiction oppressive de l'aristocratie, souffrit des vices de ces deux formes de gouvernement; ses rois étaient despotes, ses nobles esclaves et tyrans.

L'union des deux royaumes, en 1707, a fait disparaître entièrement les maux qui opprimaient l'Écosse, et les communes si long-temps négligées par les rois, et méprisées par les nobles, ont depuis acquis l'importance qu'avaient celles d'Angleterre;

ce furent moins cependant des motifs favorables à l'Écosse, que l'envie d'assurer la succession de la maison d'Hanovre au trône, qui la firent presser par les ministres de la reine Anne; et il ne leur a pas fallu peu d'adresse pour amener à y consentir la pairie Écossaise, qui par-là, perdait la plus belle de ses prérogatives, en cessant de faire collectivement partie de la puissance législative, et ne conservant qu'un droit limité d'élection, et qui, par l'inévitable influence du ministère dans les choix, tombait entièrement dans sa dépendance. Ecosse.

L'Ecosse, par l'acte d'union, perdit son parlement; il ne formait qu'une seule chambre dont les pairs étaient membres héréditaires et où les affaires étaient présentées par une commission qui exerçait aussi un *veto* avant les débats, et qui était élue entre le clergé, la noblesse, les deputés des comtés, ceux des villes, et les grands officiers de la couronne.

Elle conserva sa religion, le presbytérianisme, ses lois municipales, les principales charges de la couronne, ses quatre universités d'Edimbourg, Glasgow, Saint-Andrews et *Aberdeed;* la cour de session composée d'un président et de quatorze

Ecosse.

membres, qui jugent en dernier ressort toutes les affaires, sauf l'appel à la chambre des pairs; la cour de justice composée d'un grand justicier et de cinq commissaires qui jugent les affaires criminelles par le moyen d'un *jury* de quinze personnes récusables par l'accusé, et dont la majorité suffit pour condamner ou absoudre; la cour de l'échiquier composée d'un lord chef baron, et de quatre barons qui jugent toutes les matières fiscales, et la cour des monnoies; des juges de paix ayant la même autorité que ceux d'Angleterre y ont été établis en 1708.

Elle reçut toutes les lois anglaises relatives aux douanes, aux accises et au commerce. Quant à l'impôt territorial, il fut réglé que lorsque celui d'Angleterre monterait à deux millions sterlings, elle paierait 48,000 livres sterlings. Les Anglais se plaignirent de ce que l'Ecosse, qui par la représentation de ses seize pairs et de quarante-cinq membres des communes, obtenait au parlement le huitième du pouvoir, n'était taxée qu'à la quarantième partie de ce que payait l'Angleterre.

Quoiqu'en disent les personnes qui prétendent que l'Ecosse en perdant son parle-

ment, a perdu sa liberté, et s'est asujettie aux taxes d'une nation opulente, chez laquelle ses grands propriétaires vont manger leurs revenus, ce n'en est pas moins à l'union qu'elle doit l'état de prospérité, où depuis elle n'a cessé de tendre. Trop pauvre pour soutenir seule le poids de son administration et fournir aux entreprises nécessaires pour la tirer de l'état de langueur où elle était, elle s'est étayée par-là, de la puissance et de la richesse de l'Angleterre, qui de son côté voyait alors avec peine, dans cette association, l'obligation de soutenir une nation pauvre et dont elle ne connaissait pas les ressources. Ecosse.

C'est depuis cette époque que l'industrie a fait en Ecosse de rapides progrès, et que l'émulation pour le commerce, les arts et l'agriculture, s'est successivement propagée à un dégré étonnant. Une seule banque existait alors, d'autres se sont établies depuis et ont suppléé par les billets qu'elles ont émis à l'insuffisance des capitaux en circulation, insuffisance qui avait déjà porté Law à tenter de faire adopter par le parlement, le funeste système qui depuis a causé tant de maux à la France. Le docteur Smith croit que l'argent circulant en Ecosse,

Ecosse.

avant l'union, n'excédait pas un million sterlings, dont la moitié remplacée par des billets de banque a passé en Angleterre où chez l'étranger, et il porte à deux millions sterlings, dont le quart seulement en numéraire, les fonds qui y circulent aujourd'hui. Le commerce d'Ecosse passe pour avoir plus que quadruplé depuis l'établissement de deux banques publiques, la banque d'Ecosse créée en 1695, et la banque royale créée en 1727 : celui de Glasgow a, dit-on, doublé dans les quatorze années qui ont suivi la formation des siennes. Il s'en est établi dans presque toutes les villes.

Outre ces banques, des chambres de commerce, des sociétés d'encouragement de toute espèce, où les principaux propriétaires ont pris part, se sont établies dans différentes parties de l'Ecosse, et s'occupent avec succès à tout ce qui tient à la prospérité du pays; et malgré quelques impôts dont se sont plaints amèrement les fabricans, parce qu'ils se plaignent toujours, les quatre principales branches des manufactures, les toiles, les gazes, les mousselines et les fonderies y fleurissent au point de ne pouvoir suffire aux demandes. Si l'Ecosse ne prospérait pas, Glasgow ne s'accroîtrait pas

aussi considérablement qu'il le fait; l'enceinte d'Edimbourg ne se serait pas augmentée du double depuis trente ans, et on n'y bâtirait pas dans ce moment une ville toute nouvelle, dont la construction occupe près de dix mille ouvriers étrangers. Ecosse.

L'agriculture a, en Ecosse, un grand avantage sur celle d'Angleterre, en ce qu'il n'y a ni dîmes ni taxes des pauvres; mais malgré ses progrès rapides dans les Lowlands, et malgré le grand usage qu'on y fait des pommes de terre, il paraît que cette partie ne produit pas encore assez de grains pour sa consommation, et qu'on y en importe d'Angleterre et d'Irlande. L'Ecosse y exporte en échange de ceux qu'elle en tire, une immense quantité de bestiaux maigres; et ce débouché qui lui fut ouvert par l'union, compensa la perte qu'elle fit alors sur les laines dont l'exportation à l'étranger devint prohibée, et qui se trouvant bornées aux marchés d'Angleterre, baissèrent de prix. De tous les avantages commerciaux que l'union procura à l'Ecosse, l'augmentation du prix des bestiaux est peut-être le plus grand : elle excita l'industrie du paysan, multiplia les enclos, et améliora sensiblement l'agriculture.

Ecosse.

Le bétail rouge, et les moutons qui viennent des *Lowlands*, forment les objets d'exportation les plus considérables de l'Ecosse. Il s'en exporte en outre, des toiles, des mousselines, du plomb, du savon, des verreries, des canons et autres ouvrages en fer coulé; des bas de fil et de laine, du poisson et surtout beaucoup de saumon. Mais elle tire du dehors une plus grande quantité d'objets pour ses manufactures et sa consommation, des grains, des vins, des sucres, du caffé, du thé, des tabacs, des cotons, des chanvres, des soies écrues, des draps, des soiries, etc., etc., et beaucoup de bois de construction; depuis qu'on bâtit la nouvelle ville d'Edimbourg, dans laquelle il n'y a peut-être pas un seul morceau de bois d'Ecosse.

En 1782, l'état des exportations se montait à six cent trente-trois mille sept cent huit livres sterlings, treize schellings; et l'état des importations à huit cent neuf mille trente-une livres sterlings, neuf schellings. La balance contre l'Ecosse était donc de cent cinquante-cinq mille trois cent douze livres sterlings, seize schellings.

Quoiqu'elle tende à une certaine prospérité, l'Ecosse prise en général n'est pas

et ne sera jamais un pays riche. Les trois quarts de ce royaume sont et resteront pauvres par leur nature : dans les meilleurs cantons même, le peuple est loin de paraître à l'aise ; mais la malpropreté qui tient peut-être autant à l'habitude qu'à la misère, et l'usage général des femmes, même des servantes des meilleures maisons et des enfans des deux sexes, d'aller pieds nus, peuvent le faire paraître plus pauvre qu'il ne l'est. Jamais il n'y a des richesses dans ces contrées : aucun monument public, à quelques églises près, n'indique ni ancienne opulence, ni anciens progrès dans les arts. Les demeures des souverains étaient très-resserrées, et l'on ne voit nulle part des traces d'un palais qui ait jamais approché de la maison moderne d'un simple pair ; on a même peine à concevoir où pouvait loger à Edimbourg, la noblesse attachée à la cour, ou qui venait siéger au parlement. La face de cette ville change à la vérité, et quoique ce soit encore à Londres que se mangent les plus grandes fortunes de l'Ecosse, depuis l'agrandissement de sa capitale, des familles riches commencent à s'y fixer, d'autres y apportent des fortunes faites aux Indes et en Amérique ; son université attire

Ecosse.

Ecosse.

des étrangers; des artistes et des objets de luxe arrivent à leur suite: mais ces signes de l'opulence ne s'aperçoivent guère au-delà d'Edimbourg et de Glasgow, la ville la plus florissante du royaume; et le reste de l'Ecosse porte les marques de la médiocrité quand il ne porte pas l'empreinte de la misère.

La religion des Ecossais est le presbytérianisme qui n'est que le calvinisme avec quelques modifications. Leur juridiction ecclésiastique a quatre dégrés: les ministres et des anciens choisis dans chaque paroisse forment le premier: ils distribuent les fonds destinés aux pauvres, et veillent sur la morale des paroissiens en réprimandant ceux qui la blessent, et les excommuniant même s'ils le jugent nécessaire. On appelle de leurs jugemens aux consistoires des presbytériens composés des ministres d'un district et d'un ancien par paroisse, qui jugent ces appels, examinent les candidats pour le ministère, leur donnent la permission de prêcher, et déposent les ministres quand ils le jugent convenable. Il y en a environ soixante-dix, et ils s'assemblent tous les mois. Les synodes provinciaux, composés de plusieurs presbytéries réunies, et qui s'assemblent deux

deux fois par an, surveillent les presbytéries et jugent leurs causes d'appel. L'assemblée générale, composée de ministres et d'anciens, choisis dans chaque presbytérie, et que préside un commissaire du roi, s'assemble tous les ans à Edimbourg, juge en dernier ressort tous les appels, les contestations sur les élections, les qualités des ministres, et fait les réglemens nécessaires pour tout ce qui tient à la religion et aux mœurs. Ecosse.

Le royaume est partagé en neuf cent cinquante paroisses. Le roi nomme à plus de cinq cents; des particuliers et les magistrats de quelques villes nomment aux autres. Les cures ou bénéfices valent de 60 à 120 livres sterlings; il paraît, d'après un état très-exact qu'en 1756, le revenu de tout le clergé presbytérien d'Ecosse n'allait qu'à 68,514 livres sterlings, ce qui suffisait pour faire subsister décemment neuf cent quarante-quatre ministres.

Un grand nombre d'Ecossais se sont distingués dans les sciences et dans les lettres. John Napier, inventa les logarithmes au commencement du siècle dernier; Buchanan, précepteur de Jacques VI, a écrit dans un latin très-pur et un style élevé, une volumineuse histoire d'Ecosse, qui

Ecosse.

manque d'ordre et passe pour manquer aussi d'exactitude; Maclaurin fut l'ami et l'émule de Newton; Arbuthnot, mort en 1734, l'ami de Pope, a publié sur la médecine, la politique et les monnaies, des ouvrages qui ont de la réputation; Burnet, mort en 1740, a laissé des mémoires appelés, *Histoire de son temps*, écrits avec facilité, et pleins de portraits fortement tracés; Thomson, mort en 1743, a composé l'un des plus beaux poèmes de la langue anglaise, *ses Saisons*, ouvrage de l'imagination la plus brillante, d'un esprit profondément rempli des beautés de la nature, et d'un pinceau hardi qui sut faire passer les vives impressions de son ame dans celle de ses lecteurs; Hutcheson, mort en 1743, a fait un système de philosophie morale qui établit la bienfaisance naturelle au cœur de l'homme, comme le principe de la vertu; Monro, mort en 1751, et Cullen, qui vit encore, ont fondé la célébrité de l'université d'Edimbourg; le premier, par ses leçons d'anatomie, et le second, par ses leçons de médecine pratique; Simpson, mort en 1765, a publié des ouvrages qui placent son nom à côté de celui des plus grands géomètres; Fergusson, mort en 1776, s'est élevé au

rang des premiers astronomes de son temps; Hume, mort en 1776, a écrit l'histoire avec sagesse, majesté et impartialité, puisqu'il a déplu à tous les partis. Ses *essais* littéraires et politiques sont pleins de sagacité et de philosophie : il vendit 200 livres sterlings la première partie de son histoire, et 5,000 livres sterlings la seconde; Robertson a vendu 600 livres sterlings, son histoire d'Ecosse, et 4,500 celle de Charles V. Ecosse.

L'Ecosse s'honore de posséder encore quatre hommes également célèbres dans des genres différens. Le docteur Smith, auteur d'une intéressante théorie, des sentimens moraux, et du meilleur ouvrage d'économie politique que nous ayons, *ses Recherches sur les richesses des nations*, souvent citées au parlement; le docteur Robertson qui, par son histoire d'Ecosse et son histoire de Charles V, s'est fait une des plus brillantes réputations dont un homme de lettres ait joui de son vivant; le docteur Blair, que des sermons d'une morale douée et sage, d'un style pur et éloquent, et d'excellens ouvrages de littérature ont justement placé à côté des écri-

Ecosse.

vains les plus distingués de ce siècle; et le docteur Black, que différentes découvertes en chimie et sur les gaz ont mis au rang des meilleurs chimistes.

Les Ecossais sont fiers, courageux, entreprenans, appliqués, et aux *Highlanders* près, qui sont presqu'entièrement perdus dans les montagnes, mieux et plus généralement instruits qu'aucune autre nation. Ils sont ouverts, hospitaliers religieux, et fortement attachés à leur presbytérianisme; quoiqu'éloignés du fanatisme aveugle avec lequel il s'est établi parmi leurs ancêtres, ils rougissent aujourd'hui des excès où les a portés un réformateur fougueux, un zèle trop aveugle, et quelques troubles occasionnés, en 1780, par un évêque catholique imprudent. J'ai entendu les plus éclairés de leurs pasteurs parler de son successeur avec beaucoup d'égards, malgré leur aversion marquée pour le papisme. Les catholiques exercent leur culte en paix : les universités n'enseignent que la tolérance, et les jacobites ont entièrement disparu.

Voilà d'ailleurs cette malheureuse maison de Stuart éteinte : le prétendant qui fut pendant quelque temps un fantôme plus ou moins redouté, n'est plus aujourd'hui

qu'un objet de pitié. On se rappelle à peine qu'aidé seulement, dans le principe, de quelques clans peu puissans, il parvint rapidement à accroître ses forces et s'avança jusqu'à cent milles de Londres, dont il se fut probablement emparé, sans le temps qu'il perdit en vaines et futiles cérémonies. Le peu de talens et de conduite qu'il montra dans cette expédition, surtout à la bataille de Culloden, qui ruina entièrement son parti et dans laquelle on lui reproche, peut-être à tort, d'avoir manqué de bravoure, ne fut pas propre à affermir ses adhérens. On cite comme un exemple de la fidélité des *Highlanders*, l'incroyable secret qu'ils gardèrent, lorsque forcé dans sa fuite de se confier à un grand nombre d'entre-eux, pas un ne fut tenté de le trahir, malgré l'appât puissant, pour des gens aussi pauvres, d'une récompense de 3,0000 liv. sterlings.

Ecosse.

Errant de rochers en rochers, d'îles en îles, souvent sous les yeux même des soldats qui étaient à sa poursuite, et déguisé tantôt en femme, tantôt en pêcheur, il est réduit à vivre de coquillages, en manque un jour; et pressé par la faim, frappe à la porte d'un de ses ennemis et lui dit : *Je suis le fils de votre roi, donnez-*

Ecosse. *moi du pain, ou livrez moi.* On lui donna du pain. Une femme dont le nom mérite d'être consacré par l'histoire, et dont le gouvernement respecta les vertus, Miss-Flora Macdonal, eut le courage de l'arracher aux périls qui le menaçaient : elle le trouve dans l'île de Wist, lui donne des habits de femme, et s'embarque avec lui dans un bateau ouvert, sur lequel des soldats tirent en vain des coups de fusil pour le faire rétrograder ; arrivés dans l'île de Sky, elle la lui fait traverser sous le nom de *Betty-Bourke*, sa servante, et le remet aux matelots qui le conduisent et le cachent à *Raazay*. Toutes les habitations de ces îles ayant été détruites, ils y vécurent quelque temps cachés dans une hutte de berger qu'ils relevèrent ; mais manquant de provisions et craignant qu'il n'y eût du danger à rester trop long-temps dans le même lieu, le malheureux fugitif repassa à Sky, portant un porte-manteau derrière *Malcolm-Macleode*, qui le conduisit chez le laird de Mackinnon, son beaufrère : il était absent, sa femme les reçut et fit servir à déjeuner à Malcolm ; le prince se tenait à une distance respectueuse ; il le fit asseoir à sa

table, et une veille femme étant venu lui laver les pieds, suivant un ancien usage hospitalier des Highlands, il l'engagea de laver ceux de l'homme qui le suivit; ce qu'elle ne fit qu'avec répugnance, en lui disant dans une manière emphatique de parler des Hebrides : *parce que je lave les pieds du fils de votre père ; pourquoi faut-il que je lave ceux du fils du sien?* Le laird de Mackinnon revint alors, et le fit repasser en Ecosse. Ecosse.

On ignorait entièrement ce qu'il y était devenu, quand deux corsaires de Saint-Malo, armés par ses partisans, parurent, le 6 septembre 1746, sur cette même côte de Lochaber, où une frégate française l'avait débarqué quatorze mois auparavant. On fut dix jours sans le découvrir; enfin, le 18, il s'embarqua avec Cameron du Lochiel, Macpherson de Clunie et deux Macdonals; et après avoir doublé la pointe de l'Ecosse, et avoir passé, par un brouillard épais, à travers un escadre anglaise, il aborda heureusement sur les côtes de France. Qu'il était loin de prévoir alors qu'un jour peu éloigné, cette même cour dont il avait été l'instrument, et qui se vantait d'être l'asile des rois, l'arracherait de celui qu'elle avait

offert à sa famille, et qui était devenu pour lui un héritage sacré, le prix du malheur. J'ai entendu de la bouche même de ce prince infortuné, alors courbé sous le poids d'infirmités morales, et jouant tristement dans son intérieur, en Italie, le rôle de roi, le récit d'une partie de ces événemens, qui l'ont rendu plus intéressant que les courts momens de prospérité que lui avait accordé la fortune.

Ecosse.

Cent cinquante de ses partisans et les lords Kilmarnock, Balmerino, Derwentwater et Lovat, le même qui, en 1715, avait suivi le parti de la cour contre son père, perdirent la tête sur un échafaud : ce dernier, âgé de plus de quatre-vingt ans, mourut en s'écriant : *dulce et decorum est pro patriâ mori.* Combien de sang répandu pour cette maison de Stuart, qu'une suite non interrompue de malheurs a persécuté pendant plus de trois cents ans! Que les hommes privés qui se plaignent de leurs petites infortunes, s'écrie voltaire, jettent les yeux sur ce prince et ses ancêtres!

CHAPITRE VI.

Iles Hebrides ou Westernes.—Des Orcades et des îles de Schetland.—Les montagnes appelées les trois Mamelles.—Débarquement en Irlande.

Isles Hebrides.

NOUS donnons le nom d'Hebrides ou Westernes à plusieurs îles qui sont situées auprès des côtes occidentales de l'Ecosse. Elles sont en grand nombre et de différentes grandeurs. Si on les contait toutes, on en trouverait plus de trois cents. Beaucoup sont très-petites et ne sont que des rochers, mais environ quarante sont habitées. Nul doute qu'elles ne doivent leur existence à quelques grandes convulsions de la nature qui les a séparées de l'Ecosse et de l'Irlande. Les eaux et le feu se sont réunis pour leur donner naissance. La violence des flots est terrible et constante dans ces parages; et Staffa, des pointes de l'île de Mull, sur la côte d'Ecosse; la chaussée des Géans, l'île de Rhagery, sur celle d'Irlande, sont peut-être les restes les plus grands et les

Isles Hebrides.

plus majestueux des volcans dont on ait connaissance. Qui parcourrait cet archipel d'un œil observateur et exercé, en trouverait peut-être partout des traces.

Les plus considérables de ces îles sont Bute et Arran, à l'embouchure de la Clyde. On y compte une douzaine de mille ames. La première est assez petite, mais fertile et bien cultivée ; la seconde l'est moins, quoique beaucoup plus grande. Le voisinage de Glasgow les fait un peu participer à sa prospérité, et la presqu'île de Cantyre les sépare du reste des Hebrides.

A l'ouest de cette presqu'île sont Ilay qui est assez grande, passablement fertile, et passe pour contenir six à sept mille ames ; et Jura, qui y touche, qui est très montueuse et n'a guère que douze cents ames. On en donne autant à Lismore, petite île très-fertile, à l'entrée du Loch-Finn. Mull, qui la couvre à l'ouest, a près de quarante milles de long, sur trente de large : c'est un amas de montagnes nues, couvertes en grande partie de bruyères, mais entre lesquelles il y a quelques bons pâturages où l'on nourrit beaucoup de bestiaux. Sa population ne va guère qu'à six à sept mille ames.

Jona touche à Mull, c'est la plus célèbre

des Hebrides. Saint Colombe qui prêcha l'évangile dans ces îles vers 560, y fonda un collége qui devint le centre du savoir du nord de l'Europe, et la sépulture de plusieurs rois d'Ecosse, d'Irlande et de Norwège. On y voit encore des restes assez considérables d'églises, de couvens et de tombeaux. Cette île n'a que quatre milles de long, sur deux de large; elle est très-fertile : on y compte environ deux cents habitans. Isles Hebrides.

La plus grande et la plus septentrionale est l'île de Lewis, éloignée de l'Ecosse de plus de quinze lieues. On lui donne, dans sa plus grande longueur, seize lieues du nord au sud, sur cinq à six dans sa plus grande largeur. On y remarque plusieurs baies et anses qui s'enfoncent fort avant dans les terres. Cette île est fertile en grains; les bestiaux y sont en abondance; mais on remarque qu'ils y sont plus petits que dans le continent. Le chanvre et le lin y viennent très-bien. Il y a aussi beaucoup de bêtes fauves.

Staffa, qui n'est habitée que par une seule famille, et que l'on est quelquefois plusieurs mois sans pouvoir aborder, tant est grande la violence des vagues qui viennent s'y

Isles Hebrides.

briser, est peut-être la production volcanique la plus singulière et la plus intéressante qui existe. Des prismes basaltiques les plus variés dans leurs formes et leur combinaison l'enveloppent de toute part. Tantôt ce sont d'immenses colonnes posées sur leurs bases et surmontées de leur entablement; tantôt ces colonnes, portées par d'énormes rochers, paraissent couronner l'île; quelquefois elles ornent des corps saillans arrondis, ou de grandes ouvertures carrées qui ressemblent aux portes d'un palais, et dans le fond desquelles la mer vient se rompre avec un bruit pareil aux coups souvent répétés du canon: plus loin, ces prismes, courbés en quart de cercle sur la plage, semblent la moitié intérieure de la carcasse d'un vaisseau échoué et à demi rongé par les eaux.

Mais l'objet le plus frappant est la grotte de Fingal. La nature n'offre rien de plus parfait dans ce genre: des colonnes basaltiques décroissantes en ornent les côtés, et le long de leurs bases règnent de nombreux degrés, restes d'autres prismes brisés par les flots, et dont le sommet forme une belle voûte que des stalactites jaunes semblent décorer de caissons et de rosaces dorées;

la mer est le pavé de cet auguste temple, dont l'aspect, tantôt riant, tantôt sévère et terrible, varie au gré du plus inconstant des élémens. Tout l'art et tout l'effort des hommes n'en saurait élever ni d'aussi durables, ni d'aussi majestueux, et ce qui est plus admirable, ajouteraient à peine à sa régularité.

Isles Hebrides.

Voici les dimensions de cette grotte d'après le chevalier Banks.

Longueur.	371 pieds
Largeur à l'entrée	53
Largeur au fond	20
Hauteur à l'entrée	117
Hauteur au fond	70
Profondeur de l'eau à l'entrée . .	18
Profondeur de l'eau au fond . .	9

Staffa n'a guère qu'un mille de long sur un demi-mille de large, et n'était connu, il y a vingt ans, que du propriétaire qui n'avait jamais pu décider à le venir visiter qu'un M. Leach : celui-ci y conduisit en 1772 le chevalier Banks, qui voyageait dans les Hebrides, et c'est la description qu'en publia ce naturaliste qui en fit la réputation. Ce M. Leach, personnage fort singulier, parlant bien différentes langues, fort instruit, dessinant bien, proprement habillé, vint

Isles Hebrides.

passer deux ans, vers 1772, dans l'île de Mull, chez différentes personnes, sans en être connu, sans lettres de recommandation, sans motif apparent, et envoyant chercher mystérieusement ses lettres à la poste par son domestique. Il disparut tout d'un coup sans que depuis on en ait oui parler.

A l'ouest de Staffa, qui est à vingt-un mille de Mull, sont deux îles fort longues et paraissant se toucher; Tyrey, qui est très-fertile, d'où l'on tire un beau marbre rougeâtre tacheté de blanc et de noir, et où l'on compte de quinze à dix huit cents ames; et Coll, qui n'en a guère que mille. Plus au nord est Sky, la plus peuplée des Hebrides; elle est peu éloignée de l'Ecosse dont elle n'est séparée que par un canal étroit, et nourrit beaucoup de bestiaux. Il y a quelque culture, quoiqu'il y pleuve neuf mois de l'année. Sa population passe pour être de quinze mille ames, et celle de Raazai, qui en est voisine, de neuf cents. Barra, South-Uist, North-Uist, Harris et Lewis, chaîne d'îles plus à l'ouest d'environ cent cinquante mille de long, n'ont guère plus de quinze à dix-huit mille habitans.

Deux voyageurs en publiant des descriptions de St. Kilda, la plus occidentale des

Hebrides, ont donné une sorte de célébrité à ce rocher ; Mastin qui l'a visité en 1696, et Macaulay en 1759. Il est situé à une soixantaine de milles de North-Uist, et on lui donne trois milles de long sur deux de large. Sa population, qui était de cent quatre-vingt personnes au commencement du siècle, a été réduite à moins de la moitié en 1720, par la petite vérole. Dix chevaux, quarante vaches, quatorze cents moutons faisaient, en 1759, toutes leurs richesses. Mais les objets les plus précieux pour eux étaient un bateau et une corde enveloppée de cuir dont ils se servaient pour aller avec une légèreté et une intrépidité étonnantes recueillir sur les rochers voisins une immense quantité d'œufs d'oies sauvages, que Brisson, dans son *ornithologie* appele *fon* de *bass*. C'est leur principale nourriture. Cette île appartient, depuis plus de deux cents ans aux *Macleods de Dunvegan*. Le propriétaire la louait 11 livres sterlings à un de ses parens, qui tous les ans allait y chercher ses revenus, consistant en plumes, laines et grains ; car on y en cultive peu. Il y régnait en despote, les habitans ne pouvant pas sortir de leurs rochers que dans sa barque. On n'y aborde qu'en été et très-

Isles Hebrides.

difficilement. Ces voyageurs s'accordent à dire qu'aussi-tôt après l'arrivée d'un étranger tous les habitans sont enrhumés. *Credat judeus apella.*

Isles Hebrides.

Les Hebrides peuvent contenir une population de soixante mille ames : comme les *Highlands*, elles sont fort montueuses et fort nues; et leur climat excessivement pluvieux, ne les rend guère propres qu'à nourrir des bestiaux : mais depuis une vingtaine d'années on y fait beauconp de *Kelp*. C'est le résidu du varech, sorte d'algue marine, qui croît en abondance sur les rochers que baigne la mer. On la coupe à la faucile tous les trois ans, on l'entoure d'une corde, et quand le reflux l'a fait flotter, on la tire doucement à terre. Cet alkali marin, fort recherché pour les manufactures de savon et les verreries de l'Angleterre et du midi de l'Ecosse, s'achète sur les lieux même de cinq à six guinées la tonne, pesant environ deux milles livres. Il s'en vend annuellement dans les Hebrides et sur les côtes de l'ouest, pour plus de 36,000 liv. sterlings. C'est une richesse réelle qui n'exige ni avances ni soins.

Ce n'est pas le seule bienfait par lequel la mer semble vouloir réparer envers les habitans

les habitans de ces climats nébuleux, les torts du reste de la nature : elle leur offre de plus une immense quantité de poisson de toute espèce ; et surtout de celles dont la pêche est la plus avantageuse, des harengs et des morues. Les harengs arrivent par bandes excessivement nombreuses, vers le milieu de l'été, aux îles de Schetland, et aux Orcades, où les Hollandais viennent en faire la pêche, se répandent de-là sur les côtes de l'Ecosse, et particulièrement sur celles de l'ouest, et pénètrent jusqu'au fond des golfes et des lacs qui y communiquent. Des baleines les y suivent souvent et y nagent tranquillement entre les bateaux pêcheurs. Les morues couvrent la mer de l'Ouest vers le même temps. J'en ai vu des quantités vraiement prodigieuses jouer à la surface de l'eau, dans une belle nuit d'été, dans une latitude où alors il n'y a presque pas de nuit.

Isles Hebrides.

Le grand avantage que produiraient des pêcheries établies sur ces côtes, est trop frappant pour qu'on ne s'en soit pas souvent occupé; elles procureraient des moyens de subsistance aux pays très-pauvres, en augmenteraient la population, la rendraient industrieuse et fourniraient des matelots à

Isles Hebrides.

l'État. On a tenté plusieurs fois d'en établir; mais soit qu'on ait adopté un mauvais plan, soit défaut de capitaux ou de suite dans l'entreprise, elles n'ont jamais réussi, et les Hollandais sont restés en possession de cette branche de commerce, regardée long-temps par eux comme tellement avantageuse qu'ils ont élevé une statue à celui qui leur a donné les moyens de la suivre avec succès.

J'ai oui dire à milord Marchemont, garde des sœaux d'Ecosse, qui a été long-temps une des têtes les plus actives du parlement, que lorsqu'à différentes reprises on avait donné des bateaux aux Highlanders pour les encourager à la pêche, ils ne s'en étaient jamais servi que pour faire la contrebande sur les côtes de Suède et de Norwège. M. Pitt, en baissant les droits sur le thé, a paré, en partie à cet inconvénient. Il en reste encore un grand dans la misère, l'apathie et la paresse extrême des habitans.

On s'occupe beaucoup de cet objet depuis quelques années. Les efforts mal dirigés dans le commencement ont été infructueux. Des négocians de Perth et de Glasgow en ont tenté de nouveaux avec intelligence et économie, et non sans quelque succès; enfin

une société patriotique vient de se former avec l'intention d'établir des pêcheries en grand. Leurs commissaires parcouraient les Hebrides quand j'y étais, et cherchaient le lieu le plus convenable pour former le principal établissement. La compagnie fournira aux pêcheurs des bateaux avec des filets pour les harengs et des hameçons pour les morues. Les harengs ne sont pas sûrs et manquent quelquefois, les morues très-rarement. Isles Hebrides.

Il faut, pour faire réussir cette entreprise, beaucoup de prudence, d'économie et de suite, ce qu'on obtient difficilement d'une compagnie riche et nombreuse. Des fonds prodigués inconsidérément la ferait manquer : les pêcheurs, comptant sur de gros gains, se décourageraient dès qu'ils les verraient limités : on compte sur le succès à l'ouest de l'Ecosse, on en doute à Edimbourg. Le docteur Smith et ses amis paraissent persuadés que de semblables spéculations ne peuvent réussir que faites en petit par des particuliers dont la vigilance et l'économie tiennent à un intérêt direct, et que d'ailleurs la pêche du hareng est loin de donner le même profit qu'en retirent les Hollandais, qui ne la continuent que parce

qu'ils ne savent où mieux employer leurs nombreux capitaux.

Isles Hebrides.

Il est aussi question dans ce moment-ci, tant pour favoriser l'établissement des pêcheries que pour la commodité du commerce de Glasgow, d'ouvrir un canal de six à sept milles de long du *Loch-Finn* à la mer de l'Ouest. Il éviterait une navigation de plus de cent milles autour de la presqu'île de Cantire et le passage d'un détroit orageux.

C'est aux îles de Schetland et aux Orcades que commence la pêche du hareng. Ces îles forment deux petites archipels au Nord de l'Ecosse. Les Orcades sont un amas d'îles de différentes grandeurs fort près les unes des autres, situées entre le cinquante-huitième et cinquante-neuvième degré de latitude septentrionale, et ne sont séparées de l'Ecosse que par le détroit de Petland, détroit fort orageux, d'environ quatre-vingt milles de long sur douze de large. Elles sont au nombre de soixante-sept, dont il y en a vingt-huit qui sont habitées; quelques-unes sont passablement fertiles, elles peuvent contenir une vingtaine de mille ames: les autres qui sont très-petites, et que l'on appelle *Holms*, sont réservées

pour des pâturages seulement ; aussi y éleve-t-on un grand nombre de bestiaux qui, avec la pêche font le principal commerce des habitans. Il y a des mines de plomb ; mais on est étonné de n'y voir aucun arbre, hormis dans quelques jardins de Kirkval, capitale de ces îles, où ils ne croissent pas plus haut que les murailles ; mais les herbes et les racines y viennent très-bien. On fait beaucoup de bas à Kirkval, et les Hollandais y répandent quelqu'argent dans le temps de la pêche. Isles Hebrides.

La plus considérable de toutes ces îles est celle de *Main-land*, que l'on appelle aussi Pomona : elle a près de six lieues de long de l'est à l'ouest, et quatre lieues du nord au sud, dans sa plus grande largeur. Les côtes de cette île sont entourées de baies et d'anses, mais qu'il faut connaître pour y entrer sans danger : il y a aussi des lacs dans l'intérieur, qui sont fort poissonneux.

Les îles de Schetland sont situées au nord des Orcades, à la distance de quinze à seize lieues ; elles s'étendent environ vingt lieues du nord au sud, entre le soixantième et le soixante-unième degré de latitude : on en compte un très-grand nombre : quelques auteurs avancent qu'il y en a vingt-six,

Isles Hebrides.

assez grandes et assez fertiles pour être peuplées ; quarante petites qui ne produisent que quelques herbages, et trente qui ne sont que des rochers stériles.

Le terroir de ces îles est à peu près le même que celui des Orcades : on recueille de l'orge et de l'avoine. Les pâturages y sont bons et abondans ; mais il n'y a pas d'arbres. Les troupaux de bœufs, de vaches et de brebis font la richesse des habitans, de même que la pêche. On trouve tout le long de la côte toute sorte de poissons, grands et petits, même des baleines. On croit les habitans d'origine danoise ou norwégienne, et leur langue est un dialecte gothique, ressemblant à la danoise, mêlées de diverses mots anglais. Ils ne font du feu qu'avec de la tourbe qu'ils ont en abondance. Leur religion est la Réformée.

La plus grande de ces îles s'appelle *Schetland* ou Main-land. Elle a près de vingt lieues de longueur du nord au sud ; mais sa largeur est très-inégale, étant coupée dans quantité d'endroits, par des baies et des golfes forts profonds, qui s'enfoncent dans les terres, et ne laissent, dans beaucoup d'endroits de l'île, que des isthmes, ou langues de terre, d'une lieu de large,

et quelquefois beaucoup moins. Cette île est assez bien peuplée surtout le long des côtes. On y trouve deux villes ou bourgs dans la partie méridionale, savoir, *Scalloway*, à l'occident, petit port, avec une tour pour sa défense; et Lerwick du coté de l'orient, où il y a un bon et grand port, défendu par un château bâti tout au près de la ville. Lerwick, capitale de toutes les Orcades, commerce avec les Hollandais et n'est pas pauvre. On y tricote des bas de laine du prix d'une guinée et même plus. Les longues nuits, les brouillards et les tempêtes les rendent d'un difficile abord pendant l'hiver. Isles Hebrides.

Avant de quitter l'île, nous allâmes visiter les *Paps*, qui sont trois montagnes qu'on a nommées ainsi à cause de leur ressemblance avec des mamelles de femmes. Nous grimpâmes sur la plus élevée appelée en langue erse, *Beu-an-oir*, ou la Montagne d'Or. Nous ne pûmes deviner pourquoi on lui avait donné ce nom, et aucun de nos guides ne put nous satisfaire sur ce sujet, car sans aucune trace qu'elle put renfermer de l'or, cette montagne n'était qu'un composé de grosses pierres, qui, n'étant point liées entre elles offraient l'image d'un cahos.

Isles Hebrides.

Nous eûmes beaucoup de peine à les gravir. Nous arrivâmes au sommet ; nous fûmes complètement dédommagés par la magnificence de la perspective. L'île était à nos pieds, elle offrait un mélange vraiment romantique de rochers et d'une quantité innombrable de petits lacs. Nous avions à l'ouest une chaîne de rochers qui s'avançaient dans l'océan et semblaient le braver ; au sud, était l'île d'*Islay*, que nous nous imaginions voir à vol d'oiseau ; plus loin nous découvrions le nord de l'Irlande, les îles de *Gigha*, de *Cantire*, d'*Arran*, et en face de ces îles, le continent de l'Ecosse qui nous offrait les côtes de l'Aggloshire et du Renfeorshire. Nous avions aussi en vue les deux autres *Paps* qui nous parurent bien moins élevés que celui sur lequel nous étions, mais d'une figure absolument semblable, c'est-à-dire, exactement en forme de mamelles. Le célèbre M. Banks, qui avait visité ces trois montagnes, estime la hauteur de celle du sud à environ trois cent quatre-vingt-quinze toises, celle du *Ben-an-oir* à quatre cent vingt-cinq ; le sommet de la troisième est un peu au-dessous de trois cent soixante huit pieds.

En sortant de l'île, nous doublâmes celle

d'*Islay* et plusieurs autres dont l'aspect ne piqua point notre curiosité, avec d'autant plus de raison qu'un vent favorable nous poussait vers l'Irlande, où nous abordâmes avec autant de facilité que de bonheur. Nous entrâmes dans le Lough-Faile qui offre plusieurs mouillages, et entre autres celui de Derry's-Baye où l'on trouve le port et la ville de Londonderry.

Isles Hebrides.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Londonderry. — Campagne des environs. — Conor-Behfat. — Trim. — New. — Canal. — Approches de Dublin. — Détails sur cette ville. — Ses quais. — Son port. — Ses belles rues. — Bâtimens publics. — Les Squarres ou places.

Irlande.

LONDONDERRY donne une idée avantageuse des villes d'Irlande; elle est assise sur le bord d'un lac, elle a un port très-commode, des fortifications qui en font une place forte; de belles maisons et de grandes rues qui en font une très-jolie ville : son enceinte est peu de chose et sa population très-considérable. Les environs de Londonderry offrent partout un sol fertile : son principal commerce est celui des toiles et le cabotage.

Nous en partîmes le lendemain de notre arrivée; nous gagnâmes *Conor*, c'est une petite ville autrefois épiscopale; elle est fa-

meuse parce qu'elle appartenait et formait le principal domaine des Oconor, anciens rois de l'Ultonie. Notre route nous conduisit à Bilfast, et chemin faisant, nous remarquâmes tous les sites romantiques qu'offrent les bords du lac *Lough-Neagh*, et connu par la propriété qu'il a de pétrifier le bois qu'on y jette ou qu'on laisse sur ses bords. Il y a beaucoup de lacs en Irlande, à qui plusieurs traditions fabuleuses prêtent des vertus qu'ils n'ont pas. Irlande.

Les villes par lesquelles nous passâmes méritent à peine une mention : à quelques milles de Trim, nous avons trouvé *Kengs-Towm*, qu'on appelle plus volontiers *Philips-Towm*, en l'honneur de Philippe II, qui avait épousé follement la reine Marie, pour régner en son nom sur l'Angleterre.

Près de Philips-Towm est New, canal qui a 60 milles de long, et est pratiqué entre le Shannon, la rivière la plus considérable de l'Irlande, et la Liffey qui coule dans les murs de Dublin. Cet ouvrage qui était nécessaire à l'Irlande, et en facilite la navigation intérieure, ouvre une communication du canal St.-George à l'océan atlantique.

Nous nous rendîmes à Dublin, en cotoyant

Irlande.

le canal dont les bords offraient auparavant une campagne agreste qui est aujourd'hui cultivée et agréable à l'œil. Nous vîmes le long du canal beaucoup de minerai; il venait du comté de Wichhdow, qui abonde en mines de plomb et de cuivre.

Parmi les productions minérales de l'Irlande, on doit ranger l'ardoise qui y est du plus beau grain et dont on trouve des carrières dans presque tous les comtés. Le charbon de terre y est aussi très-abondant et de la meilleure qualité, surtout celui qu'on tire du comté de Killenny, qui, à ce qu'on prétend, brûle sans fumée et ne laisse presque point de cendres, ce qui joint à une eau très-limpide qu'on trouve dans le pays, et la sérénité de l'air qu'on y respire, a donné lieu au proverbe si connu des irlandais, que *Killenny contient du feu sans fumée, de l'eau sans limon, et de l'air sans brouillards.*

Les environs de Dublin, où l'agriculture est en pleine activité, les maisons de campagne près les unes des autres et formant une espèce de bourgade immense, circonscrivant la métropole, nous avaient prévenu en faveur de la capitale de l'Irlande. Nous

ne fûmes pas trompés dans notre attente; le coup-d'œuil qu'offre cette ville à l'étranger qui y entre pour la première fois, n'est pas au-dessous de celui dont il jouit quand il entre à Londres par Vetsminster-Bridge. Irlande.

Après avoir traversé plusieurs beaux quartiers qui me rappelèrent ceux de Londres, nous parvînmes à la belle rue dite *Sackvil-Strect*, qui est tirée au cordeau, et dont toutes les maisons sont de la plus grande élégance.

Cette ville est, par sa grandeur et sa population, la seconde de la Grande-Bretagne. On peut la comparer sous le premier rapport, à Stockholm, à Copenhague, à Berlin ou à Marseille; mais elle est, où paraît plus peuplée que ces villes. On porte sa population à 150,000 ames.

Elle est située à deux cent soixante-dix milles de Londres, et a près de soixante milles d'Holyheade, qui est au nord de la principauté de Ga: es, et e passage ordinaire des paquebots qui vont d'Angleterre en Irlande. Elle est à sept milles de la mer, et assise au fond d'une baie profonde à laquelle elle donne son nom : elle est arrosée par la Liffey, rivière peu considérable, et

Irlande.

peu digne de baigner les murs d'une métropole ; elle la divise en deux parties égales, et est ornée dans son cours, qui est d'une extrémité de la ville à l'autre, de superbes quais qu'on ne trouve pas à Londres : le coup-d'œil de ces quais plaît infiniment parce que la partie de leur construction est leur moindre mérite, et qu'ils sont encore plus commodes que beaux, en ce que dans la portion qui est au-dessous du premier pont, on charge et on décharge les bâtimens à la porte même des négocians.

Avant le règne de la reine Anne, on ne comptait à Dublin que 7000 maisons ; en 1780, il y en avait 17,150, et aujourd'hui on en compte plus de vingt mille. Cette ville a beaucoup de conformité avec celle de Londres ; les maisons y sont de briques, et les anciennes rues étroites et obscures ; mais les nouveaux quartiers y sont aussi beaux que dans la capital de la Grande-Bretagne, les maisons aussi propres et aussi élégamment bâties : les promenades y sont plus belles, en ce qu'elles sont moins symétriques et beaucoup mieux assises. On compte cinq ponts sur la Liffey, dont deux sont de toute beautés. Soit à Paris, soit à Londres ; il n'est peut-être pas d'aussi belle

rue que celle qui, à Dublin, conduit du pont d'Essex au château où réside le lord lieutenant. Irlande.

Parmi les édifices publics on remarque la bourse, c'est après celle de Londres, le second bâtiment de cette espèce en Europe; elle est d'une architecture très-bien entendue, et qui n'a d'élégance que celle qui lui convient.

Les casernes ressemblent plutôt au vaste palais d'un monarque puissant, qu'à un édifice destiné à loger des soldats; il y a un manège spacieux et couvert, qui est un des plus beaux qu'on voie en Europe.

L'édifice de la Halle aux draps fut élevé au commencement du dix-huitième siècle, et avec toute l'intelligence qui convient à la distribution de ces sortes d'établissemens.

Parmi les maisons des grands, celle de *Leister* mérite qu'on la cite : il y a surtout une galerie précieuse, par le choix des peintures qui sont des plus grands maîtres, telles qu'un Judas, jetant sur le plancher l'argent qu'il vient de recevoir pour livrer son maître. Ce morceau est du *Rembrant*, et de la plus belle composition : on voit

Irlande.

près de là, un César-Borgia du Titien, et une tête de vieillard du Corrège, qui est pleine d'expression; mais ce fut le Borgie qui me frappa d'avantage. Il y avait dans la figure, dans les yeux, une vérité étonnante: c'était le regard d'un scélérat, et le masque d'un brigand; mais son attitude, son port était celui d'un guerrier valeureux. Ce portrait, par un mélange magique, retraçait à l'œil du philosophe, l'histoire entière de Borgia; on se rappelait son inceste avec la belle *Lucreciæ*, sa sœur; la trahison qu'il exécuta envers les Ursins, et sa belle défense à Comerino.

La salle qui forme la bibliothèque de *Charlemont's-Houre*, est superbe et très-ingénieusement éclairée par une espèce de ciel factice qu'on a pratiqué dans le plafond. En allant de cette salle à un cabinet de médailles qui est très-riche, on passe par une pièce où l'on est arrêté par une précieuse copie de la Vénus de Médicis; on n'a pas su nommer l'artiste qui, dans cette imitation, s'était, pour ainsi dire, élevé à la hauteur de l'original : la collection des médailles, qui est très-complète pour l'histoire ancienne et celle d'Angleterre, est, dit-on, le fruit des recherches de sir Robert Fitz

Fitz-Gerald, antiquaire avantageusement connu en Angleterre. Irlande.

Les *Squares* ou place de Dublin, ne sont pas aussi ornés, aussi bien peignés que ceux de Londres, si on en excepte toutefois, *Marion-Square*, qui mérite l'attention du voyageur, et *Stephen-s-Green*, qui est la place la plus vaste que j'aie vu dans quelque ville que ce soit de la Grande-Bretagne. On y trouve une promenade sablée qui a plus d'un mille de long : cette avenue est plantée des plus beaux arbres. Je me souviens d'avoir vu à cette promenade de très-jolies Hibernoises qui, comme les femmes de Londres, n'étaient bien que dans le deshabillé, car, dans la grande parure, les modes qu'elles outraient en voulant les perfectionner, les rendaient ridicules, quand elles étaient jolies, et laides à faire peur quand la nature n'avait rien fait pour elles.

Après avoir, dans différentes courses, parcouru les temples, ou l'hôpital des invalides, qui n'est comparable à celui de Chelsea, que par le régime, celui où sont les femmes enceintes qui y sont mieux traitées qu'elles ne seraient chez elle, même avec les moyens de l'aisance; celui des foux, qui est célèbre,

Irlande.

parce qu'il a été fondé par Swift, qu'on dit y être mort lui-même comme fou, mais ce qui n'est qu'une tradition controuvée. Nous nous sommes déterminés à finir notre voyage comme celui de Londres, c'est-à-dire, de prendre des renseignemens sur le gouvernement de l'Irlande, son histoire, sa constitution, et les mœurs de ses habitans.

CHAPITRE II.

Etat physique de l'Irlande, sol, montagnes. — Bogs. — Provinces. — Villes principales.

Il nous manquait un ouvrage qui fît connaître d'une manière satisfaisante l'Irlande, ce pays si intéressant sous plusieurs rapports, et sur lequel le peu de livres qui en traitent, ne donnent que des notions imparfaites et même erronées. Cette omission a été réparée par le voyage d'Arthur-Young, dont le nom nous est un sûr garant que sa relation ne contient que des vérités et des observations justes; en effet, ce célèbre et savant voyageur, qui a parcouru l'Irlande dans les années 1777, 1778 et 1779, est le seul qui ait porté un œil attentif sur tout ce que cette île offre d'important, relativement au sol, au climat, à l'agriculture, aux productions, aux mœurs, à la religion, au commerce, aux manufactures, à la population, aux différentes classes d'habitans et au gouverne- Irlande.

Irlande.

ment. Rien n'a échappé à ses recherches, tout ce qui va suivre en est l'extrait.

L'Irlande est une grande et superbe île, située entre le 51.e et 56.e degré de latitude, au couchant de l'Angleterre, à cinquante-cinq milles environ des pointes les plus avancées du pays de Galles, dont elle est séparée par le canal de St.-Georges, et à vingt des côtes d'Ecosse. On lui donne trois cents milles de long du sud-ouest au nord-est, sur deux cents de large du sud-est au nord-ouest, et environ vingt-cinq millions d'acres de superficie : des baies profondes l'échancrent fortement, surtout sur la côte de l'ouest qui se trouve exposée à toute la violence des flots de l'océan, et des lacs et des rivières la traversent dans tous les sens. Son climat est doux, mais extrêmement variable, et il s'y élève continuellement de la mer, des vents violens ou des vapeurs qui presque toujours finissent par s'y résoudre en pluie, et qui tempèrent les fortes chaleurs et les grands froids: son plus long jour, dans la partie septentrionale, est de dix-sept heures douze minutes; et dans la partie méridionale, de seize heures vingt-cinq minutes.

Le sable, qui est si commun en Angleterre,

et plus encore en Espagne, en France, en Allemagne et en Pologne, depuis Gibraltar jusqu'à Pétersbourg, ne se trouve nulle part en Irlande: excepté sur le bord de la mer, je n'ai jamais rencontré, ni entendu parler de sol crayeux. Irlande.

Les marais, dont les étrangers ont tant oui parler, sont très-vastes en Irlande; celui d'Allen a quatre-vingt milles d'étendue et contient, d'après les calculs, 300,000 acres; il y en a encore d'autres très-étendus et de plus petits, épars dans tout le royaume.

Les montagnes d'Irlande offrent au voyageur, cette intéressante variété que ne peut jamais avoir un pays plat : elles ne sont point en assez grand nombre pour produire cette pauvreté qui leur est ordinairement attachée. Je suis allé soit au sommet, soit très-près des plus considérables du royaume : elles ont toutes un caractère d'élévation qui doit les rendre les objets de l'attention d'un voyageur. Quant au climat, il a été publié un journal météorologique, qui compare Londres et Corke. Le résultat est que la quantité de pluie tombée dans le dernier endroit, était double de celle tombée à Londres.

Les Irlandais s'accordent à dire qu'on ne

trouve pas d'animaux venimeux dans leur île : elle est partagée en quatre grandes provinces divisées en comtés subdivisés en baronies. L'Ulster, au nord, contient neuf comtés; le Munster, au midi, six; le Leinster, à l'est, douze; et le Connaught, à l'ouest, cinq : sa population est d'environ trois millions d'ames, et susceptible d'accroissement.

Irlande.

L'Irlande est un excellent pays, dont le sol, presque partout gras et friable, est propre à toutes les productions des climats du nord, et surtout aux pâturages que l'humidité habituelle de l'air maintient toute l'année dans une verdure, à la beauté de laquelle rien n'est comparable en Europe. Ce sol est plus généralement fertile et plus généralement cultivé que l'Angleterre. Il est nu et manque de bois, sans en être cependant aussi complètement dépouillé qu'on le croit communément. Il y en a dans plusieurs cantons, si non en grande abondance, au moins suffisamment pour orner de délicieux paysages, variés par l'inégalité du terrain, et embellis par une multitude de lacs, de rivières et de ruisseaux.

Les *Bogs*, espèce de marais tourbeux,

qui sont particuliers à l'Irlande, et dont elle est parsemée, prouvent qu'elles n'a pas toujours été aussi dépourvue de bois qu'elle l'est aujourd'hui; car la quantité d'arbres de toute espèce, les uns coupés, les autres brûlés, qu'on trouve dans ces marais, et les traces de charrue qu'on apercoit sur le sol qu'ils couvrent, font croire généralement qu'ils doivent leur formation à des forêts incendiées ou abattues. Loin d'être malsains, on leur croit une qualité anti-putride, et tout ce qu'on y trouve est parfaitement bien conservé : j'ai vu des étoffes de laine mélangées de crin qu'on venait d'en tirer, et qui étaient aussi belles que si elles avaient été faites dix ans auparavant; quelques-uns ont jusqu'à cinquante pieds de profondeur; ils se couvrent naturellement de bruyères et de myrtes sauvages, et paraissent avoir une sorte de végétation. On en distingue de deux espèces, les uns rouges, fort humides et peu susceptibles d'amélioration ; les autres noirs plus compactes, dont on fait d'excellens pâturages en les desséchant, les brûlant et y mêlant du gravier et de la chaux, qui partout est très-abondante en Irlande. Ces Bogs sont fort utiles dans un pays dépourvu

Irlande.

Irlande.

de bois et de charbon, par l'abondance de chauffage qu'ils procurent.

L'Irlande se divise en quatre grandes parties, qui sont l'Ulster du côté du nord; Connaught du côté de l'ouest; Leinster du côté de l'est, et Munster au midi. Ces quatres provinces sont partagées en trente-deux comtés, savoir: neuf dans celle d'Ulster, cinq dans celle de Connaught, douze dans celle de Leinster, et six dans celle de Munster.

L'Ulster comprend la partie septentrionale de l'Irlande, est bornée par la mer de trois côtés, et au midi elle a pour bornes les provinces de Connaught et de Leinster. Sa longueur, du nord au sud est d'environ seize lieues, et sa largeur, de l'est à l'ouest, de quatorze à quinze lieues; toutes ses côtes sont environnées de baies et d'anses considérables qui entrent fort avant dans les terres, dont quelques-unes forment de très-bons ports. L'intérieur du pays est coupé de rivières et de lacs, on y trouve de vastes forêts et des montagnes. Le sol est moins bon que dans les autres provinces, excepté quelques parties fertiles vers Armagh, Hilloborough, Belfart et les bords du lac Neagh, et du lac Erne. Mais ce pays

s'est tellement peuplé par l'accroissement de la manufacture de toiles qui y prospère depuis très-long-temps, et les terres y sont divisées en si petites portions, que, malgré leur médiocrité, elles sont plus généralement cultivées que dans le reste du royaume. Les maisons y sont communément éparses sans former de village; dix acres de terre y sont une ferme passable, et la plupart ne sont même que de cinq et six; les habitans, meilleurs tisserands que cultivateurs, ne cultivent que des patates, du lin et de l'avoine, et après avoir épuisé leurs terres, les laissent pendant quatre ou cinq ans se reposer et se couvrir de broussailles. Les propriétaires se plaignent d'un état de choses qui les contraint à subdiviser ainsi leurs propriétés, entre des gens pour qui l'agriculture n'est qu'un objet secondaire, et qui, n'améliorant pas leurs terres et n'en tirant pas ce qu'elles seraient alors susceptibles de produire, n'en peuvent donner qu'un prix modique. Ce n'est cependant pas une raison pour révoquer en doute la prospérité d'une contrée partagée entre un nombre infini de familles actives et industrieuses. Irlande.

Dunnagal, capital d'un comté de ce nom,

Irlande.

est située au fond d'une baie, sur le bord de la petite rivière d'Eask, qui sort d'un lac qui n'est qu'à une lieu de la ville, qu'on prendrait plutôt pour un village : à deux lieues à l'est de cette ville, on trouve le lac d'Erg ou d'Irg, au milieu duquel il y a une petite île, dans laquelle était cette caverne fameuse, connue sous le nom du purgatoire de St.-Patrick, où les moines ont abusé long-temps de la crédulité des peuples.

Cette île s'appelle Reglis, et les Irlandais la nomment l'île du purgatoire, parce qu'on croyait que le faubourg du purgatoire y était. Les moines y avaient bâti une cellule auprès d'une profonde caverne, et avaient fait accroire aux habitans que quiconque avait le courage d'y entrer, allait en purgatoire, où il voyait et entendait des choses extraordinaires. Pour accréditer cette fable, on disait que St.-Patrick, prêchant dans cette île à des Irlandais obstinés et incrédules, obtint de dieu, par ses prières, que la terre s'ouvrit en cet endroit jusqu'au purgatoire, afin que ses auditeurs fussent convaincus, par leurs propres yeux, de la vérité de sa prédication, au sujet de l'immortalité de l'ame et de la punition des méchans dans l'autre vie : ce ne fut que

sous le règne de Jacques, que toute l'imposture fut découverte. Deux seigneurs, savoir : Richard Bogle, comte de Corke, et Adam Lostur, chancelier d'Irlande, excités par la louable curiosité de découvrir la vérité, chargèrent des personnes de probité de faire d'exactes recherches sur les lieux. On trouva que cette caverne qu'on faisait passer pour le chemin du purgatoire, n'était autre chose qu'une petite cellule creusée dans le roc, où le jour n'entrait que par la porte. Quand il venait quelqu'un dans l'île pour faire le voyage du purgatoire, un petit nombre de moines qui demeuraient près de la caverne, le faisait jeuner et veiller extraordinairement, ne l'entretenant que des visions merveilleuses qu'il aurait; toutes ces idées affreuses de diables, de flammes, de feu, de damnés, se gravaient fortement dans sa cervelle affaiblie et dérangée par les jeunes et les veilles. Après l'avoir préparé de la sorte à des visions surprenantes, ils l'enfermaient dans cette caverne ténébreuse et l'en retiraient au bout de quelques heures. Le pauvre voyageur croyait avoir vu tout ce qu'on lui avait dit; peut-être aussi quelques-uns mentaient-ils pour ne pas faire voir qu'ils avaient été

Irlande.

Irlande.

dupes, et pour aider à en faire d'autres; les deux seigneurs nommés ci-dessus, ayant découvert ces honteuses impostures, obligèrent les moines à se retirer; et pour empêcher à l'avenir de pareilles fourberies, ils firent démolir leur habitation et détruire la caverne miraculeuse.

De Dunnagall, on va au Trim, petite ville sur les bords du lac Neagh; ce lac est grand : on assure que ses eaux ont la propriété de pétrifier le bois, et particulièrement le houx : il y a encore quelques autres endroits auxquels on peut faire attention.

Ardmagh était autrefois une ville fameuse et florissante; c'était le siége d'un archevêque métropolitain et primat de toute l'Irlande; elle conserve encore ce titre aujourd'hui, mais elle est bien déchue de sa grandeur : les guerres et les incendies l'ont tellement ruinée, que ce n'est plus à présent que de pauvres cabanes, parmi lesquelles on voit les murs du fameux monastère où résidait le primat.

Charlemouth est une petite ville ou bourg, située à deux lieues au nord d'Ardmagh, entre deux bras de rivières, ce qui fait qu'elle est entourée de marécages qui en rendent l'air malsain : elle est cepen-

dant plus peuplée et mieux bâtie qu'Ardmagh, aussi est elle regardée comme la capitale de la province. Irlande.

Cette partie de l'Irlande qu'on appelle le Connaught, a pour bornes au nord et à l'ouest l'océan : elle a de longueur, quinze à seize lieues, et douze à treize dans sa plus grande largeur. Il y a dans cette province beaucoup de lacs et de marais; il y a aussi plusieurs rivières et des forêts, ce qui fait que l'air y est souvent chargé et obscurci de brouillards; c'est la plus mauvaise province d'Irlande. Il y a dans les comtés de Roscomon et de Slego, quelques bons pâturages où l'on élève des bestiaux qu'on envoie ensuite s'engraisser dans les environs de Granard et Cavan, sur les frontières du Leinster et de l'Ulster. Mais le reste est en général couvert de bogs, de lacs et de montagnes incultes. C'est la partie la plus reculée de l'Irlande, tant pour les arts que pour la civilisation. Le peuple y est plongé dans la misère et l'apathie, et il s'y trouve des gens aussi sauvages que dans les déserts de l'Amérique. Quelques manufactures de toiles se sont cependant établies vers Slego, vers Galway, et on y file en plusieurs endroits du lin et de la laine.

Irlande.

Le Leinster contient la partie orientale de l'Irlande : cette province est bornée au Levant, par le canal St.-Georges ou mer d'Irlande ; au nord, par la province d'Ulster, et au midi, par la mer. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ quarante lieues, et sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est de vingt lieues : c'est la partie de l'Irlande la plus fertile et la mieux peuplée : l'air y est doux et serein ; le chaud et le froid n'y sont jamais excessifs : elle est fertile en grains et en pâturages, en gros et menu bétail, en poissons et en oiseaux aquatiques : elle nourrit aussi de très-bons chevaux.

Il y a, le long de ses côtes, plusieurs bons ports, où il se fait beaucoup de commerce, surtout avec l'Angleterre ; aussi la plus grande partie des Anglais, qui sont venus s'établir en Irlande, ont choisi cette province.

On y compte aujourd'hui un archevêché, qui est celui de Dublin, et trois évêchés, savoir : Kildare, Old-Langlin, et Killkenny ; quarante-six villes ou bourgs, et neuf cent vingt-six paroisses, outre plusieurs châteaux, que quelques auteurs font monter à plus de cent, la plupart bâtis par les Anglais, et parmi lesquels il y en a de bien fortifiés.

Cette province a fait anciennement deux

royaumes, celui de Leinster, et celui de Meath. Chacun avait un roi, leur mésintelligence fut cause de leur ruine, et donna aux Anglais, occasion d'y entrer sous le règne de Henri II, et de s'emparer de leur pays. Dublin est la capitale de cette province, nous en avons déjà parlé. Irlande.

Munster, cette partie de l'Irlande est bornée, du côté du couchant et du midi, par la mer; du côté de l'orient, par la province de Leinster, et du côté du nord, par celle de Gonnaught: elle a de longueur, du nord au sud, environ trente-cinq lieues, et de l'est à l'ouest, près de quarante lieues, dans sa partie méridionale; mais dans la partie septentrionale, elle n'a guère que vingt lieues : ses côtes sont remplies de baies et d'anses fort profondes, qui forment de très-bons ports, où les plus gros vaisseaux peuvent mouiller en grand nombre et fort en sûreté.

Le pays est bon et fertile, arrosé de plusieurs rivières; l'air sain et tempéré. Il y a dans plusieurs cantons des montagnes fort hautes et couvertes de bois, elles sont habitées. Mais les plaines et les vallées qu'elles renferment, sont bien peuplées, abondantes en grains et en pâturages, avec

Irlande.

beaucoup de bestiaux. On compte dans cette province, un archevêché, qui est Cashell, et cinq évêchés; vingt-cinq villes ou bourgs; quatre-vingts paroisses et plus de soixante châteaux de l'ancienne noblesse du pays.

L'Immerick, capitale, ville de trente à quarante mille ames, dont une grande partie, appelée *New-Town* Pewy, du nom du propriétaire, nouvellement crée lord Perry, n'a pas trente ans, quoiqu'à soixante milles de la mer, des vaisseaux de cinq cents tonneaux y montent par le Shannon, grande et superbe rivière qui la traverse, et dont les bords sont, dans cette partie, d'une extrême fertilité : elle est assez bien fortifiée; elle exporte beaucoup de salaisons et de grains.

Waterford n'en est pas éloigné : c'est une ville d'une vingtaine de mille ames, sur la Suire, qui réuni à six milles de là au Barrow, forme un grand bassin où s'arrêtent les bâtimens qui ne peuvent pas remonter plus haut : elle fait un grand commerce avec Terre-Neuve.

Corke, capitale de la province de ce nom, et siége d'un évêché, ville de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille ames, le port du royaume qui fait le plus de commerce d'exportation,

portation, et qui, par l'augmentation de celui des grains, a au moins regagné ce qu'il a perdu, à la paix, à celui des salaisons; la Lée qui traverse cette ville, et s'y divise en plusieurs bras, forme à cinq milles de là une grande et superbe rade, dans laquelle il peut tenir un grand nombre de vaisseaux à l'abri de tous vents. La plupart des habitans sont des Anglais que le commerce y a attirés, et des réfugiés Français. La meilleure partie de la ville est bâtie dans les îles que la rivière forme en cet endroit. Irlande.

Ces villes, pour être les plus importantes, ne sont pas les seules places commerçantes de l'Irlande. Londonderry, dans le nord, situé sur une rivière d'une largeur immense, et dans une des plus belles positions qui existe; Newry, Droghedo, Dundalk, sur la côte de l'est; Kinsale, dans le sud, au fond d'une superbe rade, ont tous quelque commerce plus ou moins étendu : celui de Belfart s'accroît tous les jours, et rivalise aujourd'hui avec celui de Corke : c'est une ville toute nouvelle où il a été bâti deux cents maisons dans le courant de l'année dernière; elle est au fond d'une grande baie en face de l'Ecosse, et l'on y compte à présent de douze à quinze mille ames.

CHAPITRE III.

Agriculture et chemins. — Situation des habitans des campagnes.

Irlande.

L'AGRICULTURE s'est beaucoup perfectionnée en Irlande depuis une trentaine d'années. Comme tous les pays déserts et incultes, elle rapportait auparavant beaucoup de bestiaux, mais elle manquait de grains. Le gouvernement, sortant enfin de la léthargie dans laquelle il était resté plongé après les troubles qui avaient désolé ce malheureux pays, s'efforça d'en exciter la culture, en ouvrant des chemins dans tous les sens, et donnant des primes d'encouragement pour les grains qu'on apporterait à Dublin, le point du royaume qui en manquait le plus. Des moulins à farine s'établirent alors près des lieux les plus propres à produire des grains et fournir des marchés aux cultivateurs; et l'Irlande devint, en peu de temps, le pays de l'Europe le mieux percé de grandes et belles routes, qui bientôt furent couvertes de voitures de

farines se rendant à Dublin. Mais comme tout dégénère bientôt en abus dans un gouvernement presque entièrement aristocratique, au lieu de chemins utiles, on en fit bientôt de luxe, ou ne servant que des intérêts particuliers, et qui devinrent à charge aux baronies chargées de leur entretien. Il s'en trouve quelquefois deux parallèles le long de la même rivière, partant et allant au même point; mais enfin, de tous les abus, de tous les luxes, c'est le plus pardonnable et celui qui a le plus d'utilité. Ils sont, en général, fort bien entretenus et font honte à tant d'états anciennement policés qui manquent même des communications les plus essentielles. Irlande.

Ces chemins se divisent en chemins de traverses entretenus par les baronies et en grandes routes qui, malgré les péages établis pour leur entretien, ne sont pas toujours en très-bon état. Ce sont les grands jurés qui décident aux assises de l'utilité des chemins de traverse, et fixent la taxe nécessaire pour leur confection et leur entretien, tantôt par acre, tantôt par charrue. Il paraît que ces chemins s'accordent avec une grande facilité, et que leur bonté tient en grande partie, à ce que les charrettes

Irlande.

dont on se sert habituellement, petites, mauvaises et fort légères, les gâtent peu.

L'amélioration de l'agriculture ne paraît pas avoir suivi en Irlande son accroissement rapide, et les principes de la culture alterne n'y semblent pas encore répandus. Dans les meilleurs cantons on fait succéder au blé, de l'avoine aussi long-temps que la terre peut en produire, et on la laisse ensuite se reposer; le bétail restant presque toujours dans les champs, son fumier est perdu: on n'y conaît presque d'autre engrais que la chaux, dont l'effet, en général, est très-bon, et les fermiers sont pauvres et hors d'état de faire des avances. Mais le goût de l'agriculture gagnant les riches propriétaires qui habitent la campagne, il est hors de doute qu'ils n'adoptent bientôt les meilleures méthodes de culture relativement au sol et au climat, et qu'elles ne se répandent insensiblement par l'exemple et l'expérience, les seules leçons qui aient du succès chez les paysans. Cependant l'excellence des pâturages, la paresse et l'habitude feront longtemps, et peut-être avec raison, préférer l'éducation du bétail, qui vu son prix excessif et la facilité de s'en défaire, donne aux Irlandais presque sans avances, des

profits plus sûrs et plus grands que la culture de leurs terres, moins propres, en général, à produire des grains que des herbages. Irlande.

Les habitans des campagnes du Nord de l'Irande, presque tous Ecossais d'origine et protestans, sont plus industrieux que les habitans du reste du royaume. Ils sont aussi beaucoup plus à leur aise sans être opulens. Ils vivent de patates, de lait et d'avoine délayée dans l'eau, car très-peu cultivent du blé; et quand ils le peuvent, boivent beaucoup de *wiski*. Les *Bogs* voisins leur fournissent du chauffage en abondance et à très-bon marché. Ils vendent un peu d'avoine, et la toile qu'ils font du lin qu'eux-mêmes ont cultivé, et qu'ont filé leurs femmes et leurs enfans : leurs habitations sont passables, et ils sont fort bien habillés les jours de fête : leurs femmes ont même, ce jour-là, des vêtemens de luxe, des mantelets, des rubans, de belles et bonnes robes, ce qui ne les empêche pas de porter leurs souliers à la main, pour ne pas les user, quand elles vont aux villes voisines : mais la malpropreté intérieure de leurs maisons, et les haillons dont ils sont couverts le reste de la semaine, ne leur donne pas moins

Irlande. cette apparence de misère qui frappe les yeux par toute l'Irlande. Leur industrie a excité celle des catholiques qui vivent dans leur voisinage et qui participent au même bien-être.

Dans le reste du royaume, à quelques parties près du Leinster, les malheureux paysans, tous catholiques, louent pour un an et sans bail une petite portion de terrain, sur laquelle ils trouvent ou se bâtissent de misérables cabanes de terre, appelées *Cabins*, couvertes de chaume, de bruyères, de gazon, quelquefois même de paille de patates ; souvent sans aucune séparation dans l'intérieur, et n'ayant pour fenêtres et cheminée que la porte. Là vivent pêle-mêle le mari, sa femme, ses enfans, ses cochons, ses veaux et sa volaille. Un arpent de patates cultivé près de cette chétive habitation fournit avec du sel et le lait d'une ou deux vaches, à leur nourriture. Leurs charrettes sont en beaucoup d'endroits deux bâtons avec une traverse, sans roues; les cordes et les sangles sont de paille ou de bruyères. Souvent leur cabane est dans un fossé dont les bords forment les murs. Il n'est pas rare de voir la même paille servir de lit à la famille et de litière au bétail, de les

voir l'un et l'autre manger ensemble la même nourriture, ces patates dont l'abondance et la bonté sont le soulagement de leur misère. Des haillons dégoûtans couvrent à peine les grandes personnes, et les enfans beaux et pleins d'embonpoint, sont souvent aussi nus que le bétail au milieu duquel ils se vautrent toute la journée. La malpropreté la plus révoltante, qui tient autant à l'habitude, à l'apathie, qu'à la misère, repousse le voyageur de leurs habitations, et l'espèce d'indifférence stupide dans laquelle il voit ces malheureux plongés, lui fait prendre moins d'intérêt à leur sort. Irlande.

Voilà le fruit de l'oppression et de l'avilissement dans lesquels des lois barbares autant qu'impolitiques, et le pouvoir presqu'absolu des propriétaires, s'ils sont protestans, retiennent près de trois millions d'hommes. L'Irlandais catholique, est, dit-on, sans industrie, sans énergie, presque sans facultés morales. L'ignorance et la misère où la crainte des haînes religieuses le retenaient plongé, étaient-elles propres à le retirer de cet état sauvage, à développer ses facultés intellectuelles? J'ai d'ailleurs souvent causé avec lui, et je l'ai trouvé

Irlande.

raisonnant comme le fait la classe la plus inférieure de la société dans toutes les autres contrées. On ne lui donne pas de salaire, on le paye à la taille : il rachète par des journées le prix de son loyer, et peu lui importe que son travail soit bien ou mal fait. Qu'on le paie bien, et il s'habituera à bien travailler. Qu'on lui excite de nouveaux besoins, en le mettant à même d'y satisfaire. L'Irlandais a de la vanité, qu'on s'en serve pour le tirer de son apathie, et dans peu on le rendra actif, industrieux; on l'attachera au sol qu'il habite; il aimera cette terre dont on lui assurera une longue jouissance, et que son intérêt alors le portera à cultiver avec soin. Il ne coupera plus avec indifférence, avec méchanceté peut-être, l'arbre qui devra un jour ombrager sa chaumière, embellir ses environs. Un peuple esclave ne peut être laborieux; on l'y retient dans l'esclavage de la misère et des lois les plus avilissantes et les plus tyranniques qui tendent à enlever au malheur ce qui seul le fait supporter, sa religion.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que lors des émigrations considérables d'Irlande en Amérique, qui eurent lieu en 1772 et en 1773, ce n'est pas du Sud qui gémit

dans la pauvreté et sous l'oppression, c'est du Nord, d'une classe de gens aisés et presque tous protestans, que sont sortis les émigrans. Leur départ n'a laissé aucun vide. Irlande.

Mais c'est à cette misère, à cette oppression, au désespoir du paysan, et non à l'or de l'étranger, comme on a feint de le croire, qu'il faut attribuer les mouvemens séditieux qui depuis trente ans désolent différentes parties du royaume. Ceux qui en 1764 et en 1770 éclatèrent dans le Nord, furent occasionnés par les corvées qu'on exigeait pour l'entretien des chemins que des intérêts privés multipliaient à l'infini. Les habitans d'un village se refusèrent à travailler à ce qu'ils appelaient *Job-Roads*, des chemins d'agiotage ; et bientôt après, réunis à leurs voisins, se portèrent à des violences contre les inspecteurs des routes. L'insurrection gagna rapidement la plus grande partie de l'Ulster. Les insurgens, pour se reconnaître, attachérent à leurs chapeaux des branches de chêne qui leur firent donner le nom d'*Oak-Boys*, et commirent quelques désordres ; mais la force armée parvint aisément à les dissiper, et le parlement à la session suivante supprima les corvées, qu'il remplaça par une taxe sur les terres.

CHAPITRE IV.

Des Manufactures et du commerce.

Irlande.

L'IRLANDE, pauvre, privée de capitaux, déchirée par des troubles intérieurs, et gênée dans ses spéculations commerciales par l'Angleterre, ne pouvait guère songer à établir des manufactures qui exigeassent de grandes avances, et le rassemblement d'un grand nombre de personnes : aussi s'est-elle longtemps bornée à celle des toiles, qui est très-ancienne, prospère beaucoup, occupe près d'un quart de ses habitans, et fait avec les bestiaux l'objet le plus important du commerce de ce royaume. Il paraît d'après un acte du règne d'Henri VIII, qui défend aux Irlandais d'employer plus de dix verges de toile dans une chemise, qu'ils s'en servaient alors avec une profusion et une sorte de luxe ridicule. C'est particulièrement dans le Nord qu'est établie cette manufacture, qui par une suite de révolutions, a passé des mains des naturels du pays dans celles des Anglais et des Ecossais fixés dans cette partie de l'Irlande.

Les toiles d'Irlande, qui ont le plus de débit, sont des toiles unies, qui, blanchies au vitriol, égalent au moins en blancheur les toiles étrangères, mais qui passent pour leur être inférieures en bonté. On y fait aussi des napages, en général assez communs, des linons et des batistes grossières, dont on tire le fil de Flandre, et qui reviennent plus chères que celles de Cambrai, et des toiles à voile. On file beaucoup de lin dans le Connaught. Les trois grands marchés de toiles sont Belfast, Newri, et surtout Dublin. Irlande.

L'importance de la fabrique de toile, qui est à l'Irlande ce que la manufacture de draps est à l'Angleterre, a été de tout temps sentie par le gouvernement, particulièrement lorsque, sous Guillaume, on défendit la sortie des draps irlandais. Les primes d'encouragement qui lui ont été constamment accordées, montent aujourd'hui, en y joignant les primes sur l'importation du chanvre et de la graine de lin, qui regardent aussi la fabrique de toiles, a plus de 33,000 liv. sterlings par an.

Des personnes qui sont à la tête du gouvernement m'ont assuré que l'exportation allait actuellement à environ deux millions

Irlande.

sterlings par an, non compris une quantité considérable de fil. L'Angleterre tire les neuf dixièmes, et en consomme plus des trois quarts. Le reste passe aux îles, en Amérique, en Espagne, en Portugal et même en France depuis le traité de commerce. L'Angleterre prend à elle seule tout le fil de l'Irlande.

Les manufactures de draps en Irlande ne sont point un objet important. Il se fabrique cependant quelques étoffes de laine assez fines à Clomnell, Tipperari et dans quelques endroits du Munster, et beaucoup de draps grossiers qui, quoiqu'il s'en exporte un peu en Portugal, ne suffisent pas à la consommation du pays : l'Angleterre y importe des draperies, et tire en échange une grande quantité de laine filée qui presque toute vient du Connaught s'embarquer à Corke. Norwick et Manchester en emploient beaucoup. Il en passait aussi par contrebande en France.

Il s'est établi depuis peu d'années quelques manufactures de coton en Irlande, et il s'en est exporté quelque peu de coton filé. Il y a, dit-on, quinze cents manufactures de soieries à Dublin et c'est beaucoup. On y fait des mouchoirs, des damas, quelques étof-

fes légères, et quelques-unes mêlées de laine, fort jolies, mais assez chères. En 1782, l'Irlande a envoyé près de douze mille chapeaux en Amérique. Plusieurs verreries établies depuis peu y ont fait aussi passer une assez grande quantité de bouteilles et de verres: mais ces différens articles ne montent qu'à une très-petite somme, et les toiles, le fil et la laine filée sont les seuls objets manufacturés dans ce royaume dont l'exportation soit importante. Irlande.

L'Irlande a dans le produit de ses pâturages d'autres objets d'exportation très-considérables. La terre humectée continuellepar des pluies ou des brouillards, y a une tendance naturelle à se couvrir d'herbages excellens, et l'éducation des bestiaux, que la grande douceur du climat permet toujours de laisser en plein air, convient parfaitement à la paresse et à l'incurie des habitans; aussi ce qu'on y tue et sale de bétail de toute espèce, et ce qu'on en exporte, est-il immense.

Il s'est tué à Corke, en 1783, dans la saison qui dure octobre, novembre et décembre, vingt-quatre mille quatre-vingt-sept bœufs, vingt-deux mille cent soixante-une vaches, et douze cent quatre-vingt-cinq jeunes tau-

Irlande.

reaux ou génisses, en tout quarante-sept mille cinq cent trente-trois têtes de gros bétail, non compris les cochons qui se tuent au printemps, et dont le produit monte à une valeur à-peu-près égale à celle du bétail rouge; mais soit l'augmentation de l'agriculture, qui diminue nécessairement le produit des pâturages, soit la sortie du bétail vivant, soit que l'exportation par d'autres ports s'accroisse, soit que la cherté excessive des bestiaux fasse tirer des salaisons d'ailleurs, les demandes y sont depuis beaucoup diminuées.

Il paraît évident que l'exportation du bœuf salé diminue, et j'ai vu des négocians à Corke, se plaindre qu'il en restait beaucoup dans les magasins, et que la France, qui en tirait autrefois une grande quantité, commençait à en faire venir d'Archangel où il était à meilleur marché. Mais la sortie des bestiaux vivans et l'exportation du porc salé et du beurre ont beaucoup augmenté.

Les salaisons sont tirées en grande partie par l'Angleterre, les îles anglaises et surtout par Terre-Neuve: il en passe aussi en France, en Espagne, en Portugal et dans le Nord. Les efforts du gouvernement, depuis 1764, pour attirer des grains dans

l'intérieur du royaume à Dublin, qui alors en tirait d'Angleterre, ont fait faire quelques progrès à l'agriculture en Irlande, sans que cependant elle y soit encore dans un état brillant ; et on exporte dans ce moment autant de grains, qu'on en importait auparavant ; et j'ai oui assurer à un des personnages les plus marquans du parlement, qui a beaucoup de relation avec le gouvernement, et qui passe pour connaître supérieurement tout ce qui a rapport à son pays, que ce royaume, qui importait autrefois pour environ 200,000 livres sterlings de grains par an, en exportait à présent pour une somme pareille. Il est vrai qu'il en coûte plus du quart au gouvernement, en primes pour le transport des grains dans l'intérieur et pour l'exportation. Irlande.

Si les grands propriétaires établis en Irlande conservent le goût qu'ils ont presque tous pris pour l'agriculture, le commerce des grains y deviendra fort considérable, peut-être aux dépens des troupeaux des comtés de Carlow, Kilkenni, Tipperari et Roscomon, qui, dit-on, diminuent beaucoup ; mais qu'importe, il vaut mieux multiplier les hommes que les moutons, le blé que la laine ; et la meilleure de toutes les

Irlande.

manufactures pour un état, quand il ne la force pas, est celle des grains

Les côtes d'Irlande, surtout celles du Nord-Ouest abondent en poissons de toute espèce, et particulièrement en harengs, et les pêcheries, ces pépinières de matelots, sont trop essentiellement utiles à une puissance maritime, pour que le gouvernement n'ait pas excité le parlement à les encourager par des primes, dès qu'il l'a vu disposé à tendre tous les ressorts de la prospérité nationale. Les lois qui les concernent datent aussi de 1784. Des sommes considérables ont depuis été données à des sociétés ou à des particuliers, qui, presque toujours, s'engageaient à les doubler, pour les employer à former les établissemens et faire les avances nécessaires aux pêcheurs. C'est sur les côtes de Donegald que se sont établies les principales pêcheries.

Des moyens aussi puissans ne pouvaient manquer d'avoir leur effet, et en 1786 on assura au parlement que cinq cents bateaux étaient employés à la pêche sur la côte de Donegald, et que l'Irlande qui, en 1777, avait importé vingt mille barils de harengs, en avait exporté trente-cinq mille en 1785.

La pêche du saumon dans l'embouchure des

des grandes rivières, ne laisse pas d'être encore un objet assez considérable. Celle du Ban, qui du lac Neagh va se jeter dans la mer du Nord à Coleraine, est louée 6,000 liv. sterlings. La quantité de saumon qu'on y pêche est immense : on cite un coup de filet qui en a pris quatorze cent cinquante deux : il s'en sale et s'en exporte beaucoup. Irlande.

Ces différens objets, produits des mers, du sol ou des manufactures d'Irlande; poissons, grains, beurre, fromage, bestiaux, salaisons, toiles, fil et laine filée, peuvent aller annuellement à environ quatre millions sterlings, et surpassent de beaucoup les denrées qu'elle tire de l'étranger. C'est surtout avec l'Angleterre que la balance de son commerce se trouve extrêmement favorable. Dans les fameux débats pour le traité de commerce, le chancelier de l'échiquier dit que l'Irlande y exportait pour deux millions et demi de ses produits, et n'en tirait que pour un de ceux de la Grande-Bretagne. On peut juger de l'accroissement prodigieux de ce commerce, en le comparant avec ce qu'il était en 1750, lorsque l'Irlande commença ses efforts pour sortir de la stupide langueur où elle était auparavant.

On voit, en entrant dans les détails, que

Irlande. l'Irlande tire du Nord beaucoup de bois de construction dont elle manque absolument, beaucoup de douves nécessaires pour les barils de ses salaisons et de ses harengs, beaucoup de potasse pour blanchir ses toiles, beaucoup de fer et de goudron, et que ces mêmes objets font tourner à son désavantage la balance de son commerce avec cette partie de l'Europe; que la même chose lui arrive aussi avec la France à cause de la grande quantité de vins et d'eau-de-vie qu'elle en tire; que les vins et le sel qu'elle importe du Portugal sont compensés par le beurre qu'elle y envoie; qu'elle tire d'Amérique beaucoup de rhum qu'elle consomme, et beaucoup de sucre et de tabac dont elle réexporte quelque peu.

Le commerce de l'Irlande a constamment continué de s'accroître depuis cette époque, et quelques personnes portaient, en 1787, à un million sterling cette balance à son avantage dans son commerce avec l'Angleterre: mais il faut un peu se défier de l'exagération des Irlandais, et de l'extrême vanité qu'ils tirent de la prospérité de leur pays depuis l'indépendance. On est d'ailleurs extrême partout sur cet objet, et par conséquent partout loin du vrai qui se trouve presque tou-

jours dans le moyen terme. Il n'est pas étonnant que l'Irlande, si long-temps misérable et dépendante, ne s'enivre de sa liberté et de l'aisance dont elle commence à jouir, et qui lui fut si long-temps inconnue. D'ailleurs tous ces calculs sur les balances du commerce portent sur des bases très-fautives, les relevés des douanes, dans lesquelles la cupidité fait enfler ou diminuer les déclarations, soit pour se soustraire à une partie des droits, soit pour gagner des rabais ou des primes d'encouragement. La contrebande n'entre pour rien dans ces états ; or, elle doit être considérable en Irlande, par rapport à l'étendue de côtes et à la difficulté de les garder, et elle doit tourner au désavantage de sa balance de commerce, en ce que ses denrées d'exportation toutes très-volumineuses et peu chères en elles-mêmes, ne peuvent que difficilement se transporter en fraude, et que beaucoup de celles qu'elle tire de l'étranger, se trouvant des objets de luxe et d'un petit volume relativement à leur prix, peuvent très-facilement s'introduire clandestinement. Irlande.

L'Irlande, par sa position, la bonté de son sol, le nombre infini de ses lacs, de ses

Irlande.

rivières, de ses baies sûres et profondes, et de ses ports, semble inviter ses habitans à la navigation ; et depuis son indépendance, ses droits à un commerce libre et général avec toutes les parties du monde, sont devenus incontestables. Depuis la révolution les progrès de l'Irlande dans tout ce qui tient au commerce, ne peuvent être révoqués en doute. Le crédit public s'accroît graduellement, et les commerçans et les manufacturiers s'encouragent mutuellement à de nouveaux efforts. Mais ce qui prouve encore mieux que tous les raisonnemens et tous les calculs de douanes, l'augmentation sensible du commerce, c'est l'accroissement prodigieux de ses villes maritimes.

Peu de pays dans le monde ont marché plus rapidement vers un état de prospérité que l'Irlande ne l'a fait depuis le milieu du siècle dernier. Des routes superbes se sont ouvertes de toutes parts, ses villes se sont prodigieusement agrandies, les demeures de la classe aisée de ses habitans se sont presqu'entièrement rebâties, son revenu territorial et son commerce se sont plus que doublés, le produit de sa fabrique de toiles s'est accru de plus des deux tiers, et sa population s'est augmentée en raison de l'ac-

croissement de son commerce et de ses manufactures. Malgré cela, l'Irlande est encore un pays pauvre. La balance de son commerce passa-t-elle un million, cette somme étant promptement retirée de la circulation par les propriétaires et les pensionnaires absens, par l'intérêt de l'argent emprunté en Angleterre, elle reste toujours dans la même pénurie de capitaux, ne peut tenter avec succès aucune entreprise, et n'ayant point de marine, laisse faire son commerce en entier par des bâtimens étrangers qui absorbent une grande partie de ses bénéfices. Il est vrai que si elle est sage et met des bornes à sa vanité, elle tardera long-temps à s'en créer une; les capitaux que le temps peut la mettre à même d'accumuler trouvant un emploi bien plus avantageux pour elle, dans son sol et ses manufactures; mais aussi restera-t-elle long-temps dans la dépendance de l'Angleterre, pour la protection de son commerce et de ses côtes, si toutefois cette dépendance ne tient pas naturellement à sa situation physique et politique. Irlande.

Aussi long-temps que les intérêts des partis protestans et catholiques seront aussi divisés qu'ils le sont aujourd'hui, la prospérité

Irlande. de l'Irlande se trouvera gênée dans sa marche, ce que prouve la seule inspection du Midi de ce royaume, et la différence de population et d'industrie de ces deux contrées, et le parti faible et dominant faible en nombre, recherchera l'appui de l'angleterre pour conserver sa prépondérance et son autorité. Les seuls liens permanens, dit-on, qui unissent les deux royaumes, sont la même religion et les mêmes lois. Mais quelle que soit cette uniformité de religion et de lois, la nécessité bien plus forte encore les tiendra constamment réunies: les richesses qu'acquerra l'Irlande s'écouleront toujours naturellement en Angleterre, et la puissance de l'Angleterre jetera toujours sur l'Irlande un éclat dont elle retirera des avantages et de la considération. Son influence dans ce royaume est extrême. La corruption qu'elle y répand ouvertement, le tient entièrement dans sa dépendance; les pensions et les faveurs dont elle comble ceux des habitans dont elle a besoin, savent y vaincre toute résistence.

L'Irlande, disait M. Flood dans les fameux débats de 1785, donne à la Grande-Bretagne la nomination de son roi, et par conséquent celle de tous les membres de son

administration ; un tiers-état dans sa législature, la création de la pairie, et l'influence sur les membres en place et les pensionnaires de la chambre des communes : elle lui donne une puissante armée, l'emploi de près d'un million et demi de revenu public, de cinq millions de denrées importées et exportées, de trois millions de bras en paix comme en guerre, et de dix-sept millions d'acres anglais d'un excellent sol : par la nomination de son roi, elle lui donne le pouvoir de traiter pour elle dans le monde entier, et de déclarer pour elle la guerre ou la paix avec tout le genre humain : d'où il résulte que l'Angleterre est obligée par tous les principes de l'honneur, comme par son propre intérêt, de la défendre contre les ennemis qu'elle lui a créés. Irlande.

CHAPITRE V.

Population, Religion.

Irlande.

La population de l'Irlande paraît suivre la progression de son commerce, et s'accroître d'une manière sensible. Le nombre des habitans a triplé en moins d'un siècle: bientôt après la révolution de 1688, Sir William Petty porta la population à huit cent mille ames tout au plus. Dans l'année 1695, il fut fait, d'après les registres des collecteurs du fouage, un calcul d'où il résultait qu'à cette époque le nombre des maisons s'élevait à 200,000, et la population était portée à plus d'un million d'ames.

A la fin de 1780, le nombre des maisons était de 477,602, selon les registres des collecteurs du fouage.

Suivant un état présenté à la chambre des communes, dans lequel les maisons de chaque comté se trouvent classées, suivant le nombre des cheminées qu'elles contiennent, la totalité des maisons en 1791,

était de 701,102; en supposant seulement cinq personnes pour chaque maison, le nombre des habitans doit surpasser trois millions et demi; mais si l'on fait attention à la grande population des plus pauvres chaumières, si, en même-temps, on observe que l'université de Dublin, les casernes, les hôpitaux, et plusieurs établissemens publics ne sont point portés sur les registres du fouage, ont peut sans exagération, porter à *cinq et demi* le nombre des personnes pour chaque maison, et par conséquent estimer la population à 3,850,000 ames. Ce prodigieux accroissement de population en cent ans, est sans doute l'effet des progrès de l'agriculture et des manufactures, ce qui prouve que la pauvreté n'est pas un obstacle à la population. Le pauvre ne calcule pas si ses enfans lui seront à charge; il ne peut au contraire, espérer que d'eux seuls quelques secours dans sa viellesse : il cède à la voix de la nature, et se console de ses maux par les douces jouissances qu'elle lui offre: c'est l'homme au-dessus de la médiocrité, qui, résistant à l'impulsion de son cœur et de ses sens, combine avant de s'y livrer, ce que lui coûteront ses enfans, la portion qui leur reviendra de sa fortune, l'état

Irlande.

Irlande.

qu'il pourra leur procurer : son orgueilleuse raison lui fait trahir la nature, il cherche des jouissances infructueuses et coupables, et bientôt est puni par le délaissement, l'ennui et le dégoût.

D'ailleurs, les paysans Irlandais se procurant à peu de frais une nourriture saine et abondante, et se bâtissant à moins de frais encore des demeures bien chetives, à la vérité, mais pareilles à celles dans lesquelles ils sont nés, à celles qu'ils destinent à leurs enfans, se marient jeunes, et beaucoup d'Irlandaises sont mères à seize ans. Tout porte donc à croire que la population de l'Irlande, qui, par ses progrès dans l'agriculture et le commerce, gagne les moyens de nourrir et d'occuper un plus grand nombre d'habitans, n'est pas encore parvenue au période où elle doit s'arrêter.

De cette population les quatre cinquièmes sont catholiques, la moitié de l'autre cinquième est presbytérienne, et le reste est de la religion dominante, la religion anglicane. Quatre archevêques, tous quatre primats; dix-huit évêques, et un clergé proportionné à cet épiscopat, veillent sur ce petit troupeau : leurs revenus sont plus proportionnés à leur zèle, qu'au nombre

de leurs ouailles. L'archevêque d'Armagh, primat de toute l'Irlande, a plus de 8,000 livres sterlings de rente, et le moindre des évêchés vaut plus de 2000 livres sterlings; quant au reste du clergé, l'évêque de Cloyne vient de se plaindre, dans un écrit au sujet des dîmes, de ce que l'un portant l'autre, il n'a que 133 liv. sterlings par tête, de revenu net; à la vérité, sa besogne est grande surtout dans le sud, où les anglicans, en excessivement petit nombre, sont dispersés dans une grande étendue de pays: il ignore de l'aveu de l'évêque de Cloyne, l'Irlandais, la seule langue que parlent les paysans catholiques, ce qui rend très-pénibles les efforts qu'il peut faire pour les ramener à sa croyance; aussi y réussit-il difficilement, et si quelque religion gagne en Irlande, ce n'est pas la dominante. Irlande.

Mais cette religion est protégée par la législation et le gouvernement, en raison même du petit nombre de ceux qui la professent, et du peu de prosélytes qu'elle fait. Le succès de la motion de M. Grattant, sur les dîmes, prouve à quel point on craint de toucher à cette arche sacrée, non de peur d'ébranler la foi des fidèles, la philosophie a remplacé, chez le clergé pro-

Irlande.

testant, le fanatisme qu'il a laissé en entier à ses rivaux; mais parce que le plus grand des intérêts politiques, l'intérêt de la propriété est lié en Irlande à la religion. « Je « n'ai pas besoin de dire aux propriétaires « protestans, dit encore l'évêque de Cloyne, « que la validité de leurs titres tient beau- « coup, si-non tout-à-fait, à l'ascendant du « parti protestant. »

Voilà l'affreuse vérité qui depuis le règne d'Élisabeth, a fait le malheur de l'Irlande, et tenu dans l'oppression une nation entière, nation, qui, privée de ses biens, tourmentée dans sa croyance, méprisée pour sa pauvreté, suspectée dans sa fidélité, s'est vue constamment traitée comme une caste impure dont le contact porte une espèce de souillure : tant il est vrai que des moyens acquis par des moyens violens, entraînent avec eux des tourmentantes inquiétudes, qui se léguent de générations en générations, et portent à supposer de nouveaux crimes, pour légitimer des droits qu'on croit douteux.

Les quatre cinquièmes de la population sont catholiques, et les dix-neuf vingtièmes des propriétés territoriales sont entre les mains des protestans, et y sont par confis-

cation et droit de conquête. Des descendans d'officiers de l'armée de Cromwel ont aujourd'hui des biens de plusieurs mille livres sterlings de rente ; et des descendans de familles souveraines, qui possédaient autrefois des provinces entières, cultivent aujourd'hui les propriétés de leurs ancêtres, pour les fils de ceux qui les ont égorgés : des contrastes aussi frappans, un état de choses si peu naturel, sont faits pour alarmer le parti vainqueur, et soutenir en même-temps l'espoir du parti vaincu et dépouillé, qui unit un triple intérêt de fortune, de vengeance et de religion. Irlande.

Aussi ces malheureux que l'espérance et l'orgueil consolent seuls dans leur misère, transmettent-ils soigneusement par testament, à leurs enfans, leurs droits et leurs titres aux propriétés de leurs pères. C'est particulièrement dans le Connaught que sont ces familles, et il en est quelquefois d'assez insensées pour oser quelquefois manifester leurs prétentions. En 1785, la conduite d'un M. O'conor, prétendu descendant des rois de Connaught, mérita l'attention du parlement. Il s'était mis dans la tête de se ressaisir des biens de ses ancêtres, et par le moyen d'un canon, ras-

Irlande.

semblait quelquefois mille hommes armés dans le lieu impénétrable qu'il habitait, et faisait des incursions chez ses voisins pour les forcer de lui abandonner leurs propriétés. Dans ce moment un M. Macdermot, autre descendant d'un autre roi d'Irlande, se fait nommer prince de Coolavin, lieu de sa demeure près de Slego, exige qu'on le traite en souverain, et ne permet à personne, pas même à ses enfans, de s'asseoir en sa présence : le peuple a pour lui beaucoup de respect et lui envoie des présens.

C'est une chose assez remarquable, de voir les descendans des deux maisons les plus illustres de l'Irlande, les O'briens, et les O'neils, défendre au parlement, les lois, la religion, le gouvernement qu'a dépouillé leurs ancêtres; tandis qu'un grand nombre d'Anglais d'origine, constans dans la foi de leurs pères, et privés par-là de leurs droits politiques, mais attachés à des biens qui leur viennent de confiscations, font, en fait de religion, cause commune avec les Irlandais d'origine, et soutiennent le parti protestant dans tout ce qui tient à la propriété, tant se sont croisés et compliqués les intérêts au milieu des malheurs qui ont bouleversé ces infortunées contrées.

Peut-être un gouvernement sage et éclairé eût-il pu habilement profiter de cette complication d'intérêts pour engager les familles des anciens chefs à renoncer à leurs prétentions, en leur montrant le danger de les faire valoir; et l'extrême difficulté du succès, en se les attachant par des dédommagemens, des bienfaits, de la considération, et l'exemple des O'briens, des O'neils, prouve que cela n'était pas impossible; en les isolant enfin momentanément d'un peuple qui, par de fréquentes communications avec l'Angleterre, aurait bientôt perdu ses anciennes idées, ses mœurs et sa langue, et n'eût pas tardé à oublier sa première et misérable existence. Irlande.

Mais la peur, qui conseille toujours mal, joint au zèle fougueux des apôtres d'une religion nouvelle, a fait prendre le parti, si-non le plus dangereux pour les nouveaux propriétaires, au moins le plus funeste à l'État, en proscrivant les quatre cinquièmes de la population du royaume, sous prétexte de religion, et les condamnant à l'oisiveté, à la misère, et à tous les vices et tous les maux qui en sont la suite.

On a fini par sentir enfin la nécessité de rendre au travail des millions de bras inu-

Irlande.

tiles, et de chercher à éteindre ces haines qu'on avait si long-temps fomentées. Depuis 1777, les catholiques peuvent acheter des biens fonds, et prendre des baux à longs termes : ils n'ont plus à craindre de se voir enlever le fruit de leur industrie par un voisin avide, et leurs propriétés par un enfant qui abjure leur dieu : ce contraste entre la loi qui condamnait à la déportation et à la mort les prêtres qui disaient la messe, et l'exercice public et tranquille de leur culte a disparu : on tolère l'érection d'un vaste séminaire à Carlow, où les ministres du culte catholique pourront être élevés avec plus de soin et dans des principes plus uniformes que dans les nombreuses universités et les couvens de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne, d'où souvent ils revenaient avec une ignorante présomption, un zèle peu éclairé et des préjugés puisés dans le pays qu'ils habitaient : on permet d'être armés aux gens d'un état honnête qui prêtent un serment, lequel, sans gêner leur conscience, assure leur fidélité au gouvernement, et les empêche de fournir des secours aux restes de cette malheureuse maison des Stuart. Le gouvernement va plus loin et propose d'établir des écoles

où

où seront indifféremment élevés les enfans de toutes les sectes, et dans lesquelles on ne parlera pas de religion, moyen sûr de faire bientôt disparaître l'éloignement qui peut encore subsister entre elles, et de les rapprocher d'un centre commun, une administration bienfaisante et protectrice. Irlande.

Mais ces catholiques si nombreux dont le gouvernement ne paraît nullement avoir à se plaindre, qui professent en paix leur culte sans nuire à celui de leur voisin; qui en s'enrôlant dans les volontaires, ont aidé de leurs cris et de leurs bras le reste de la nation à secouer le joug de l'Angleterre, sont et seront encore long-temps privés d'un avantage précieux dans un pays libre, l'exercice de leurs droits politiques, celui de voter aux élections, qui, à mérite inférieur, fera toujours rechercher et employer de préférence les protestans. L'adoucissement des lois sous lesquelles ils gémissent, qui, en excitant leur industrie, n'a peut-être pas peu contribué à l'accroissement du commerce de l'Irlande, n'a fait que leur ôter ses fers. Les propriétaires les craignent encore, ils peuvent devenir dangereux, car ils sont hommes et ne peuvent oublier le traitement fait à leurs

Irlande.

ancêtres ; il sont quatre contre un, et doivent désirer un changement qu'il est de l'intérêt des protestans de prévenir : c'est donc la peur qui opprime en Irlande, et la haine des deux partis y a moins pour objet la religion que des intérêts politiques et privés.

Le docteur Smith croyait qu'une union seule de l'Irlande avec l'Angleterre pouvait faire cesser les maux des catholiques, et délivrer, disait-il, la plus grande partie de la nation et la plus oppressive des aristocraties : fondée sur la plus odieuse des distractions, des préjugés religieux et politiques, des distinctions qui plus que toutes les autres, excite l'insolence des oppresseurs, la haine et l'indignation des opprimés, et rend les habitans d'un même pays plus acharnés les uns contre les autres, que ne le furent jamais ceux de contrées diverses. Les habitans de l'Irlande ne s'envisageront de plusieurs siècles comme une même nation; c'est dans ces derniers temps qúe le parlement Britannique s'est occupé du projet d'unir l'Irlande à l'Angleterre, sur les mêmes bases que l'Ecosse a été unie à ce dernier royaume : il est ici une vérité qu'il faut admettre, quoiqu'en général elle ait

peu de faveur: c'est qu'une grande innovation qui quelquefois perd les empires, lorsqu'elle n'est que le produit du caprice et de l'inquiétude, peut en être le salut, lorsque, commandée par la nature des choses, elle est conduite avec cette sagesse qui sait composer avec l'orgueil, traiter avec douceur l'impression des anciennes habitudes, accorder même du respect aux murmures de la fidélité : tel est l'esprit qui a dirigé la détermination du gouvernement Britannique. La question de l'union n'a pas été emportée par la puissance, mais elle a été discutée par la raison et décidée par l'intérêt réciproque des deux nations.

Irlande.

CHAPITRE VI.

Caractère. — Mœurs. — Usages. — Instruction. — Littérature. — Antiquités.

Irlande.

Les mœurs d'un pays se modifient selon les différentes classes de la société et selon les religions qui s'y professent : nulle part les gens riches et instruits n'ont les mœurs du peuple, ni les Quakers, celles des catholiques, quoiqu'on aperçoive à travers ces nuances, une teinte générale qui tient au caractère national : c'est ainsi qu'on trouve partout en Irlande, beaucoup d'hospitalité, beaucoup de vanité et de forfanterie, un grand penchant pour le jeu, la danse et toute espèce de dissipation, et une extrême malpropreté, même dans les maisons les plus opulentes.

A cela près, le caractère et les mœurs des protestans du Nord, actifs, industrieux et graves, ne ressemblent en rien à celles des catholiques qui forment le reste de la population du royaume, et qui, paresseux à l'excès, sans besoins comme sans industrie,

croupissent dans l'ignorance et dans la misère, et ne sortent de leur apathie que pour mettre une extrême activité dans leurs jeux et dans leurs plaisirs. Des pommes de terre, du sel, quelques mauvais harengs font leur nourriture; et comme elle est abondante, ils la partagent avec le premier malheureux qui entre dans leurs cabanes. Les neuf dixièmes de la nation, fut-il dit au parlement en 1786, ne mangent jamais de viande, et les quatre cinquièmes, jamais de pain de froment. L'indifférence la plus grande semble les guider dans leurs actions, et l'oppression sous laquelle ils gémissent, l'abrutissement qui en est la suite, sont tels dans certains cantons, que des personnes de considération ont assuré à Young, que plusieurs de leurs paysans se croiraient honorés, si elles envoyaient chercher leurs femmes ou leurs filles pour leur couche: esclaves des propriétaires, qui, s'ils sont protestans, peuvent presque impunément se porter contre eux à toutes sortes d'excès, et communément les traitent avec le plus insultant mépris, la dureté la plus grande; ils ont les vices des esclaves, et comme eux, sont fourbes, menteurs, voleurs et ivrognes; grands parleurs, fort affables,

Irlande.

Irlande.

ils recherchent les étrangers et saisissent avec empressement toutes les occasions qu'ils peuvent trouver de boire du *wiski*, que le gouvernement laisse à bas prix et qui les enivre, et les rend alors querelleurs et dangereux. Le grand jury de Dublin, dont la populace est misérable et insolente à l'excès, présenta, en 1786, des pétitions au parlement, pour le prévenir du grand nombre de crimes que faisait commettre l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses: implacables dans leurs vengeances, la fidélité à leurs complices en fait des ennemis très-redoutables; dirigés par des prêtres ignorans et superstitieux, ils restent par habitude attachés à une religion dont ils ne connaissent guère que quelques pratiques extérieures, mais qui sont celles de leurs pères, et dans laquelle on trouve mêlés des usages qui, tels que les cris funèbres aux enterremens, semblent venir du paganisme.

Qu'on ne reproche point à ces malheureux leurs vices et leur misère, ils les doivent au gouvernement et aux lois : peut-être le système de tolérance et d'encouragement qu'on vient d'adopter à leur égard, va-t-il améliorer leur sort et corriger leurs mœurs;

mais il faudra du temps, les mœurs de toute une nation ne changent pas en un jour. Irlande.

Quant aux gens au-dessus du commun, on les accable en Angleterre, de ridicules et de reproches; on les peint dans tous les écrits, on les représente au théâtre, comme bas, flatteurs, aventuriers et querelleurs à l'excès, comme des gens, enfin, excessivement dangereux dans la société. Une partie de la classe mitoyenne de la société a long-temps mérité quelques-uns de ces reproches: aussi pauvres, mais moins instruits que les Ecossais, ayant moins de moyens de parvenir, les Irlandais emploient plus généralement la flatterie et la finesse; les Irlandais sont braves et se battaient fréquemment: leur société devient à cet égard, de jour en jour moins dangereuse, l'ivrognerie et les querelles diminuent sensiblement, les étrangers éprouvent partout beaucoup d'honnêteté: les personnes distinguées par leur fortune ou leur naissance, vivent fort bien, aiment la société, la table et la chasse. On trouve chez eux un luxe de gens et de chevaux plus grand peut-être que dans aucune autre contrée de l'Europe: ils commencent à bâtir à la campagne de belles habitations, et y accueillent

Irlande.

bien les étrangers, quoiqu'avec un air moins ouvert, moins noble et plus affecté que les Ecossais : ce qui distingue encore les Ecossais des Irlandais, c'est que les premiers sont pauvres, l'avouent et vivent en conséquence ; que les seconds le sont, mais ne l'avouent pas, et se ruinent par ostentation et vanité.

Je ne sais si l'humidité du climat ou le grand usage des pommes de terre et de laitage contribuent à la beauté ; mais je ne connais pas de peuple plus généralement beau que l'Irlandais. On trouve à la campagne, surtout parmi les femmes, et sous les haillons les plus dégoûtans, des figures frappantes par la noblesse, la régularité et les grâces ; on y rencontre, se vautrant au milieu du fumier et des cochons, qui quelquefois leur mangent le nez, des enfans d'une beauté qu'on admirerait en Grèce et en Italie.

Il est peu de pays où les fortunes soient plus inégalement réparties, et où cette inégalité cause de plus grands maux qu'en Irlande. Les grands propriétaires vivent en Angleterre; Londres et la cour les attirent en foule. On publia, il y a une dixaine d'années, une liste dans laquelle on portait

à plus d'un million sterling, l'argent qui sortait annuellement d'Irlande : le tort qui en résulte pour ce royaume est incalculable. Il se trouve par là épuisé de capitaux qui, circulant sur les lieux, s'accroîtraient, augmenteraient les productions, exciteraient l'industrie et soulageraient le pauvre. Irlande.

L'Irlande, prise en général, est un des pays de l'Europe où il y a le moins d'instruction : les quatre cinquièmes de la population, privés des moyens d'en acquérir, en sont entièrement dépourvus, et les protestans n'ont qu'une seule université, richement fondée par Elisabeth, et dont les professeurs, sûrs d'obtenir avec le temps, des places de 7 à 800 livres sterlings de rente, ne font pas infiniment d'efforts pour soutenir ou plutôt relever la réputation de leur maison.

Dans les sixième et septième siècles, des Irlandais savans dans la théologie scholastique, se répandirent par toute l'Europe, et donnèrent une grande célébrité à leur patrie. Les guerres qui la ravagèrent depuis, en chassèrent les sciences qui ne commencèrent à y renaître que dans le dix-sptième siècle. Alors parut Usserius, archevêque d'Armagh, et primat d'Irlande, connu par une

Irlande.

chronologie qu'on consulte encore aujourd'hui : Boyle, qui perfectionna la machine pneumatique, se fit peu après un nom célèbre dans les sciences physiques. Steele, fut au commencement de ce siècle, le collaborateur d'Adisson, dans le meilleur des ouvrages périodiques qui ait paru, le *Spectateur;* Congreve composait, dans le même temps pour le théâtre, des pièces qui y sont restées, et Swif déployait un esprit fin, piquant et satirique dans une foule d'ouvrages de littérature et de politique écrits avec une précision et une correction de style inconnus avant lui, et qui, en le plaçant parmi les meilleurs écrivains de ce siècle, les ont fait nommer par Voltaire, *le Rabelais perfectionné, Rabelais dans son bon sens et vivant en bonne compagnie.* Sloane, mort en 1752, dans un âge très-avancé, médecin habile et célèbre botaniste, laissa un jardin de botanique aux apothicaires de Londres. Il s'était formé une bibliothèque très-nombreuse, et une collection immense d'objets d'histoire naturelle, que le parlement acheta à sa mort, et fit placer au muséum Britannique. Berklei, évêque de Cloyne, mort l'année suivante, s'est fait une réputation par des

écrits sur la métaphysique et sur les sciences exactes.

Irlande.

Dans des temps plus rapprochés de nous, l'Irlande a produit Sterne, auteur original *du voyage sentimental et de Tristam-Shandy ;* Goldsmith connu par plusieurs poèmes et romans estimés, et quelques ouvrages sur l'histoire naturelle, et par Nell, poète aimable et facile. M. Grattan au parlement d'Irlande, M.M. Burke, Sheridan, Flood, le colonel Barré, au parlement d'Angleterre, ont déployé des talens dont l'Irlande, leur patrie, s'honore : l'Irlande dispute Ossian à l'Ecosse, et on assure que les poésies qu'à publié Macpherson étaient connues dans ce royaume depuis long-temps : ce qui prouverait seulement qu'elles l'étaient dans les deux pays et qu'on y parle la même langue ; et c'est au moins en avouer l'authenticité qu'on leur conteste en Angleterre.

On trouve à chaque pas en Irlande, une foule de monumens dont l'origine et l'usage sont également ignorés : de ces pierres plates posées debout en forme circulaire, et qu'on appelle en Angleterre et en Ecosse, temple de Druides ; d'autres pierres immenses et isolées, qu'on dit être des tom-

Irlande.

beaux; on donne le nom de montagnes danoises à des hauteurs factices qui sont évidemment d'après leur construction, ou des tombeaux ou des forteresses, et celui de tours danoises à des tours rondes et fort élevées, qui sont toujours près des ruines des églises.

Les Antiquaires ne s'accordent point sur l'usage auquel ces tours rondes étaient destinées; mais aujourd'hui on convient assez généralement qu'elles furent construites pour quelque objet religieux, d'autant plus qu'elles sont situées près des églises. Pour donner une idée de ces tours, je donne ici la description de celle de *Clondalkin*, qui est à quatre milles de Dublin. Cette description convient à peu de choses près à toutes les autres.

La tour ronde de Clondalkin a quatre-vingt pieds de hauteur; elle est construite en pierres, chacune d'environ un pied carré; elle forme un rond de quinze pieds de diamètre, les murs ont plus de trois pieds d'épaisseurs, et à environ quinze pieds de terre est une porte, sans aucun escalier pour y monter : la base est solide. Sur le sommet sont quatre petites ouvertures oblongues, qui admettent le jour : cette tour

est terminée par un toit ou couverture conique : il ne reste dans l'intérieur aucun escalier, de sorte que s'il y en a jamais eu, il était de bois ou de quelque autre matière périssable. Irlande.

Le grand nombre d'outils, d'armes et d'objets d'ornement, qu'on a successivement trouvés dans les campagnes, offrent encore une preuve convaincante que les arts florissaient autrefois en Irlande, et que les métaux précieux y étaient non-seulement connus, mais encore abondans. Parmi les anciens ornemens trouvés dans cette île, il y en a d'un travail exquis, et plusieurs sont d'une grande richesse; ils ont presque tous un caractère d'originalité qui leur paraît propre, de manière qu'il est difficile de prononcer sur l'emploi qu'on en faisait. Cette originalité dans leurs ornemens, semble démontrer que les anciens Irlandais n'avaient emprunté ni leurs usages, ni leurs arts de leurs voisins, les Bretons.

Un grand nombre de caveaux ou voûtes souterraines, qu'on a découverts en Irlande, donne lieu de croire qu'on brûlait anciennement les morts. Ces caveaux étaient construits de pierres plates, quelquefois de

Irlande.

marbre : on y a trouvé tantôt des squelettes entiers, tantôt des urnes pleines de cendres.

Il n'y avait que les personnes de considération pour qui l'on fit construire ces monumens, afin de perpétuer leurs noms, et de les distinguer des gens du commun, qu'on enterrait sous des monceaux de pierres et de cailloux : ces coutumes furent abolies quelque temps avant l'ère chrétienne ; alors l'usage des fosses fut introduit, et depuis il s'est conservé jusqu'à nos jours.

Les Etats étaient distingués, chez eux, par le nombre des couleurs de leurs habits. Les Plébéiens et les artisans les portaient d'une seule couleur : les soldats, de deux; les officiers, de trois; les Biatachs, ou ceux qui étaient chargés d'exercer l'hospitalité, de quatre ; les nobles, de cinq; les historiographes et les savans, de six; ce qui montre l'estime qu'on avait pour les gens de lettres ; les rois enfin et les princes du sang, portaient des habits de sept couleurs.

La nation Irlandaise était recommandable par l'hospitalité : l'Etat assignait des terres à un certain nombre de personnes chargées de l'exercer dans les différentes provinces : leur charge était honorable, il fallait être noble pour la posséder et l'exer-

cer avec dignité ; outre les hospitaliers fondés par l'autorité publique, les maisons des seigneurs particuliers étaient des hôtelleries où tout le monde était bien venu, principalement les Bardes, que leur esprit faisait également craindre et aimer, parce qu'ils prodiguaient des louanges dans leurs vers, ou lancaient des traits satiriques, selon l'accueil, bon ou mauvais qu'on leur faisait. Irlande.

La musique faisait partie de l'éducation ; chacun se piquait de savoir chanter ou jouer de quelque instrument. La harpe était l'instrument favori : chacun en avait une dans sa maison, soit pour son propre usage, soit pour celui des musiciens étrangers qui passaient.

Les cérémonies des funérailles tenaient de la barbarie des anciens temps : lorsqu'il était mort quelqu'un de marque, on faisait des festins et l'on tenait table ouverte pour tous ceux qui assistaient à la pompe funèbre ; des femmes, pleureuses de morts de profession, venaient en foule, et entrant éplorées les unes après les autres dans l'endroit où était le cadavre, elles poussaient des gémissemens et des cris, récitant la généalogie, et chantant en vers, d'un ton

Irlande.

plaintif et lamentable, les vertus et les exploits du défunt, ainsi que de ses ancêtres. Cette espèce d'oraison étant terminée, ces femmes étaient conduites dans une autre salle, où il y avait des rafraîchissemens: tout étant disposé pour l'enterrement, le corps était porté à l'endroit de la sépulture, et ces mêmes femmes l'accompagnaient en faisant retentir l'air de leurs cris redoublés.

Les Antiquaires Irlandais font remonter jusqu'au septième siècle avant l'ère chrétienne, l'époque où un roi d'Irlande conçut le dessein d'établir des lois pour régler les mœurs, et pour exercer la justice distributive. A cet effet, il ordonna une assemblée triennale et générale de tous les états, en forme de parlement; à *Teamor*, qui devint par la suite le lieu ordinaire de la résidence des monarques, cette assemblée était composée de la noblesse, des druides, des historiographes et autres savans : chacun y prenait place selon son rang.

Dans la première session, il fut arrêté, comme une loi fondamentale, que tous les trois ans, le roi, la noblesse et les principaux du pays seraient tenus, sous certaines peines, de se trouver en personne, ou par députés en cas de maladie ou autre empêchement

empêchement, dans le temps marqué, à *Teamor*, pour délibérer ensemble sur les besoins de l'État, pour établir des lois, pour confirmer les anciennes ou les changer, selon que le bien public l'exigerait. Irlande.

Vers le premier siècle de l'ère chrétienne, les savans versés dans la jurisprudence du pays, commencèrent à faire des recueils de lois, et à les mettre par écrit. Les historiens nomment plusieurs de ces savans qui s'occupèrent successivement de ce travail. Ces divers ouvrages sur les lois, avec plusieurs autres de la même nature, faits du temps du paganisme, furent recueillis et rédigés dans le huitième siècle, en un corps de droit.

Le zèle des Irlandais pour la religion chrétienne a été jusqu'à la superstition : durant plusieurs siècles il a été question du feu inextinguible de Ste.-Brigitte, à Kildare, lequel était soigneusement gardé dans un couvent de religieuses, nommé pour cette raison, *Maison du feu*. On disoit que les cendres n'augmentaient jamais, bien qu'une grande quantité de bois fut consumée pour l'entretenir. Dans le treizième siècle, un archevêque de Dublin, regardant cette pratique comme une insti-

Irlande.

tution superstitieuse du paganisme, à l'imitation du feu de Vesta, fit éteindre ce feu de St^e.-Brigitte ; mais après la mort de ce prélat, on le raluma, et cette pratique superstitieuse dura jusqu'au seizième siècle, où Henri VIII supprima les monastères dans toute l'étendue de ses États.

L'Irlande offre dans le nord de la côte du comté d'Antrim, à la pointe du nord-ouest de l'Ulster, un phénomène d'histoire naturelle bien plus remarquable que toutes ces antiquités. L'immense quantité de prismes basaltiques dont cette côte est couverte, et dont est composée cette célèbre chaussée des Géans, qui prend naissance au pied d'un de ses caps, et s'avance à une grande distance dans la mer, forment sans contredit, la plus grande et la plus importante de toutes les productions volcaniques connues. Cette chaussée, dont le nom vient de la crédulité des peuples qui l'observèrent les premiers, et le crurent l'ouvrage de la main des hommes, est proprement un môle qui part de la base d'un promontoire assez rapide, et se projette à plusieurs centaines de pieds dans la mer : d'abord assez irrégulièrement élevée au-dessus des eaux, elle offre à l'est un grand mur forte-

ment rongé par la violence des flots, et s'incline sensiblement vers l'ouest, où la mer vient la recouvrir. Le sommet des colonnes forme ensuite un pavé régulier d'une centaine de pieds de largeur, qui a quelque ressemblance avec une ruche à miel, et qui va se perdre en pente douce dans l'océan. Ces prismes quoique de grosseurs et de formes très variées, carrées, pentagones, hexagones, octogones même, mais cependant la plupart hexagones, sont tellement combinés entr'eux, que tous leurs côtés se touchent avec la plus grande exactitude et sans laisser le moindre intervalle: les plus gros sont à l'est et ont de dix-huit à vingt pouces de diamètre; tous sont divisés dans leur hauteur par des articulations arrondies, convexes et concaves, qui s'emboîtent les unes dans les autres, à huit et dix pouces de distance et quelquefois plus. L'effort continuel des vagues en détache souvent des parties qui restent pêle-même sur la chaussée avec des masses informes de lave tombées des rochers voisins : ces prismes sont poreux, percés d'une infinité de petits trous, et leur couleur noirâtre, partout où ils sont baignés par les eaux, devient blanchâtre dans lés endroits qui

Irlande.

Irlande.

restent toujours exposés à l'action de l'air et du soleil.

Toute grande et belle qu'est cette immense réunion de colonnes, qu'on porte à plus de trente mille, elle est loin d'offrir un aspect aussi frappant et aussi pittoresque que les promontoires qui l'avoisinent : dans une espace de douze à quinze milles, un rang de belles colonnes coupe le milieu de la pointe dont elle se détache, et qui peut avoir de cinq à six cents pieds d'élévation. A peu de distance, un autre cap est orné dans sa hauteur par deux superbes colonnades, l'une, de quarante à cinquante pieds de haut, repose sur une énorme base d'une pierre rougeâtre qui la fait ressortir avec avantage, et porte, pour entablement, une masse de rocher d'une soixantaine de pieds d'épaisseur; l'autre, de même hauteur, est couronnée par un lit de lave d'une douzaine de pieds, recouvert par des gasons et des broussailles. Une même suite de prismes également divisés en deux parties, et plus ou moins régulièrement placés ou interrompus, décorent cette côte pendant plusieurs milles, et viennent se terminer à *Fair-head*, pointe énorme, arrondie, dont la base est formée d'une immense amas de

laves et de prismes brisés par les vagues, et porte des colonnes informes de cent à cent cinquante pieds d'élévation; d'autres basaltes variés dans leurs formes et leurs combinaisons, s'élèvent au milieu de la mer, autour de la petite île de Chageri, et terminent cette scène majestueuse, qui, par son étendue, la richesse et la variété de ses tableaux, l'emporte sur Staffa; mais qui n'a rien de comparable à l'étonnante régularité de la grotte de Sergal: des pointes des colones percent le sol des environs à des distances assez considérables du rivage, et annoncent d'autres masses de basalte cachées, que l'océan orageux viendra sans doute un jour découvrir à leur tour; mais nulles traces de foyers de volcans ne s'aperçoivent sur cette côte : sans doute les cratères qui ont vomis ces laves énormes, ont été engloutis dans les abîmes de la mer. Irlande.

Le sud de ce royaume a aussi sa merveille, mais dans un autre genre qui fait contraste avec les beautés gigantesques de la côte du nord; c'est le lac de Killarney: il rappelle tout ce que les contrées du midi de l'Europe présentent d'aimable aux voyageurs; le lac Neagh, dans l'Ulster, par sa grande masse d'eau et ses bords plats qui

Irlande.

échappent à la vue, semble une mer sans rivage; le lac Erné, près du Leinster, est un Méandre délicieux, parsemé d'une multitude d'îles charmantes, couvertes des plus beaux bois et des plus riches pâturages: celui de Killarney tient des deux : de longues peninsules le divisent dans le haut, et en varient les formes et l'aspect: vu de ses bords, il n'offre rien de majestueux ni de très-pitoresque, et l'on n'aperçoit que de jolies masses d'eaux, bordées de coteaux agréables, et de quelques montagnes de formes sévères, qui ne semblent point devoir dédommager du long détour qu'on a fait pour venir les visiter ; mais en le parcourant on trouve à chaque pas des détails charmans et variés à l'infini: des collines richement et diversement cultivées; des montagnes ou nues ou parsemées d'arbres antiques, dont l'ombrage recouvre de superbes et bruyantes cascades; des îles couvertes de belles prairies entourées de bouquets de bois dans lesquels se font remarquer une foule d'arbres toujours verts; un long canal fort resserré serpente entre des rochers et conduit au lac supérieur, qu'entourent de toute part des masses énormes de montagnes, dont l'une entière-

ment couverte d'une bruyère pourpre, et en tire son nom. Ces montagnes, les plus élevées du royaume, rendent ce lieu sauvage et mélancolique, et en font un contraste frappant avec les riantes beautés de celui qu'on vient de quitter et qu'on sent bientôt le besoin de revoir. Il faut se promener dans ces lacs pour en connaître tout le mérite, et un jour suffit à peine pour en parcourir tous les détails agréables. On n'y trouve ni le grandiose des beaux lacs du Milanais, ni la majesté et les formes pittoresques de quelques lacs de Suisse; mais une aimable variété qui plaît et qui attache. Irlande.

CHAPITRE VII.

Ancienne Constitution et Gouvernement.

Irlande.

La constitution de l'Irlande était la même que celle de l'Angleterre, avant la réunion qui vient de s'opérer : la puissance législative y consistait dans le parlement, composé du roi, représenté par un vice-roi, d'une chambre des pairs et d'une chambre des communes. La puissance exécutrice est entièrement dans les mains du roi.

La formation des chambres du parlement et ses usages étaient aussi, à peu de choses près, les mêmes que la formation et les usages du parlement d'Angleterre. La chambre des pairs était composée d'un duc, de soixante-deux comtes, quarante-huit vicomtes, quatre archevêques, dix-huit évêques et quarante-neuf barons. Près des deux tiers de ces pairs sont créés depuis 1759, et beaucoup ont été pris dans des familles très-peu distinguées, mais fort riches : un grand nombre d'entre eux

sont entièrement étrangers à l'Irlande, et à peine s'en trouve-t-il quatre ou cinq Irlandais d'origine, et vingt d'un nom connu dans ce royaume avant le règne de la maison de Stuart. Irlande.

Les communes étaient composées de trois cents membres nommés par les comtés ou les bourgs, et dont on n'exigeait aucune propriété. Des baux à vie donnaient lieu aux élections, et la plupart des fermiers étant dans la dépendance des grands propriétaires qui sont peu nombreux, ceux-ci étaient maîtres des choix et les dirigeaient à leur gré. La majorité des communes était donc nommée par la chambre des pairs dont ces gros propriétaires étaient membres, et se trouvaient par conséquent dans sa dépendance. Vos comtés, disaient dans une adresse au peuple d'Irlande les membres du congrés assemblé à Dublin pour une réforme parlementaire, vos comtés gémissent sous une combinaison aristocratique, et ne nomment point d'ailleurs un cinquième de votre représentation, tandis qu'un petit nombre d'individus en nomment la grande majorité : l'indépendance de vos cités est blessée par une multitude d'électeurs frauduleux; les places

Irlande.

et les pensions sont la récompense de l'abandon de vos droits : vos bourgs sont devenus des propriétés individuelles qu'on négocie publiquement, et les droits du peuple sont aussi mis à prix.

Les lois d'Irlande sont presque généralement les mêmes que les lois anglaises : les jurés y sont très-anciennement établis, et l'administration de la justice est également partagée comme en Angleterre, en quatre tribunaux, la chancellerie, le banc du roi, les plaids communs et la chancellerie de l'échiquier. L'administration civile y est aussi la même. Cent trois conseillers privés forment le conseil d'état. L'Irlande a son amirauté, sa banque, ses chevaliers baronets, ses héraults d'armes, et un ordre de chevalerie crée en 1783, composé d'un grand maître et de seize chevaliers, au nombre desquels est le roi.

Telle est la situation actuelle d'un peuple que son histoire nous représente comme le peuple le plus constamment malheureux dont les annales du monde fassent mention : plongé, comme toute l'Europe, dans la barbarie pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne ; en proie, comme l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie,

aux incursions des hordes étrangères, il vit leurs ravages se renouveler, les maux de l'anarchie s'accroître, et les ténèbres de l'ignorance s'épaissir, lorsque des gouvernemens stables commençaient à s'établir, et les bienfaits de la civilisation à se répandre chez ses voisins. Vexé de mille manières par cette multitude de chefs qui le maîtrisaient, l'établissement du christianisme ne fit briller un moment à sa vue le peu de lumières alors répandues en Europe, que pour consacrer leur oppression en les métamorphosant en pontifes de la religion, et joignant à leur autorité le pouvoir qu'elle donne sur l'ignorance et la superstition. Conquis par l'Angleterre, qu'il n'avait jamais offensé, et qui n'eut de droit sur lui que la force, à moins qu'elle ne veuille faire valoir la ridicule et coupable donation des papes, il devient la victime d'un gouvernement injuste et tyrannique, qui, dès ses premières démarches, annonce ses vues spoliatrices; et pour les remplir, autorise toute espèce d'excès et de brigandage; qui veut lui arracher ses lois avant de l'avoir disposé à aimer les siennes; l'effarouche, rompt toute espèce de rapport avec lui, au lieu

Irlande.

Irlande.

de chercher à le civiliser par de fréquentes communications et la plus puissante de toutes les leçons, celle de l'exemple et de l'expérience, et le maintient aussi dans un état de guerre utile à ses desseins; qui veut enfin lui ravir sa religion, le seul bien qui lui reste dans l'état d'ignorance, de misère et d'avilissement où il le retient plongé, le pousse au désespoir et le porte à commettre des crimes qui le font frémir, mais qui sont l'ouvrage de sa politique et dont lui seul recueille les fruits. Plus malheureux cent fois que les sauvages de l'Amérique, qui, fuyant dans leurs forêts, purent mettre un désert entre eux et leurs farouches agresseurs, les Irlandais, circonscrits par la mer, ne purent que combattre pendant quatre cents ans pour ce qu'on aime mieux que la vie, sa religion, ses lois et ses propriétés. Plus des deux tiers de leurs races ont péri dans d'horribles boucheries qu'on honora du nom de guerre; le reste gémit sous l'oppression de ses conquérans jusqu'à ce que la guerre d'Amérique, en occupant au loin les forces de l'Angleterre, mit l'Irlande en état de faire déclarer son indépendance.

Toutes les tentations de l'Irlande jusques-là avaient échoué. Le moment approchait cependant où sa constance devait être couronnée par le succès. Depuis longtemps elle dissimulait son mécontentement, et n'attendant qu'une occasion pour s'y livrer, elle saisit avec empressement celle que lui offrit à cette époque la position critique de l'Angleterre. Des écrits dans lesquels on traitait avec beaucoud de liberté la question de l'indépendance, se multiplièrent ; plusieurs de ces écrits furent dénoncés aux grands jurés, qui, loin de trouver coupables les auteurs, déclarèrent leur reconnaissance pour des patriotes qui avaient si bien défendu les droits de leur pays. Irlande.

L'opposition devint violente et générale ; la crainte feinte ou réelle d'une descente, fit former des associations qui, dès comtés de Corke et de Werford, où elles commencèrent, gagnèrent rapidement tout le reste du royaume. En 1778, on comptait soixante mille volontaires, bien armés, bien disciplinés, et qui refusant la solde que leur offrait le gouvernement, en restaient indépendans. A Belfast, un vaisseau chargé de beaucoup d'étoffes de laine fut

Irlande.

expédié pour l'étranger, malgré les douaniers: un bâtiment pareil ayant été arrêté par les commis à sa sortie de Dublin, on procéda juridiquement contre eux. Des assemblées se formèrent dans différens comtés pour combiner les moyens d'obtenir les redressemens des torts dont on se plaignait. On fut même jusqu'à demander qu'on rendit le droit d'élection aux catholiques, et jusqu'à former à Dublin un congrés national des députés de ce comté.

Un message du roi fut envoyé sur ces entrefaites aux deux chambres des deux parlemens, pour les informer qu'étant extrêmement affecté des sentimens de mécontement et de jalousie qui se manifestaient parmi ses loyaux sujets en Irlande, il recommandait instamment au parlement de les prendre dans la plus sérieuse considération, afin de les faire cesser d'une manière également satisfaisante pour les deux royaumes. Le duc de Portland, nouveau vice-roi d'Irlande, vint peu de temps après annoncer au parlement l'intention du roi de donner son consentement aux actes du parlement qui empêcheraient que dorénavant les bills fussent altérés ou supprimés par le conseil.

Ce succès, tout grand qu'il était, loin de calmer ou de contenter les esprits, ne fit qu'accroître la fermentation. La facilité avec laquelle avait cédé l'Angleterre, fit voir qu'on pouvait oser plus. On redoubla d'efforts pour prouver l'indépendance de droit de l'Irlande et de son parlement, et on manifesta d'une manière si alarmante la volonté de l'obtenir, que le secrétaire du vice-roi d'Irlande vint à l'improviste, en avril 1782, proposer lui-même à la chambre des communes d'Angleterre, la révocation de l'acte de George I.er qui maintenait le droit du roi et du parlement de la Grande-Bretagne, de faire des lois obligatoires pour le royaume d'Irlande. L'acte fut bientôt rapporté, et la permission de tirer ou d'envoyer aux colonies les denrées que l'Angleterre en tire ou y envoie, fut accordée aux Irlandais, à condition que le parlement d'Irlande y mettrait les mêmes taxes qu'en Angleterre, ce qu'il fit. Ainsi finit cette longue et intéressante querelle.

Irlande.

CHAPITRE VIII.

Précis de l'histoire d'Irlande. — Union perpétuelle au premier janvier 1801 *des deux royaumes, sous le nom de Royaumes Unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.*

Irlande.

L'IRLANDE fut anciennement connue sous les noms d'*Ierne*, *Hibernia et Scotia*. Rien n'est plus obscur que le commencement de son histoire: l'ignorance et la vanité y ont mêlé des fables à travers lesquelles la vérité est difficile à saisir. On ne sait trop qu'elle était alors la constitution politique de l'Irlande. Les guerres cruelles qui ne cessèrent de ravager ce malheureux pays, après comme avant l'établissement du christianisme, ne prouvent que trop que la force y tenait souvent lieu de droit.

Tandis que l'Irlande se couvrait de monastères, et que ses rois, livrés à leurs passions brutales, s'entre-déchiraient par des violences et des guerres continuelles, et cherchaient à expier leurs crimes par des fondations

fondations pieuses, les Danois ravageaient leurs côtes et cherchaient à s'y fixer. Ce fut vers la fin du huitième siècle que commencèrent leurs incursions. On leur attribue la fondation de plusieurs villes, et les premiers édifices de briques construits en Irlande. Les Irlandais, souffrant avec impatience le joug de ces conquérans farouches, les harcelèrent sans cesse pendant près de deux siècles. Après la bataille de Clontarf, ils furent aisément chassés de l'île. L'Irlande n'en devint ni plus tranquille, ni plus heureuse. Des guerres intestines succédèrent à celle qu'on faisait à ces étrangers, et finirent par y en appeler de plus puissans et de plus redoutables. Irlande.

Henri II méditait depuis long-temps la conquête de l'Irlande, et selon l'usage de ces temps d'ignorance et de superstition, il s'y était fait autoriser par une bulle d'Adrien IV, anglais de naissance, et par une d'Alexandre III son successeur, dans laquelle ce royaume est appelé *Barbare*, et chrétien seulement de nom.

Voilà ce qu'on appelle la conquête de l'Irlande et l'origine des droits que l'Angleterre a si long-temps prétendu avoir sur ce royaume.

Irlande.

De grandes contestations se sont élevées à ce sujet, entre les écrivains anglais et irlandais. Les premiers, Blackstone entre autres, regarde l'Irlande comme dépendante de l'Angleterre, dont elle avait reçu les lois au concile de Lismore, et à laquelle elle avait été réunie par le fait même de la conquête. Quatre cents ans de résistence aux lois anglaises ont été, de la part des Irlandais, une continuelle réclamation contre la prétendue acceptation de ces lois au concile de Lismore; et l'Angleterre n'eût évidemment sur l'Irlande que le droit de la force qui n'en est pas un.

L'Angleterre, occupée de ses guerres avec la France, et déchirée bientôt après par les querelles sanglantes des maisons d'York et de Lancastre, négligea l'Irlande, et la laissa en proie à l'insolence et à la rapine du peu de troupes qu'elle y entretenait et des aventuriers qui y venaient chercher fortune.

Richard II vint déployer en Irlande toute la pompe d'une cour opulente et fastueuse. Mais la révolte de Henri de Lancastre obligea bientôt Richard de retourner en Angleterre.

Les guerres civiles firent perdre l'Irlande de vue pendant près d'un siècle. Henri VII,

parvenu au trône en 1488, crut devoir étendre son autorité en Irlande, où la maison d'York avait trouvé des partisans. Ils ne pouvaient guère être redoutables dans un pays déchiré par une multitude de factions incapables de former un plan suivi, et n'agissant que par des intérêts privés. Henri VIII, en traitant leurs chefs avec quelques égards, bien plus qu'en se faisant accorder par les deux parlemens le titre de roi d'Irlande, au lieu de celui de seigneur (*Lord*), qu'avaient porté ses prédécesseurs et qu'ils tenaient de la cour de Rome avec laquelle il était en rupture ouverte, parvint à faire reconnaître sa suprématie comme chef de l'église, et reçut en hommage les terres de plusieurs Irlandais qui en obtinrent ensuite l'investiture. Irlande.

Bientôt la religion vint se joindre à toutes les causes des désordres qui existaient en Irlande depuis la conquête, et que la conduite vacillante et impolitique de l'Angleterre n'avait fait qu'accroître. Henri VIII s'était contenté de faire reconnaître sa suprématie; Edouard VI fit établir la lithurgie anglaise: Marie y rétablit le culte catholique, et sous Elizabeth les autels furent de nouveau renversés. La division se mit parmi les anglais

Irlande.

demeurés fidèles à l'Angleterre, et la faiblesse du parti protestant resta si grande, qu'on fut vingt-sept ans sans oser convoquer un parlement, de peur que le parti catholique n'y eût la majorité. Le danger que courait la religion de ses pères, la seule consolation qui lui restait, souleva une nation plongée dans l'ignorance, habituée à tous les excès d'une vie sauvage et désordonnée, et aigrie par l'avilissement et la barbarie avec laquelle on la traitait : des insurrections se manifestèrent de toute part.

La guerre ne fut qu'une suite de massacres, et à la fin l'Irlande se trouva entièrement soumise. La paix, qui n'accordait que la vie aux vaincus, ne fut qu'une suite de violences et de confiscations : ces violences rallumèrent toute la haine des Irlandais, et l'état où se trouvait l'Angleterre la servit. Il fut aisé à leurs prêtres, à leurs chefs de les exciter à la vengeance. Elle devait être atroce dans des cœurs de sauvages et exaspérés : elle le fut. Un horrible massacre de protestans commença en 1641 dans l'Ulster, et s'étendit bientôt par toute l'Irlande : quarante mille hommes, disent des écrivains modérés, y furent égorgés avec la barbarie la plus recherchée. Bientôt

tout fut en armes de part et d'autre, et la guerre civile la plus affreuse déploya de nouveau ses ravages, sans que les chefs du gouvernement prissent aucune mesure pour l'arrêter. L'espoir des confiscations qu'elle entraînait semblait la leur faire prolonger. Irlande.

L'Irlande entière était dévastée, et le parlement alors maître de l'Angleterre, n'y envoyait ni troupes, ni munitions. Charles premier, dans la cruelle position où il se trouvait, crut pouvoir tirer quelqu'avantage d'un traité avec les catholiques irlandais. Le parlement déclara le traité nul. La guerre se ralluma et Cromwel vint prendre le commandement des troupes. Il emporta d'assaut Drogheda et Woxford, et y fit passer tout au fil de l'épée. Neuf mois suffirent à l'audace et à l'activité de cet usurpateur pour subjuguer l'Irlande. Tous les Irlandais d'origine furent confinés dans le *Connaught*, et contraints de s'y rendre sous peine de mort. Leurs biens furent confisqués ou échangés contre ceux qu'on leur donna dans cette province. Environs cinq millions d'acres furent partagés entre les soldats ou souscripteurs qui avaient fait les fonds de cette guerre, et leurs descendans les occupent encore. A peine, dit M. Hume, trou-

Irlande.

verait-on dans l'histoire un exemple d'un changement de propriété plus soudain et plus violent. Sir Williams Petty, secrétaire d'Ireton, et qui obtint pour sa part de ces confiscations, des biens immenses possédés encore aujourd'hui par ses descendans, calcule que, depuis 1641, le fer, la peste et la famine, les fléaux de tout genre enfin, qui s'accumulèrent sur l'Irlande, y firent périr un tiers des habitans. Il n'y restait, selon cet écrivain, en 1672, que deux cent mille protestans anglais, cent mille Ecossais presque tous presbytériens, et huit cent mille catholiques.

Le règne de Charles II suspendit un instant les maux auxquels l'Irlande était depuis si long-temps en proie. On ne tarda pas à s'apercevoir que ce confinement des naturels du pays dans le Connaught, était aussi impolitique qu'impraticable et injuste; qu'il tendait à dépeupler le reste du royaume, à en rendre les terres de nulle valeur, et qu'il confondait l'innocent avec le coupable, le défenseur des droits de la couronne avec l'artisan des massacres. Une commission fut établie pour juger les nombreuses réclamations qui se faisaient entendre; quatre mille y furent portées, et six

cents seulement y furent examinées : il parut que si toutes y étaient reçues, les souscripteurs et les soldats se trouveraient dépouillés de tous les biens qu'ils venaient de se partager. Bientôt après la crainte arrêta le cours de la justice, et l'on déclara que les réclamations qui n'avaient point encore été jugées ne pourraient plus l'être. Irlande.

L'Irlande commençait à peine à respirer après les maux cruels qu'elle avait souffert, lorsque Jacques II, chassé du trône, vint y joindre, en 1689, le parti qu'il s'y était ménagé et y rappeler toutes les horreurs de la guerre civile. Tyrconel, qui gouvernait l'Irlande, avait rempli tous les emplois et l'armée de catholiques, et leur avait ménagé la majorité au parlement. L'abus qu'ils firent de leurs pouvoirs, et la haine que Jacques ne put s'empêcher de témoigner aux protestans, éloignèrent bientôt ceux que l'espoir de secouer le joug de l'Angleterre avait réunis à son parti ; il n'en faisait pas moins de rapides progrès dans le Nord, qui seul lui offrait de la résistance. Schomberg les arrêta, et Guillaume vint lui-même, quelques mois après, attaquer son rival sur la Boyne : quoique blessé dans une reconnaissance, il donna le signal

Irlande.

du combat, et la bataille était encore incertaine, lorsque Jacques se retira à Dublin, d'où il repassa en France. Les restes de son armée se jetèrent dans Limmerick qu'ils défendirent long-temps, et durent à leur courage d'honorables et célèbres capitulations qui mirent fin à la guerre et réglèrent le sort des catholiques.

Ainsi finit, en 1691, cette seconde guerre civile, qui livra pendant deux ans l'Irlande à tous les excès d'une soldatesque effrénée et de brigands encore plus redoutables, qui lui coûta cent mille hommes moissonnés par le fer de l'ennemi, et trois fois ce nombre par les assassinats, la misère, les maladies, la famine et tous les maux que la guerre entraîne à sa suite, et qui la laissa dans un état de dévastation et de dépopulation, dont après plus d'un siècle, elle commence à peine à se relever.

Les catholiques ne jouirent pas long-temps de la liberté que leur garantissait cette capitulation. A peine Guillaume, dont on loue assez généralement les principes de tolérance, eût-il fermé les yeux, qu'un système persécuteur fut de nouveau adopté par le conseil de la reine Anne. Dès la première année de son règne, un acte du par-

lement d'Angleterre ordonna aux catholiques irlandais de prêter les sermens de suprématie et d'abjuration à l'age de dix-huit ans, sous peine d'être déclarés incapables d'hériter des biens fonds qui dans ce cas passeraient aux plus proches parens protestans, et leur défendit d'acheter des biens confisqués ou d'en prendre à bail. Quelque temps après le parlement d'Irlande rendit cette fameuse loi de *Discoveri*, chef-d'œuvre d'intolérance religieuse, et sous laquelle, à quelques exceptions près, gémissent encore plus des deux tiers de la population de ce royaume. Par cette loi tous les catholiques sont désarmés et déclarés inhabiles à acquérir des propriétés foncières. Leurs substitutions sont abolies, et les partages égaux sont établis entre les enfans. Si l'un d'eux abjure, il hérite seul de tous les biens dont la succession leur échoit, et si c'est du vivant de son père, il s'empare de son bien en lui assurant une pension. Il leur est défendu de louer un bien pour plus de trente ans, et de prêter avec hypothèque. Tout prêtre qui dit la messe, est condamné à être déporté, et pendu s'il rompt son ban. Il est défendu, sous peine d'être privé de l'action des lois et de la jouissance de ses

Irlande.

Irlande.

biens pendant sa vie, d'envoyer élever un enfant dans la religion catholique chez l'étranger, et de lui faire passer de l'argent, etc. Voilà par quelles lois on punit, dans le dix-huitième siècle, une nation entière du crime de ne vouloir pas abjurer le Dieu de ses pères. Cependant plusieurs articles de cette loi, tels que l'emprisonnement des prêtres, l'incapacité d'acquérir, etc. ont été révoqués en 1778, et l'exercice du culte catholique est publiquement toléré.

C'est à la fin du dernier siècle que commença à être fortement agitée en Irlande, l'intéressante question de son indépendance, qui ne devait être décidée que quatre-vingts ans après, par celle de l'Amérique; non que les raisons dont les Anglo-Irlandais et les Anglo Américains appuyaient leurs prétentions fussent les mêmes; car jamais ceux-ci dans leurs querelles avec les Anglais n ont fait valoir les droits des sauvages dont ils occupaient le territoire; tandis que les premiers, en niant la conquête ou les droits de la conquête, se mettaient à la place des naturels d'un pays qu'ils n'occupaient que par la conquête; mais parce que les contestations politiques ne se terminent presque jamais que par la force, et que la guerre

d'Amérique, en occupant au loin les forces de l'Angleterre, met l'Irlande en état de lui dicter la loi. Irlande.

Cette querelle n'était qu'assoupie. Un événement la fit renaître : quatre-vingts ans de paix intérieure ayant ranimé l'agriculture et le commerce, on commença à sentir les entraves qu'y avait mis l'Angleterre par quelques lois prohibitives utiles à ses manufactures, et à s'en plaindre fortement. Il était défendu d'exporter des laines crues ou manufacturées ailleurs qu'en Angleterre. L'exportation des verreries, l'importation du houblon étranger et la culture du tabac étaient également prohibées : on ne pouvait tirer aucune denrée coloniale, au rhum près, et rien envoyer aux colonies, excepté les toiles et les salaisons, que par les ports d'Angleterre ; et la navigation au-dela du cap de Bonne-Espérance, réservée pour la compagnie des Indes était interdite aux Irlandais comme elle l'est aux Anglais.

Ces entraves venaient d'une législature étrangère et en paraissaient plus odieuses; elles offraient un prétexte pour agiter les esprits et avancer vers le but qu'on s'efforçait d'atteindre, l'indépendance absolue.

Irlande.

La guerre avec les états unis, fermait un débouché avantageux pour les toiles et les salaisons : elle avait fait baisser le prix de plusieurs denrées dont les magasins regorgeaient, et les ouvriers, faute d'ouvrage, se trouvaient dans la misère. Un cri général se fit entendre tout d'un coup, d'un bout de l'Irlande à l'autre, non pour mettre fin à la guerre, cause principale de la détresse, mais pour demander la liberté du commerce : des résolutions furent prises de ne faire aucun usage de denrées fabriquées en Angleterre, avant d'avoir obtenu la révocation des actes dont on se plaignait.

La fermentation était générale. Le parlement en imitant celui d'Angleterre et révoquant quelques lois contre les catholiques, les avaient rapprochés de l'intérêt général. Les volontaires de Dublin, après une de leurs revues, défilèrent devant la statue du roi Guillaume, au piédestal de laquelle ils avaient attachés des inscriptions qui indiquaient d'une manière précise l'objet de leur rassemblement. La *glorieuse révolution. Justice à l'Irlande. — Un commerce libre ou*... Enfin les choses allèrent si loin que les deux chambres du parlement dirent au roi, dans une adresse, que ce n'était plus par des

moyens temporaires; mais par un commerce libre seul, qu'on pouvait sauver l'Irlande, et les ministres eux-mêmes proposèrent au parlement d'Angleterre la révocation des actes qui restreignaient ce commerce. Irlande.

Les dangers qu'a couru l'Irlande par les dernières insurrections, en fixant l'attention du ministère sur ce royaume, lui ont enfin fait former le projet d'effectuer l'union desirée à plusieurs époques par le parlement d'Irlande lui-même, et appelé par les vœux d'un grand nombre d'écrivains estimables, comme le seul moyen de faire disparaître et l'oppression et la crainte des deux partis qui divisent cette malheureuse contrée, proposée en même temps par le roi au parlement d'Angleterre et au parlement d'Irlande, en janvier 1799; elle a été rejetée par les communes de ce royaume, dominée par le parti Orange, qui craint de perdre sa désastreue influence; mais le ministère anglais, fort de la pureté et de la libéralité de ses intentions, tout en reconnaissant l'indépendance du parlement d'Irlande, n'en a pas moins suivi la marche qu'il s'était tracée, en faisant adopter par le parlement d'Angleterre les résolutions propres à conduire à l'union. Enfin

Irlande.

elle a eu lieu le deux juillet 1800, et c'est l'événement le plus heureux qui soit jamais arrivé à l'Irlande. Voici le sommaire des articles de cet acte important.

ARTICLE PREMIER. Union perpétuelle, au 1er. janvier 1801, des deux royaumes sous le nom des royaumes unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

ART. II. Continuation de la succession à la couronne.

ART. III. Représentation des royaumes unis en un seul parlement.

ART. IV. Composition de ce parlement.

Réunion de quatre pairs ecclésiastiques irlandais, remplacés par les quatre suivans à chaque nouvelle session, et de vingt-huit pairs temporels, élus à vie par les pairs irlandais, aux membres actuels de la chambre des pairs de la Grande-Bretagne.

Réunion à la chambre actuelle des communes de la Grande-Bretagne, de cent membres irlandais ayant les mêmes propriétés territoriales que ceux d'Angleterre, deux pour chaque comté, deux pour Dublin, deux pour Corke, un pour l'université, et un pour chacune des trente-deux villes les plus considérables, élus d'après

un mode arrêté par le parlement d'Irlande avant l'union. Irlande.

Admission à la chambre des communes des pairs irlandais élus pour cette chambre, et non membres de celle des pairs, et qui, aussi long-temps qu'ils seront membres de la chambre des communes, ne pourront ni être élus à la chambre des pairs, ni participer à l'élection d'un pair, et seront alors justiciables du commun jury.

Faculté au roi de créer une pairie irlandaise sur trois vacantes, jusqu'à ce que le nombre en soit réduit à cent, nombre qui pourra être maintenu.

ART. V. Réunion des églises anglicane et irlandaise.

ART. VI. Mêmes encouragemens pour les manufactures, l'agriculture, le commerce et la navigation, aux Anglais et aux Irlandais. — Les productions du sol et des manufactures de l'un des deux royaumes, seront importées dans l'autre franc de droit, excepté un droit d'importation sur les denrées comprises dans un état particulier. — Les productions quelconques d'un des deux royaumes, exportées à l'étranger par les ports de l'autre, paieront les mêmes droits que si elles

étaient exportées des ports du premier.

Irlande. — Les droits sur les denrées coloniales ou étrangères, importées dans l'un des deux royaumes, seront rabattus à leur exportation dans l'autre. — Ce qui concerne les grains, les farines, le biscuit ou la drèche, pourra être réglé par le parlement uni.

ART. VII. Les dettes publiques, leurs intérêts et leurs fonds d'amortissement restent séparés : les contributions se paieront dans la proportion de deux pour l'Irlande et de quinze pour la Grande-Bretagne, pendant vingt ans. — Une nouvelle proportion sera établie à cette époque, d'après la valeur des importations et exportation, et la consommation de la bière, des liqueurs spiritueuses, du sucre, du vin, du thé, du tabac et de la drèche, ou d'après le montant de la taxe sur le revenu, si elle est établie. Une autre nouvelle proportion sera fixée ensuite à des périodes d'au moins sept et au plus vingt ans. — Les emprunts pour le service des royaumes unis, seront supportés par eux en raison de leurs contributions respectives. — Les revenus provenans de dépendances territoriales des royaumes unis, seront

seront employés aux dépenses générales des deux royaumes, dans la proportion de leurs contributions. Irlande.

ART. VIII. Les lois en vigueur et les tribunaux civils et ecclésiastiques sont maintenus, mais susceptibles d'être changés par le parlement uni.

Le parlement des royaumes unis a été convoqué pour le 22 janvier 1081, et sa chambre des communes a été composée de celle du parlement actuel de la Grande-Bretagne, des membres actuels du parlement d'Irlande élus pour les comtés de ce royaume et pour les villes de Dublin et Corcke, et de trente-trois membres du même parlement, tirés au sort pour représenter les autres villes et l'université.

Voilà par quels moyens le ministre est parvenu à concilier des intérêts si divers, si compliqués, et à faire réussir une des opérations les plus difficiles, les plus utiles et les plus glorieuses de l'administration actuelle, opération qui doit en peu d'années changer la face actuelle de l'Irlande, assurer le bonheur de trois à quatre millions d'habitans, et accroître d'une manière incalculable les moyens de prospérité des

Irlande.

royaumes unis. Cela vaut mieux que des conquêtes.

Après avoir fait à Dublin un séjour beaucoup plus long que je ne pensais, nous reprîmes la route de Londres. Notre dessein fut d'abord de faire la traversée d'*Holyhead ;* mais le navire sur lequel nous nous embarquâmes ayant affaire directement à Bristol, cotoya le canal de Saint-Georges, et nous débarquâmes dans ce port.

CHAPITRE IX.

Bristol, commerce de cette ville. — Etablissemens. — Eaux minérales. — Bath. — Détails sur cette ville et ses bains. — Salisbury. — Le Cornouailles et pays circonvoisins. — Winchester. — Portsmouths. — L'île de Wight. — Château d'Hampton-Court. — Richemond. — Cliswick, retour à Londres.

Angleterre.

Bristol est une ville très-ancienne, qui, par l'étendue de son commerce, sa grandeur et sa population, passe pour la seconde ville de l'Angleterre : on lui donne de six à sept milles de tours, et on en porte la population à cent mille ames : elle est située au confluent de deux petites rivières qui se jettent, à sept milles de là, dans la Savern, et il y remonte à marée haute des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux ; ses rues sont vilaines, étroites, sales ; ses quais sont beaux, larges et commodes, et il y a quelques places modernes fort belles et fort régulièrement bâties, une, entr'au-

Angleterre.

tres, ornée d'une assez belle statue équestre de bronze du roi Guillaume. Le bâtiment le plus remarquable de Bristol, est la bourse, construite en 1743 : c'est un portique en colonnes corinthiennes qui entoure une tour carrée; derrière est un beau marché avec des galleries couvertes sur les côtés. Bristol a quatre raffineries de sucre, trois verreries pour des bouteilles, et une pour des verres blancs, une grande distillerie et un grand nombre de fonderies, le charbon qui abonde dans ses environs, étant à très-bon marché: quinze à dix-huit bâtimens appartiennent dit-on, à cette place qui a prodigieusement perdu par la révolution d'Amérique : il y a cependant encore des maisons fort riches; son commerce est avec Londres, l'Amérique, Terre-Neuve, l'Espagne et la Baltique: elle envoie dans les trois premiers endroits beaucoup de fer, d'ustensiles de cuivre, de chapeaux, de bas, de fromages, et en tire beaucoup de sucre et de poisson. A une demi-lieue de cette ville dont tous les habitans sont négocians ou manufacturiers, se trouvent des eaux minérales tièdes fort fréquentées en été.

Bath, à treize milles de Bristol, est une ville extrêmement ancienne : plusieurs an-

tiquités qu'on y a découvertes, prouvent que les eaux minérales chaudes, auxquelles elle doit sa célébrité, étaient connues des Romains : ces eaux sont conservées avec soin dans des réservoirs couverts de plomb, au milieu de la vieille ville, qui est mal bâtie et percée de petites rues étroites où les voitures ne passent qu'avec peine. La nouvelle ville, au contraire, est une des plus jolies qui existent : c'est un mélange de belles rues, de places carrées ou circulaires, de croissans parfaitement bien bâtis et ornés d'architecture plus ou moins bonne, et en général, assez sage. Il y a à Bath une salle de spectacle et des salles de bal, de concert, de jeu, qu'on distingue en salles hautes et salles basses, d'après leur situation dans différentes parties de la ville. Les salles basses ont été bâties en 1759; les salles hautes, beaucoup plus belles, l'ont été dix ans après. La salle de bal a cent cinq pieds sur quarante-deux, et est ornée de colonnes corinthiennes engagées : celle où l'on prend le thé, a soixante pieds sur quarante-deux; celle du jeu, soixante-dix sur vingt-sept : quelquefois ces salles sont entièrement remplies, tant est grande l'affluance du monde qui se

Angleterre.

Angleterre.

renouvelle continuellement à Bath dans la saison des eaux, de novembre en mars. La vie qu'on y mène alors est extrêmement douce et variée; spectacles, concerts, bals superbes et très-décens, dont un maître de cérémonie payé par les abonnés fait les honneurs et maintient la police; coteries multipliées plus ou moins restreintes, plus ou moins gaies et bruyantes, promenades charmantes dans une belle vallée couverte de riches pâturages, ou sur de jolies collines parsemées de bouquets de bois, de maisons, et offrant à chaque instant de beaux points de vue: tous les prix des logemens, pensions, chaises à porteur, bal, concerts, etc. sont fixés et très-modiques: jamais on entend parler de querelles, excepté quelques disputes sans conséquence, pour la prééminence au bal, où chacun danse à son rang, chose ridicule autant que gênante: peu d'endroits rassemblent de plus belles personnes: les femmes se rendent très-parées dans les lieux publics, et les demoiselles surtout y déploient, quoiqu'avec retenue, tous leurs moyens de plaire. Les élégans de Londres s'y portent en foule lorsque quelque riche héritière y paraît: les étrangers trouvent beaucoup d'agrément

à Bath, ils y peuvent, plus aisément qu'à Londres, pénétrer dans l'intérieur des familles, et y faire des connaissances utiles pour le reste de leur séjour en Angleterre. Ils y voient se succéder un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance, leur fortune, leurs talens, et par la diversité des sociétés qu'il leur est possible de fréquenter : ils y sont peut-être plus à portée qu'ailleurs de se former une juste idée des mœurs et de l'esprit des Anglais. La grande disproportion qu'il y a entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes qui viennent à Bath, n'est peut-être pas une des moindres raisons du bon accueil qu'ils y reçoivent. Angleterre.

Les eaux étant partout affaire de mode, il est à craindre que cette jolie ville, qui dans ce siècle s'est accrue de plus du double, ne finisse un jour par être abandonnée.

A l'est des deux villes précédentes, la seule ville remarquable est Salisbury : elle est assez bien percée, mais ces maisons sont basses et vilaines, et sa population n'est guère que de six mille ames ; ce qui la rend célèbre, ce sont la cathédrale, un des plus beaux monumens gothiques du royaume, et ses nombreuses manufactures de laine où se font les plus beaux draps

Angleterre. mélangés de l'Angleterre : elle a aussi une fabrique de coutellerie très-florissante.

Au milieu du pays montueux, aride et désert qui environne Salisbury, à environ six milles de cette ville, se voit un des monumens antiques les plus remarquables de l'Angleterre, et peut-être de l'Europe, *Stone-hange :* il est composé de plusieurs cercles concentriques formés de pierres de dix-huit à vingt pieds de hauteur, cinq à six de largeur, et deux à trois d'épaisseur, la plupart de bout, et quelques-unes couvertes d'un entablement de pierres pareilles, qui paraît avoir régné tout autour ; plusieurs de ces pierres sont renversées, et il s'en trouve de plus de trente pieds de long. Ce monument rude et sauvage, qui n'a rien de pittoresque, en impose par sa masse, son isolement, et l'idée des siècles reculés auxquels il doit son existence, et des efforts prodigieux qu'il a dû coûter. On croit que c'était un temple des Druides, et que des monticules factices qui l'entourent à quelque distance, et où l'on a trouvé des ossemens, sont des tombeaux.

Winchester, situé dans le même comté, et une des villes les plus anciennes de l'Angleterre, n'est remarquable que par sa

cathédrale, grand édifice gothique dont l'intérieur est beau : au haut de la ville se trouve une grande salle gothique où se tiennent les assises du comté, et contre les murs de laquelle on a attaché une vieille table ronde, faite de petites planches qui aboutissent au centre en forme de rayons : on la donne pour la table du roi Arthur et des chevaliers de la table ronde ; mais on peut se dispenser d'y croire. Angleterre.

Mais l'endroit le plus intéressant de ce comté est Portsmouth, le premier arsenal de la marine du royaume : cette ville est située dans l'île de Portsca, qui n'a guère que quatorze à quinze milles de tour, et n'est séparée de l'Angleterre que par une espèce de fossé presque à sec à marée basse, et qu'on traverse sur un pont défendu par quelques fortifications en terre. Portsmouth est à l'ouest de cette île, à l'entrée d'une baie de quatre à cinq milles de profondeur, sur environ deux dans sa plus grande largeur, mais dont le fond a très-peu d'eau à marée basse. Cette entrée, qui n'a pas un demi-mille de large, est défendue par plusieurs batteries rasantes, dont une de vingt-quatre pièces de canon est couverte, et par une tour du côté de

Angleterre.

Portsmouth, et un fort sur la pointe opposée : ses approches le sont par deux autres vieux forts situés à un mille de la baie, aux pointes les plus avancées dans la mer. Portsmouth, qui est assez petit et vilain, renferme quelques magasins et quelques casernes : on découvre de la tour de sa grande église, l'arsenal, la baie, la rade et Gosport. La ville est précédée par un long faubourg assez bien bâti, et est entourée d'une ligne magistrale et de quelques demi-lunes, avec un chemin couvert : ces fortifications sont à demi-revêtement et fort bien entretenues ; un beau quai conduit à ce qu'on appelle la commune, il entoure l'arsenal et n'en est séparé que par un mur de briques fort élevé et d'environ un mille de long. Une partie de cet arsenal fut consumée par un incendie en 1760; et un Ecossais tenta d'y mettre le feu en 1777, et fut pendu. La fontaine où les vaisseaux viennent prendre leur eau, est sur une grande et belle plate-forme qui donne sur la rade, ainsi que trois grands bassins de construction, dont quelques-uns ont trois formes : cet arsenal est loin d'avoir la beauté et l'aspect majestueux de celui de Brest: tous les vaisseaux sont dans la baie;

en face de Portsmouth est Gosport, petite ville habitée par des matelots.

Le Cornouailles occupe la pointe d'une longue presqu'île, resserrée entre le canal de Bristol et la Manche, et terminée par le cap Lezard, le point le plus méridional du royaume, et le *Land'siend*, le point le plus occidental. Ce comté, quoiqu'un des moins riches et des moins fertiles, députe quarante-quatre membres au parlement, et c'est celui qui en nomme le plus. Il est montueux, rempli de rochers et de landes, et produit à peine assez de grains pour nourrir ses habitans, mais il abonde en mines de cuivre et d'étain fort riches. Falmouth, d'où partent régulièrement des paquebots pour Lisbonne et pour l'Amérique, en est la ville la plus importante : ce n'est guère qu'une longue et vilaine rue, au bout de laquelle on vient de bâtir quelques belles maisons, et qui s'étend au pied d'une belle colline, le long d'une baie très-belle et très-profonde. Sa population ne passe pas six mille ames. Les Sorlingues, groupe d'environ cent quarante îles ou rochers, à l'ouest du cap Lezard, sont aussi de ce comté : quelques-unes sont habitées. La principale, Sainte-Marie, n'a guère que neuf à dix mille de

Angleterre.

circonférence et six à sept cents ames. Depuis le prince Noir, les princes de Galles ont toujours été ducs de Cornouailles et en ont touché les revenus.

Le Devonshire, situé comme le Cornouailles, entre la Manche et le canal de Bristol, est, après l'Yorkshire, le plus grand et le plus peuplé des comtés de l'Angleterre et députe vingt-six membres au parlement. Il est montueux, peu fertile, excepté la partie la plus méridionale, qu'on appelle le jardin de Devonshire, et abonde en mines de plomb et d'étain. On y nourrit beaucoup de moutons et on y fait beaucoup de cidre. Ses principales villes sont Exester et Plymouth.

Exester est une ville de dix-huit à vingt mille ames, très-ancienne et fort vilaine, à six ou sept mille de la mer et dans une jolie position. Il y remonte de petits bâtimens, et on y fait un très-grand commerce en serges, flanelles et autres étoffes de laine qui y viennent des différentes villes des environs.

Plymouth, autrefois appelé Sutton, tire son nom moderne de la Plim, rivière dont l'embouchure forme une baie longue et tortueuse nommée *Catwater*. C'est sur cette

baie, qui sert de rade aux bâtimens marchands et que défendent des vents et de la mer, un monticule et un rocher sur lequel est une citadelle, qu'est située la ville. Ce ne fut long-temps qu'un petit endroit habité par des pêcheurs ; mais un arsenal de marine que fit construire le roi Guillaume à deux milles de-là, sur une autre baie formée par l'embouchure de la Tamer et nommée *Hamoaze*, baie vaste, pourvue de diverses anses et garantie des vents par les hauteurs qui la bordent, l'a rendue une ville très- importante, et le second port de la marine royale. Les entrées resserrées de ces deux baies, et la petite île Saint-Nicolas qui les sépare, occupent le fond d'une rade ouverte au midi, dont un rocher couvert à marée haute et sur lequel est un phare, rend l'entrée difficile. Plymouth est par lui-même assez vilain, mal bâti et mal pavé ; mais ses environs sont couverts de nombreux et beaux édifices, maisons, magasins, hôpitaux, casernes assez irrégulièrement dispersées, et parmi lesquelles se fait remarquer un superbe hôpital composé de quinze corps de logis isolés, qui contiennent quinze cent lits et qui communiquent entr'eux par une colonnade toscane.

Angleterre.

Angleterre.

La citadelle qui couvre la ville et qui défend *Catwater* et *Plymouth-Sound*, et dont une partie des fossés sont taillés dans le roc, est assez forte. L'arsenal est, ainsi qu'un grand parc qui y touche, entouré de murs. Il renferme trois chantiers de construction, cinq bassins dont trois sont doubles et un n'est pas encore achevé, outre un grand nombre d'édifices, magasins, corderies, tonnelleries etc. assez simplement et assez irrégulièrement bâtis. Les vaisseaux sont dispersés dans les baies et les anses. Une ville aussi considérable, mais plus belle que Plymouth, s'est formée autour de cet arsenal, et la communication de ces deux villes qu'on confond sous le même nom, est si grande, qu'elle occupe vingt-cinq chaises de poste, allant et venant continuellement. Les deux pointes de terre qui resserrent l'entrée d'Hamoaze, sont, ainsi que l'île de S. Nicolas, couvertes de batteries et ont un pâté à leur sommet. La pointe de l'Ouest fait partie de la montagne et paraît célèbre par la beauté de la vue qui s'étend sur l'arsenal, les deux villes, les baies, la rade et la mer.

Le Dorsetshire s'étend le long de la Manche : c'est un pays très-montueux, mais ses habitans le regardent comme un des

plus beaux comtés d'Angleterre, parce qu'il est assez varié, et que du haut des *Downs* on a de charmantes vues de mer et de quelques vallées très-riches. Ces *Downs* en forment toute la partie méridionale et nourrissent une immense quantité de moutons, dont la laine est très belle ; le Nord est couvert d'excellens pâturages et fort boisé : ce comté produit beaucoup de blé, et abonde en gibier de toute espèce et surtout en faisans. Il nomme vingt députés au parlement. Pool, petite ville située dans une péninsule au milieu d'une grande baie, et qui fait de nombreuses expéditions pour le banc de Terre-Neuve, est, relativement au commerce et à la richesse, la ville la plus importante du Dorsetshire. Près de Weimouth, lieu très-fréquenté pour ses bains de mer, est l'île de Portland, qui a six à sept milles de tour, et d'où l'on tire les belles pierres calcaires dont sont bâtis tous les grands édifices de Londres : elle tient à l'Angleterre par un banc de sable. Angleterre.

Le Buchinghamshire, à l'est de l'Oxfortshire, et bordé au midi par la Tamise, est un pays montueux dont le centre est occupé par une superbe vallée remplie d'excellens pâturages continuellement couverts de bes-

Angleterre.

tiaux. Le sud-est est très-riant, bien cultivé et produit beaucoup de grains. On y fait des dentelles.

Près de Buchingham, sa capitale, est Stowe, maison de campagne du lord Temple, qui, par sa grandeur, sa noblesse, ses décorations, ses colonnades, ses portiques, a l'air d'un palais et qui touche à un parc, long-temps le plus renommé d'Angleterre, mais qu'on trouve depuis que le goût s'est simplifié, beaucoup trop coupé de petites parties, trop surchargé d'objets divers, où tout paraît forcé, et où la nature semble contrainte et mal à l'aise : il y a dans les détails de très-jolies parties, mais il manque d'ensemble.

En traversant le comté de Norfolk, nous vîmes Norwick sa capitale : c'est une ville fort grande, fort vilaine, bâtie sur le penchant d'une colline dont la Werson baigne le pied. On lui donne cinq à six milles de tour; mais dans cette étendue sont renfermées plusieurs jardins et prairies très-vastes, et on y compte de trente à trente-cinq mille ames. Ce qui la rend fort importante sont ses nombreuses manufactures de camelots, droguets, damas et crêpes, établies sous Edouard III, par des flamands, et accrues

crues sous Elizabeth par d'autres flamands chassés des Pays-Bas par les persécutions du duc d'Albe. Angleterre.

Yarmouth, petite ville à vingt-deux milles de Norwick, et où remontent des vaisseaux à deux mâts, fait un assez grand commerce, et emploie beaucoup de bâtimens à la pêche. Elle est sur une côte qui n'est pas trop sûre, et où périssent souvent des vaisseaux.

Le Cambridgeshire, au Nord-ouest du Norfolk, est fort uni et fort plat. Une petite chaîne de montagnes le traverse, et communique avec des landes immenses au milieu desquelles est Newmarket, lieu célèbre par ses courses de chevaux. Le midi, qui est parsemé de bruyères, produit beaucoup d'orge et de safran, et le nord est couvert par la stagnation des eaux de plusieurs rivières qui manquent d'écoulement, et le rendent extrêmement malsain. On a cherché à les saigner par un grand nombre de canaux: on y prend une immense quantité de canards. Il y a dans ce comté, qui députe six membres au parlement, plus de deux cent mille acres absolument incultes.

Cambridge, qui lui donne son nom, est située sur le Cam, rivière navigable dont

Angleterre.

elle tire le sien. C'est une ville fort ancienne et fort vilaine, qu'on dit avoir été fondée par les Romains, et dont la population n'est guère que de cinq à six mille ames. Elle n'a ni commerce ni manufactures, et n'est reconnue que par son université dont on fait remonter la fondation avant l'ère vulgaire, et qui, lors de la conquête, avait tant de célébrité, que Guillaume le conquérant y fit élever son fils Henri I.er, surnommé *Beauclerc*. Cambridge a seize colléges : quelques-uns sont vastes, beaux et dans une charmante position, sur les bords d'une jolie rivière qui coule au milieu de prairies et de jardins parsemés d'arbres.

King's-college, fondé par Henri VI, forme à lui seul une université. Ses étudians y prennent le degré de bachelier, sans être tenus à suivre les écoles publiques. Il est divisé en deux parties, l'une fort vieille, et l'autre tout à fait moderne, consistant dans un très-beau corps de bâtiment à trois étages et surmonté d'une balustrade qui donne sur une belle pelouse le long de la rivière, et communique par un pont de pierre à un beau jardin. La chapelle de ce collége est peut-être le

plus hardi et le plus léger de tous les monumens gothiques qui sont parvenus jusqu'à nous : elle est presque toute à jour, de grandes croisées en occupant toute la hauteur, et la voûte n'ayant pour support que les minces contre-forts qui les séparent. Sa longueur est de trois cent seize pieds, et sa hauteur de quatre-vingt-dix : peut-être est-elle un peu trop prolongée, et n'offre-t-elle pas assez de repos à la vue : elle fait presque l'effet d'une cage. Ses vitraux sont peints, et il y a de belles choses. Sa voûte, très-plate, est ornée d'un grand nombre de pierres sculptées en rosettes et en herses. Parmi les différens morceaux de sculpture qui décorent cette chapelle, sont les armes d'Anne Boulen et de son barbare époux, qui en fit faire les stalles. Dans le chœur, est un fort beau tableau peint sur bois, attribué ou à Raphaël, ou à Daniel de Volterre. C'est une descente de croix fort sagement composée, purement dessinée, et dont les caractères de tête sont nobles, et les draperies très-belles : le coloris ne répond pas au mérite de la composition et du dessin. Il a d'ailleurs beaucoup souffert. Angleterre.

Le Berfordshire confine à l'ouest du Cam-

Angleterre.

bridgeshire. Les bords de l'Ouse, qui le traverse, et sur laquelle est situé le Bedford, jolie petite ville, capitale de ce comté, sont couverts de pâturages. La vallée de Northampton, à Peterboroug, arrosée par la Niné, qui a été rendue navigable, est bordée de collines riantes. Les environs de Peterborourg, où fut enterrée la malheureuse Marie Stuart, dans une vaste et lourde cathédrale, sont marécageux; le reste du comté, quoique parsemé de grandes communes, produit une assez grande quantité de grains et nourrit beaucoup de bestiaux.

L'île de Wight, qui est presque en face de Portsmouth, n'est séparée que par un canal de sept à huit milles de large, rétréci à l'ouest par quelques pointes de terre et dont les rochers, nommés les Aiguilles, rendent, de ce côté, l'entrée difficile, quoique possible pour les gros bâtimens. Cette île a vingt-quatre à vingt-cinq milles de long sur dix à douze de large. Elle est montueuse, mais très fertile et très-bien cultivée, produit beaucoup de grains et nourrit beaucoup de bestiaux. Il y a plusieurs petites villes qui députent au parlement: Newport, la plus considé-

rable, est au centre : des ruisseaux réunis y forment une charmante rivière qui coupe presque en deux parties égales la partie septentrionale de l'île, et y serpente dans le pays le plus riant. C'est un jardin anglais formé par la nature sans le secours de l'art. Près de Newport est un vieux château ruiné, où le malheureux Charles I.er fut emprisonné pendant huit mois. Angleterre.

Nous allâmes de Bath à Windsor, en passant par Ambresbury, petite ville située sur l'Avon, qu'on dit très-ancienne, mais qui nous parut encore plus pauvre. Il est étonnant de trouver en Angleterre, sur la route et aux approches d'une maison royale, une ville aussi dénuée de tout ce qui peut rendre la vie commode et agréable.

A quelques lieues de Windsor nous quittâmes la route pour cotoyer la Tamise et voir *Hampton-Court.* On trouve sur la rive droite, *Valland-Parck*, qui appartient au duc de Newcastle, et est principalement remarquable par la terrasse, d'où l'on jouit de la plus belle vue qu'on puisse imaginer : on nous servit le thé sous un orme antique d'une grosseur prodigieuse. On a ajusté autour de cet arbre

Angleterre.

un superbe canapé champêtre, où trente personnes peuvent s'asseoir. C'est de cet endroit qu'il faut jeter l'œil sur l'horizon, dont le pinceau ne peut décrire la variété et la majesté: une petite rivière qui n'est due qu'à l'art et à la main des hommes, passe au bas de la terrasse et relève infiniment le tableau: elle présente à l'étranger qui ne soupçonne pas l'artifice, une rivière aussi considérable que la Tamise, et bientôt il la croit la Tamise elle-même, parce qu'on a ménagé les points de vue de façon à faire croire que le pont de Walton est sur cette rivière: c'est une erreur heureuse de perspective dont nous fûmes détrompés à mesure que nous avancions vers les bourgs de Sunbury et de Hampton, qui annoncent déjà la proximité de la capitale par les belles maisons qu'on y remarque; mais le pont de Walton, que nous trouvâmes avant que d'arriver à ces bourgs, annonce bien davantage la métropole de la Grande-Bretagne. Il est réellement admirable et un chef-d'œuvre de mécanique: il a trois arches en charpente, dont celle du milieu est d'une hardiesse inconcevable par sa projection. Si l'artiste s'extasie devant cette construction singulière, le phi-

losophe le contemple avec le plus grand intérêt, parce que c'est un monument de bienfaisance. Un patriote, Samuël Decker, natif de Walton, avait fait une fortune immense en Amérique; de retour dans sa patrie, il avait été frappé de la nécessité d'un pont à Walton, pour établir une communication entre le comté de *Surry* et celui de *Middlesey*. Il présente une pétition au parlement pour obtenir de le bâtir, et emploie à cet œuvre patriotique deux cent mille de nos livres. Le pont fut commencé en 1747 et fini en 1750. Angleterre.

Plus bas que Hampton et du côté du midi, la Tamise fait une espèce de coude. C'est au fond de cette sinuosité qu'est placé le célèbre château de Hampton-Court, monument fastueux de la puissance de Wolsey, ce ministre despotique sous un roi plus despotique encore. Ce qui rend son rôle et son histoire plus digne de la postérité que l'histoire de Richelieu qui, pour être despote, n'eut qu'à le vouloir, parce qu'il n'eut affaire qu'à un automate.

Il n'est pas possible de trouver une demeure plus délicieusement située que le palais d'Hampton-Court. La Tamise qui forme autour une espèce de demi-cercle,

Angleterre.

offre plusieurs sites trés-pittoresques. Henri VIII en fut à peine possesseur, qu'il en augmenta considérablement les bâtimens et y fit concourir les arts encore grossiers ou dans l'enfance sous le règne de ce prince. Depuis Henri VIII, jusqu'au règne de Guillaume III, il ne se fit aucun changement notable dans ce palais; mais Guillaume, qui ne pouvait se lasser d'en admirer la situation, le rebâtit, pour ainsi-dire, et le rendit à peu de chose près ce qu'il est aujourd'hui. Ce fut surtout la partie des jardins qu'il soigna. Le parc a trois milles de circonférence, et presque partout la Tamise pour limite ou point de vue.

Les appartemens se ressentent encore du luxe de Volsey : après avoir traversé un théâtre où l'on ne joue plus, nous parvinmes au grand escalier dont la balustrade est d'un travail précieux. Elle est soutenue sur une base de porphire : un superbe fanal éclaire cet escalier. C'est une lanterne de *fin-glas* qui descend du plafond par le moyen d'une chaîne dorée, d'un très-beau travail.

La première pièce où l'on entre, est la salle des gardes où il y a des armes pour armer 5,000 hommes : elles sont aussi ar-

tistement arrangées que dans les salles de Windsor; de là on parvient à la salle d'audience, remarquable par le dais enrichi de très-belles broderies représentant les armes du roi, sa couronne et son chiffre. La tapisserie représente deux sujets fabuleux, l'un l'histoire de Tobie et l'autre celle de Midas. Ces sujets disparates apprêtent à rire au philosophe, et scandalisent le dévot; mais comme il voyage plus de philosophes que de dévots, on rit plutôt qu'on ne murmure. Angleterre.

En face d'Hampton-Court, et sur la rive droite de la Tamise; est la petite ville de *Kingston* qui fut autrefois la résidence de plusieurs rois saxons. Ils étaient couronnés ou inaugurés sur une espèce de théâtre qu'on élevait à cet effet, cérémonie qui se pratiquait aussi chez les francs dont l'origine était la même que celle des saxons. On y voit le portrait du roi Jean, qui donna à cette ville sa première charte.

En allant de Hampton-Court à Richemond, on trouve sur la rive gauche de la Tamise, Twickenham, charmant village qui a été autrefois le séjour de Pope. L'amitié lui a élevé un monument dans cet endroit, il est du célèbre docteur William Warburton,

Angleterre.

évêque de Glocester. La maison que Pope occupait à Twicheinham appartient aujourd'hui à sir William Stanhope, qui en a fait un palais dont on ne distingue cependant que la grotte auguste et pittoresque où l'on trouve le buste de Pope.

Nous gagnâmes ensuite Richemond que les Anglais appellent le Frescati de la Grande-Bretagne. Il a été long-temps le séjour favori des rois de la Grande-Bretagne. Edouard III y mourut de chagrin d'avoir perdu son fils, le prince Noir, qui, à la fleur de son âge, s'était déjà acquis la réputation du plus grand capitaine de son siècle : les jardins de Richemond sont réellement délicieux pour ceux qui aiment les jardins anglais et fuyent cette parure uniforme que l'art donne aux nôtres.

D'un côté, ce sont des cabinets chinois de la plus grande beauté, une pagode et des statues de bronze sous différens costumes ; plus loin est un canal artificiel, au bout duquel est une montagne au sommet de laquelle on a bâti un temple : il est à remarquer que pour parvenir au temple il faut gravir un rocher escarpé qui rappelle au voyageur instruit le roc tarpéien, si fameux dans l'ancienne Rome.

En avançant, on arrive à *Summercet*, jolie habitation qui orne ce parc, et est recommandable par la perspective dont on jouit sur la terrasse qui en dépend. Nous entrâmes dans le labyrinthe où, près d'un étang artificiel, nous trouvâmes la caverne de Merlin : elle paraît d'une structure antique qui est parfaitement convenable à l'idée qu'on doit s'en former. Il y a quelques figures en cire, entr'autres celle de la reine Elizabeth et de l'enchanteur Merlin, fameux dans la biblothèque bleue des Anglais. Angleterre.

De la caverne de Merlin, nous passâmes à l'hermitage, bâtiment grotesque qui paraît dater de plusieurs siècles, et fut cependant construit par George Ier. On dirait qu'il menace ruine quand on le contemple de loin, et cependant, vu de près, on s'aperçoit qu'il est de la plus grande solidité. Le dedans, de forme octogone, n'est orné que par les bustes de quelques grands hommes qui par leurs écrits, ont fait honneur à la nature humaine et à leur pays.

Après avoir parcouru les différens sites du parc de Richemond, nous suivîmes le chemin qui conduit à *Kewi*, maison que le feu prince de Galles a rendu charmante.

Angleterre. Kewi qui n'est plus qu'à six milles de Londres, fut l'avant-dernière station que nous fîmes avant d'y arriver. L'aspect du palais ne nous prévint pas d'abord en sa faveur ; mais nous y fûmes à peine entrés que nous en eûmes une autre idée : nous nous hâtâmes de parcourir les appartemens qui, dans le palais, se ressemblent presque tous, pour voir le jardin botanique qu'on nous avait vanté. Les plantes y sont curieuses et en grand nombre, les serres y sont pratiquées avec intelligence, et entretenues avec le plus grand soin ; mais ce n'était pas là notre jardin des plantes, ce n'en était qu'une faible copie.

Dans le jardin des fleurs, nous fûmes arrêtés par la ménagerie qui n'a de particulier qu'une volière qui règne autour d'un grand bassin qui en fait partie. Tous les volatiles de l'univers paraissent rassemblés dans cette énorme cage, à l'approche de laquelle l'oreille est plus étourdie que l'œil n'est satisfait.

Nous vîmes encore un temple de la victoire, où la morgue anglaise se plaît à conduire le voyageur français, afin de lui rappeler la bataille de *Minden*, en mé-

moire de laquelle ce prétendu temple a été bâti. Angleterre.

Dans une espèce de désert, est le bâtiment qu'on appelle la grande pagode, qui a 163 pieds d'élévation et contient dix étages projetés à la manière des Chinois, c'est-à-dire que chaque étage a son toit vernissé de différentes couleurs : autour de chaque toit règne une galerie à balustrade, dont chaque angle est décoré de grands dragons qui, pour écailles, ont des verres de couleur qui réfléchissent les rayons du soleil avec une variété de rayons qui de loin forment une illusion d'optique très-singulière.

A côté de la pagode et sur une hauteur entourée de bosquets, est une mosquée bâtie, dit-on, sur le dessin de celle qui, à Constantinople, s'appelle la mosquée de Mustapha. Elle se termine en un large dôme qu'on a couronné d'un croissant d'or. Les minarets qui sont aux quatre coins cardinaux, sont très-décorés et chargés d'inscriptions arabes qu'on prétend être tirées du coran. De cette mosquée et en avançant vers le château, on trouve sur les bords un lac artificiel, un temple d'Aréthuse qui est précieux par son ensemble.

Angleterre. C'est le long de ce lac, et dans les environs de ce temple que sont les ruines de *Kew*. Ce sont des fûts de colonnes, des restes d'arches triomphales, des fragmens d'architecture qui semblent avoir été placés là par la faulx du temps qui paraît les y avoir renversés : c'est une imitation des antiquités grecques et une illusion qu'on veut faire au voyageur pour lui faire croire qu'il est dans les contrées où furent autrefois Athènes et le Pyrée.

Chiswick fut notre dernière station, car nous n'étions alors qu'à quatre milles de Londres. Ce qui nous frappa en arrivant dans cette superbe demeure qui est celle du duc de Devonshire, a été le perron, auquel l'entrée du Panthéon, à Paris, ressemble parfaitement.

Le sallon où conduit ce perron est digne de cette noble entrée : il est orné de peintures précieuses et de douze bustes qui sont dus au ciseau des plus grands maîtres qu'ait eu la Grèce. Celui de Socrate qui se trouve entre une bacchante et l'impératrice Faustine, avec lesquels il contraste singulièrement, m'a paru de la plus grande vérité, en ce qu'on voit sur le front du philosophe

ce calme inaltérable qui commande aux passions.

Les appartemens de cette maison n'offrent qu'une gallerie continuelle de tableaux, et il est peu de collections aussi riches en Europe. Il faut voir surtout le cabinet où il y a une Suzanne de Paul Veronèse, dont la beauté fait pardonner aux deux vieillards qui la convoitent.

La façade de cette maison qui donne sur les jardins est d'une élégance qui plaît par sa simplicité. Le goût anglais a présidé à l'ordonnance des jardins. Dans la partie qui fait face à la maison, il y a trois statues antiques d'une grande beauté : elles ont été trouvées à Rome dans les jardins d'Adrien, qui forment aujourd'hui la vigne Borghese.

La terrasse domine sur la Tamise, et cette vue est inappréciable lorsque la marée est montante, parce que c'est une affluence continuelle de bateaux qui voguent en tous sens, c'est-à-dire, qui forment vingt files différentes.

De *Chiswick*, nous sommes entrés dans Londres par le parc de *Kensingston*, pour gagner de là la route qui traverse Hyde-parc, et va jusqu'au palais St. James. Les jardins de Kensingston forment une des pro-

Angleterre.

menades de la capitale, et une de celles que beaucoup de gens préfèrent à bien d'autres, parce qu'il y a moins de cohue. Le palais n'a point cette apparence que doit avoir une maison royale; mais quand on ne se laisse pas prévenir par l'aspect, et qu'on pénètre dans l'intérieur, on est charmé d'y être entré, parce que la plupart des pièces sont ornées de peintures de grands maîtres.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Des îles de Man. — Gersey, Guernesey, et Origni, et de Gibraltar.

Ces îles dépendent de la Grande-Bretagne, mais ne font partie d'aucun comté et ne nomment point de membre au parlement. Angleterre.

L'île de Man est située au milieu de la mer d'Irlande, à quarante milles environ des côtes de Cumberland : elle a trente milles de long, sa largeur varie depuis cinq jusqu'à neuf, et sa population passe pour être d'une vingtaine de mille ames : elle formait autrefois un royaume soumis au Danemarck, ensuite à l'Écosse et finalement à l'Angleterre. Henri IV la reclamant par droit de conquête, la donna au comte de Northumberland, et en 1406, après la forfaiture de ce comte, à Henri Stanley : elle passa par succession, en 1735, au duc d'Athold ; mais l'espèce d'indépendance dont elle était du gouvernement, favorisant à un point extrême la contrebande, le par-

Angleterre.

lement se détermina, en 1765, à la racheter pour la couronne, 70,000 livres sterlings, et le duc d'Athold n'y a conservé que ses propriétés particulières, et la nomination à l'évêché et à quelques autres bénéfices. Son fils prétend qu'il a fait un mauvais marché, et se flatte d'obtenir du parlement un supplément de prix. Le revenu en était évalué 7,000 livres sterlings, et provenait en grande partie d'un droit de cinq pour cent, sur les denrées ou marchandises qui y étaient importées, et d'un penny par livre sur le thé. La plupart de ces marchandises venaient des Indes, et entraient clandestinement en Angleterre. Hanway, dans son voyage de huit jours, assure que de 1740 à 1745, il y passa, année commune, pour 60 à 70,000 livres sterlings de batiste. La France tirait d'Angleterre, par l'île de Man, des mousselines des Indes, du tabac, des chevaux, de la laine, du plomb, de l'étain.

Le milieu de l'île est très-montueux, le reste est fertile et bien arrosé : on y cultive un peu de blé, beaucoup d'orge, de seigle et de pommes de terre, et il y a de beaux pâturages où l'on élève un grand nombre de bestiaux d'une assez petite espèce. On a fait un nouveau tarif pour prévenir la contre-

bande et encourager la pêche du hareng, et la manufacture de toiles qui n'y est guère considérable : on y fabrique quelques étoffes de laine. Douglas, sa principale ville, a un bon port, et fait un peu de commerce. Angleterre.

Les douanes anglaises et l'excise sont établies dans l'île de Man, mais elle a conservé ses lois et ses coutumes, celle-ci, entre autres, qui est encore en usage : Si un homme est convaincu de rapt, on donne à la fille qui se plaint, une corde, un sabre et une bague, lui laissant ainsi l'option de le faire pendre, de lui trancher la tête ou de l'épouser.

Les îles de Jersey, Guernesey, Origni et Seske, situées sur les côtes de Normandie, sont les seules restes des possessions de l'Angleterre sur le continent.

Jersey, la plus méridionale et la plus grande, quoiqu'elle n'ait guère qu'une douzaine de milles de long, sur sept à huit de large, est à une vingtaine de milles des côtes; le nord en est assez élevé, mais elle s'abaisse vers le sud jusqu'au niveau de la mer : ses collines et ses vallées sont couvertes de vergers et d'excellens pâturages : on y cultive différentes espèces de grains, on y fait beaucoup de cidre, et il s'y fabrique

Angleterre.

des étoffes de laine et beaucoup de bas. Sa population est d'une vingtaine de mille ames; deux petites villes, St.-Helier et St.-Aubin, font quelque peu de commerce maritime.

Guernesey, à vingt-cinq à trente milles au nord-ouest de Jersey, et un peu moins grande, est, comme elle, montueuse et s'élève beaucoup vers le nord : ses excellens pâturages sont couverts d'une grande quantité de bestiaux, particulièrement de moutons d'une race fort petite, et qui forment un de ses objets d'exportation: on y fait aussi beaucoup de cidre. Sa population ne passe guère douze mille ames, dont trois à quatre mille demeurent dans la petite ville de St.-Pierre, qui a un assez bon port.

Serke, à sept à huit milles de Guernesey, n'a que cinq a six milles de tour : elle est fort élevée au-dessus de la mer et n'est guère abordable que dans un point : ses habitans, qui ne passent pas quatre à cinq cents, cultivent une assez grande quantité de grains et élèvent beaucoup de bétail.

Origni, à six à sept milles du Cap la Hogue, s'élève également à une assez grande hauteur au-dessus de la mer; sa circonférence est d'environ neuf milles, et

sa population de mille à douze cents ames : elle est très-fertile, nourrit beaucoup de bestiaux, et a une race de vaches fort petites dont on fait cas en Angleterre. Angleterre.

Toutes ces îles où l'on parle français sont régies par des lois et coutumes qui leur sont propres, et qui sont rassemblées dans un ouvrage intitulé *le Grand Coutumier*: elles font un grand commerce interlope avec la Normandie. On y fabrique beaucoup de tabac, qui passe en contrebande dans cette province; et pour empêcher celle de la laine, il leur était défendu d'en tirer d'Angleterre pour un autre port que Southampton, et la quantité en était bornée à quatre mille ballots pour Jersey, deux mille pour Guernesey, quatre cents pour Origny, et deux cents pour Serke. On peut douter que la possession de ces îles soit bien avantageuse aux Anglais.

Pour compléter le tableau de la Grande-Bretagne, il nous paraît nécessaire de faire mention ici de Gibraltar, malgré sa situation sur les côtes d'Espagne. Depuis la perte de Minorque, par le traité de paix de 1783, il ne reste à l'Angleterre, dans la Méditerrannée, que ce rocher fameux

qui forme du côté de l'Espagne, la pointe orientale du détroit de ce nom.

Angleterre.

Le détroit a, de ce côté, depuis le Cap Trefalgaar à l'ouest, jusqu'à la pointe d'Europe à l'est, environ douze lieues de long, et dix sur la côte d'Afrique, depuis le Cap Spastel aussi à l'ouest, jusqu'à la pointe de ce côté à l'est; sa largeur est d'environ huit lieues du côté de l'océan, du Cap Trefalgaar au Cap Spastel; de trois dans le milieu, et de cinq à son entrée dans la Méditerrannée, entre la pointe d'Europe et la pointe de Ceuta; les côtes qui le bordent de part et d'autre sont très-montueuses, et n'ont d'habité que Tarif, en Espagne, vers le milieu du détroit Tanger, qui est presque en face, dans le royaume de Maroc, Gibraltar et Ceuta.

Les courans y sont très-rapides et très-irréguliers le long des côtes; cependant dans des temps calmes, le flux et le reflux suivent régulièrement les phases de la lune; ils diminuent à mesure qu'on s'éloigne de l'océan, et deviennent peu sensibles à Malaga. Dans le milieu du détroit, le courant va constamment au levant, c'est-à-dire, dans la Méditerranée, ce qui rend un bon vent d'est nécessaire pour sortir de cette mer.

On varie sur la cause et l'effet de ce courant qui semblerait devoir faire bientôt déborder la Méditerannée; quelques personnes croient qu'il remplace ce qu'elle perd par l'évaporation, à laquelle ne fournissent pas en quantité suffisante les rivières qui s'y jettent: d'autres, que ce que l'océan porte par ce courant, lui est rendu par deux autres courans très-faibles qui vont en sens contraire; et d'autres, enfin, qu'il y au-dessous un courant d'égale force, qui va de la Méditeranée dans l'Océan, et qui balance l'effet du courant supérieur; ce que porteraient à croire les erreurs qu'ont toujours faites les marins qui ont voulu sonder le détroit, et un vaisseau hollandais coulé bas par un corsaire français, et qui fut trouvé à quatre lieues de l'endroit où on l'avait vu couler. Angleterre.

Gibraltar est un roc d'environ trois milles de long, un de large dans sa plus grande largeur et sept de circonférence: il est entièrement isolé et ne tient à l'Andalousie, la province la plus méridionale de l'Espagne, que par une langue de sable d'environ quatre cent cinquante toises de large et un mille de long. Le point le plus élevé de ce roc a douze cent pieds de

Angleterre.

haut, et le point le plus méridional, la pointe d'Europe, qui forme en même tems le promontoire le plus méridional, est au trente-sixième degré deux minutes de latitude nord.

C'est cette célèbre montagne connue des anciens, sous le nom de *Mons Calpe*, et celle de Ceuta, sous celui de *Mons Abyla*, qu'ils nommèrent les colonnes d'Hercule.

Il ne paraît pas que Gibraltar ait été habité avant que Tarif, général maure, qui l'année précédente avait pris Algesiras, y bâtit en 712, sur le revers du rocher, une forteresse dont les restes subsistent encore : il lui donna son nom, *Gibel-Tarif*, montagne de Tarif, d'où par corruption est venu Gibraltar. Ferdinand, roi de Castille, la prit au commencement du quatorzième siècle; les Maures la reprirent en 1333, après six mois de siége; les Espagnols s'en emparèrent, en 1462 : Charles-Quint, sentant toute l'importance de cette forteresse, fit refaire ses anciennes fortifications et y en fit ajouter de nouvelles, qui la firent regarder depuis comme imprenable. Les Anglais s'en emparèrent par surprise en 1704, dans la guerre de la succession, et depuis elle est restée dans

leurs mains, malgré les efforts réitérés de l'Espagne pour la reprendre. Angleterre.

Mais c'est le dernier siége de Gibraltar, dans lequel tout ce qui tient à l'art de la guerre a été mis en œuvre avec une profusion et une constance sans égale, qui a rendu ce rocher un des lieux les plus célèbres du monde. Il paraît d'après les efforts et l'obstination de l'Espagne, que l'espoir de le reprendre avait été son principal motif pour intervenir dans la guerre que la France faisait à l'Angleterre. Lors des premières hostilités, la place se trouvait défendue par une garnison de cinq mille trois cents quatre-vingt-deux hommes, sous les ordres du général Eliot, officier très-actif qui y commandait depuis 1777, et par une nombreuse artillerie disposée avec intelligence, et servie par d'excellens canonniers.

Ce fut le 12 avril 1781, que les Espagnols voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à bloquer entièrement la place et empêcher de la ravitailler, commencèrent à la bombarder. On calcule qu'ils y tirèrent, depuis ce moment jusqu'à la fin de mai, cinquante-six mille sept cent soixante boulets, et y jetèrent vingt mille cent trente-quatre bombes.

Angleterre.

La ville que tous les habitans achevèrent d'abandonner, n'offrit bientôt plus qu'un monceau de ruines.

L'ennemi continuait son feu qui ne se ralentissait que vers midi, temps où les Espagnols font la siesta qu'ils n'interrompirent jamais pendant toute la durée du siége ; mais ce feu, dirigé au hasard et sans aucun objet particulier en vue, occasiona peu de dommages. Le duc de Crillon, à qui Minorque venait de se rendre, prit, au commencement d'avril, le commandement du siége, qu'on parut décidé à pousser avec encore plus de vigueur. On commença en mai, à Algesiras, les batteries flottantes dont M. d'Arçon, ingénieur au service de France, avait donné le projet, et l'on répandit des grils dans la place, le long des batteries, pour les recevoir avec des boulets rouges.

Les Espagnols finirent leur grande parallèle de deux cent trente toises de long, dans laquelle ils employèrent un million six cents mille sacs de sable. Le 8 septembre, le duc de Crillon salua la place d'une décharge de cent soixante-dix pièces de grosse artillerie, tandis que les chaloupes canonnières la longeaient en la canonnant d'un

autre côté, sans que l'immense quantité de bombes et de boulets, dont le rocher fut long-temps couvert put assez endommager cette redoutable forteresse pour altérer un moment la sécurité de la garnison. Angleterre.

Ils continuaient leur feu pendant que la flotte combinée entrait le 12 dans la baie : jamais tant de forces ne s'étaient trouvées réunies contre une seule place : du côté de la mer quarante-sept vaisseaux de ligne, dix batteries flottantes portant depuis six jusqu'à vingt-un canons, en tout cent quarante-deux pièces de gros calibre ; une immense quantité de frégates, chebecs, bombardes, cutters, etc. ; du côté de terre, deux cents pièces de grosse artillerie, et une armée de près de quarante mille hommes. Gibraltar était défendu par à peine sept mille hommes effectifs.

Enfin le 13, vers les sept heures du matin, les batteries flottantes qu'on s'était à peine donné le temps de finir, et qu'on n'avait pas voulu éprouver, se mirent en marche de derrière le camp Mala, près le camp St.-Roch, et vinrent mouiller, vers neuf heures, le long de la ville. L'amiral, à quatre cent cinquante toises environ du bastion du roi, les autres à ses côtés, en

Angleterre. moins de dix minutes toutes furent à l'ancre; et elles répondirent, par un feu formidable, aux boulets, avec lesquels on les avait reçues : une pluie de bombes et de boulets inondait la place, et le général Elliot donnait ses ordres du bastion du roi qu'il ne quitta point; vers midi les bombardes et chaloupes canonnières tentèrent de venir seconder l'attaque des batteries flottantes, mais le vent qui avait changé ne le leur permit pas : les batteries résistaient aux boulets rouges dont on les couvrait; mais dans l'après midi plusieurs commencèrent à s'embrâser et parurent dans le plus grand désordre : le feu diminua le soir et ne tarda pas à cesser tout-à-fait. Des cris lamentables se firent entendre de toute part, ils demandaient du secours, qui n'étant pas à portée, ne put arriver que tard; vers minuit presque toutes étaient enflammées; au point du jour les bateaux de la place furent ramasser les malheureux qu'on y avait délaissés, et elles brulèrent où sautèrent successivement dans la journée. La garnison sauva trois cent cinquante-sept hommes. On a porté à environ deux mille la perte des Espagnols; celle de la place est presque incroyable, vu l'immense quantité de bombes et de boulets qu'on y

avait jetés ; il n'y eut qu'un officier et quinze hommes de tués, et cinq officiers et soixante trois hommes de blessés : on convient assez généralement que le plan de M. d'Arçon n'a été exécuté qu'à demi, et qu'on a manqué d'accord, si-non de bonne volonté. Angleterre.

Ainsi finit ce siége célèbre qui dura trois ans sept mois douze jours, et qui mérita à la garnison les remercimens du roi et du parlement, et au général Elliot, l'ordre du bain, que le général Bogd, lieutenant gouverneur, fut autorisé à lui donner, et qu'il reçut avec le plus grand appareil sur le bastion du roi, principal théâtre de ses exploits. Il avait montré pendant tout le cours du siége, une infatigable activité et la sobriété la plus grande, ne se nourrissant que de légumes qu'il faisait acheter au marché comme le dernier des soldats ; il parcourait la montagne sur un âne, un porte-voix à la main ; il ne quitta pas son logement habituel, où il avait fait faire trois petites cases de gros madriers, à l'épreuve de la bombe, une pour lui, une pour son aide-de-camp, et la troisième pour l'ingénieur du jour. Ce siége lui a fait une grande réputation, quoique Gibraltar fut peu difficile à défendre, et l'a conduit à la

Angleterre.

pairie sous le nom de lord Heathfield; mais son extrême sévérité, son amour pour tout ce qui tient à la pompe militaire, la parade, les exercices, et son indifférence pour les propriétés des habitans, lui ont entièrement aliéné l'esprit de tous ceux qui ont été sous ses ordres.

Ce siége a démontré l'extrême difficulté de bloquer Gibraltar par mer, et la difficulté encore plus grande de le prendre de vive force. Les Espagnols y procédèrent d'une manière extrêmement lente et incertaine, n'ayant aucun plan d'arrêté, aucun point particulier sur lequel diriger leur feu, et couvrant tout le rocher de bombes et de boulets, sans autre but apparent que de lasser la garnison et les habitans; les travaux immenses qu'on vient de faire pour escarper le rocher qui est près de la porte de terre, paraissent cependant indiquer la possibilité qu'il y avait eu de l'escalader en cet endroit, ce qu'ils ont rendu absolument impossible aujourd'hui; et les soins qu'on prend pour augmenter la force de la place se portant presque tous de ce côté, prouvent qu'il avait pu donner quelque inquiétude.

Ces différens ouvrages sont garnis de sept cents pièces environ de grosse artil-

lerie, canons, obusiers, mortiers, dont un creusé dans le roc vers le milieu de la montagne est plus remarquable par sa singularité que par son utilité. Un nombre presque incroyable de superbes chemins où peut passer la grosse artillerie, rendent extrêmement facile la communication de tous les postes et de tous les points. Angleterre.

Gibraltar ne peut être pris que par trahison ou par surprise. Un traité pourrait le faire repasser dans les mains des Espagnols, mais il est douteux que cela convînt à la France, parce qu'aussi long-temps que les Anglais en seront maîtres, l'alliance de l'Espagne lui est assurée, et parce qu'il serait dangereux pour le commerce de la Méditerranée que cette puissance possédât à l'entrée de cette mer, deux places aussi fortes que Gibraltar et Ceuta, qui pourraient la mettre à même d'imposer la loi à tout ce qui passerait le détroit.

Quoique brûlant, le climat de Gibraltar est sain et les chaleurs y sont tempérées tous les soirs par une brise de mer; l'hiver y est très-doux, rarement il neige; mais il y pleut alors habituellement: il y fait des vents affreux, il y tonne beaucoup: la pluie qui roule le long de la montagne forme des

Angleterre.

torrens si rapides et si violens, qu'on a été obligé de leur faire des lits à travers les fortifications. Il y a beaucoup de singes qui habitent une caverne inabordable, à l'est de la montagne, où on les aperçoit quelquefois en grand nombre ; on y trouve aussi quelques sangliers, et on y voit quelquefois des aigles et des vautours ; mais comme il est défendu de tirer, on n'en tue jamais.

La population de Gibraltar, sans la garnison, n'est guère que de deux mille ames, elle est composée de juifs, de génois, d'espagnols, de portugais et d'anglais ; ces derniers forment la plus petite partie ; il y a quelques commerçans, et plusieurs d'entr'eux ont le titre de consul de puissances étrangères ; le commerce de cette ville est peu de chose.

L'utilité de Gibraltar pour l'Angleterre est bien contestée, il lui fait un ennemi certain de l'espagne et a coûté, dit-on, à la nation anglaise 500,000 livres sterlings par an pendant la dernière guerre, et 20,000,000 sterlings depuis qu'il est en sa possession ; aussi a-t-il souvent été question de s'en défaire ; mais le ministère a toujours été retenu par l'importance que le peuple y attache.

VOYAGES
AU CENTRE DE L'EUROPE.

Voyage de WILLIAM COXE, en Suisse ou en Helvétie.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Précis historique sur la Suisse. — Arrivée de Coxe à Schaffouse. — Situation de cette ville. — Loi somptuaire. — Pont sur le Rhin digne d'admiration. — Cataracte de Lauffen. — Constance. — Lac de ce nom. — Abbaye de Saint-Gall. — Canton d'Appenzel. — Lac de Walestadt. — Canton de Glarus. — Pont singulier sur la Limmat. — Réflexions sur les états démocratiques.

Suisse.

LA célébrité de la Suisse, aussi remarquable par les particularités de ses divers gouvernemens, que par les merveilles que la nature lui a prodiguées, ne pourrait

Suisse.

manquer de piquer la curiosité de l'homme même qui en serait le moins susceptible. J'ose donc espérer qu'on verra d'un œil favorable, avant d'en lire la description, cette esquisse de l'histoire d'un peuple dont rien n'est indifférent, puisqu'il est sans doute le plus heureux de la terre, et le plus digne de l'être, et c'est sur lui qu'on doit arrêter ses regards, quand on veut connaître le plus vertueux et le plus sage.

Pendant que Gênes perdait son indépendance avec l'empire de la mer dans le treizième siècle; que Venise voyait ses nobles fouler aux pieds les droits du peuple, et s'arroger la plus absolue souveraineté; que l'admiration de Florence pour les Médicis, préparait les chaînes dont cette famille devait les charger un jour ; un peuple obscur et pauvre recouvre et conserve la véritable liberté.

La Suisse est un amas de montagnes entrecoupées par des vallons agréables, où sont des lacs poissonneux et des pâturages couverts de troupeaux: là, depuis vingt siècles, habite un peuple simple, bienfaisant, brave, ennemi du faste, ami du travail, ne cherchant point d'esclaves, et ne voulant point de maîtres. Depuis le re-

nouvellement de l'empire d'Occident, cette nation faisait partie du corps germanique, non en sujette, mais en alliée ; qui reconnaissait dans l'empereur plutôt un protecteur qu'un souverain. Le contre-coup du désordre général causé par les malheurs de la maison de Souabe, s'était fait sentir chez ce peuple ; les nobles et quelques prélats, animés par l'exemple des seigneurs allemands, s'étaient emparés des châteaux, et avaient tenté d'opprimer la liberté ; mais ce peuple généreux, indigné du joug, l'avait brisé avec fureur, et l'avait teint du sang de ses tyrans. Rodolphe de Habsbourg, dont il avait imploré l'assistance, ayant puissamment secondé ses efforts, la reconnaissance des Suisses avait déclaré ce prince l'*avoué*, le protecteur, et en quelque façon, le chef du pays : on lui avait même accordé le droit d'envoyer dans les villes différentes, des résidens qui présidaient aux assemblées, et qui pouvaient les éclairer de leurs conseils. Le sage Rodolphe n'avait point abusé de cette flatteuse prérogative ; mais le désir si naturel d'étendre son pouvoir, séduisant son fils Albert I.er, cet empereur avait voulu avoir des sujets dans les Suisses, et ne pouvant les engager à se prêter à ses

Suisse.

Suisse.

vues, il avait profité des circonstances pour en faire des esclaves. Les ministres de ce prince étaient devenus non-seulement des gouverneurs, mais des tyrans qui foulaient aux pieds les lois du pays et celles de la nature ; jamais un peuple généreux n'est éloigné de la liberté, quand l'esclavage est devenu extrême ; il y touche, lorsque le mépris se joint à l'oppression. Grisler, gouverneur d'Uri, fait mettre au milieu de la place publique du principal bourg de ce canton, une longue perche surmontée d'un bonnet avec lequel il a paru dans un jour de cérémonie : il ordonne que tous ceux qui passeront devant ce Bonnet le salueront, et il prononce la peine de mort contre ceux qui refuseraient d'obéir. Guillaume Tell, citoyen rempli de vertu et de cette noble fierté qu'elle inspire, dédaigne de se soumettre à cette bizarre ordonnance : pris par les gardes du gouverneur, conduit à son tribunal, il est condamné au supplice, et touche au moment de le subir, lorsqu'on avertit Grisler que cet homme est le plus habile du pays pour tirer de l'arc. Grisler veut aussitôt essayer son adresse ; il envoie chercher le fils du bourgeois, fait mettre cet enfant au milieu de la place publique,

avec une pomme sur la tête, et ordonne à Tell, d'abattre le fruit. Tell se récrie à cette proposition, et demande la mort la plus cruelle, qu'il préfère à un si horrible essai. Grisler lui répond que s'il refuse d'obéir ou s'il manque son coup, il va le faire pendre avec son fils: l'infortuné père, le désespoir dans le cœur, va chercher ses armes, tire et abat heureusement la pomme. On le présente au gouverneur qui le loue sur son habilité et lui donne sa grâce; mais apercevant une flèche que cet homme tenait cachée sous son habit, Grisler lui demande à quel dessein il a apporté ce second trait; *tyran*, lui répond Tell, *c'était pour te percer le cœur, si j'eusse tué mon fils.* L'indigation saisit une multitude immense accourue à ce spectacle, et les cris élevés de toutes parts effrayent le gouverneur qui n'ose frapper la victime: il se contente de garder le bourgeois dans les chaînes, résolu de le conduire dans un château où il pourra l'immoler sans rien craindre. Tell, pendant que Grisler le mène au supplice, trouve le secret de briser ses chaînes, et de percer le tyran avec ce même arc qui avait pensé être si fatal à son propre sang, puis il se sauve dans un canton voisin, où

Suisse.

Suisse.

il anime les peuples contre les oppresseurs; par le tableau de leurs injustices, et par l'image de ses malheurs. Tandis que la voix de Tell dispose les esprits à la vengeance, *Vernet Stanfaches*, du canton de Schwits, *Gauthier Furts*, du canton d'Uri, et *Arnaud* de *Melchtall*, de celui d'Undervald, concertent les moyens de faire revivre la liberté : ils gagnent, chacun dans leurs bourgs, les hommes qu'ils voient les mieux disposés à les seconder, et conviennent que le premier jour de janvier les conjurés, prenant le prétexte de rendre leurs hommages aux gouverneurs, entreront dans les châteaux, feront main-basse sur la garnison et se rendront maîtres de ces places : le plus profond secret couvre ce dessein, et la plus intrépide valeur l'exécute : les gouverneurs sont égorgés, les Autrichiens chassés, leurs ministres proscrits et les monumens de la tyrannie renversés de fond en comble : aussitôt les trois cantons forment une confédération solemnelle, où tous les habitans, jusqu'aux femmes et aux enfans, jurent de verser jusqu'a la dernière goutte de leur sang, pour retenir le bien précieux qu'ils viennent de recouvrer. Toutes les forces de la

maison d'Autriche échouent contre leur courage, et treize cents paysans qui cernent à Morgatten, vingt mille Autrichiens conduits par leur duc Leopold, assurent pour jamais la liberté de la patrie. Un succès si étonnant animant les bourgs voisins, ils s'empressent de se lier avec les premiers : dans l'espace d'un demi-siècle, la plupart des cantons réunis dans la même association, forment sous le nom de *Suisses*, une république respectable, que le corps germanique est forcé de reconnaître comme indépendante : ce peuple, ignoré jusqu'alors, prend avec la liberté une nouvelle existence. Les princes de la maison d'Autriche qui viennent les combattre avec toute leur puissances, toujours repoussés, toujours battus, se voient attaqués à leur tour, et sont obligés de renoncer publiquement à toute autorité sur eux. Le concile de Bâle trouve en eux des protecteurs, qui écartent Louis XI venu pour le dissiper. Les ducs de Lorraine y voient des alliés fidèles qui les protègent contre un ennemi aussi puissant que dangereux ; le dernier duc de Bourgogne, si belliqueux, si brave, qui commande à tant d'Etats, et qui marche contre ce peuple avec toutes ses forces, vaincu

Suisse.

Suisse. dans trois batailles rangées, reçoit dans la dernière une mort qui éteint sa maison. Des succès si prodigieux rendent la Suisse redoutable, et depuis ce temps tous les souverains ambitionnent d'avoir des soldats nés dans leur sein : c'est ainsi que s'élève cette nation, qui depuis quatre siècles, conserve son indépendance au milieu des puissances formidables dont elle est entourée; elle n'a point d'or, point de forteresses, peu de politique, nul commerce et une médiocre industrie; mais elle a pour défense ses montagnes qui l'environnent de toutes parts, sa pauvreté qui tente peu les tyrans, une population prodigieuse qu'elle doit à la sainteté de ses mœurs, une grande union, une merveilleuse vigilance, des corps endurcis au travail, des mains accoutumées dès l'enfance à manier les armes, des cœurs généreux, et une horreur invincible pour l'esclavage. On ne peut songer à l'attachement de ces bons Suisses pour le pays le plus rude de la terre, sans se rappeler ce beau passage du *voyageur de Goldschmith* : « Il chérit l'humble toit « qui s'ympatise avec son cœur; il chérit « ce rocher sourcilleux qui s'élève jus- « qu'au séjour des orages : le fracas des

« torrens et le mugissement des tempêtes
« ne font que l'attacher d'avantage à sa
« montueuse patrie : tel, un enfant, lors-
« qu'un bruit effrayant l'inquiète, se presse
« contre le sein de sa mère, s'y cache, y
« cherche son refuge. »

Suisse.

La Suisse, le pays de Schwitz, ne comprenait originairement que les trois cantons d'Uri, Schwitz et Underwald ; mais ensuite, ce nom est devenu celui de toute l'Helvétie, soit que le canton de Schwitz, en jouant le principal rôle dans la révolution de 1308, et à la bataille de Morgatten en ait acquis le droit de donner son nom à tout le pays, soit que les Autrichiens aient autrefois confondu, sous une dénomination commune, tous ceux qui habitaient les montagnes dont Schwitz était pour eux le centre. Quoi qu'il en soit, la Suisse a été l'écueil contre lequel toutes les forces de la maison d'Autriche se sont brisées pendant un siècle entier. Ses ducs aveuglés par le ressentiment qu'ils conservaient contre leurs anciens sujets, et animés du désir de recouvrer cette magnifique portion de leurs domaines, se mirent en personne à la tête de nombreuses armées, pour subjuguer une nation dont le génie était indomptable, et

Suisse.

pénétrer dans un pays dont l'entrée pouvait être défendue par une poignée d'hommes contre des légions entières. Pendant cette période, la maison d'Autriche négligea des occasions favorables de s'agrandir ailleurs, et dans son entêtement, elle détourna les yeux de ce qui lui était facile, pour s'épuiser contre tout ce qui était au-dessus de ses forces. La suite de cette erreur politique fut une suite non interrompue de défaites achetées par de prodigieuses dépenses, et par la destruction de la meilleure milice de l'empire, jusqu'à ce qu'enfin cette famille ouvrant les yeux sur ses pertes, abandonna de lassitude, un vain projet qui lui avait coûté tant de trésors et tant de sang. Plusieurs empereurs de cette maioon firent même différentes alliances avec les cantons suisses; mais ce ne fut qu'à la paix de Westphalie, que leur indépendance fut entièrement et irrévocablement reconnue par Ferdinand III et tout l'empire.

A compter de l'origine de la confédération helvétique, les différens cantons ne furent que successivement admis à l'alliance, jusqu'à ce qu'enfin l'accession de celui d'Appenzel acheva, pour ainsi-dire, de fermer la ligue. Pendant les périodes des tems qui s'écoulèrent entre

ces diverses admissions, plusieurs des républiques qui sont devenues membres de la confédération, n'étaient encore qu'alliées de quelques cantons particuliers. Telle était la condition de Fribourg et de Soleure, lorsqu'à la fin de la guerre entre les Suisses et Charles le Hardi, ces villes s'allièrent avec Zuric, Berne et Lucerne, et demandèrent à être admises dans la confédération : cette alliance parut aux cinq autres cantons une infraction à leurs anciens traités ; ils refusèrent d'y souscrire. La dispute s'échauffa, et les hostilités allaient s'ensuivre, lorsqu'un habitant de l'Undervald parvint seul à opérer la réconciliation, et à sauver sa patrie des horreurs de la guerre civile.

Suisse.

Le nom de cet homme célèbre était *Nicolas de Flue*. Il avait autrefois rempli l'office de *Landamman* du canton d'Undervald, et avait mérité dans cette place la reconnaissance et la vénération de ses concitoyens: mais bientôt après il abandonna subitement le monde, se fit hermite, et se livra tout entier aux pratiques les plus austères de cet état. Cependant le bruit des dissentions civiles qui menaçaient les confédérés d'une fatale rupture, n'eut pas plutôt pénétré dans sa solitude, que l'amour de la patrie

Suisse.

l'emporta sur les devoirs qu'il s'était imposés, et qu'il quitta sa retraite pour exercer de nouveau sur le théâtre du monde, des vertus plus actives. On vit paraître cet homme extraordinaire au milieu des députés assemblés à *Stanz*. Il leur peignit avec des couleurs si vives les suites funestes de leur division, son éloquence eut sur eux un tel ascendant, qu'ils le prirent pour arbitre de leur différend. L'effet de sa médiation fut un accommodement qui termina à l'amiable les démêlés qui s'étaient élevés entre les membres de la confédération, et en vertu duquel Fribourg et Soleure furent admis à la ligue. Alors les huit anciens cantons firent entre eux cette convention connue sous le nom de *Stanz*, par laquelle ils fixèrent irrévocablement les rapports de leur union, et la protection mutuelle qu'ils se doivent. Les conditions restrictives auxquelles Fribourg et Soleure souscrivirent lors de leur admission, et la convention dont je viens de parler, sont regardées par les plus judicieux historiens de la Suisse, comme la base réelle de l'union fédérative qui joint les différens membres de cet état célèbre. L'accession subséquente des trois cantons, de Bâle, Schaffouse et Appenzel,

n'y a rien changé, puisque ces trois cantons se sont soumis aux restrictions précédemment acceptées par ceux de Fribourg et de Soleure. Suisse.

Tel est le précis historique d'un pays et d'un peuple dont le voyage de William Coxe nous offre un tableau si intéressant. Il y entra par la ville de Schaffouse.

J'éprouve un plaisir nouveau, écrit-il, je respire l'air de la liberté. Tous les visages portent ici le caractère de la satisfaction : la netteté des maisons, et la propreté du peuple annoncent d'une manière frappante une nation aisée, et l'on ne peut s'empêcher de voir dans les manières, dans le maintien, dans l'habillement même de ces heureux républicains, des traits caractéristiques et fortement dessinés qui les distinguent de leurs voisins.

La ville, située sur le rivage septentrionale du Rhin, est propre et passablement bien bâtie. Elle est la capitale du canton, et doit son origine à la cataracte de *Lauffen* qui interrompt la navigation du fleuve qui baigne ses murs.

Son canton est le moins étendu des treize cantons. Il n'a que cinq lieues de long sur trois de large. Sa population monte, dit-

Suisse.

on, à vingt-cinq mille ames dont la capitale contient environ six mille.

Les lois somptuaires sont en vigueur ici comme dans la plus grande partie de la Suisse ; elles sont si rigoureuses, que la danse même n'est permise que dans certaines ocasions : les soieries, les dentelles, le galon et tous les objets quelconques de luxe sont également prohibés ; la coiffure des dames n'échappe point à la loi, elle est réglée par ses organes. Mais il est un objet plus important et sur lequel les ordonnances sont de la plus stricte sévérité, c'est le jeu. Tous les jeux de hasard sont absolument défendus, et les jeux de commerce qui peuvent entraîner une perte qui excède six florins, exposent les joueurs à une amende considérable : excellent réglement, qui toujours exécuté à la rigueur, n'a pas le sort qu'ont dans notre patrie les plus sages institutions.

Le plus considérable objet d'exportation de ce canton est le vin, qui y croît en abondance et qui va payer en Souabe le grain qui manque à la consommation de la république. La ville a quelques munufactures peu considérables de toiles, d'étoffes de

coton et de soieries. Son commerce d'ailleurs est dans un état très-florissant. Suisse

C'est donner une idée de la sécurité des Suisses en disant que Schaffouse, ville frontière n'a point de garnison, et que ses fortifications ne méritent pas ce nom. Les bourgeois montent alternativement la garde; et le peuple du canton est classé en compagnies de milice, qui étant exercées tous les ans, sont toujours prêtes à prendre les armes pour la défense de leur patrie.

Avant de quitter Schaffouse, je ne puis me dispenser de parler avec quelques détails d'un pont sur le Rhin digne de l'admiration des étrangers par la beauté et la singularité de sa structure. Le fleuve, coulant avec une extrême rapidité sur un fond de sable, avait entraîné, en peu de temps, plusieurs ponts de pierre de la plus solide construction, quand un simple charpentier du canton d'*Appenzel* proposa d'en jeter un de bois qui enjamberait d'une seule arche les deux rives, distantes de près de trois cents pieds. Les magistrats exigèrent qu'il fut coupé en deux arches, et voulurent que l'on employât une pile intermédiaire que le Rhin avait respectée en entraînant le vieux pont. L'architecte obligé d'obéir,

Suisse.

a cependant, dit-on, éludé l'ordre en construisant cet étonnant édifice, de manière que la pile ne porte absolument rien, et son ouvrage également solide sans elle en aurait été beaucoup plus beau.

Imaginez un pont couvert, coiffé d'un toit et à parois fermées : ajoutez à cette idée celle d'un trottoir absolument de niveau dans toute sa longueur, qui n'est point supporté par l'arche, mais placé et suspendu au-dessous. La pile n'est ni à une distance égale des deux *culées*, ni en ligne droite avec elles : le pont forme au-dessus de cette pile un angle très-obtus, dont le sommet éloigné de huit pieds de la direction des *culées*, dérive du côté du courant du fleuve. La longueur entière de l'édifice a trois cent soixante-quatre pieds. Vu d'une certaine distance, il présente deux arches d'une étonnante ouverture, dont l'aspect est on ne saurait plus frappant. L'homme le moins lourd passant sur ce pont, le sent trembler sous ses pas, tandis que les chariots les plus chargés y roulent sans le moindre danger ; et quoiqu'alors le pont semble devoir s'écraser sous le poids, on ne s'aperçoit point que cet ébranlement lui cause aucun dommage. On le compare avec raison

raison à une corde bien tendue qui frémit et cède à la moindre pression, mais qui aussitôt que son action à cessé, reprend sa première tension. Suisse.

Au moyen d'un escalier placé contre la pile, je suis descendu sous le pont pour en considérer la partie intérieure, et malgré mon ignorance en architecture, j'ai été frappé de l'élégante simplicité de sa structure; mais je suis hors d'état de juger si cette pile porte sa part ou nom du fardeau. Le plus grand nombre des connaisseurs pense qu'elle ne soutient rien.

Étonné de la grandeur du plan de cet édifice et de la hardiesse de sa construction, on ne peut imaginer comment un homme ignorant en mathématiques, sans étude quelconque, sans la moindre théorie de la mécanique; enfin, comment un simple charpentier a pu le concevoir et l'exécuter. Cet homme étonnant, obscur, habitant de *Tuffen*, petit village du canton d'Appenzel, se nommait Ulric *Grubenmann.* Doué par la nature des talens les plus extraordinaires, et guidé par son génie dans la pratique de son art, il s'éleva tout seul à la perfection, et l'on doit le mettre au rang des plus ingénieux architectes de

Suisse.

son siècle. Il a fini en moins de trois ans ce pont qui a coûté quatre-vingt-dix mille florins à la ville de Schaffouse.

Ce matin nous sommes montés à cheval pour aller voir la chute du Rhin, éloignée de Schaffouse d'une petite lieue. La route serpente sur les collines qui forment les rives du fleuve, et du haut desquelles nous distinguions la ville et le château sous des aspects très-pittoresques. Les environs en sont magnifiques, et le Rhin se promène majestueusement au fond de la vallée.

Nous quittâmes nos chevaux à Laufen, et ayant atteint à pied un sommet suspendu sur le Rhin, nous vîmes perpendiculairement au-dessous de nous, la cataracte formée par le fleuve entier qui tombe du haut des rochers avec une vitesse et une impétuosité effrayante. Nous descendîmes ensuite jusqu'à un lieu situé au-dessous du niveau du lit supérieur du fleuve : là nous étions si près de la chute, que j'aurais cru pouvoir la toucher de la main. Un léger échafaudage jeté en avant dans le milieu même de la vapeur de cette épouvantable cataracte, la présente dans son aspect le plus magnifique ; une mer d'écume précipitée avec un fracas de tonnerre, une nuée d'eau réduite

en poussière lancée en tous sens à une énorme distance, tout enfin surpasse l'idée que l'imagination la plus vive pourrait se former dans ses rêves les plus exaltés, et la moindre partie de ce tableau sublime est au-dessus de toute description. Suisse.

Après avoir longtemps contemplé dans le silence et le recueillement de l'admiration, l'effrayante magnificence de ce paysage, nous descendîmes au-dessous de la cascade et traversâmes en bateau le fleuve qui, longtemps après sa chute est extrêmement agité. Je n'avais encore vu la cataracte qu'obliquement : le tableau commença à s'étendre par degrés, et à me présenter un nouvel aspect dont j'eus le temps de jouir à loisir sur la rive opposée. Là, m'étant assis à une distance favorable de la chute, je pus détailler les objets les plus frappans qui en accompagnaient la vue : du côté par lequel nous étions descendus, un château bâti sur la cime du rocher et suspendu au bord du précipice, domine le fleuve ; près de lui, on distingue une église et quelques maisons ; du côté où j'étais, une rangée de cabanes bordait la cascade derrière laquelle l'horizon se termine par des collines qui s'élèvent insensiblement, couvertes de

Suisse.

vignes ou de forêts. L'une d'elles est couronnée par un joli hameau entouré d'arbres fruitiers : la grande masse d'eau que forme la cataracte, semble sortir de ces collines, et les deux rochers qui la partagent au lieu même de sa chute, élèvent fièrement au-dessus de son tumulte leur tête couverte de jeunes arbrisseaux. La couleur du Rhin est extrêmement belle, c'est un vert d'eau transparent varié de mille manières, et dont les teintes sont agréablement coupées par la blancheur de l'écume. Une fonderie, établie au bord de l'eau, forme encore un aspect agréable.

Le fleuve s'élargit considérablement et forme un vaste bassin après cette chute, dont la largeur, autant que je l'ai pu juger à la simple vue, me paraît être d'environ deux cents cinquante pieds; quant à sa hauteur perpendiculaire, elle a été déterminée très-diversement par les voyageurs; plusieurs la portent à cent pieds: je crois qu'en l'estimant à la moitié, je serai plus près de la vérité. Quoi qu'il en soit, je demeurai long-temps dans une admiration muette devant ce manifique objet, et ne pus me résoudre que fort tard à repasser le Rhin, pour rentrer à Schaffouse.

Nous quittâmes cette ville le 24 juillet, et ayant passé le Rhin, nous arrivâmes à *Stein*, par un chemin que côtoie continuellement le fleuve: là, nous nous embarquâmes pour Constance: un vent frais nous mena en peu de temps à l'île de *Reichenau*: cette île, qui appartient aux treize cantons, a environ un mille de large et trois fois autant de long; seize cents habitans, tous catholiques composent sa population: elle a une abbaye de bénédictins; le supérieur nous reçut très-honnêtement, et nous fit voir toutes les curiosités et les reliques du couvent, parmi lesquelles j'ai remarqué une dent gâtée de Charles Legros: on me montra ensuite une prétendue émeraude, d'une prodigieuse grandeur; qu'on juge par ses dimensions si c'est une émeraude: elle a quatre côtés inégaux, dont le plus petit n'a pas moins de neuf pouces, et dont le plus long, a près de deux pieds: son épaisseur est d'un pouce, et son poids équivaut à vingt-neuf livres; le supérieur du couvent l'estime cinquante mille florins, mais ce prix se réduisit à bien peu, si, comme je le présume, cette émeraude n'était autre chose qu'un *Spath-Fluor*, transparent d'un assez beau vert.

Suisse.

Suisse.

Vers le soir, nous arrivâmes à Constance : sa situation sur le Rhin entre deux lacs, est vraiment délicieuse; mais je fus frappé de l'air désert d'une ville dont le commerce a jadis été si florissant, et qui a tenu si long-temps une place distinguée dans les annales de l'histoire : un morne silence habite son enceinte; l'herbe croît dans les rues principales; en effet, elle porte les marques d'une entière dépopulation. Le nombre de ses habitans est en effet réduit à moins de trois mille.

Nous avons été visiter la salle du concile de 1415, et nous avons eu l'honneur de nous asseoir sur les siéges qu'ont occupé le pape Jean XXIII et l'empereur Sigismond, si toutefois il y a de l'honneur à avoir quelque chose de commun avec un ecclésiastique turbulent et un souverain parjure.

Du haut de la cathédrale on a une très-belle vue de la ville, qui n'a pas un tiers de son ancienne étendue : au tour d'elle on découvre les deux lacs entiers, et l'horizon borné par les montagnes entassées du Tyrol, dont les sommets aigus sont couverts de neiges éternelles.

Le lac supérieur a environ quinze lieues de long sur six lieues dans sa plus grande

largeur : c'est l'une des respectables bornes de la Suisse qu'il sépare de l'Allemagne : ses bords, en s'élevant insensiblement, forment de charmantes collines; à gauche, on voit la Souabe; à droite, la Turgovie : tout l'espace qu'on découvre est semé de villes, de villages et demonastères : la forme du lac approche de l'ovale, et sa couleur est un beau vert : ce lac augmente considérablement en été, à cause de la fonte des neiges; il abonde en poissons de toute espèce. Suisse.

En partant de Constance, nous abordâmes à *Roshach*, petite ville des Etats de l'abbé de St.-Gall : elle est agréablement située : de Roshach nous allâmes à St.-Gall, dont le territoire propre n'a pas une lieue et demie de tour, et ne contient pas deux mille habitans, tandis que la ville en contient sept mille : tout est ici actif et vivant, tout annonce l'industrie et contraste avec la morne solitude de Constance.

La ville de St.-Gall doit son état florissant à l'incroyable industrie de ses habitans et à son commerce mis en activité par ses manufactures de toiles, de mousselines, de broderie. Je n'ai pas été peu étonné de trouver dans une ville aussi marchande, les sciences cultivées et les lettres dans la

Suisse. plus grande estime : j'ai remarqué dans sa bibliothèque treize volumes in-folio de lettres originales, parties adressées aux premiers réformateurs Suisses et Allemands, partie écrite par eux-mêmes. Luther finit une de ses lettres à Melanethon, par ce vers :

Pestis eram vivus, moriens ero, mors tua, papa.

Ces lettres pourraient sans doute jeter un nouveau jour sur l'histoire de la révolution. Cette bibliothèque a été autrefois très-riche en manuscrits curieux ; mais les évêques du concile de Constance en ont emprunté beaucoup, et ne les ont jamais rendus.

Il ne sera point hors de propos qu'au sujet de l'abbaye de St.-Gall, je parle du canton d'Appenzel, qui autrefois lui appartenait : dans tout ce canton, il n'y a pas une seule ville fermée. On y rencontre quelques amas de maisons un peu considérables, que l'on nomme bourgs, et un petit nombre de villages ; tout le pays au reste, si l'on en excepte les roches entièrement arides, est tellement semé de cabanes de bergers qu'il forme un village continu : ces cabanes présentent le plus riant aspect imaginable : chacune d'elles a son petit territoire, composé d'un ou d'eux arpens d'excellentes prairies, qui souvent sont environnées

d'arbres ; le pays abonde en bois, les montagnes sont couvertes de superbes forêts, et la terre est si souvent abreuvée d'eau, que nous ne pouvions faire deux cents pas sans rencontrer une source jaillissante à nos pieds, où quelque torrent qui se précipitait du haut des rochers. Suisse.

Dans notre petit voyage de St.-Gall à Appenzel, nous sommes entrés dans plusieurs maisons : elles sont toutes construites en bois, très-commodes, et d'une telle propreté, que je n'ai pu m'empêcher de remarquer l'attention que ce peuple donne à cet important article. La chaîne continue de ces montagnes fertiles, si richement ornées de forêts et si agréablement parsemées de hameaux, est partout le fond du paysage : on croirait que ces hameaux appartiennent à autant de tribus indépendantes les unes des autres; mais liées par un intérêt social et réunies pour les grandes considérations de la législation et la défense de la liberté commune.

La plus grande partie de ce peuple a conservé la simplicité originelle de la vie pastorale : j'ai rencontré plusieurs vieillards à longues barbes qui me représentaient les vieux patriarches.

Suisse.

Près d'Appenzel nous avons rencontré un vieillard vénérable dont les cheveux blancs couvraient les épaules ; il demanda d'un ton d'autorité, mais cependant avec beaucoup d'honnêteté, qui nous étions : nous fîmes la même question à son sujet, et notre guide nous apprit qu'il était le *Landamman*, le chef de la république. Heureux peuple qui trouve dans la nature de son pays et dans la constitution de son gouvernement, deux barrières impénétrables à opposer au luxe.

A notre départ d'Appenzel nous descendîmes dans le *Rheintal* ou *vallée du Rhin*: le Rheintal est un bailliage appartenant à l'Appenzel et aux huit anciens cantons qui alternativement y envoient un bailli : le peuple en est industrieux ; les deux religions y sont également dominantes, mais les protestans sont en plus grand nombre. De là nous avons gagné Walestadt: cette ville doit son existence à sa situation, qui en fait le passage de toutes les marchandises d'Allemagne qui vont en Italie par la route des Grisons : en raison de cette communication, elle est très-fréquentée par les négocians Italiens, et leur langue est devenue familière à ses habitans.

Le lac de Walestadt a environ seize milles de long et deux de large : il est entièrement encaissé entre des montagnes d'une extrême hauteur ; la vue de ce lac est la plus sauvage et la plus pittoresque dont ont puisse se faire l'idée : les tableaux les plus superbes et les plus romanesques se succèdent sans interruption. Du côté de Glarus, les montagnes qui le bordent sont en grande partie cultivées, couvertes de bois, parsemées de prairies, de cabancs, d'églises, et de petits villages : les Hautes Alpes s'élèvent derrière elles, couronnées de leurs neiges éternelles : de l'autre côté, un mur de roches perpendiculaires, inaccessibles, qui présentent à nu leurs formes rondes et fièrement taillées, lui sert de rivage : quelques coins de terres cultivées, jetées çà et là entre ces roches décharnées, sont suspendus aux bords du même lac, formant un contraste frappant avec la stérilité qui les environne ; des torrens sans nombre alimentés par la fonte des neiges, échappent à ces rochers et tombent d'une hauteur considérable en cascades, dont les figures sont variées à l'infini : le lac est très-profond ; ses eaux sont d'une l'impidité et

Suisse.

Suisse.

d'une fraîcheur singulières; on nous dit qu'il ne gelait jamais.

Notre route nous conduisit à Glarus : ce canton est entièrement enfermé dans les Alpes, excepté vers le nord, et là, son entrée n'est qu'une étroite ouverture resserrée d'un côté par les montagnes qui le séparent du canton de Schwitz, et de l'autre par le lac de Walestadt : le canton entier, à compter des bords de la Linth, qui cotoie sa principale entrée, jusqu'au fond de ses montagnes, peut avoir trente milles de long, et forme une vallée qui se retrécissant rapidement, n'a guère plus d'une portée de mousquet dans le lieu où se trouve le bourg de Glarus : c'est une chaîne de rocs épouvantables absolument perpendiculaires, d'une hauteur prodigieuse et qui s'approchent de si près, que l'on peut dire que le soleil se couche à quatre heures pour la vallée qu'ils ombragent : de ces effrayantes murailles tombent une multitude de cascades; une surtout, attira notre attention, c'est un torrent qui s'échappant du milieu d'une forêt suspendue au sommet d'une montagne, se précipite le long de ses flancs escarpés et se disperse en écume : enchanté de toutes ces merveilles,

je ne pouvais m'empêcher de m'arrêter à tous momens pour les contempler, et notre guide n'imaginant pas à ces pauses d'autre raison que la paresse de ma monture, ne manquait jamais de frapper le pauvre animal. Je ne pouvais m'expliquer en allemand, il fut très-long-temps à comprendre par mes signes qu'il ne dépendait pas de mon cheval d'aller plus vite, et qu'il ne faisait que m'obéir en me permettant de considérer à loisir ce qui m'environnait. Suisse.

Après avoir passé plusieurs fois la Limmat qui roule dans la vallée avec la violence d'un torrent, nous arrivâmes à un amphithéâtre de montagnes qui termine la plaine; nous quittâmes donc la vallée et nous montâmes par un sentier très-roide et très-âpre, à travers une épaisse et sauvage forêt de hêtres et de pins : après une heure de marche, nous arrivâmes au *Panten-Bruch*, pont singulier, que franchit une cataracte de la Limmat. Ce torrent, échappé à un glacier, forme une première cascade et tombe de la montagne avec un fracas épouvantable; delà s'élançant vers le pont, il se fraye dans les rochers un passage souterrain, et s'y perd pour reparaître bientôt, roulant avec une impétuosité nouvelle. Le pont est une

Suisse.

arche de pierre de soixante-dix pieds d'ouverture, suspendue au-dessus d'un précipice de plus de trois cents pieds de profondeur : il sert de communication d'une partie des Alpes à l'autre, et de passage au bétail qui les habite pendant l'été : à peine l'eûmes nous passé que quelques chèvres viennent en boudissant au-devant de nous, comme pour nous faire les honneurs de leur frayant séjour. Ces montagnes sont couvertes d'une innombrable quantité de plantes peu communes ailleurs, et de leurs fleurs délicieusement parfumées. Du haut du pont, appuyé sur son parapet, j'essayai plusieurs fois de regarder dans le précipice, mais sa profondeur m'étourdissait et ferait tourner la tête la plus assurée.

Après avoir admiré quelque temps la sublime horreur de ce lieu, nous reprîmes le chemin de la vallée, où nous fîmes un excellent repas avec du pain très-bon, du miel, du beurre et du lait, qui nous furent fournis dans une cabane voisine. On pense bien que le lait et le beure sont délicieux dans un pays dont toute la surface est couverte de pâturages, et l'on sait que le miel est exquis dans les contrées montueuses : rien ne me paraît plus intéressant

que l'intérieur d'une cabane Suisse. Toutes celles dans lesquelles je suis entré, offrent la plus satisfaisante apparence de propreté, d'aisance et de simplicité, et l'on ne peut se défendre à leur vue de la douce conviction que le bonheur habite sous leur toit. Suisse.

Si je n'avais pas vu ces petits Etats démocratiques, je ne pourrais me faire une idée de l'égalité parfaite qui règne chez ce peuple : toutes les maisons, quel que soit le propriétaire, sont bâties en bois, vastes, solides, bien closes et couvertes de longs toits, qui descendent fort bas, et pendent en saillie bien au-delà de l'alignement des fondations. Cette structure particulière, dont l'objet est d'éloigner la neige du corps du bâtiment, leur donne une apparence singulière, et qui s'sympathise au mieux avec la sauvage beauté du pays. Dans les bourgs même, les maisons des habitans les plus riches, sont bâties avec les mêmes matériaux, et ne diffèrent de toutes que par leur grandeur.

Si l'on regarde comme le meilleur des gouvernemens, celui qui assure la plus grande portion de bonheur à la plus grande partie d'une société d'hommes, il est incontestable que celui de ces petits Etats,

Suisse.

nonobstant les inconvéniens qui tiennent à l'essence de la constitution démocratique, doit réunir tous les suffrages; la liberté de tous les individus, l'indépendance la plus absolue, l'exemption totale des taxes arbitraires, sont des avantages inestimables, et qui compensent bien le manque d'un degré de plus de civilisation, et la privation de quelques raffinemens de jouissance dus à l'opulence et au luxe. Il faut cependant avouer que cette espèce de démocratie parfaite ne peut être naturalisée que dans ces petites républiques, et dans cet ordre de société où il n'existe pas un homme assez riche pour gagner par ses largesses un certain ascendant sur le peuple, et dans lequel une faute commise par l'administration ne peut être qu'une erreur du jugement et jamais un crime du cœur. Quant celui-ci se corrompt le mal est incurable, parce que les lois ne peuvent rien sur les cœurs; dans la démocratie, la machine du gouvernement est, je le sais, embarrassée par la multitude des roues qu'il faut employer pour la mettre en mouvement; mais il n'est point nécessaire ici que les mouvemens soient prompts et les moyens expéditifs; on ne craint rien des invasions extérieures,

extérieures, le peuple n'a rien à défendre et rien à disputer ; l'esprit des conquêtes ne l'a point gagné, et sa politique se borne à maintenir son indépendance et protéger la liberté publique. Suisse.

La police de la Suisse est généralement excellente, et dans les cantons démocratiques même, la liberté ne dégénère jamais en licence, si ce n'est peut-être dans le moment de l'assemblée générale : il est impossible alors, de prévenir entièrement la confusion qui naît d'une assemblée où toute distinction de personnes et de dignités disparait, où le dernier paysan se considère comme l'égal du premier magistrat.

CHAPITRE II.

Pélerinage d'Einsicdlen. — Rapperschwil. — Canton et ville de Zuric. — Eloge de Zuingle, de Gessner et de Lavater. — Canton de Zug. — Lucerne.

Suisse.

Il n'était pas possible de traverser cette partie de la Suisse, sans faire un pélerinage à *Einsicdlen*, et payer un tribut de respect à sa célèbre image, objet de la dévotion des catholiques. *Einsicdlen*, ou Notre-Dame-des-Hermites, est une riche et magnifique abbaye de bénédictins, située dans le canton de Schwits, et qui doit son lustre à la vierge miraculeuse qu'elle possède. Ces fables ridicules que l'on raconte sur l'origine et l'accroissement de cette abbaye, sont autant d'exemples de la crédulité des siècles d'ignorance. La foi qu'ils trouvent encore dans notre âge de lumières, ne peut être attribuée qu'à la force des préjugés enracinés, et prouve combien il est difficile à l'esprit humain de secouer des erreurs qu'il a de bonne heure adoptées sous le voile respectable de la religion.

Dans le courant du neuvième siècle, un hermite nommé *Meinrad*, se retira dans ce lieu alors désert, y bâtit une chapelle et fut assassiné par des voleurs ; jusques là, tout est probable ; mais vous dirai-je, ou me croirez-vous, si je vous dis que ce meurtre fut découvert par deux corneilles, qui poursuivirent les meurtriers jusqu'à *Zuric*, où ils furent arrêtés et exécutés. D'après cela, il était naturel que le corps de *Meinrad* continuât à faire des miracles, et que tout l'univers vint en pélerinage visiter ses os. La sainteté du lieu étant ainsi constatée, un autre saint y bâtit une chapelle, qu'il dédia à la vierge, et jeta les premiers fondemens de l'abbaye. Je vous dirai encore que Conrad, évêque de Constance, se préparant en 948, à consacrer la chapelle, entendit une voix qui l'avertit que Dieu lui-même l'avait déjà consacrée. Quoi qu'il en soit, des légions de pélerins accourent ici de toutes les parties de la chrétienté, pour adorer la vierge et lui apporter leurs offrandes. Le calcul le plus modéré fait monter leur nombre à plus de cent mille par an. Le pays circonvoisin n'était jadis qu'une forêt continue : depuis l'érection de l'abbaye, elle a été graduelle-

Suisse.

Suisse.

ment convertie en riches pâturages et en superbes prairies: voilà un miracle dont on peut, en un certain sens, faire honneur à la vierge.

L'église est un grand et magnifique édifice, dont l'intérieur *encroûté* de mauvaises peintures, et surchargé d'ornemens superflus est un exemple frappant de mauvais goût. La nef a quatre orgues magnifiques placés aux quatre coins: peu loin du portail et dans cette nef, est une petite et élégante chapelle d'ordre corinthien. C'est la célèbre demeure de la vierge miraculeuse et le but du voyage des pélerins. Dans sa partie extérieure, on voit un ange qui porte l'inscription suivante.

Hic est plena rémissio peccatorum omnium à culpâ et pœnâ.

Au haut de là est fixée une larme d'argent, avec cinq trous, dans lesquels je voyais les dévots placer leurs doigts, en priant avec une extrême ferveur. J'appris que le peuple crédule regarde ces trous comme les vestiges de la main de Dieu. Dans l'intérieur de la chapelle, on trouve l'image de la vierge, qui ressemble absolument à celle de Lorette, soit par la forme soit par l'habillemant: son visage est noir

ainsi que celui de l'enfant Jésus : elle est magnifiquement vêtue et change de parure toutes les semaines ; on lui entretient cinquante-deux ajustemens complets. Suisse.

Ce trésor, formé des offrandes faites à la vierge, contient des richesses immenses, consistant en bijoux d'or et d'argent, en pierres précieuses, le tout arrangé de la manière la plus bizarre : là, ce sont des crânes et des ossemens richement décorés ; ici, des squelettes entiers de saints revêtus d'habits, et de saintes, décorées de bonnets et de robes magnifiques, qui semblent parés pour un bal. Les miracles que la vierge a opérés ici, seraient innombrables, si l'on en jugeait par la prodigieuse multitude de figures, d'oreilles, d'yeux, de jambes, de bras, de têtes, qui lui ont été présentés par ceux qui ont pensé lui devoir la guérison de l'un de leurs membres, par l'intermède de sa miraculeuse image.

Il se fait ici un trafic considérable de rosaires, de croix, de petites images, et l'on voit des rangs entiers de boutiques, où l'on ne vend que ces petits objets de la dévotion romaine. Parmi les curiosités de cette espèce, j'ai choisi deux rubans qui m'ont

coûté quatre sols chacun. Ils sont ornés de
Suisse. l'inscription française qui suit:

Ce ruban entier est la longueur, et jusqu'au trait est l'épaisseur de l'image de Notre-Dame des Hermites; il a touché l'image miraculeuse.

Au reste, j'ai trouvé ici, une bonne bibliothèque, dans laquelle il y a quelques précieuses éditions.

La soirée d'hier étant sereine et fraîche; nous avont fait la partie de venir à pied à *Rapperschwill.* Après une montée d'environ trois mille nous vîmes le lac de Zuric, sous un très-bel aspect, et le pays adjacent se déploya tout entier devant nos yeux. Nous passâmes alors le pont de *Rapperschwill*, construit sur la partie la plus étroite du lac, et dont la longueur approche de 17,000 pas. La ville est agréablement située sur une langue de terre qui avance dans le lac. Les habitans sont tous catholiques. Nous dînâmes chez les capucins, qui rarement régalent leurs hôtes d'une manière aussi somptueuse. C'était un de leurs jours de fêtes; on nous prodigua le poisson d'eau douce dont le lac et les rivières voisines abondent.

Après dîné, nous prîmes congé de nos hôtes et nous nous embarquâmes pour

Zuric. Le lac a près de dix lieues de long, et environ une de large : cette masse d'eau est moins considérable et moins imposante que celle du lac de Constance ; mais un nombre bien plus grand de bourgs et de villages peuple ses rivages, et près de Zuric ils sont ornés d'une suite non interrompue de maisons de plaisance qui, placées au bord de l'eau, et environnées de pâturages et de vignes, forment le plus charmant effet. Le pays circonvoisin est de même très-peuplé et parfaitement cultivé, tandis que la partie méridionale du lac semble brusquement bornée par les prodigieuses montagnes de Schwitz et de Glarus. On ne peut rien imaginer de plus diversifié, de plus pittoresque, de plus riche, que l'ensemble de ce paysage. Suisse.

Zuric est la première ville de la Suisse qui, convertie par les argumens de Zuingle, se sépara de l'église romaine : ce célèbre réformateur était vraiment animé de cet esprit de douceur, de modération, de charité, qui caractérise le vrai chrétien. Au milieu des disputes qui s'étaient élevées entre les églises luthériennes et protestantes, il fut toujours l'avocat de la paix. Il paraît avoir été autant éloigné de cette

Suisse.

minutieuse bigoterie qui traite avec la même importance les objets les plus futiles et les points les plus essentiels, que de cet orgueil insensé qui condamnant sans déférence les opinions des autres, se persuade de son infaillibilité dans les siennes : en un mot, c'était son système que, pourvu que les chrétiens se réunissent dans les principaux articles, ils doivent tolérer des différences dans les points moins incontestables, et qui n'influent pas directement sur la morale.

Le canton de Zuric abonde en grains, en vins et en pâturages : il a environ quarante milles de long sur trente de large, et relativement à son étendue, il est extrêmement peuplé, puisqu'il contient cinquante mille ames, dont la capitale seule renferme plus de douze mille. Cependant la souveraineté réside uniquement dans les citoyens dont le nombre n'excède pas deux mille, ce qui est une suite de l'état primitif de la république. Autrefois son territoire était très-borné, et ses bourgeois seuls exerçaient le pouvoir suprême ; depuis, ce territoire s'étant graduellement accru par les acquisitions et les conquêtes de ses premiers possesseurs, ils se gardèrent bien d'aban-

donner la prééminence; ils se réservèrent exclusivement le gouvernement du tout, et placèrent dans la classe des sujets, tous ceux qui ne faisaient point partie de leur corps : cette raison a lieu pour les sept cantons aristocratiques. Je ne puis m'empêcher d'ajouter à ce propos, qu'il est difficile d'excuser le système politique qui prévaut dans la plupart des états suisses, où l'on n'admet jamais, ou du moins bien rarement, un nouveau citoyen : quelques cantons, il est vrai, se conforment moins strictement à cet usage; mais à Zuric, les citoyens sont tellement jaloux de leurs priviléges, que depuis cent cinquante ans, ils n'ont admis personne à la bourgeoisie. Suisse.

Outre le droit exclusif d'élire leur régence, et de participer à l'administration des affaires publiques, les bourgeois ont seuls ici le privilége de commercer; les étrangers, même sujets du canton, ne peuvent exercer dans la ville aucune espèce de négoce.

Le sénat, juge souverain de toutes les affaires criminelles, constitué gardien de la police, et dont les membres aspirent aux premières charges de la république, est un corps très-puissant, collectivement con-

Suisse.

sidéré ; mais comme il serait dangereux pour un Etat libre, que les individus participassent à cette puissance, la dignité des sénateurs n'est point permanente, et tous les ans ils sont soumis à une révision ou confirmation, faite en certains cas par le conseil souverain, appelé conseil de deux cents, et en d'autres par l'assemblée générale des bourgeois : ces sénateurs sont au nombre de cinquante, et font partie du conseil souverain.

Cette loi est une puissante barrière opposée aux abus de la mauvaise administration, et prévient efficacement les atteintes qu'un sénat permanent pourrait, par son influence, porter aux libertés du peuple.

Un citoyen a le droit de voter à l'âge de 20 ans, mais il ne peut être élu membre du conseil souverain qu'à trente, et du sénat qu'à trente-cinq : au moyen de ces sages réglemens, un homme ne gère une charge importante qu'après avoir acquis de l'expérience dans les affaires publiques.

Les lois somptuaires, ainsi que celles qui sévissent contre les crimes qui ont les mœurs pour objet, sont ici dans la plus grande vigueur ; celles de la première espèce peuvent être exécutées chez un

peuple très-corrompu, si la politique de l'Etat a quelque intérêt à les faire observer ; mais les peines les plus sévères sont insuffisantes pour effrayer les crimes moraux dans une nation dont les mœurs sont généralement dissolues ; l'opinion seule et les principes du peuple, peuvent revêtir de quelque autorité les lois qui prononcent ces peines et les mettre en pleine exécution. Chez les romains, l'adultère était menacé d'un châtiment sévère, et cependant, où l'adultère fut-il jamais naturalisé comme à Rome ? à Zuric, il est rigoureusement puni sans distinction de rang, par des amendes pécuniaires, la privation des offices, et l'emprisonnement ; mais c'est aux mœurs du peuple, plutôt qu'à la crainte de la peine, qu'il faut attribuer la rareté de ce crime, et quoique les délits secrets ne puissent être prévenus, on a droit de croire aux vertus d'un peuple chez lequel tous les crimes apparens sont l'objet de l'animadversion publique. Suisse.

Dans le nombre des lois somptuaires on doit remarquer celle qui défend à toutes personnes, excepté aux étrangers, l'usage des voitures dans l'intérieur de la ville, et l'on ne peut concevoir comment dans un

Suisse.

lieu si commerçant et si riche, le luxe a fait si peu de progrès.

La ville de Zuric est, de toutes les grandes villes de la Suisse, celle qui a conservé le mieux l'esprit d'indépendance qui originairement caractérisait la nation; ses magistrats moins soumis qu'aucun de ceux des autres cantons, à l'influence des cours étrangères, ne consultent que le bien de leur pays et l'avantage de la confédération helvétique; et sa régence, regardée comme la plus libre et la plus juste des treize càntons, lui donne sur la diète générale, un ascendant considérable, qu'elle doit moins à son pouvoir qu'à l'opinion que l'on a de son intégrité.

Zuric, bâti sur une agréable éminence, à l'extrémité septentrionale du lac, est partagé par la Limmat qui lui échappe et qui se joignant à l'Aar, fournit à cette ville une communication précieuse avec le Rhin. Les avantages de cette situation, à la fois charmante pour la vue et favorable pour le commerce, n'ont point été négligés; ses habitans industrieux ont des relations très-étendues; ses différentes manufactures et surtout celles de crêpe, sont dans la plus grande activité.

Depuis la réformation, un grand nombre d'hommes d'un mérite éminent dans toutes les parties de la littérature ont fleuri dans cette ville : c'est là où a vécu le célèbre Gessner, auteur de la Mort d'Abel et de ces charmantes Idyles si justement estimées pour la sensibilité douce et l'élégante simplicité qu'elles respirent; on y trouve en foule ces traits délicats, ces nuances délicieuses qui n'appartiennent qu'au sentiment le plus exquis : l'amour, sous son chaste pinceau, prend les charmes de l'innocence et de la vertu; mais l'amour n'est point seul l'objet de ses tableaux, il se plaît à offrir le touchant spectacle de l'affection paternelle, du respect filial, de la reconnaissance, de l'humanité; tous les devoirs sacrés, tous les sentimens honnêtes ont un temple dans ses ouvrages. Suisse.

Nous fûmes voir M. Lavater, curé des orphelins, et célèbre phisionomiste, qui a publié un traité fameux sur la science singulière qui est l'objet de son étude.

Que certaines passions ayent sur certains traits du visage une action visible, c'est un fait que l'on ne peut contester, et qui frappe l'observateur le moins éclairé. Il est même possible de concevoir comment

Suisse.

ces mêmes passions, devenues habituelles, peuvent, en certains cas, imprimer une marque distinctive sur la phisionomie; mais qu'une certaine forme de traits désigne toujours certaines passions, et que de l'observation de ces traits, on puisse infailliblement conclure le caractère de celui qui les porte, c'est, je crois une hypothèse sujette à trop d'exceptions, pour que l'on puisse entreprendre de fonder sur elle un système régulier. Cependant M. Lavater, entrainé par son enthousiasme, va beaucoup plus loin; non-seulement il prétend deviner les caractères et les passions habituelles par les traits du visage et par sa couleur, par la forme de la tête et les mouvemens des bras; mais il tire même des inductions de la forme de l'écriture, et ses principes sont si universels, qu'il applique les mêmes règles à toute la nature animée, et les étend jusqu'au plus petit insecte: il n'y a rien d'absurde à dire que le tempérament d'un cheval se trahira dans sa contenance; mais on n'a pas encore avancé que l'on pouvait connaître quelque chose de la physiononie d'une abeille ou d'une fourmi. Vous jugerez par ma manière de vous exposer les opinions de M. Lavater,

que je ne suis pas du nombre des initiés : je n'entends point cependant censurer indistinctement toutes les parties du système de ce célèbre écrivain, et j'ajouterai, que nonobstant la singularité de ses idées, les critiques les plus sévères avouent qu'il règne dans tout son traité un fond de jugement, une étonnante variété d'observations délicates, et que c'est un de ces ouvrages, qui pour être admiré, n'exige que d'être lu avec attention. Suisse.

Je ne puis me dispenser de vous dire un mot du grenier public, établissement auquel on ne sauroit donner trop d'éloges. Le gouvernement achète des grains qu'il vend ensuite, en concurrence avec les particuliers et au même prix qu'eux à ceux qui le préfèrent : mais dans les années de cherté, ces grains sont vendus à la perte de l'Etat, à beaucoup plus bas prix qu'on ne les trouve au marché.

En partant de Zuric, nous marchâmes à pied jusqu'à Abis, petit village situé à une lieue de cette ville, au sommet d'une montagne assez escarpée, du haut de laquelle on a une belle vue de Zuric, de son lac et du pays circonvoisin ; en suivant toujours le chemin qui conduit à Zug, nous

Suisse.

traversâmes le champ de bataille de *Cavvel*, sur lequel Zuingle fut tué.

Zug, capitale du canton, est la seule ville murée que l'on rencontre dans les Etats populaires : elle est délicieusement située au bord d'un beau lac et dans une vallée fertile, abondante en pâturages, riche en grains et parée d'arbres fruitiers. Le gouvernement de ce petit canton est extrêmement compliqué, et les habitans de la capitale, ont, en quelque sorte plus d'influence dans les affaires publiques qu'aucun des habitans des bourgs principaux des cinq autres cantons populaires.

Oswal, l'un des anciens rois bretons, est le patron de ce lieu : dans l'église on voit sa tombe avec cette inscription :

Sanctus Oswaldus rex Angliae, patronus hujus ecclesiae.

On a de le peine à concevoir quel rapport un roi de l'Heptarchie pouvait avoir avec un petit canton de la Suisse, d'autant plus que ce saint est à peine connu dans son propre pays.

A Zug, nous nous sommes embarqués, et ayant traversé le lac, qui peut avoir trois lieues de long sur une lieue de large, nous avons abordé au-dessous d'un petit village

village du canton de Schwitz, et dans notre route nous avons passé devant une petite chapelle consacrée à Guillaume Tell, bâtie sur la place où l'on dit qu'il tua le gouverneur autrichien : arrivés à *Kussnacht*, nous nous sommes embarqués sur le lac de Lucerne, et bientôt nous avons découvert la ville qui lui donne son nom, et dont la vue est si frappante que sa situation nous a paru surpasser en beauté celle de Zuric même. Suisse.

Le canton de Lucerne étant le premier en rang et en pouvoir parmi les cantons catholiques, toutes les affaires relatives à la religion y sont traitées dans une diète qui s'assemble tous les ans, et qui est composée des députés de ces cantons : le nonce du pape y réside aussi. La capitale contient à peine trois mille habitans, n'a point de manufactures de quelque conséquence, et très-peu de commerce ; ses habitans, en général sont agriculteurs, excepté dans la partie méridionale qui est très-montueuse et qui produit pour objet d'exportation, du bétail, des peaux, du fromage et du beurre. La partie septentrionale est très-fertile en grain, et en fournit plus qu'il ne faut pour la consommation du

Suisse.

canton : ce commerce, joint au passage continuel des marchandises qui sont transportées en Italie, forme la principale richesse de la ville de Lucerne : son gouvernement est absolument aristocratique, ou pour mieux dire, oligarchique. Il n'y a dans la capitale que cinq cents citoyens, parmi lesquels on puisse choisir les membres du conseil des cent : le sénat ou conseil d'état, fait partie de ce grand conseil ; c'est en lui que réside actuellement tout le pouvoir, quoique le grand conseil soit le souverain titulaire.

Ce que la ville contient de remarquable se réduit à très-peu de chose. La cathédrale et l'église des Jésuites sont les seuls édifices publics qui méritent d'être vus ; mais ils sont ridiculement surchargés de riches ornemens et encroûtés de mauvaises peintures. Dans la cathédrale on remarque un orgue d'un beau son et d'une grandeur extraordinaire : on en peut juger par là les dimensions du tuyau principal qui a quarante pieds de long sur près de trois pieds de large, et pèse onze quintaux. Les ponts qui bordent la ville du côté du lac, en sont les promenades à la mode ; leur longueur est très-considérable : ils sont

couverts d'un toit et ouverts des deux côtés, en sorte que l'on y jouit à la fois d'un abri et d'une vue délicieuse de cette contrée : ils sont ornés de mauvaises peintures qui représentent des ornemens de l'ancien testament, les batailles des Suisses et une danse des morts. Suisse.

A notre arrivée, nous envoyâmes à M. le général Pfiffer une lettre de recommandation dont nous étions pourvus. Il nous reçut aussitôt avec son honnêteté ordinaire, et nous permit d'examiner un plan topographique d'une partie de la Suisse, qui est son ouvrage, et dont nous avions entendu parler de manière à nous donner le plus vif désir de le voir. Rien, en effet, ne mérite mieux l'attention la plus particulière d'un voyageur curieux; c'est un modèle en relief, à l'exécution duquel cet ingénieux auteur à consacré depuis long-temps tous les loisirs que peuvent lui laisser les occupations attachées à son grade de lieutenant général au service de France. La partie de ce plan, qui est maintenant terminée, représente une surface d'environ soixante lieues quarrées des contrées les plus montueuses de la Suisse, c'est-à-dire, les cantons entiers d'Underwald, Schwitz,

Suisse.

et Uri, et partie de ceux de Lucerne, Zug et Berne, réduits dans une espace de douze pieds de long, sur neuf et demi de large; et M. Pfiffer a pris les hauteurs et tracé les dessins d'une portion au moins aussi considérable, prête à être exécutée. La cire est la matière qui entre principalement dans la composition de cet étonnant ouvrage. Les montagnes sont de pierre et le tout est coloré : l'étonnante exactitude de ce plan s'étend jusqu'à des détails si délicats, que non-seulement la forme des montagnes, les lacs, les rivières, les villes et les forêts y sont régulièrement représentés; mais encore qu'il n'existe pas un torrent, une cabane, un pont, une croix, qui n'y soient distinctement placés : il y a même plus, on y différencie une forêt de pins d'une forêt de hêtres, et on y compte les couches extérieures de montagnes. Quand M. Pfiffer a modelé une partie, il fait venir quelques-uns des paysans qui habitent la contrée qu'il représente, et surtout les chasseurs de chamois; il leur fait examiner attentivement les formes de chaque montagne, et après de fréquentes corrections, il s'assure que sa copie correspond avec la nature autant que la petitesse de l'échelle

peut le permette. Dans l'exécution de cette laborieuse entreprise, il a rencontré mille obstacles; deux fois il a été arrêté comme espion; et dans les cantons populaires, il s'est vu forcé bien souvent de travailler au clair de la lune, pour éviter les regards inquiets des habitans qui croiraient leur liberté en danger, s'ils savaient que l'on eût une parfaite connaissance de leur pays. Comme il est obligé de demeurer long-temps sur le sommet des Alpes, où l'on ne trouve aucune ressource contre la faim, il conduit ordinairement avec lui quelques choses, dont le lait lui sert de nourriture; quand on est instruit des dangers qu'il brave tous les jours, on ne peut s'empêcher de trouver sa persévérance inconcevable. Suisse.

Toutes les hauteurs de ce plan sont prises du niveau du lac de Lucerne, qui, suivant le calcul de M.r de Saussure, est élevé de 1408 pieds au-dessus de celui de la méditerranée.

CHAPITRE III.

Lac des quatres cantons, et monumens de la liberté.—Uri, Schwits, Underwald.—Passage du Saint-Gothatd et pont du Diable.—sources de la Reuss et du Tesin.—Passage des Fourches et leurs Glaciers.—Sources du Rhône.

Suisse.

Le lac des quatre cantons est, sans contredit, le plus beau bassin de ce genre que j'aie vu et celui qui présente les aspects les plus variés. La partie suppérieure, appelée particulièrement lac de Lucerne, a la forme d'une croix. Du côté de la ville de Lucerne qui est magnifiquement étalée sur sa rive septentrionale, il est borné par des collines qui descendent insensiblement jusques dans ces eaux, et contrastent agréablement avec les rochers nus et rudement taillés dont l'effrayant amas ferme le côté opposé. Près de là, s'élève fièrement le mont *Pilate*, dont les fondemens servent de rivage au lac; c'est peut-être l'une des montagnes les plus élevées de la Suisse. Si on la mesure à

compter de sa base et non pas du niveau de la mer, suivant M. de Pfiffer, sa hauteur perpendiculaire excède mille pieds. C'est une montagne isolée, dont la cime est divisée en deux pointes irrégulières, qui, lorsqu'elles ne sont point enveloppées de nuages, se présentent sous une forme vraiment imposante. Suisse.

Vers l'extrémité méridionale de cette branche du lac, les montagnes qui le bordent se rapprochent, et forment une espèce de *crique* extrêmement étroite, ayant à peine un mille de large; bientôt après, il s'élargit et forme la seconde branche du lac de Schwits. Ici les montagnes sont plus hautes et plus variées. Plusieurs sont revêtues jusqu'à leur sommet de la plus riante verdure; d'autres plus escarpées et plus sauvages, tantôt s'élèvent en amphithéâtres couverts de forêts, et tantôt s'avancent dans le lac en fiers promontoires.

Sur la rive orientale de cette branche du lac, est un petit village appelé *Gersau*, situé au pied du *Rugi*, et qui est sans doute, la plus petite république de l'Europe. Son territoire peut avoir une lieue de large sur deux lieues de long. Le village et les cabanes semés à l'entour, contiennent environ

Suisse.

un millier d'habitans, qui ont leur diète, leur landamman, leur conseil de régence, leurs cours de justice et leurs troupes. On m'a dit que dans la république entière, il n'y avait pas un cheval: je n'affirmerai pas le fait, mais il est plus que probable, car la seule voiture avec laquelle on puisse arriver au chef lieu, est un bateau, à moins qu'on ne veuille se hasarder sur un rapide et dangereux sentier qui descend la montagne et qu'on peut regarder comme impraticable.

Ce petit état est sous la protection des cantons de Lucerne, Uri, Schwitz et Underwald; en cas de guerre, il fournit son contingent d'hommes. Pour un politique orgueilleux, qui juge de l'importance des États par leur étendue et leur pouvoir, une républipue en miniature, jetée dans un coin ignoré, et dont le nom même est à peine connu hors de l'enceinte de son petit territoire, doit être un objet bien peu remarquable; mais combien le plus petit espace de terre où la liberté trouve un asile, n'est-il pas intéressant aux yeux de celui qui connaît l'inestimable prix de l'indépendance, et qui est convaincu que la félicité publique n'est pas attachée aux richesses et à l'étendue des domaines.

Vers l'extrémité de la même branche, le lac forme une baie considérable, au fond de laquelle est le village de *Brunnen*, célébre par le traité qui y fut signé en 1315, entre les cantons d'Uri, Schwitz et Underwald : là, nous tournâmes tout-à-coup sur Notre-Dame, et nous entrâmes dans la troisième branche du lac, appelé lac d'Uri : celle-ci se présente sous un aspect si grand et si majestueux, que l'impression qu'elle m'a faite ne s'effacera jamais de ma mémoire. Imaginez un réservoir d'eau très-étroit et très-profond, d'environ neuf milles de long, bordé de tous côtés par une chaîne de rocs extrêmement sauvages, dont les différentes plates-formes sont couvertes de sombres forêts de hêtres et de pins, suspendus sur un abîme; imaginez, dis-je, ces rocs presque perpendiculaires et formant autour du lac un mur si escarpé, que dans toute son étendue nous n'avons pas distingué plus de quatre ou cinq places où l'on pourrait aborder. Vers notre droite, et près de l'entrée, nous remarquâmes, à une petite distance du rivage, un quartier de rocher qui s'en est détaché; sa hauteur est d'environ soixante pieds; une touffe d'arbrisseaux couronne sa cime, il me rap-

Suisse.

Suisse.

pelle ce rocher qui s'élève au milieu de la cascade de Schaffouse ; mais ici l'eau était aussi tranquille que celle du Rhin est agitée, et son immobilité muette jointe à l'imposante obscurité qui règne dans ce lieu, pénètre l'ame d'un sentiment de respect, quand l'épouvantable mugissement de la cataracte n'inspire que la terreur.

Un peu plus loin, au sommet du *Séelisverg*, nous observâmes une petite chapelle qui semble inaccessible, et au-dessous d'elle, le petit village de *Gruti*, près duquel les trois libérateurs de ces cantons se sont, dit-on, unis par un serment solennel de fidélité réciproque, lorsqu'ils formèrent le plan de la grande révolution de la Suisse.

Sur la rive opposée, mais un peu plus loin, on voit la chapelle de *Guillaume Tell*, érigée en l'honneur de ce héros, au lieu même où l'on dit qu'il sauta lorsqu'il s'échappa du bateau dans lequel on le conduisait prisonnier à *Kussnacht*. Elle est fondée sur un rocher qui s'avance dans le lac ombragé par une touffe de bois suspendue au-dessus, et forme dans cette masse d'objets imposans, un effet si pittoresque, qu'elle ne pourrait manquer de frapper l'ame la plus engourdie et la moins sensible

à ce genre de beautés. Dans l'intérieur de cet oratoire, les différentes actions de Guillaume Tell sont représentées par de mauvaises peintures dont la vue enflammait nos bateliers. Ils nous racontèrent avec beaucoup d'ame et de sensibilité, les cruautés et la tyrannie de *Grisler*, gouverneur d'Uri, et la conduite intrépide de leur fameux libérateur. Leur maintien décelait le sentiment brûlant dont ils étaient animés, et un air de triomphe régnait sur leurs visages. J'ai souvent remarqué avec la plus grande satisfaction, l'enthousiasme national qui anime ce peuple, et j'ai admiré le transport avec lequel il parle de ceux de ses ancêtres auxquels il doit l'indépendance. Cet esprit de patriotisme est entretenu par le grand nombre de statues et d'autres monumens élevés à la gloire des héros suisses, qui sont répandus avec tant de profusion dans les villes et les villages de ce pays. Tell est le plus célèbre de ces héros, et paraît être le favori du peuple; la raison en est bien simple: c'est celui dont l'histoire tient le plus du merveilleux. Un homme de lettres de Berne a composé un petit ouvrage intitulé *Fable danoise*, dans lequel il a mis en question l'histoire de Guillaume Tell; ses

Suisse.

Suisse. raisonnemens, en général, ne sont rien moins que concluans; cependant il oppose à la croyance publique deux faits, qui, s'ils sont entièrement vrais, prouvent d'une manière convaincante, que cette histoire est entremêlée de beauconp de fictions. Il assure que l'aventure de Tell, forcé d'enlever d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils, n'est rapportée par aucun de ses historiens contemporains, qui ont, d'ailleurs, conservé les plus minutieux détails de la tyrannie du gouverneur d'Uri. Il ajoute que le premier qui en ait parlé, est *Petermann Eterlin* de Lucerne, qui vivait à la fin du quinzième siècle, et conséquemment près de deux cents ans après cet éyénement: outre cela, une histoire absolument pareille, est consacrée dans les annales danoises de *Saxo-Grammaticus*; il n'y a d'autre différence que celle des noms. *Herald*, roi de Dannemarck, y tient la place du gouverneur, et *Toco*, celle de Guillaume Tell. Les circonstances les moins importantes, sont à-peu-près semblables à celles que les chroniques suisses rapportent. Quoi qu'il en soit, il s'en faut de beaucoup que, de ce que l'aventure de la pomme est douteuse, on soit en droit de

conclure que toute l'histoire de Guillaume Tell est fabuleuse. Le silence des auteurs contemporains n'est aussi qu'une présomption, et non une preuve contre la vérité d'un fait. La vie entière de Guillaume Tell est consacrée dans plusieures romances suisses, d'un dialecte vraiment antique, et d'une simplicité qui doit mettre au-dessus de tout soupçon les faits qu'elles célèbrent. Ajoutez à ces probabilités la tradition uniforme et constante du pays, et les deux chapelles érigées il y a plusieurs siècles en mémoire de ses exploits, et vous reconnaîtrez qu'il y a peu d'événemens mieux constatés. Suisse.

Les cantons d'Uri, Schwitz et Underwald furent tellement indignés de la témérité de celui qui osait répandre quelques nuages sur l'histoire du premier de leurs héros, qu'ils firent à ce sujet des remontrances au conseil souverain de Berne, en conséquence du jugement duquel, la brochure a été brulée publiquement à Uri. Si la foi de ces Suisses à la légende de Guillaume Tell, est au nombre des préjugés nationaux, il faut avouer que de tels préjugés sont respectables et sacrés.

L'arbalète est encore fort en usage dans

Suisse.

ce pays ci : à notre arrivée à *Fluellen*, nous vîmes plusieurs enfans armés d'arbalètes, occupés à tirer vers un but peu éloigné. Je leur fis entendre que je destinais une récompence à celui qui le toucherait : trois d'entr'eux essayèrent aussitôt, deux le frappèrent du premier coup, et le troisième y parvint en deux ou trois fois.

De *Fluellen*, nous avons pris à pied la route d'*Altdorff*, chef-lieu du canton d'Uri : ce bourg, situé dans une étroite vallée presque entièrement enfermée entre de prodigieuses montagnes, est assez bien bâti, et ses maisons, dont l'apparence est d'ailleurs assez agréable, sont chargées de grosses pierres détachées, placées sur le toit pour l'affermir contre les violens coups de vent qui soufflent fréquemment du haut des sommets voisins.

Dans les trois cantons d'Uri, de Schwits et d'Underwald, on trouve le même sol et les mêmes productions ; ils contiennent environ quatre-vingt mille habitans, et peuvent en cas de besoin mettre sur pied une armée de vingt mille hommes. Le pays, extrêmement âpre et montueux, est couvert de superbes pâturages, fournit peu de grain et manque de vignes. On ne peut

observer sans étonnement le dégré de fertilité que ces républicains ont donné à cette stérile contrée, qu'ils ont défendue avec autant de patriotisme et d'intrépidité que s'il avait été question des riches plaines de la Sicile ou de l'Asie mineure. Suisse.

Nous quittâmes Altdorff, ayant avec beaucoup de peine trouvé trois chevaux, dont l'un était destiné au transport du bagage: en route nous nous en procurâmes un quatrième, et tant bien que mal nous nous tirâmes d'affaire. A trois lieues environ d'Altdorff, nous commençâmes à monter par un chemin qui serpente le long des montagnes, suspendu sur leurs faces escarpées: la *Reuss* coule au fond de l'étroite vallée qui les sépare, et remplit souvent toute la largeur du précipice, dont la profondeur nous parut en plusieurs endroits être de plusieurs cents pieds: tantôt elle traverse avec impétuosité une longue forêt de pins, tantôt rencontrant des roches nues, elle se précipite en tonnantes cataractes et se perd dans le creux de la vallée: nous la passâmes plusieurs fois sur des ponts d'une seule arche, construits sur des rochers à travers la masse desquels le torrent s'est frayé un passage: au tour de nous

Suisse.

d'innombrables cascades se répandaient du haut des montagnes, dont les unes sont chauves et stériles, et les autres couvertes de belles forêts. J'essaierais en vain de décrire la magnificence de ces différens tableaux : comment peindre ces contrastes sublimes, et placer comme dans la nature une prairie de la plus riante verdure au milieu de l'obscurité de ces trois déserts ; représenter d'immenses fragmens de granit confondus avec d'énormes masses de glace roulées comme eux du haut des montagnes voisines ? comment donner une idée de ces amas de rochers d'un épouvantable hauteur, empilés les uns sur les autres, et menaçant la vallée profonde...? Tels sont cependant les objets étonnants que nous offrait cette contrée romanesque.

Le lendemain nous sommes partis de *Wasen*, petit village dans lequel nous avons passé la nuit, et nous avons continué notre route par une montagne assez ronde, qui nous présentait les mêmes beautés dont l'aspect nous avait tant frappés la veille : nous ne pouvions faire cent pas sans traverser quelques-uns de ces torrens, qui sous mille formes diverses tombent du haut des montagnes, et dont l'eau est plus transparente

transparente que le cristal le plus diaphane : dans toute cette partie les eaux sont si pures et si limpides, qu'elles ne couvrent pas leur lit du plus léger voile. Lorsqu'elles ne sont point agitées, leur surface n'avertit point du tout la vue, et celui qui veut la toucher l'atteint avant de se croire à sa portée ; j'en ai souvent fait l'expérience et toujours avec la même surprise. Suisse.

Le chemin, toujours excessivement raboteux, est pavé dans la plus grande partie de sa longueur; souvent il est suspendu en saillies contre les flancs des montagnes dont les sommets le menacent, et soutenu par des voûtes au-dessus d'un épouvantable précipice, au fond duquel le torrent roule en écume. Cette route étant l'une des grandes communications de la Suisse avec l'Italie, nous rencontrâmes un nombre considérable de chevaux chargés de marchandises ; et comme le chemin est très-étroit, ces animaux avaient besoin de quelque adresse pour éviter de se heurter. Ce passage ne peut manquer d'inspirer de la terreur aux voyageurs qui ne sont point accoutumés à la vue des précipices, d'autant plus que les chevaux et les mulets ont une singulière manière de marcher : au lieu de

Suisse.

garder le milieu du chemin, ils n'avancent qu'en faisant un zigzag continuel et tournent tout court au bord de l'abîme.

Je viens de voir les sources du *Tesin* et celles de la *Reuss*, qui ne sont qu'à deux milles les unes des autres : les premières sortent de dessous une arche de glace : mais le capucin qui nous accompagnait, nous a assuré que lorsque cette glace fond, on voit la source jaillir d'un rocher ; de là cette rivière descend vers le sud, s'y joint dans sa course à différens torrens, traverse le lac *Locarno*, arrose une partie du Milanez et va se jeter dans le Pô. La *Reuss* a une origine différente ; elle sort du petit lac *Laviendro*, qui a environ deux milles de circonférence ; elle descend vers le nord dans le lac de Lucerne, et de là va se mêler dans l'Aar et tomber avec lui dans le Rhin. C'est relativement à la route opposée que prennent deux rivières, dont les sources sont si voisines, que M. de Bouflers disait qu'au sommet du mont St.-Gothard on pouvait cracher dans l'Océan et dans la Méditerranée.

Jusqu'ici la vallée Saint-Gothard nous avait paru bien peuplée, et nous avions traversé différens villages situés au pied

de ses hauteurs, dans ses parties les moins étroites ; les flancs des montagnes étaient parsemés d'un assez grand nombre de cabanes, et leurs croupes étaient revêtues de pâturages et couvertes de forêts; mais nous montions toujours. A quelque distance de *Wasen*, la contrée se métamorphosa tout à coup, et devint de plus en plus sauvage et déserte. Bientôt on ne rencontre plus une seule trace d'habitation, on ne voit pas un arbre, si ce n'est quelques pins noueux égarés parmi les rochers. On ne distingue pas un brin d'herbe ; les roches plus hautes, plus escarpées, plus décharnées, sont presque perpendiculaires. Suisse.

Le Saint-Gothard peut être regardé comme le centre de la masse de montagnes dans laquelle les anciens jugeaient que le Rhin, le Rhône, l'Aar et le Tesin prennent leur source: sans connaître la juste situation de ces sources différentes, les Romains leur donnèrent par excellence la dénomination d'Alpes Hautes, parce que cette chaîne les avait arrêtés, et qu'il était de la vanité des Romains d'exagérer un obstacle qu'ils avaient eu peine à franchir. Depuis cette époque reculée, le Saint-Gothard et les monts qui l'environnent, s'étant ouverts

Suisse.

aux étrangers, sont devenus le passage des Alpes le plus fréquenté, et les voyageurs ont conservé exclusivement le titre de *Hautes* aux montagnes qu'ils passaient, parce qu'on est toujours tenté d'exagérer ce qu'on a vu aux dépens de ce qu'on ne connaît pas. Le Saint-Gothard à donc été jusqu'à nos jours regardé comme la plus haute des Alpes suisses, même par des observateurs qui ont cédé à l'opinion populaire. Il est cependant certain que son élévation n'atteint pas aux deux tiers de celle du *Mont-Blanc* que les Romains avaient tourné, et des *Pics* que l'on connaît depuis que l'on pénétre dans la partie supérieure du canton de Berne.

Quoi qu'il en soit de la hauteur du Saint-Gothard, son passage est une de ces créations étonnantes qui prouvent jusqu'à quel point les efforts de l'homme peuvent triompher de la nature. Le chemin, qui a quatorze lieues depuis Altdorff, jusqu'à *Airolo*, n'a jamais moins de dix pieds de large, et ordinairement en a douze ou quinze; il est pavé dans la plus grande partie de sa longueur en quartier de granit, et semble être un ruban jeté négligemment sur les montagnes qu'il franchit.

Suisse.

Cette route est partagée en deux parties par la vallée d'*Urseren ;* la première et la plus étonnante commence à Altdorff, et serpente le long du val de *Schelenen* : ici les Suisses ont vaincu les difficultés les plus insurmontables. Le chemin suspendu sur les plus affreux précipices, et ne se détournant pour aucun obstacle, est soutenu en saillie par des voûtes sèches, quand les roches presque perpendiculaires lui refusent un double appui ; franchit l'abîme quand il ne peut plus le cotoyer au moyen des ponts les plus hardis et les plus légers que l'on ait jamais construit ; traverse un roc de granit de quatre-vingt pas d'épaisseur, lorsque les montagnes entièrement fermées et absolument verticales semblent lui opposer un rempart impénétrable.

Je me suis informé du nom de l'homme de génie qui a tracé cette route, et jeté les cinq ponts qui enjoignent les différentes parties : le peuple a oublié son bienfaiteur et attribue au diable ce que, dans l'incertitude, il fallait attribuer à un ange. Le dernier de ces ponts le plus hardi, le plus élevé au-dessus du précipice, a pris le nom de *Pont-au-diable.* Sa forme et ses dimensions sont également étonnantes; c'est

Suisse. une voûte en plein centre de trente pas d'ouverture, qui n'a nulle épaisseur, et qui, fondée sur deux saillies de roches, semble soutenue en l'air par magie : au-dessous est un précipice que parcourt à grand bruit un torrent indomptable. Il est impossible d'imaginer comment on a pu établir l'échafaudage et le ceintre nécessaire à sa construction, qui présente encore la singularité frappante d'une maçonnerie de pierres brutes et sans forme régulière, dont le grain est d'ailleurs peu favorable à l'adhésion du ciment. Nous nous arrêtâmes sur cette arche étonnante pour considérer la cascade que forme la *Reuss*, qui roule du haut d'une montagne couverte de mousse: une brume épaisse qu'elle lance à une considérable hauteur, retombait sur nous en forme de pluie : quand on n'a point vu ces magnifiques horreurs, il est impossible de s'en faire une idée, la peinture n'a point de couleurs, et la poésie point d'images pour les représenter ; elles sont hors de l'atteinte de l'immagination.

On ne peut se figurer une vallée d'une verdure plus continue que celle d'Urseren ; rien n'en varie l'uniformité : les colonnes qui l'environnent sont peu escarpées et

vertes jusqu'au sommet : après les affreux déserts qu'on vient de traverser, cette fertile retraite doit paraître un élisée ; et cependant la monotonie de cette verdure inspire une sorte de tristesse : ceci est vrai, surtout du côté des montagnes de *Furca ;* les arbres, dont le feuillage mouvant amuse la vue et dont le frémissement donne un air de vie aux solitudes les plus désertes, ne croissent point ici. Un triste silence règne sur cette région. Suisse.

Le bouquet de bois qui est au-dessus d'Urseren est le seul du canton ; il est conservé avec tant de vénération, qu'il y a peine prononcée contre quiconque en couperait un arbre ; jamais en effet, une forêt sacrée n'a aussi bien mérité ce respect : c'est le *palladium* d'Urseren ; il la protége contre la chute des lavanges qu'il divise à leur naissance : sa destruction entraînerait celle du village.

C'est vers le milieu de la vallée d'Urseren et au sud, que l'on commence à monter le grand Saint-Gothard ou la seconde partie de la route que je viens de décrire. Cette région paraît avoir été fréquentée par les Romains, à dater du règne d'Auguste : cette route présente un tableau

Suisse.

tout différent de celui du *Schellen-thal ;* les sommets qui la dominent sont moins menaçans ; les précipices qui la bordent sont moins profonds ; le paysage est plus grand, plus vaste, mais moins terrible, et le chemin élude plutôt les obstacles qu'il ne les combat.

Le sommet du Saint-Gothard est une plate-forme de granit nu, entourée de quelque rochers médiocrement élevés, de formes très-irrégulières, qui arrêtant la vue en tous sens, la bornent à la plus affreuse des solitudes : trois petits lacs et le triste hospice des capucins interrompent seuls l'uniformité de ces déserts, où l'on ne trouve point la moindre trace de végétation. C'est une chose nouvelle et surprenante pour un habitant de la plaine que le silence absolu qui règne sur cette plate-forme : on n'entend pas le moindre murmure ; le vent qui traverse les cieux ne rencontre pas ici un feuillage dont l'agitation bruyante trahisse son passage ; seulement, lorsqu'il est impétueux, il gémit d'une manière lugubre contre les pointes des rochers qui le divisent. Ce serait en vain, qu'en gravisssnt les sommets abordables qui environnent ce désert, on espérerait se transporter par la vue dans des

contrées habitables : on ne voit au-dessus de soi qu'un chaos de rochers, et de torrens; on ne distingue au loin que des pointes arides et couvertes de neiges éternelles, perçant le nuage qui flotte sur les vallées, et qui les couvre souvent d'un voile impénétrable ; rien de ce qui existe au-delà ne parvient aux regards, excepté un ciel d'un bleu noir, qui, descendant bien au-dessous de l'horizon, termine de tous côtés le tableau, et semble être une mer immense qui environne cet amas de montagnes. Les malheureux capucins qui habitent l'hospice, sont pendant neuf mois de l'année ensevelis sous des neiges, qui, souvent dans l'espace d'une nuit, s'élèvent à la hauteur de leur toit, et bouchent toutes les entrées du couvent. Alors il faut se frayer un passage par les fenêtres supérieures qui servent de portes : on juge que le froid et la faim sont des fléaux auxquels ils sont fréquemment exposés, et que s'il existe des cénobites qui aient droit aux aumônes, ce sont ceux-là. Suisse.

Comme on ne pourrait ouvrir une fosse dans le sol de cette plate-forme, le corps de ceux que l'on trouve morts de froid dans les environs du couvent, sont des-

Suisse.

cendus à *Airolo*, quand on a la certitude qu'ils étaient catholiques; ou jetés dans un creux, sur lequel on a bâti une chapelle à quelque distance de l'hospice, lorsqu'on est dans l'incertitude sur leur foi. Dans ce creux ils restent à découvert faute de terre pour le remplir.

La descente du Saint-Gothard vers l'Italie, est beaucoup plus rude que celle du côté de la Suisse, et du haut de la montagne on voit la route entière serpentant jusques vers *Airolo*.

Parmi les nombreux passages des Alpes que j'ai traversés, je n'en ai point trouvé qui offrit plus de beautés et moins de danger que celui de Saint-Gothard. On n'y court pas le moindre risque pendant la belle saison : le chemin est partout d'une largeur plus que suffisante pour rassurer le voyageur le plus timide : il est pavé comme la plus belle rue, et les neiges abandonnent la plate-forme supérieure pendant deux mois au moins. Sans la roideur de la descente d'Italie, on pourrait entreprendre la route en voiture. Le pont du diable même, malgré sa convexité, est trop large pour être périlleux; il a près de quinze pieds, et il serait facile de le

border d'un parapet, pour rassurer ceux à qui la tête tourne aisément. Suisse.

Pendant l'hiver, ce passage est beaucoup plus dangereux, surtout dans le val de *Schellezen*, entre le pont au diable et celui qui le précède. Dans cet espace, qui n'est que d'un quart de lieue, les lavanges sont fréquentes et formidables, à cause de la roideur et de l'élévation des montagnes qui dominent le chemin, absolument resserré entre elles et le précipice: là, les conducteurs garnissent de foin les sonnettes de leurs chevaux et font passer les passagers dans le plus grand silence et avec la plus grande célérité, parce que le moindre ébranlement donné à l'air, ne fut-ce que par un son, peut détacher les énormes masses de neige qui menacent la route: il n'en faut qu'une pour ensevelir la caravane la plus considérable, ou la précipiter dans le torrent.

Près de *Gestinen*, dans une prairie, on voit un énorme fragment de granit absolument isolé. Le peuple assure que le diable l'a apporté des montagnes voisines, et le destinait à écraser le pont qu'il venait de bâtir à des conditions qu'on avait éludé de remplir.

Suisse.

Les Alpes ont plusieurs ponts que le peuple attribue également au diable, et sur lesquels il fait absolument les mêmes contes. Tous ces ponts ont environ deux siècles d'antiquité, et appartiennent à l'époque qui a suivi les victoires de la liberté. Les Suisses devenus indépendans, ont tourné contre la nature les forces qu'ils avaient déployées contre la tyrannie ; une nation ne passe point tout à coup du mouvement au repos, et le siècle qui fut un âge de trouble est souvent le siècle du génie.

J'interrogeais un jour un bon curé du Vallais sur l'origine des traditions absurdes qui ont remplacé l'histoire de ces belles constructions : c'était un homme de bon sens, qui me disait les choses du monde les plus raisonnables sur les superstitions de son pays, et sur l'abus d'attribuer au diable tout ce qui paraissait au-dessus des forces humaines. Il ne concevait pas que l'on pût faire honneur à un esprit de la construction d'un pont très-matériel ; et pour expliquer cette impertinente tradition, il ne trouvait rien de plus probable ; sinon que l'architecte était sans doute de la race du démon. Le bonhomme, qui

voyait très-clairement que le diable ne bâtissait point, trouvait tout simple qu'il fit des enfans. Suisse.

Rien n'est fait pour conduire à un scepticisme absolu sur les opinions humaines, comme de voir l'idée qui paraît la plus absurde à un homme d'un jugement sain, naturalisée dans une tête aussi saine que la sienne, et de considérer que tous les philosophes de la terre ne font autre chose que de dire, comme mon curé : *Mon confrère n'a pas le sens commun, de croire que le diable a bâti un pont : moi qui suis sans préjugés, je vous certifie que c'est son fils qui l'a construit.*

Je pris congé de notre hôte du Saint-Gothard, et après lui avoir souhaité l'hiver le moins rigoureux que l'on puisse éprouver dans l'horrible désert où il est confiné, je me mis en route seul, à pied, tantôt devançant mes compagnons, tantôt leur laissant gagner du chemin sur moi, pour jouir à mon gré des sublimes tableaux que prodigue ici la nature, et admirer avec une sorte de volupté mélancolique, la grandeur effrayante et la terrible majesté de ses formes. Enfin, après de longs efforts et une marche pénible à travers les grandes

Suisse.

surfaces de neige et de glace que nous rencontrâmes, ayant toujours sous nos pieds les précipices et les torrens, nous atteignîmes la partie supérieure de la vallée d'Urseren par une montée extrêmement escarpée de grand nombre de rochers irréguliers et fourchus, qui, accumulés autour de cette vallée, ou hérissent le sommet du mont, lui ont valu, dit-on, le nom de *Fourches* ou *Furca*. La région dans laquelle nous étions alors, nous parut plus affreuse et plus désolée que les parties les plus désertes du Saint-Gothard même: la plus sauvage stérilité nous environnait, et près de nous s'élevait un épouvantable amas de glace, d'où s'élançait un torrent qui s'écoulant vers le Vallais, est sans doute une des premières sources du Rhône. Nous nous assîmes auprès d'un ruisseau très-limpide, pour manger nos provisions qui consistaient en pain, en fromage et en quelques œufs durs. Devant nous le glacier de *Furca* s'élevait dans toute sa beauté: c'est une masse immense de glace qui s'étend en amphithéâtre entre deux piles de rochers plus hérissés qu'aucun de ceux que nous ayons vu dans les montagnes voisines. Le soleil qui dardait perpendiculairement

ses rayons sur le glacier, lui donnait l'éclat et la transparence du cristal, tandis que les ombres de ses vastes fragmens, admirablement coloriés, coupaient sa blancheur par toutes les teintes d'un bleue vraiment céleste. De terribles craquemens, tantôt aigus, tantôt graves, qui annonçaient les nouvelles fentes qui se formaient dans le glacier, se firent entendre à plusieurs reprises, et le Rhône roulant à ses pieds sous la forme d'un torrent, mêlait au fracas son mugissement continu. C'est en partie à l'amas de glace que je viens de décrire, que ce fleuve doit sa naissance : nous l'avions vu peu de temps auparavant sortir du glacier supérieur; c'était alors un torrent peu considérable, qui, dans sa course en reçoit plusieurs autres, et qui bientôt après se perd sous la vaste arche de glace qui supporte le glacier de *Furca*, et du sein de laquelle il sort ensuite, considérablement augmenté, et présentant la digne origine d'un des grands fleuves de l'Europe. Suisse.

Les montagnes sur lesquelles nous étions alors sont couvertes d'herbes et d'arbrisseaux, quelques troupeaux paissaient vers leurs sommets. Ce tableau contrastait agréa-

Suisse.

blement avec la stérilité de la chaîne opposée, qui n'offre à l'œil qu'un cahos de rochers entièrement nus, dans toutes les parties que les neiges ou les glaces ne couvrent pas.

Après notre petit repas, nous donnâmes encore un moment au repos, et un regard aux étonnans objets qui nous environnaient, ensuite de quoi nous descendîmes directement au pied du glacier, et nous considérâmes avec étonnement la rapidité du Rhône, qui échappe au lit de glace et coule avec furie le long des énormes fragmens d'un rocher détaché des sommets voisins. De là, suivant le cours du fleuve, nous descendîmes une montagne si escarpée, que les différentes parties du chemin qui serpente sur son penchant, sont souvent parallèles entr'elles. Ce chemin est pavé, et la vallée dans laquelle nous entrions était du même genre que celle du Saint-Gothard; mais plus étonnante et plus sublime encore, s'il est possible: rien ne peut égaler en rapidité le Rhône, tombant en écume le long d'une suite de montagnes irrégulières, hérissées, à une hauteur qu'on ne peut estimer, et formant une cataracte continue, telle que, si ce n'est celle de Schaffouse,

Schaffouse, nous n'en avions point encore vu de semblable dans cette vallée. Nous fîmes plus de deux lieues, gravissant et descendant alternativement de roches en roches, en sorte que tantôt nous nous trouvions au bord du torrent, et tantôt quelques centaines de pieds au-dessus. A chaque instant le magnifique paysage que nous traversions changeait dans toutes ses parties, et de nombreux torrens en animaient les déserts par leur agitation bruyante: dans un espace de moins d'un quart de mille, j'en comptai plus de vingt que nous passâmes. Suisse.

Les rochers étaient d'abord entièrement nus ou seulement ombragés çà et là de quelques pins isolés; mais à mesure que nous avancions ils s'habillaient de verdure et de bois. Cependant nulle trace d'habitation; et depuis *Urseren*, dans une route de quinze milles au moins, nous n'avions pas rencontré encore un toit. J'étais si frappé de la richesse des pâturages et de la magnificence des forêts, que je ne pus m'empêcher de témoigner ma surprise de voir cette délicieuse contrée absolument inhabitée. A peine avais-je fait cette observation, que cinq ou six cabanes situées

Suisse.

de l'autre côté du Rhône, sur une pente charmante, nous annoncèrent le voisinage du Vallais; bientôt après nous arrivâmes à une ouverture qui nous permit de promener nos regards sur une grande portion de cette fertile contrée, parsemée de riches villages. Dans cette charmante situation, un paysan, soit par hasard, soit par instinct, a bâti sa cabane. D'ici nous descendîmes dans le Vallais par un chemin plus commode.

CHAPITRE IV.

Passage du Grimsel.—Sources de l'Aar.— Route du pays de Hasly. — Meyringen. — Des Alpes et de l'économie pastorale. — Tableau des montagnes qui entourent l'Ober-Hasly. — Grand Aigle des Alpes et Chamois. — Chasse du Chamois.

Les Vallaisans sont singulièrement attachés à leur liberté. Ce matin, en quittant *Munster* et continuant à pied notre route, nous avons rencontré un paysan avec lequel nous nous sommes entretenus long-temps. Il nous demandait comment nous trouvions son pays ; *voilà* nos remparts, disait-il, *en montrant les montagnes, ceux-là sont solides, et Constantinople n'est pas si bien fortifié.* La partie supérieure du Vallais me paraît peu fréquentée par les voyageurs, si j'en juge par la curiosité du peuple, qui s'assemblait pour nous considérer. Cette curiosité augmenta encore quand on eut appris que nous étions Anglais ; mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut d'entendre

Suisse.

Suisse.

le paysan dont j'ai parlé nous demander *comment allait notre guerre avec les Américains*. S'il nous avait paru singulier qu'un simple paysan sut qu'il existait une ville nommée Constantinople, à plus forte raison devions-nous trouver extraordinaire qu'il eut entendu parler du démêlé de l'Angleterre avec ses colonies.

Après avoir fait environ une lieue en revenant sur nos pas dans cette région fertile et cultivée que nous avions traversée, nous avons abandonné la plaine et monté le *Grimsel*: c'est une des montagnes qui séparent le Vallais du canton de Berne. Nous emplayâmes plus de quatre heures à la gravir par le plus roide et le plus âpre des sentiers, et sans l'expérience de la veille qui soutenait notre courage, nous aurions regardé l'entreprise comme insensée. Dans cette route, nous avons pu observer les différentes nuances de la végétation. La vallée et le pied de la montagne nourrissent de riches moissons et de superbes prairies; au-dessus, on rencontre des forêts de pins et de mélisses; ensuite, une herbe courte entremêlée d'un grand nombre de plantes qui fournissent aux bestiaux une excellente pâture; enfin l'espèce variée de mousses

qui se termine à la région de la neige, et au pied des roches nues qui couronnent les montagnes. Suisse.

Du sommet du *Grimsel* nous avons commencé à descendre l'espace d'environ deux milles, et nous sommes arrivés à une petite plaine, ou pour mieux dire, un entonnoir au milieu des montagnes, où l'on trouve une cabane solitaire. Son apparence est si médiocre que nous désespérions d'y trouver de quoi manger; mais nous avons été très-agréablement surpris de la voir fournie de tout ce qu'il nous fallait, non seulement on nous a servi du lait, du beurre et d'excellent fromage, nourriture ordinaire du pays; mais on nous a donné de très-bon vin, un morceau de chevreau et une marmote bouillie que nous avons dévorée, tandis que dans toute autre circonstance, l'idée seule d'en goûter nous aurait soulevé le cœur.

Ce petit hospice est établi au milieu de cette région déserte par le gouvernement de Berne, et celui qui l'occupe est tenu de recueillir les voyageurs et de leur fournir ce qui leur est nécessaire, pourvu toutefois qu'ils payent leur dépense. Il n'y demeure qu'environ quatre mois : cette

Suisse.

route est absolument impraticable pendant le reste de l'année. Quand il quitte son poste, il y laisse quelques provisions, telles que de la viande salée, du pain séché, du fromage et du bois à brûler, pour le cas où quelque malheureux voyageur serait engagé dans ces montagnes lorsque l'hiver s'y est établi; et nous remarquâmes de longues perches plantées des deux côtés du chemin, à une petite distance les unes des autres, pour indiquer le chemin à ceux qui entreprendraient cette route dans le temps où les neiges commencent à tomber. Près de la cabane et sur la cime d'un rocher peu élevé, notre hôte a créé une espèce de jardin avec des terres transportées des pâturages voisins. Ce petit potager le fournit de navets, de choux et de quelques autres légumes; cependant à en juger par la hauteur des sommets voisins, il ne doit guère jouir de la chaleur du soleil.

De nombreux troupeaux de chèvres sont entretenus pendant l'été dans ces montagnes: elles se dispersent le matin sur leurs pâturages, et le soir, avant le coucher du soleil, on les rassemble pour les traire et les enfermer dans leurs étables. Nous avons eu le plaisir de les voir réunies en un seul

troupeau, regagner leurs asiles marchant une à une sur le penchant du rocher et au bord des précipices : leur lait est délicieux. Suisse.

Les sources de l'*Aar* sont dans cette montagne, près de la cabane : on trouve deux lacs, et plus loin il y en a un troisième un peu plus considérable ; de nombreuses cascades versées par ces lacs tombent dans l'Aar qui n'est encore qu'un impétueux torrent échappé aux glaciers voisins. Tandis qu'on préparait notre dîné, je me suis promené le long de cette rivière, pour chercher du cristal qui est ici très-commun : nous en avons trouvé des morceaux de différentes couleurs, blancs, noirs, jaunes, verts. Il y a près d'ici de curieuses mines de ce fossile. Ces montagnes abondent aussi, sans doute, en riches veines d'or et en autres métaux, car on trouve une considérable quantité de poudre d'or dans l'Aar et dans les torrens voisins ; mais rien ne serait plus funeste pour la Suisse ni plus fatal à la liberté du peuple, que l'exploitation de ces mines.

Quel cahos que cette région ! Que de montagnes amoncelées ! quel tableau sublime de désordre et de désolation ! C'est ainsi qu'on se représenterait les ruines d'un monde.

Suisse.

Nous suivîmes le cours de l'*Aar*; tout ce que nous distinguions autour de nous, était absolument sauvage et inhabitable : plusieurs fois nous traversâmes ce torrent infiniment plus rapide que le Rhône et la Reuss, et l'un de ces passages nous a offert une vue du même genre que celle du pont du Diable.

Près du petit village de *Hundeck*, nous aperçûmes à travers les arbres, l'Aar qui tombait d'une hauteur prodigieuse : pour voir à notre aise cette belle cascade, nous grimpâmes le long d'un rocher très-escarpé, dont le penchant, heureusement pour nous, était couvert de mousse. Parvenu à sa cime, je m'appuyai contre un arbre qui penchait sur le précipice, et je vis le torrent qui, s'échappant de la crevasse d'un rocher, s'élançait en courbe presque semi-circulaire, et tombait avec une effrayante impétuosité dans un étroit et profond canal qui se perdait au milieu de la forêt. La masse d'eau est très-considérable, et la hauteur perpendiculaire de la chute, autant que j'en ai pu juger à la simple vue, n'est pas moindre de cent cinquante pieds.

Nous avons ensuite traversé plusieurs petits villages, dont la vue est extrême-

ment agréable après celle des effrayantes régions que nous venions de quitter, et nous sommes entrés dans une petite vallée tapissée de la verdure la plus douce et parsemée d'arbres. Ici tout était calme ; rien ne troublait la tranquillité de cette retraite: nul torrent n'y portait l'épouvante, et le mugissement des cataractes n'interrompait point un silence qui nous frappait d'autant plus qu'il contrastait davantage avec le fracas tonnant des cascades de l'Aar. Suisse.

Meyringen est un grand et beau village, chef lieu du pays de *Hasly*, dans lequel on compte en tout vingt mille habitans : l'espèce y est très-belle ; les hommes sont forts, nerveux et bien faits ; les femmes grandes et belles : rien de plus élégant que leur coiffure ; leurs cheveux, dont la couleur est généralement superbe, sont partagés vers le toupet en deux parties, et amenés agréablement vers le chignon, qui est tissu avec des rubans, en longues tresses ou pendantes ou entrelacées négligemment autour de la tête ; mais le reste de leur ajustement ne répond point du tout aux grâces de cette coiffure, et leur taille naturellement légère est ensevelie sous le pli de leurs jupons, qu'elles ont l'absurde

Suisse.

coutume d'attacher, sachant qu'elles en paraissent difformes.

Meyringen est situé près de l'Aar, dans une vallée extrêmement champêtre, tapissée de la plus riche verdure et semée de cabanes séparées les unes des autres par d'énormes quartiers de roches et de profonds ravins, qui sont autant de monumens des ravages des torrens.

J'ai eu aujourd'hui une longue conversation avec l'un des paysans qui nous ont accompagnés depuis Altdorf avec leurs chevaux : il demeure dans les montagnes du canton d'Uri, où l'hiver dure environ huit mois de l'année. Pendant une partie de cette rigoureuse saison, il y a peu de communication entres les différentes cabanes, et chaque famille est obligée d'avance de faire des provisions pour tout le temps des froids. La sienne est composée de sept personnes, dont les provisions sont sept fromages d'environ vingt-cinq livres chacun, cent huit livres de pain séché, vingt-cinq panniers de pommes de terre, pesant chacun environ quarante livres, sept chèvres et trois vaches dont on tue une. Ils nourrissent les vaches avec du foin, ainsi que les chevaux quand ils en gardent quel-

ques-uns ; on donne aux chèvres de jeunes branches de sapin, qui, au défaut de fourrage, sont aussi la ressource du gros bétail. Pendant ces longs froids, la famille ne demeure point oisive ; elle est occupée à faire de la toile, des chemises, et enfin tout le linge nécessaire au ménage ; le lin étant cultivé avec le plus grand succès dans les parties montueuses de la Suisse. Suisse.

Parmi les différentes routes qui conduisent à la partie supérieure du pays de *Hasly*, on doit distinguer celle de *Lingstelberg* que nous entreprîmes dans une saison trop peu avancée pour s'aventurer sans risque dans les montagnes supérieures de la Suisse. Nous la suivîmes en partant le long d'une superbe vallée, semée de cabanes entourées de leurs parcs, de prairies, et ombragées d'arbres. Le bétail qui attendait la saison de monter sur les hautes Alpes, était répandu dans ce parc et peuplait leur vaste surface : ici, terre et hommes, tout semble créé pour ces animaux, et tout est subordonné à leurs besoins et à leurs aisances. Les pâturages sont immenses et les champs très-rares ; les écuries sont grandes et commodes et les maisons resserrées ; les hommes sont en second ordre.

Suisse. A une lieue et demie de *Stanz*, nous commençâmes à monter obliquement sur le penchant des montagnes qui sont à gauche de la vallée, et dont la surface entière est couverte d'une superbe forêt de sapins. La vue du chemin qui borde le précipice est singulière; sa pente est très-escarpée; cependant les sapins y trouvent pied et s'élèvent pour ainsi-dire bout à bout, de manière qu'on peut mesurer la profondeur de la vallée en comptant les longueurs des sapins.

Du haut de la montagne on descend insensiblement par un chemin très-tortueux dans la vellée d'*Engelberg*. On est à peine dans cette vallée, que l'entrée se ferme et n'offre plus aux regards qu'un sombre amas de montagnes revêtues de sapins, dont l'aspect est extrêmement sauvage : devant soi on découvre une chaîne de montagnes beaucoup plus élevées. Cette majestueuse chaîne environne un cordon de charmantes collines, moitié boisées, moitié couvertes de pâturages, qui entourent elles-mêmes la vallée d'*Engelberg*, et la protègent contre les lavanges qui se précipitent presque sans cesse du haut des monts dont elles sont le premier degré. On ne peut rien

imaginer de plus solitaire ni de plus agréable que cette vallée; c'est une retraite que la nature semble avoir laissé par hasard au milieu des rochers qu'elle a accumulés dans cette région. Elle n'a pas plus de trois quarts de lieue de long sur un quart de large. Nous traversâmes gaîment la vallée et nous gagnâmes les premières montagnes. Le jour commençait à poindre, et quoique la vallée fut encore plongée dans la plus profonde obscurité, les sommets qui l'entouraient étaient déjà teints d'une belle couleur rose. Suisse.

Nous nous élevions rapidement, et la vallée que nous avions quittée n'était plus à nos yeux qu'un profond précipice, au bord duquel nous étions suspendus. Le soleil se levait, et les vapeurs de la terre repoussées par ses premiers rayons, roulaient au-dessous de nous comme des flots irrités: bientôt nous nous enfoncâmes dans un labyrinthe qui rampe entre les arêtes croisées des secondes montagnes: tout ici était couvert d'une herbe courte, sans mélange de plantes aromatiques. Nous montions toujours avec une fatigue extrême: enfin après deux heures de la marche la plus pénible, nous atteignîmes les pre-

Suisse.

mières neiges et nous eûmes une vue qui correspondait parfaitement à celle que nous venions de perdre ; les petites vallées vertes que nous avions montées, étaient au-dessous de nous dans un obscur précipice, et nous avions devant nous un dédale semblable à parcourir : mais celui-ci était tendu d'un blanc uniforme, menacé par des sommets d'une prodigieuse hauteur, et présentait l'aspect terrible des déserts du Groenland ou du Spitzberg.

Après une marche d'environ une heure et demie dans des neiges profondes, suspendues sur le penchant escarpé des montagnes, nous rencontrâmes deux torrens qui nous embarrassèrent un peu ; à ces hauteurs rien ne contrarie plus que ces eaux, qui sont souvent accidentelles, et dont jamais on ne peut prévoir le cours ni le volume, quelque connaissance que l'on ait du pays dans lequel on voyage : l'un de ces torrens que nous avions long-temps cotoyé envain, nous offrit enfin un pont de glace, dont nous avions lieu de soupçonner la solidité : la nécessité nous obligea à le passer : cela nous réussit, parce que le soleil n'avait pas encore eu le temps de l'entamer ; mais je crois qu'une heure

après nous aurions beaucoup risqué sur cette singulière arche. Ici, nous nous sentîmes assez épuisés de faim et de fatigue pour avoir besoin de recourir à nos provisions : nous choisîmes donc une roche plate pour nous y reposer : le guide et moi nous eûmes la prudence de la gagner par le côté qu'elle dérobait au soleil; mon compagnon voulut y monter dans le sens opposé, mais la neige était si molle, qu'il enfonça jusqu'au cou, et que nous eûmes beaucoup de peine à l'en tirer. Suisse.

Du haut de notre rocher, nous avions une de ces vues dont on ne jouit que dans les Alpes les plus élevées : devant nous fuyait une longue et profonde vallée couverte dans toutes ses parties d'une neige dont la blancheur était sans tache ; çà et là, percaient quelques roches de granit, qui semblaient autant d'îles jetées sur la face d'un Océan ; les sommets épouvantables qui bordaient cette vallée, couverts comme elle de neige et de glaciers, réfléchissaient les rayons du soleil sous toutes les nuances qui sont entre le blanc et l'azur : ces sommets descendaient par degrés en s'éloignant de nous, et formaient une longue suite d'échelons dont les derniers étaient de la

Suisse. couleur du ciel dans lequel ils se perdaient. Rien de plus majestueux que le ciel vu de ces hauteurs : pendant la nuit, les étoiles sont des étincelles brillantes dont la lumière plus pure n'éprouve pas ce tremblement qui les distingue ordinairement des planètes; la lune, notre sœur et notre compagne dans les tourbillons célestes, paraît plus près de nous, quoique son diamètre soit extrêmement diminué : elle repose les yeux qui s'égarent dans l'immensité : on voit que c'est un globe qui voyage dans le voisinage de notre planète. Le soleil offre aussi un spectacle nouveau; petit et presque dépourvu de rayons, il brille cependant d'un éclat incroyable, et sa lumière est d'une blancheur éblouissante; on est étonné de voir son disque nettement tranché et contrastant avec l'obscurité profonde du ciel dont le bleu foncé semble fuir loin derrière cet astre, et donne une idée imposante de l'immensité dans laquelle nous errons. On peut dire que pendant l'été il n'y a point de nuits pour ces sommets; du fond de la plaine, on les voit teints de pourpre, long-temps après le coucher du soleil, quand les vallées sont déjà ensevelies dans les ténèbres; et long-temps

avant

avant l'aurore, ils en annoncent le retour par une belle couleur rose admirablement nuancée sur les glaces d'argent et d'azur qui couronnent leurs cimes. Suisse.

Ici, nous fûmes surpris de ne plus trouver de neige, tandis que tout ce qui nous entourait en était couvert. Rien de plus délicieux dans la nature que le gazon que nous foulions : à peine abandonné par les neiges, il était déjà émaillé d'une innombrable quantité de fleurs dont les couleurs étaient d'une vivacité que les fleurs de la plaine n'atteignent jamais, et qui répandaient l'odeur la plus suave ; tout, jusqu'à l'oreille d'ours qui est ici indigène, en est imprégné ; et les aromates, tels que le serpolet et le thim, sont si riches en essence, qu'à chaque pas nous faisions jaillir dans l'atmosphère des parfums délicieux.

Bientôt après nous rentrâmes dans les neiges, et nous y enfoncions toujours jusqu'au genou, au moins. Cependant il s'en fallait de beaucoup que nous eussions à souffrir du froid ; le chaud, au contraire, nous paraissait insupportable ; il était alors environ dix heures, et le soleil réfléchi sur cette vaste surface blanche, nous brûlait le visage, au point que nous en avions la

Suisse.

peau tendue et cautérisée; enfin, après quatre heures entières de marche dans ces neiges, nous commençâmes à descendre, et nous trouvâmes une forêt de sapins, dont la sombre verdure nous parut encore plus lugubre que de coutume : nous fûmes obligés de nous reposer, nous sentions la faim qui dans les Alpes est toujours dévorante, et contre laquelle il faut prendre des précautions quand on a de longues marches à faire dans les neiges.

Arrivé dans cette forêt et prêt à descendre, j'éprouvais une sorte de tristesse, que depuis ce temps-là j'ai toujours retrouvée quand du haut des Alpes je suis descendu dans les plaines : à leur sommet, on respire si librement, la circulation est si facile, tous les organes transmettent si vivement à l'ame les impressions des sens, que tout est plaisir, que le travail le plus opiniâtre devient facile, et qu'on supporte les incommodités du corps avec courage et même avec gaîté. J'ai souvent éprouvé que sur les montagnes on est plus entreprenant, plus fort, moins timide, et que l'ame se met à l'unisson des grands objets qui l'entourent. Je me rapelle que j'avais sur ces hauteurs des idées et des sentimens que

Suisse.

j'aurais peut-être exprimés alors; mais que maintenant, je serais non-seulement dans l'impossibilité d'exprimer, mais incapable de me retracer avec quelque force. Jamais je ne suis descendu de ces sommets sans éprouver qu'un poids retombait sur moi, que mes organes s'obstruaient, que mes forces diminuaient et que mes idées s'obscurcissaient.

Nous continuâmes à descendre par cette forêt de sapins, qui porte un caractère imposant d'antiquité et de destruction; un nombre infini d'arbres sont couchés sur la terre, déracinés par les vents, les lavanges, les torrens, ou affaissés sous le poids des années: des roches détachées des montagnes voisines sont semées dans cette solitude; à l'abri de l'une croît un arbrisseau, sur l'autre un sapin s'élève; celle-ci divise un torrent, celle-là menace de sa chute les arbres qui l'entourent. Dans ce désert et près d'un torrent considérable qui concourt à former l'*Aar*, on trouve une fontaine d'une eau très-limpide, qui sort d'un rocher: les paysans en racontent des miracles.

Enfin nous entrâmes dans des vallées habitées, et nous vîmes des cabanes pour la

Suisse.

première fois depuis Engelberg ; mais quelque délicieux que fut l'aspect de la fertilité du *Hasly*, je ressentis peu le bonheur de quitter les montagnes; à deux heures et demie, après onze heures et demie de marche, nous revînmes à *Meyringen.*

Au lieu d'entrer dans le bourg, nous choisîmes chacun une cabane pour y loger et passer en paix quelques jours dans cette charmante contrée. Deux jeunes gens nouvellement mariés et peu riches, me reçurent avec plaisir, et je préférai leur hutte à de mauvais cabarets où l'on ne voit que ce que l'on voit par-tout, des paysans gâtés par le commerce des étrangers, qui, quelque rares qu'ils soient dans cette région, influent certainement davantage sur ceux qui les voient de plus prés. Dans toutes mes courses sur les Alpes j'en ai usé ainsi; et cette communication intime avec le peuple qui les habite m'a procuré de douces jouissances.

On ne peut imaginer une vallée plus pittoresque et plus fertile que l'*Ober-Hasly* : les plantes les plus agréables au bétail y sont dans leur sol naturel, et les Alpes voisines sont couvertes des plus riches et des plus hauts pâturages de la Suisse ; de nombreuses habitations semées sur leurs

croupes reçoivent les bergers, qui, à la belle saison, y montent avec leur famille et leurs troupeaux, et qui s'élèvent par degrés sur les montagnes, à mesure que les neiges reculent vers les grandes régions de glaces : ces émigrations, pour chercher les pâturages élevés, sont générales dans la Suisse et se font partout d'une manière peu différente. Ce que je dirai de l'*Ober-Hasly*, a lieu pour la plus grande partie des régions montueuses. La plaine est divisée en portions, dont chaque cabane possède une, au centre de laquelle elle est ordinairement bâtie, quand les maisons ne sont pas rassemblées en bourg continu. Chaque propriétaire n'a le droit d'élever du bétail qu'autant qu'il en nourrit pendant l'hiver avec le foin de ses prairies de la plaine, et c'est à cette quantité que se borne ce qu'il peut en conduire dans les Alpes qui sont les colonies du canton : chacun y place sa cabane où il lui plaît. Ce que les Suisses entendent par *Alpes*, c'est moins la chaîne des montagnes à laquelle nous donnons cette dénomination, que la partie fertile de ces montagnes. Suisse.

Les Alpes fertiles sont divisées en premières et secondes montagnes, et souvent

Suisse.

un berger a trois habitations; une d'hiver, une de printemps et d'automne, et une d'été. La première est la métropole; il la quitte au mois de mai avec sa famille, ses meubles et ses troupeaux, et va prendre possession de sa maison de printemps, que les neiges viennent d'abandonner, et qui est placée sur la croupe des premières montagnes, ou Alpes inférieures : il y demeure jusqu'au mois de juillet, et pendant ce temps-là, il descend quelques jours dans la plaine pour faire ses foins, les sécher et les enfermer dans sa maison d'hiver. Au mois de juillet les secondes montagnes, ou Alpes supérieures se sont débarrassées de leurs neiges, et la famille va s'établir dans la maison d'été, où l'on reste jusqu'au milieu du mois d'août. A cette époque on est chassé par les froids, et l'on redescend dans la cabane qu'on avait habitée le printemps : l'herbe a repoussé, les troupeaux trouvent une nourriture abondante. Dans cette intervalle on envoie dans la plaine faucher le regain et le joindre aux provisions d'hiver; le bétail rentre enfin dans les vallées vers la fin de l'automne, et vit encore des rejetons d'herbe des prairies, jusqu'à ce que les grands froids l'aient

relégué dans les étables où il est réduit au foin sec. Suisse.

C'est pendant l'été et au sommet des Hautes-Alpes, que l'on fait les fromages en grande quantité et de la meilleure qualité; on trait les vaches deux fois par jour, et le produit d'une vache est de six à douze pots de lait, de la plus mauvaise à la meilleure : le pot équivaut à deux pintes. Malgré cette précieuse fécondité, ces bons bergers imaginent un temps où elle a été plus considérable ; la tradition leur a, disent ils, transmis la mémoire d'un âge heureux où les glacières n'avaient pas encore envahi la plus belle partie de leurs Alpes; alors, les plantes maintenant vénéneuses, étaient saines; les *Tithymales* augmentaient de leur lait celui des vaches, et l'on pouvait les traire trois fois par jour. Les péchés des hommes, ajoutent-ils, ont attiré la malédiction du ciel et les glaces sur leurs pâturages : ces traditions sont précieuses dans quelque sens qu'on les considère.

Le fromage de la meilleure qualité se fait sans sel dans toutes les Hautes-Alpes; la fermentation suffit pour lui donner une saveur qui paraît saline, et dans laquelle l'odeur aromatique des plantes des mon-

Suisse.

tagnes domine sensiblement : celui qui se fait dans les mois de juillet et d'août sur les pâturages les plus élevés, se conserve à l'infini, quand la pâte en a été pétrie de manière à ne pas laisser un seul de ces interstices qu'on appelle yeux, et qui caractérisent toujours un fromage ou salé ou mal travaillé. Les fromages figurés en meules, de quelques pouces d'épaisseur et pesant depuis dix livres jusqu'à cinquante, sont long-temps empilés, contenus dans des cerceaux qui leur servent de moule, et chargés d'un poids très-lourd qui les resserre, les affaisse, bouche tous les petits intervalles, et exprime les dernières parties de la sérosité: on les porte dans les granges où ils sont au frais et à l'air; mais garantis soigneusement du froid et de l'humidité qui leur sont également pernicieux. De ces granges, on porte les fromages dans des celliers, pour les mettre à l'abri des gelées d'hiver: là on peut les conserver un siècle. J'en ai mangé plusieurs fois d'une vieillesse étonnante, et entre autres chez le curé de *Lauterbrunnen*, qui en avait un de soixante ans. Dans cette chaîne des Alpes qui s'élève entre les cantons Suisses et le Vallais, les bergers sont dans l'usage de faire quelques

fromages avec un soin particulier, toutes les fois qu'il arrive un événement remarquable dans leur famille. On y manque rarement quand il se fait un mariage, et l'on note sur ces fromages les noms des mariés et la date de la cérémonie : on sale aussi, ou pour mieux dire, on embaume du cochon que l'on conserve avec la même vénération, pour en manger dans les grandes solennités : c'est donner aux étrangers une marque de considération tout à fait singulière, que de leur faire goûter de ce lait et de ce fromage. Suisse.

Parmi ces *Pics* énormes qui paraissent de l'âge du monde, et dont le squelette montre à nu la matière qui forme peut-être la seconde enveloppe du noyau de la terre, on remarque des montagnes plus récentes et d'une figure qui trahit le mystère de leur naissance. Ce sont de longues crêtes médiocrement élevées, qui serpentent entre les montagnes primitives, comme les courans qui les ont formées.

Quel terrible et sublime tableau que celui de cette contrée ! quelle étude que celle de ces monts de diverses origines et d'âges différens, qui attestent les grandes révolutions de la nature, ses lents travaux, ses

Suisse.

caprices subits et ses effrayans desastres! Qu'elles annales pour ces rochers, que trente siècles ont formés ou détruits, que ces cadavres de montagnes renversées dans les profondeurs qu'elles dominaient, et ensevelies sous les glaces qui accompagnent la vieillesse de tous les êtres!

C'est au-dessus de cette région déserte et désolée que l'on voit planer le plus grand et le plus terrible des oiseaux, cet aigle des Alpes qui surpasse de beaucoup en force et en grandeur l'aigle royal. Le *Lammer-Geyer*, ailes étendues, a jusqu'à quinze ou seize pieds de l'une à l'autre de leurs extrémités, et sa férocité égale sa force et sa grandeur.

C'est surtout contre le chamois qu'il faut lui voir déployer sa force et son adresse. Le chamois a, sur la terre, l'agilité que le *Lammer-Geyer* a dans l'air; il se joue au bord des précipices; il franchit des distances au terme desquelles des ailes seules sembleraient devoir transporter; il atteint des sommets si escarpés, qu'ils n'offrent pas sur leur surface un espace ou le pied de toute autre créature puisse se reposer; il se précipite du haut des rochers les plus élevés sans craindre de rompre les ressorts

d'acier qui le meuvent. Une force considérable est inséparable d'une telle agilité, et le chamois n'est point une proie indigne du plus terrible des oiseaux. Le *Lammer-Geyer* va le chercher dans le fond des vallées inhabitées où il paît à l'abri de la poursuite des hommes ; il l'attaque, l'effraye, et le force à chercher son salut dans la fuite. Les rochers sont l'asile ordinaire de ce timide animal; l'aigle le suit en tournoyant et le force à gagner les hauteurs ; il franchit les glaces, s'élance de sommets en sommets avec une infatigable vitesse, jusqu'à ce qu'arrêté sur le penchant des abîmes, il n'ait plus d'autre ressource que de tenir tête à son redoutable ennemi. L'oiseau l'observe, le tourne, feint à diverses reprises de fondre sur lui; le chamois oppose son front à ces fausses attaques ; mais dans l'instant où sa posture est assez gênée pour que son équilibre soit facile à ébranler, l'aigle s'élance, et d'un coup d'aile le précipite au bas des rochers, dans des profondeurs telles que son adresse ne peut le garantir d'une mort certaine : là il le suit, l'achève à coups de bec et le dévore. Suisse.

La récompense que l'état de Berne donne pour la destruction de ces aigles, se borne,

Suisse.

à ce qu'on m'a dit, à un louis, et le paysan ne s'empresse point du tout à le chasser. Le tort qu'ils font est médiocre : ils vivent principalement de chamois et de marmottes; ils approchent rarement des troupeaux, et trouvent une nourriture abondante dans les cadavres des animaux que les lavanges entraînent ou qui tombent dans les précipices. Ils sont aussi en guerre ouverte avec les corbeaux qui assiégent ces contrées. Leurs combats contre les légions de ces oiseaux, sont très-curieux, et la tactique de cette milice aérienne présente un singulier spectacle. Les corbeaux s'alignent, se divisent en corps détachés ; chaque bataillon s'élance à son tour, et l'aigle attaqué dans un sens, est bientôt assailli dans un autre par un nouveau corps qui fait une diversion en faveur de la division qui se retire. Le succès de la querelle est très-incertain, surtout lorsque l'aigle est encore jeune ; mais quand on en est témoin, comme je l'ai une fois été, il est impossible de ne pas faire des vœux pour le roi des oiseaux, contre cette vile populace du ciel. Je ne vis point le succès du combat ; le champ de bataille est vaste et les puissances belligé-

rantes tournant une montagne, furent bientôt dérobées à ma vue. Suisse.

Dans toutes les parties de cette contrée on rencontre des ours, mais ils y sont devenus rares surtout du côté du nord. Dans le Vallais, ils sont plus communs et l'on y trouve les deux espèces de ces animaux; l'une plus grande et plus forte est absolument frugivore et dort pendant l'hiver; l'autre plus petite, mais plus cruelle, est carnassière et plus dangereuse dans la mauvaise saison. Ces animaux en général sont peu dangereux; mais leur antipathie pour les taureaux et leurs combats contre eux, fournissent de temps en temps de singuliers exemples de la haine et de la férocité de deux redoutables créatures. On ne peut retenir un taureau qui sent un ours dans le voisinage, il va au-devant de lui, ils se battent tous les jours, et se donnent tous les jours des rendez-vous, jusqu'à ce que l'un des deux ait succombé. Il n'y a point de loups dans toute cette région, quelque sauvage qu'elle soit, mais on y trouve une espèce de *chat cervier*, qui fait quelque fois des ravages terribles dans les troupeaux. Ces différens animaux sont continuellement

Suisse.

poursuivis, et les communautés s'assemblent pour les détruire.

Outre cette guerre que la sûreté des troupeaux exige, les habitans des Alpes en font une cruelle à des animaux plus doux. La chasse du chamois en occupe un grand nombre ; on imagine combien elle doit être périlleuse au sein de ces inabordables déserts que la nature a donné pour refuge au plus agile des quadrupèdes. Des précipices, parmi lesquels le plus hardi montagnard n'erre qu'en tremblant, sont la patrie des chamois. Il parcourt légèrement leurs hauteurs et leurs abîmes, que l'homme ose à peine mesurer des yeux ; c'est cependant avec tous ces désavantages qu'un chasseur entreprend la poursuite d'un chamois : l'animal a la plus juste idée des distances ; il ne s'éloigne pas un instant avant que l'homme soit à portée de lui nuire ; mais au moment où il le suspecte, il part comme un trait et s'élance vers les hauteurs avec une agilité qui devrait décourager tout autre ennemi qu'un aigle. Le chasseur juge sa marche et le suit lentement, cherchant toujours à garder le vent en face, pour que le bruit de ses pas et les particules que son corps exhale, fuyent derrière lui,

et ne frappent ni l'ouïe ni l'odorat de l'animal. Malgré ces précautions, il lui arrive souvent de ne pas réussir à l'atteindre à la portée du fusil, jusqu'à ce que des rochers inaccessibles le forcent à s'arrêter. C'est alors qu'il faut de l'équilibre et du courage: on juge ce que c'est que des précipices qui épouvantent le chamois et des dangers qui l'arrêtent. Imaginerait-on qu'une lourde créature humaine put le forcer dans ce retranchement et parvenir à se trouver à quelques pas de sa proie, suspendue sur le penchant des abîmes et accrochée à quelque ride creusée dans le rocher, sur laquelle un talon ferré trouve à peine un appui? là, souvent le chasseur est dans l'impossibilité de se servir de son arme; il cherche à effrayer le chamois pour l'obliger à se précipiter, mais si la profondeur est énorme, l'animal désespéré ne veut point quitter son poste et menace son ennemi de le précipiter lui-même. Il est arrivé quelquefois que le chamois s'est élancé contre le chasseur avec toute l'impétuosité dont il est capable, pour lui enlever son poste ou périr avec lui. Suisse.

Un grand nombre d'hommes perdent la vie dans cette chasse; les brouillards épais

Suisse.

des Alpes, qui couvrent tout-à-coup la contrée d'un voile impénétrable, égarent les chasseurs dans les glaces, où ils périssent de froid et de faim : des orages subits mouillent les roches et les rendent si glissantes, que la chaussure, quelque bien ferrée qu'elle soit, ne peut s'y cramponner ; quelquefois la chaleur a tellement desséché leurs surfaces brûlantes, et les a couvertes d'une poussière si mobile, que le malheureux qui les gravit, s'est vu forcé de les humecter avec son sang, en se faisant à la plante des pieds et aux jambes de larges coupures.

Les habitans de l'*Ober-Hasly* sont célèbres par leur intrépidité à cette chasse, et le profit qu'ils en retirent les a tellement encouragés, que le chamois est maintenant réduit à ses derniers retranchemens, et que l'espèce en a diminué considérablement dans les Alpes. Dans plusieurs régions on a été obligé de régler le nombre des chamois qu'on pourrait tuer annuellement. La chair du chamois est excellente, sa peau est précieuse, ses cornes sont utiles, tout jusqu'à ses os est mis en usage.

C'est une chose singulière et effrayante, que de voir un chasseur Bernois voyageant dans

dans les parties les plus âpres de ses montagnes ; rien ne l'arrête ; il dédaigne les sentiers ; partout où un rocher offre une inégalité, il trouve de quoi placer le pied. C'est surtout à la descente qu'il faut le voir, appuyé sur son bâton qu'il traîne derrière lui, se laissant glisser de roches en roches, n'ayant souvent pour station qu'un rebord de quelques pouces, et paraissant plutôt se précipiter dans la plaine qu'y descendre. Quelquefois les Vallaisains les voient avec effroi arriver ainsi du haut du *Gemmi*, dont la pente presque perpendiculaire est de roche nue : dans dix minutes ils parcourent un espace que l'on ne descend pas dans une heure par le sentier le plus droit : il s'en faut de beaucoup que les Vallaisans soient aussi entreprenans. Le bon curé qui m'avait expliqué avec tant de sagacité l'histoire du Pont du Diable, me disait naïvement que lorsqu'on voyait un homme descendre ainsi, on pouvait être sûr que c'était un protestant. *Les catholiques*, ajoutait-il, *ont plus de soin de leur ame, et nous ne voudrions jamais absoudre celui qui s'exposerait à un danger aussi évident.*

Suisse.

CHAPITRE V.

Passage du Scheideck. — Grindelwald. — Vallée de Lauterbrunnen. — Le Staub-bach, chute d'eau de plus de neuf cents pieds. — Passage du Gemmi. — Bains de Leuck. — Le Vallais. — Les Goîtres et l'Idiotisme. — Sion. — Le Pissevache, belle chute d'eau.

Suisse.

Nous avons quitté *Meyringen* le 13 août, et ayant traversé l'Aar, nous avons monté le *Scheideck* à l'ombre d'une belle forêt de hêtres, de peupliers, de frênes et de pins. Bientôt après nous avons rencontré le *Reichenbach*, torrent célèbre par la beauté et l'impétuosité de la cataracte qu'il forme.

Après une montée d'environ trois heures, nous nous sommes reposés dans une vallée délicieuse, parsemée de cabanes, terminée d'un côté par la douce pente d'une colline tapissée de la plus riante verdure, bornée de l'autre par d'énormes piles de rochers, dont la cime atteint les nues et menace leur base; devant nous s'élevait une mon-

tagne pyramidale, resplendissante de l'éclat des neiges dont elle était couverte. Suisse.

Tandis que nous étions à prendre notre petit repas, un fracas semblable à celui du tonnerre nous fit tressaillir de surprise. Nous reconnûmes bientôt qu'il était occasionné par la chute d'une lourde masse de neige qui, roulant du sommet de la montagne le long de sa pente escarpée, semblait un torrent d'eau réduit en écume; c'est là ce qu'on appelle une *Lavange*: celle que nous avons vue n'était qu'une bagatelle, mais elle nous a donné une idée de ce terrible phénomène.

La descente de la montagne, depuis sa crête jusqu'à Grindelwald, nous a paru longue et ennuyeuse; mais ce village, formé par un grand nombre de cabanes répandues çà et là dans la plaine et sur la pente des collines, offre un paysage singulièrement agréable et pittoresque, superbement relevé par le glacier voisin: ce qui distingue particulièrement ce glacier de celui de *Furca*, c'est que celui-là est placé entre les pointes hérissées d'un amas de roches nues, au fond d'une région déserte, désolée, entièrement inhabitable, tandis que celui-ci touche à une plaine fertile, et n'est séparé

Suisse.

par aucun intervalle de la plus riche culture.

On a souvent dit et répété que lors qu'on atteint une considérable élévation, et surtout lorsqu'on est près des glaciers, on éprouve une difficulté de respirer, qui doit être attribuée à la raréfaction de l'air; mais cette assertion est si opposée à ce que notre expérience nous a appris, que je puis, je crois, nier le fait. Dans toutes nos courses sur les Alpes, aucun de nous n'a senti sa respiration gênée en quelque manière que ce fut; au contraire, il nous a toujours paru que nos poumons s'élevaient plus aisément : nous nous sommes toujours trouvés plus libres dans nos mouvemens, plus légers, et nous n'avons jamais ressenti aucune autre incommodité que celle qui naît du froid perçant qu'on éprouve à cette hauteur.

Le lieu où nous nous trouvons actuellement se nomme *Lauterbrunnen* : c'est un petit village, où pour mieux dire, un assemblage de cabanes détachées et répandues dans le fond de la vallée et sur la partie accessible des collines.

Nous logions chez le curé : près de sa maison est la célèbre chute du *Staub-bach* que je viens d'admirer : elle est formée par

un torrent qui se précipite perpendiculairement d'une épouvantable hauteur, et se disperse en pluie fine. La plus grande partie de ses eaux tombe sans obstacle du haut de la montagne, dont la crête avance en saillie sur la plaine; mais une petite portion rencontrant à moitié chemin une partie du rocher projetée en avant, la frappe et rejaillit avec une inconcevable violence. Le curé a mesuré, il y a peu de temps, la hauteur perpendiculaire de cette chute, et l'a trouvée de neuf cent trente pieds. Suisse.

Nous partîmes à cheval pour monter le fond de la vallée de *Lauterbrunnen*. Les glaciers de cette vallée sont infiniment moins dangereux que le glacier supérieur de *Grindelwald*. Nous commençâmes à monter avec une peine extrême jusqu'à un lieu où nous nous trouvâmes absolument entourés de montagnes que l'on nous dit impraticables. Nous nous assîmes donc au pied des glaces pour jouir un moment de la superbe vue des glaciers et des monts qui s'élevaient devant nous : l'ensemble de ce paysage est vraiment magnifique, et présente un curieux et singulier tableau à ceux, surtout, qui ne sont point accoutumés à voir les glaces et les neiges résister

Suisse.

aux ardeurs de l'été, et border les prairies les plus riches et les forêts de la plus riante verdure.

La chaîne des montagnes qui sépare ici le canton de Berne du Vallais, porte le nom de *Gemmi*; Arrivés à son sommet et suspendus sur le Vallais, nous découvrîmes tout à la fois ce superbe pays et les glaciers de la Savoye.

Du sommet du *Gemmi* jusqu'au fond de la plaine, la route peut avoir deux lieues: lorsqu'on est arrivé dans la vallée, et qu'on regarde au-dessus de soi, on n'aperçoit pas la moindre trace du chemin que l'on vient de parcourir, et on se trouve dans un lieu renommé pour ses eaux minérales. Autant que je puis en juger, par ce que j'ai pu apprendre de leur degré de chaleur, de leur analyse, de la manière de les prendre, et de leur efficacité contre la goutte, les rhumatismes, les obstructions, les maladies cutanées, elles me paraissent être du même genre que celles de Bath: le mercure du thermomètre Reaumur s'élève à 42 degrés dans la plus chaude. J'observerai, comme une chose singulière, qu'une source d'eau froide jallit de la terre à quelques pas de cette source brûlante; cependant ce village

ne contient qu'un petit nombre de misérables cabanes, tandis que Bath est une des plus agréables villes de l'Europe. J'ai eu à ce sujet une conversation avec un homme de ce pays-ci qui me paraît très-instruit : je lui disais que vu la réputation et la vertu de ces eaux, je ne pouvais pas m'empêcher d'être surpris que les chefs de la république ne regardassent point les logemens des baigneurs comme un objet digne de leur attention, puisqu'en les rendant plus commodes et plus appropriés aux besoins des malades, ils attireraient un nombre d'étrangers bien plus considérable, dont le concours ne pourrait être que très-avantageux au pays : il me répondit que cet objet avait souvent été discuté, et que des gens dont l'autorité et le crédit sont prépondérans, s'étaient constamment opposés à l'embellissement de ces bains par un principe de politique peu différent de celui de Lycurgue : ils pensaient qu'un grand concours d'étrangers ne servirait qu'à introduire et à naturaliser le luxe chez les habitans du pays, et détruirait insensiblement cette simplicité de mœurs qui distingue si avantageusement les Vallaisans.

Suisse.

Jusqu'à quel point l'ignorance du peuple

Suisse.

contribue-t'elle à son bonheur, et jusqu'à quel point l'instruction générale et les connaissances d'une nation nuisent-elles à la simplicité de ses mœurs ? Voilà des questions dont le pour et le contre ont été souvent agités, et que l'on ne parviendra point à résoudre, tant que l'on regardera comme juste le raisonnement qui conclut de l'abus à l'usage.

En partant des bains de Leuck, nous sommes descendus par une vallée d'une pente très-escarpée, à Leuch, petite ville située sur une éminence voisine du Rhône: ce fleuve est ici très-rapide, et paraît sujet à submerger ses rives, si l'on en juge par la largeur et la nature de son lit; nous l'avons passé en sortant de la ville, et nous sommes entrés dans une forêt de pins, que nous avons bientôt quittée pour le repasser à *Syder*, et le cotoyer encore jusqu'à Sion, capitale de tout le Vallais.

Le pays que l'on nomme *Vallais*, s'étend de l'est à l'ouest, dans une longueur d'environ cent mille, et se divise en haut et bas Vallais. La totalité de cette contrée contient environ cent mille habitans, tous catholiques.

Le haut Vallais est souverain du bas

Vallais; il est divisé en sept *dixaines* ou républiques indépendantes, dont six sont démocratiques, la septième, qui est celle de Sion, étant seule aristocratique. Suisse.

L'évêque de Sion a été autrefois souverain de la plus grande partie du Vallais : son autorité est maintenant tellement limitée, qu'il lui reste peu de chose au-delà du titre du prince. Les actes publics, cependant, sont encore passés en son nom ; il a conservé le droit de faire grâce aux criminels, et la monnaie du pays est frappée à son coin en même-temps qu'aux armes de la république : il est qualifié prince du St. Empire, et comte ou préfet du Vallais.

Les sept *dixaines* où *communautés* dont je viens de parler, forment, conjointement avec l'évêque, une république, et toutes les affaires générales de l'Etat sont traitées dans un congrés appelé *Lands-rath*, ou conseil national, qui s'assemble deux fois l'an à Sion. Les mêmes membres de ce conseil sont divisés en neuf voix ; savoir : celle de l'évêque, qui n'en a qu'une ; celle du *lands-haupt-mann*, ou chef de la république, et celles des sept *dixaines* : tout se décide à la majorité, l'évêque préside à l'assemblée ; mais c'est le lands-haupt-

Suisse.

mann qui recueille les suffrages. Ce dernier est élu tous les deux ans par cette assemblée même, qui nomme aussi à l'évêché en cas de vacance, en choisissant entre quatre candidats qui lui sont présentés par le chapitre de Sion.

Les dixaines démoeratiques sont excessivement jalouses de leur liberté, et veillent avec la plus grande sollicitude à ce que leurs députés n'acquièrent pas une trop grande influence; en conséquence, on leur donne, sur toutes les affaires de quelqu'importance, des instructions précises, dont ils n'oseraient s'écarter en la moindre chose. Par ce moyen, les suffrages des membres du congrés national ne dépendent point de l'opinion ou du caprice des votans, et le député de chaque dixaine n'y a d'autre avis que celui de la communauté qu'il représente.

Toutes les affaires importantes sont portées par appel à cette assemblée, pour y être jugées en dernier ressort. Ce conseil suprême unit donc les différentes communautés par un lien étroit, indissoluble, et en forme une seule république, un seul corps politique, toutes les fois qu'il s'agit des intérêts communs de la nation. Dans tous les autres cas, chacune des subdivisions

de cette grande république est gouvernée par ses lois distinctes et ses coutumes particulières. Depuis 1475, les habitans du bas Vallais sont sujets du haut Vallais, mais ils jouissent de tres-grands priviléges. Leur pays est divisé en six départemens, gouvernés par autant de baillis qui y sont envoyés par l'assemblée générale de Sion. Suisse.

La république du Vallais est un des alliés des treize cantons, mais outre cette alliance générale, elle en a une particulière et plus étroite avec les sept cantons catholiques: elle a encore différens traités avec la France et d'autres puissances, mais les droits de son alliance principale avec les Suisses y sont toujours expressément réservés.

Les habitans de la partie du Vallais où nous nous trouvons actuellement sont très-sujets aux goîtres, et ces excroissances y parviennent souvent à un énorme volume: une autre incommodité encore plus extraordinaire afflige le peuple de cette contrée, c'est l'*idiotisme*: en traversant Sion, j'ai rencontré de fréquens exemples de l'une et de l'autre de ces infirmités. Rien, surtout, ne m'a plus frappé que la vue de quelques-uns de ces idiots étalés au soleil, la tête penchée et la langue

Suisse.

pendante, offrant le plus dégoûtant tableau d'imbécillité dont on puisse se former l'idée: les causes qui concourent à rendre ces infirmités plus communes dans ce pays-ci que dans aucun autre, présentent un problême curieux à résoudre.

La chaleur est excessive au fond de cette étroite vallée, et dans le moment où j'écris, j'en puis à peine supporter le poids quoique la soirée soit déjà fort avancée. Cette accablante chaleur est sans doute une des causes de l'inconcevable indolence des Vallaisans; mais on peut aussi en attribuer une partie aux ressources d'un sol qui n'attend pas la culture pour produire, et dont la fertilité est pour ainsi dire, gratuite et spontanée: en effet on n'y aide presque point la nature, et nous avons traversé de superbes vignobles où les ceps rampans attendaient envain des supports qu'on aurait pu leur donner à peu de frais, et qui auraient bien payé au propriétaire par la quantité et la qualité du produit, une médiocre augmentation de travail.

La malpropreté du peuple est dégoûtante au-delà de toute expression; c'est une observation que j'ai eu le désagrément de faire à plusieurs reprises dans les maisons

où je suis entré, soit à Sion, soit sur la route : j'ai eu à ce sujet une conversation avec le maître de l'hotellerie, qui, quoique le plus sale mortel que j'aie jamais rencontré, se plaignait amèrement de la malpropreté de ses concitoyens, et semblait l'indiquer comme une des causes des goîtres. Au reste, mon intention n'est pas d'insinuer que tous les Vallaisans sont également affligés de goîtres, et tous indistinctement paresseux, malpropres et imbécilles; je ne donne point dans le ridicule de ce voyageur qui assurait avec confiance que toutes les femmes d'une certaine ville etaient rousses, bossues et gravées de la petite vérole, parce que son hotesse avait le malheur d'être telle. Je regarde les descriptions généralisées que l'on a appliqué à-la-fois à toute une nation, comme l'ouvrage d'un esprit étroit et borné, et je me suis toujours bien gardé de prononcer sur le caractère physique ou moral d'un peuple, d'après un coup-d'œil superficiel ou partial. Je ne suis donc point suspect quand j'affirme comme un fait ce que j'ai avancé touchant les deux vices d'organisation qui prévalent chez ce peuple. J'en ai pour garans et mon expérience personnelle et de fréquentes

Suisse.

Suisse.

conversations que j'ai eues à ce sujet avec différens hommes savans et observateurs de ce pays-ci : quant à ce qui est de l'indolence et de la saleté du peuple, l'une et l'autre sont trop évidentes pour échapper au voyageur le moins clairvoyant.

Sion est située sur les bords du Rhône, au pied de deux montagnes isolées qui s'élèvent immédiatement de la plaine, et dont la cime est chargée de différens palais appartenans à l'évêque. Celui que l'on nomme *Magoria* est sa résidence habituelle et le rendez-vous de l'assemblée générale. Cette ville est très- ancienne; on y voit encore quelques inscriptions qui attestent son antiquité.

En entrant dans le bas Vallais et en le comparant aux environs de Sion, j'ai cru y reconnaître les traces d'une industrie plus active, et l'on m'assure, en effet, que ses habitans sont moins indolens que ceux de la région que nous venions de quitter; mais quant à la malpropreté, ils ne leur cèdent en rien.

Près de Marigny nous avons remarqué, avec plaisir, un vieux château dont les ruines majestueuses couronnent la cime

d'un âpre rocher et sont suspendues sur le torrent de la vallée. Suisse.

Depuis ce château jusqu'à St. Maurice, le chemin serpente au pied d'une longue chaîne de rochers, à peu de distance du Rhône qui coule au milieu d'une riche vallée. Dans notre route, nous passâmes près du *Pissevache*, belle chute d'eau qui semble s'élancer du sein d'un roc, mais dont la source est dans les glaciers supérieurs. J'ai vu des chutes plus élevées, mais nulle qui produisit un plus bel effet. Le rocher qui la verse est fendu perpendiculairement depuis son sommet, et les deux côtés de cette ouverture sont revêtus d'arbrisseaux ; c'est du milieu de cette touffe de feuillage que le torrent, roulant une masse d'eau considérable, se précipite perpendiculairement dans la vallée, avec une effrayante impétuosité.

Vers l'extrémité du bas Vallais, les deux chaînes de montagnes qui l'enferment s'approchent tellement du Rhône, que ce fleuve remplit presqu'entièrement l'espace qui les sépare. C'est dans ce défilé que la ville de S. Maurice est située. Elle doit son nom à une abbaye érigée au commencement du

Suisse.

sixième siècle, par Sigismond roi de Bourgogne en l'honneur d'un saint de ce nom, qui a été, dit-on, martyrisé en ce lieu. Ce saint était le chef de la légion thébaine, composée de six mille hommes au moins, qui furent massacrés pour la cause du christianisme, par ordre de l'empereur Maximin. Il s'est élevé différentes disputes sur l'authenticité de cette légende; et si la négative a été soutenue vaillamment d'une part, on a, de l'autre, combattu pour l'affirmative avec autant de chaleur et de zèle que si les preuves de la religion dépendaient de la victoire. Je n'entrerai point dans cette discussion, mais je ne puis m'empêcher d'observer que la cause du christianisme a beaucoup plus souffert de l'imprudence et de la faiblesse de ses défenseurs, que des attaques le plus vives de ses ennemis les plus invétérés.

Un petit nombre d'inscriptions, presque toutes sépulchrales, deux colonnes antiques totalement défigurées, et un pont sur le Rhône, existant en entier, voilà tout ce que S. Maurice offre de vestiges de son antiquité. Cette ville est la clef du Vallais, et ses environs sont tellement fortifiés par la nature, qu'une poignée d'hommes en défendrait

fendrait l'entrée contre des forces infiniment supérieures. Suisse.

Nous fîmes une petite excursion dans le canton de Berne pour visiter les salines de *Bex*. En sortant de S. Maurice, on passe le Rhône sur le beau pont de pierre dont j'ai déjà parlé, et que les antiquaires les plus judicieux regardent comme étant certainement romain : il n'a qu'une arche, dont une moitié appartient au Vallais et l'autre au canton de Berne.

Arrivé aux salines, je m'affublai d'une jaquette de mineur, et je pénétrai dans le sein de la montagne jusqu'à la distance d'environ trois mille pas, par une galerie à peu près horizontale. Cette galerie, qui peut avoir huit pieds de haut sur six de large, est creusée si proprement que ses parois paraissent travaillés au ciseau. C'est sans contredit, le passage souterrain le plus commode dans lequel je suis jamais entré: le sel que l'on en tire est le produit de quelque source, trouvée dans l'intérieur d'un roc massif que l'on est parvenu à percer à grands frais. Ces salines, avec celles d'Aigle, sont les seules que la Suisse possède : aussi, sont-elles pour ce pays un objet de la plus grande conséquence. Sans elles,

Suisse.

il dépendrait totalement des nations voisines, pour cette denrée de première nécessité.

Deux chaînes de montagnes qui partent des Fourches, borne orientale du Vallais, enferment ce pays entre elles. Ces deux chaînes dans leurs sinuosités forment un grand nombre de petites vallées, du sein desquelles mille petits torrens s'élancent vers le Rhône qui parcourt le Vallais dans toute sa longueur.

Une contrée ainsi environnée d'un cordon continu de monts sourcilleux et dont la surface est un assemblage de plaines basses, de vallées élevées, de menaçantes hauteurs, doit nécessairement offrir une variété très-grande de sites et de climats, et une inépuisable diversité de productions. Le voyageur en effet, frappé par une rapide succession d'objets intéressans, voit passer devant ses yeux et des vignobles sans nombre, et de riches pâturages remplis de bétail; ici des champs couverts de blé et de lin; là, de rians vergers; plus loin, de sauvages forêts; tout cela coupé par des rocs nus et décharnés, couronnés de neiges éternelles et de glaciers inaccessibles. Ce contraste tranchant, qui oppose sans cesse le sublime

au champêtre, la natute cultivée à la nature brute, ne peut que faire éprouver à l'observateur les plus délicieuses émotions. Suisse.

Quant aux productions du Vallais, elles sont aussi variées qu'on d'oit l'attendre de la diversité de climats qui caractérisent si particulièrement ce pays. Au tour de Sion, la figue, le melon, et tous les fruits d'Italie parviennent facilement à leur parfaite maturité.

Les manufactures du Vallais ne méritent pas d'être nommées, et l'ignorance des habitans n'est pas moins frappante que leur paresse. On peut les regarder relativement aux connaissances comme à quelques siècles derrière les Suisses, qui sont certainement une nation très-éclairée.

Vous trouverez un tableau fidèle et détaillé des charmes de cette contrée et de ses variétés, dans l'intéressante lettre de l'*Héloïse*, qui contient la relation du voyage de Saint Preux dans le haut Vallais.

En quittant le Vallais, et après avoir passé le village de *Trient*, nous enfilâmes une suite d'étroits vallons, marchant à l'ombre des forêts de pins qui les couvrent, et cotoyant sans cesse un torrent appelé de même le *Trient*. Bientôt nous atteignîmes

Suisse.

la vallée d'Ursine qui nous conduisit au village de son nom : nous trouvâmes le chemin très-âpre jusqu'à la vallée de *Chamouny*. Les grandes montagnes de la Savoye s'élevaient majestueusement devant nous accompagnées de leurs glaciers.

Cinq de ces glaciers dirigés vers la vallée de *Chamouny*, descendent presqu'au niveau de ses plaines, séparés par de sauvages forêts, des champs couverts de moissons et de verts pâturages. C'est ainsi que d'immenses amas de glaces s'entremêlent avec ce que la culture peut offrir de plus riche, de manière que ces divers objets se succèdant sans cesse, offrent une suite de contrastes également singuliers, que je puis appeler vallons de glace, puisqu'ils sont ordinairement fixés dans les intervalles que les montagnes laissent entre elles, ont plusieurs lieues de long, et vont se réunir au pied du Mont-Blanc, le plus haut mont de l'Europe et probablement de l'ancien monde.

Suivant les calculs de M. de Luc, qui a rendu le baromètre propre à mesurer les hauteurs avec un degré d'exactitude auquel il ne pouvait autrefois atteindre, l'élévation de cette montagne, au-dessus du niveau

de la mer, est de deux mille trois cent quatre-vingt-onze toises un tiers, mesure de France. M. de Saussure, professeur d'histoire naturelle à Genève, a fait usage de ce nouveau baromètre pour mesurer plusieurs montagnes remarquables. Je regarde le degré de perfection que cet instrument a reçu de M. de Luc, comme faisant époque dans l'histoire des sciences naturelles; car, avant d'avoir été rectifié par ce physicien, l'incertitude de ses résultats était telle que l'on ne pouvait faire aucun fond sur les mesures qu'il donnait. Suisse.

Je suis convaincu par la situation du Mont-Blanc, par la situation des sommets qui l'environnent, et par la supériorité qu'il a sur eux, enfin par la distance à laquelle on le voit de tous côtés qu'il excède en hauteur toutes les montagnes de la Suisse, qui, sans contredit, sont après lui la plus haute terre de l'Europe. A-t-il la même supériorité sur les lieux les plus élevés de l'Asie et de l'Afrique? C'est ce dont nous ne pouvons nous assurer qu'en comparant les mesures modérées que les voyageurs modernes ont données de ces dernières, avec les calculs exagérés que les anciens nous en ont laissés, et en prou-

Suisse.

vant que dans ces deux parties du monde il n'existe pas un mont dont l'élévation exactement calculée paraisse atteindre à deux mille quatre cents toises. Si nous consultons des tables plus modernes et plus judicieuses, nous verrons que le pic de Ténériffe et l'Etna ont été fréquemment considérés comme les monts les plus élevés du globe. Or, la hauteur du premier, que quelques savans estiment de trois mille toises, a été réduite par le père Feuillée à deux mille soixante-dix ; tandis que, suivant les calculs de M. de Saussure, l'Etna ne s'élève que de seize cent soixante-douze toises au-dessus du niveau de la mer : il faut donc conclure de ces observations et de toutes celles qui ont été faites par des voyageurs dont l'autorité peut être alléguée, que, si l'on en excepte les montagnes de l'Amérique, dont l'élévation, suivant M. de la Condamine, excède trois mille toises, il en est peu qui atteignent à la hauteur du Mont-Blanc.

Le Mont-Blanc jusqu'à présent a été trouvé inaccessible. Il y a deux mois environ que quatre habitans de Chamouny tentèrent de l'aborder. Dans ce dessein, ils partirent à dix heures du soir, et après une

marche forcée de quatorze heures ; après avoir gravi, avec une fatigue excessive, des pentes escarpées et dangereuses ; après avoir traversé de vastes vallées de glace et d'immenses champs d'une neige si amollie qu'ils y enfonçaient quelquefois jusqu'à la ceinture, ils parvinrent au sommet le plus voisin du Mont-Blanc. A la première vue, il ne leur en parut éloigné que d'une lieue au plus, mais bientôt ils reconnurent avec un regret extrême que la transparence de l'air, l'éblouissante blancheur de la neige et la hauteur du mont, concouraient à le rapprocher considérablement, et qu'il ne faudrait pas moins de quatre heures pour l'atteindre en supposant même que l'accès en fût praticable. Mais le jour étant déjà fort avancé, et les vapeurs qui erraient autour du Mont-Blanc commençant à s'accumuler en nuage, ils furent obligés d'abandonner leur entreprise. Il n'y avait pas un moment à perdre, et ils descendaient avec la plus grande précipitation, lorsqu'un d'eux glissa en essayant de franchir une des fentes de la glace ; il avait appuyé sur le bord opposé de l'ouverture, le long bâton ferré dont il était muni, et c'était sur ce frêle soutien qu'il demeura suspendu,

Suisse.

Suisse.

lorsque ses compagnons vinrent le tirer de l'affreuse situation où il se trouvait. Le sentiment du danger qu'il venait de courir, fit sur lui une telle impression, qu'il s'évanouit et resta quelque temps sans connaissance : on eut de la peine à le rappeler à lui-même ; cependant nonobstant l'étourdissement qui lui resta, il recouvrit assez de force pour continuer sa marche. Ils n'arrivèrent à Chamouny qu'à huit heures du soir, après vingt-deux heures d'une marche accompagnée de fatigues inconcevables et pendant laquelle ils furent plus d'une fois en danger de perdre la vie au sein de ces régions désolées ; mais récompensés en quelque sorte de tout ce qu'ils avaient enduré de peines et bravé de périls, par le droit qu'ils ont acquis de se vanter d'avoir approché du Mont-Blanc plus qu'aucun de ceux qui l'ont tenté avant eux. Il paraît, au reste, qu'ils n'avaient pas pris assez de précautions pour une entreprise de ce genre ; car l'expédition était non-seulement périlleuse au plus haut degré, mais encore beaucoup trop fatigante pour être terminée dans l'espace de vingt-quatre heure : ils auraient dû partir le matin, se munir de fourrures et chercher un lieu

propre à y passer la nuit. S'ils en avaient trouvé un convenable, et dans lequel ils eussent pu, par quelque moyen que ce soit, se défendre contre le froid perçant qui règne dans ces montagnes, ils auraient été en état le lendemain de continuer leur route, et ne se seraient point trouvés à quatre lieues du Mont-blanc, fatigués et épouvantés au point d'être incapables d'aller plus loin, et le jour n'aurait pas été assez avancé pour qu'ils eussent à craindre que la nuit les surprit s'ils passaient outre et les exposât à se précipiter dans les abîmes de glaces, ou à périr de froid.

Suisse.

CHAPITRE VI.

Glacier des Bossons. — Murailles de glace. — Glacier de Montanvert. — Marché des glaciers. — Route de Chamouny à Genève. — Caverne de la Balme. — Le pays de Vaud. — Vevay. — Clarens. — Meillerie.

Suisse.

Le 23 août, jour de notre arrivée à Chamouny, nous montâmes le long du glacier des *Bossons*, pour voir un bel amas de glaces auquel sa forme a fait donner le nom de *murailles*. Ces murailles sont de longues chaînes de glaçons, d'une épaisseur et d'une solidité prodigieuses, qui s'élèvent perpendiculairement de leurs bases, et se suivent dans des directions parallèles. Quelques-unes de ces chaînes nous parurent élevées de cent cinquante pieds; mais si nous en croyons nos guides, elles en ont plus de quatre cents de hauteur absolue. Dans le voisinage de ces murailles nous remarquâmes des pyramides et des cônes de glace de toutes les proportions

et de toutes les grandeurs, qui s'élevaient à une hauteur considérable sous les formes les plus bizarres et les plus magnifiques. Suisse.

Le 29 nous montâmes à cheval, et nous prîmes le chemin qui conduit au glacier de *Montanvert*. Bientôt il fallut mettre pied à terre et gravir par un sentier très-âpre et très-rapide, appelé le *chemin des chasseurs de cristal*. Enfin, ayant atteint le sommet du *Montanvert*, nous prîmes dans un lieu commode un léger repas: un vaste bloc de granit, qu'on nomme la *pierre des Anglais*, nous servit de table, et près de nous était une misérable hutte dans laquelle ceux qui voyagent vers le Mont-Blanc passent fréquemment la nuit. Le paysage qui nous environnait était d'une sublime magnificence. D'innombrables rochers, s'effilant insensiblement depuis leur base jusqu'à leur sommet, se terminent en une pointe aiguë. C'est à cette forme qu'ils doivent le nom d'Aiguilles qui les distingue.

Reposés et rafraîchis, nous fîmes nos préparatifs pour tenter de traverser les glaces. Nous étions tous munis de longs bâtons ferrés; mais pour assurer encore plus notre marche, les guides fixèrent à

Suisse.

nos souliers des crampons consistant en une petite lame de fer armée de quatre pointes.

Les plus grandes difficultés à ceux qui s'avancent sur les glaces naissent des fentes énormes qui les coupent. Ces fentes sont produites par différentes causes. La principale est la fonte continuelle de la surface inférieure de la glace, qui détermine de fréquens abaissemens, dont la suite naturelle est de faire éclater la masse entière avec d'épouvantables explosions. Nous roulâmes des grosses pierres dans plusieurs de ces fentes: le temps qu'elles employèrent à parvenir au bas, nous fit concevoir quelle était leur profondeur. Nos guides nous ont assuré qu'en plusieurs lieux elles n'avaient pas moins de cinq cents pieds. Je ne puis vous donner une idée de cette immense quantité de glace hérissée de pointes irrégulières, et coupée de profondes crevasses, qu'en vous la représentant comme une mer furieuse qu'une gelée subite aurait surprise au fort d'une violente tempête.

Nous nous mîmes en marche avec beaucoup de lenteur et de précaution, mais à mesure que nous avancions nous sentions augmenter notre confiance et notre cou-

rage : bientôt nous reconnûmes que nous pouvions monter et descendre des pentes peu considérables avec une entière sécurité, et même plus sûrement que nous ne l'aurions fait ailleurs, de notre pas ordinaire. Si nous rencontrions des fentes, nous les franchissions, et lorsqu'il se trouvait une descente un peu escarpée, nous nous laissions glisser le plus adroitement que nous pouvions, et nous venions à bout de gravir la montée opposée, en faisant des trous dans la glace avec nos bâtons ferrés. Tous ces chocs-là faisaient résonner d'une manière terrible; mais la prudence attentive de nos guides, et les sages précautions qu'il prenaient nous ôtaient toute idée de danger. Suisse.

Nous arrivions à l'autre extrémité du glacier, quand nous fûmes arrêtés par une crevasse d'une telle largeur, qu'il ne fallait point songer à la franchir, et que nous nous vîmes forcés de faire un circuit de plus d'un quart de mille pour pouvoir parvenir à tourner cette vaste ouverture.

Un nuage qui se formait rapidement sur nos têtes nous obligea de quitter le glacier avec toute la célérité possible; car lorsque la pluie survient, elle rend la glace

Suisse.

extrêmement glissante. En effet, nous n'avions pas de temps à perdre, car à peine nous quittions la glace, que la tempête commença; bientôt elle devint terrible, les éclairs se succédaient sans interruption, et les éclats du tonnerre répétés par les vastes creux des montagnes, ajoutaient à la sublime et majestueuse horreur de la scène.

En parcourant des yeux la vaste étendue de ces glaciers, je ne pus m'empêcher de remarquer, comme beaucoup de voyageurs l'ont fait avant moi, l'immensité du fond que la nature a placé dans ces montagnes pour l'entretien des fleuves. Non, on ne verra jamais tarir les sources du Rhin, du Rhône et du Pô.

Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire naturelle un objet de recherche plus curieux que la naissance et les progrès de ces glaciers qui descendent parmi les champs cultivés et les plus riches pâturages, résistant à la chaleur dans des lieux où les rayons du soleil sont assez ardens pour mûrir tous les fruits de la terre. Il est littéralement vrai que d'une main nous pouvions toucher la glace, et de l'autre une moisson mûre.

Lorsque nous quittâmes Chamouny, nous suivîmes le cours de l'*Arve* qui prend sa source dans le glacier de l'*Argentière*, et qui cotoie long-temps le chemin avec le fracas et la rapidité d'un torrent : de là nous descendîmes dans la plaine qui s'étend de nouveau jusqu'à Genève. La tradition veut que cette petite plaine ait jadis été un lac ; et en effet, sa forme, aussi-bien que la nature de son sol, semblent justifier cette opinion. Elle est en grande partie dévastée par l'indomptable *Arve* qui submerge fréquemment ses rives ; le reste est couvert d'arbres fruitiers. Suisse.

A une petite distance de Magland nous nous arrêtâmes pour admirer une superbe chute d'eau, nommée la cascade d'*Arpenas*. Elle est formée par un torrent qui se précipite du haut d'un rocher sur-plombé. Quand nous vîmes cette chute, un vent très-impétueux, qui s'emparait du torrent au moment où il échappait au canal, l'écartait de cent verges au moins de sa direction perpendiculaire, et le réduisait en une pluie imperceptible. Cette bruine, arrêtée par la pente de la montagne, en découlait sous la forme de mille petits ruisseaux qui se confondaient sur un re-

bord du roc, et de là s'échappaient divisés en trois cascades différentes.

Suisse.

Entre *Magland* et *Cluse*, nous prîmes un guide pour nous conduire à la caverne de Baume, dont nous avions lu une magnifique description. La montée par laquelle on y parvient n'est pas fort longue, mais elle est si escarpée que nous employâmes plus d'une heure à la gravir ; il fallait ensuite se hisser le long d'un affreux précipice, et enfin employer une échelle pour nous élever jusqu'à un noyer qui a pris racine sur le rocher près de la bouche de la caverne, et à l'aide des branches duquel nous réussîmes à y entrer.

C'est une caverne naturelle dont la longueur est d'environ un quart de mille, et qui se divise en plusieurs rameaux qui aboutissent à de vastes creux ou se perdent sous des voûtes extrêmement élevées. Un homme dont l'imagination est très-vive peut y avoir trouvé une basalmique superbe, couronnée de son dôme, un arsenal, les ruines d'un palais somptueux... Moi, je n'ai vu qu'une spacieuse caverne remplie de stalactites, de spars et de pétrifications. Tout cela faisait un assez bel effet, je l'avoue ; mais j'en ai vu à peu près autant

tant dans la plupart des cavernes que j'ai vues, et celle-ci ne nous a offert rien d'assez admirable pour nous dédommager de ce qu'il nous avait coûté de peine pour y entrer. Suisse.

Nous passâmes la nuit à Cluse, petite ville située dans une fertile plaine, voisine de l'*Arve*. Le lendemain nous cotoyâmes ce torrent jusqu'à la *Bonne-Ville*, capitale du duché de Faucigny, bâtie sur ses bords et au pied d'une formidable chaîne de rochers, qui dégénéra en un cordon de collines. Toute cette partie du Faucigny, ainsi qu'une petite portion du Chablais que nous avons traversée, est une riche plaine qui produit en abondance du vin et du blé; mais sa culture et sa population ne sont pas proportionnées à sa fertilité.

Près du petit village de Cluse, nous entrâmes sur le territoire de Genève. Le contraste frappant de la pauvreté des Savoyards et de l'opulence des Genevois, la nombreuse population de ces derniers, la propreté de leurs habitations et l'état florissant de leur agriculture; enfin cette multitude de maisons de plaisances semées dans la campagne, tout se réunissait pour

Suisse.

exciter mon admiration et me pénétrer des sentimens les plus satisfaisans.

De Genève nous allâmes à Crassy, petit village du pays de Vaud. Dans notre route nous traversâmes Veroi, village de France situé au bord du lac de Genève. Sa position est si favorable au commerce, que sous le ministère de M. le duc de Choiseul on voulut en faire une ville. Ce projet eut même un commencement d'exécution; les rues sont marquées, le port est presque achevé, et l'on remarque sur les rivages du lac une grande quantité de pierres prêtes à être employées.

Le *pays de Vaud* est une contrée dont les voyageurs et les historiens ne parlent jamais qu'avec ravissement, quand ils trouvent l'occasion de la décrire; mais c'est surtout la partie baignée par le lac de Genève qui excite leur admiration; et, en effet il est difficile d'imaginer quelque chose de plus délicieux. C'est un amphithéâtre presque continu qui s'élève insensiblement des bords du lac, orné de superbes vignobles, de champs fertiles, de riches prairies, et parsemé de hameaux, de villages et de villes. Le rivage du lac est couvert d'un gravier extrêmement net,

et ses eaux sont d'une telle transparence, que l'on distingue leur lit à une profondeur considérable. Suisse.

Nous traversâmes *Nyon*, petite ville située au bord du lac, dans le lieu où il commence à s'élargir. Son ancienneté est constatée par plusieurs inscriptions romaines et quelques autres monumens que l'on a découverts à diverses reprises en creusant dans ses environs.

Entre *Saint-Prés* et *Morges*, le lac forme une baie magnifique, et ces deux villes sont placées précisément à l'extrémité des deux langues de terre qui la renferment. Le fond du tableau est toujours ce bel amphithéâtre qui s'élève graduellement vers le Jura.

Lausanne est bâti sur une pente si escarpée, que dans plusieurs rues ce n'est qu'avec beaucoup de peine que des chevaux peuvent traîner une voiture, tandis que les gens de pied gagnent les quartiers supérieurs à l'aide des degrés que l'on a fixés contre le roc; mais cet inconvénient est plus que racheté par les plus beaux points de vue qui existent. L'objet principal, celui qui fixe d'abord les regards, c'est le lac formé comme un arc, dont les

Suisse.

terres du pays de Vaud représentent la courbure, et les côtes du Chablais la corde. De Genève à Villeneuve, c'est-à-dire dans sa plus grande largeur, il y a au moins quarante milles : sa largeur varie beaucoup ; vers sa partie la plus étroite, elle se réduit à trois milles, elle est de quinze environ entre Rolle et Thonon. On voit par là qu'il n'atteint pas tout-à-fait à celle du lac de Constance ; mais le paysage qui l'environne est incomparablement plus majestueux et plus pittoresque.

Cette ville est gouvernée par ses propres magistrats, elle a ses cours de justice ; et ce qui est très-singulier, ceux de ses citoyens qui habitent la rue principale, ont le droit de prononcer la sentence dans les procès criminels.

Lausanne a une université renommée, fondée en faveur des jeunes gens du pays *Roman*, comme Berne en a une pour ceux du pays Allemand. Le gouvernement y entretient des professeurs de tout genre, et une bibliothèque publique assez bien composée. J'ai eu le bonheur de voir plusieurs fois le célèbre Tissot, médecin de cette ville, si connu dans le monde savant par ses excellens écrits sur diffé-

rentes parties de la médecine: sa conversation est d'autant plus intéressante, que ses connaissances ne se bornent pas à son art, et qu'il n'est aucune branche de lettres dans laquelle il ne soit versé. Ses vertus privées ne le rendent pas moins respectable que son mérite extérieur, et l'on vante son humanité autant que son profond savoir. Suisse.

La population de Lausanne atteint à peine à sept mille ames: il n'y a qu'un petit nombre d'années qu'elle excédait dix mille. On remarque qu'en général le pays de Vaud se dépeuple sensiblement depuis un siècle: il faut en accuser les progrès du luxe qui domine les mariages dans l'ordre de la noblesse, et qui l'engage à quitter le pays pour prendre parti dans les services étrangers. En effet, quoique le gouvernement de Berne soit des plus doux, qu'il n'impose jamais de nouvelles taxes, et qu'il ne tente aucune usurpation sur les droits de ses sujets, cependant comme la noblesse du pays de Vaud est totalement exclue de l'administration des affaires, et que le commerce est réputé dérogeant, sa condition est très-peu avantageuse, et la seule ressource qui lui reste est le service. De là naît le mécontentement de la plu-

Suisse.

part des gentilshommes de ce pays, qui, peu satisfaits du gouvernement équitable et doux sous lequel ils vivent, changeraient volontiers leur constitution républicaine en constitution monarchique.

La route de Lausanne à Vevai est vraiment délicieuse; le chemin serpente sur le penchant des montagnes, bordé sans cesse par de superbes vignobles: l'industrie des Suisses n'est nulle part plus remarquable: en vain la montagne décharnée offre souvent à nu les faces escarpées du rocher qui la forme, on a su naturaliser la vigne sur ses pentes arides, en les chargeant d'un revêtement de terres rapportées, soutenues de distance en distance par de petits murs secs qui s'élèvent en amphithéâtre depuis les rives du lac jusqu'à la crête des coteaux. On donne le nom de *Lavane* à tout ce district compris entre Lausanne et Vevai; il y a deux jolies petites villes, *Lutri* et *Culli*, et les deux villages de *Saint-Saphorin* et *Corsier*. Toute sa surface est également montueuse, et ses collines qui s'élèvent du bord même de l'eau, sont couronnées de riches prairies et de vastes forêts qui dominent leurs vignobles.

Vevay est la ville principale du bailliage de son nom : elle est propre, bien bâtie et située au pied des montagnes, sur les rives du lac. On doit la compter dans le petit nombre des villes du canton de Berne qui ont un commerce un peu remarquable. Le lac est ici bien différent de ce qu'il est à Genève ; ses rivages offrent des objets bien plus contrastés, plus agrestes et plus pittoresques. Les roches de la Savoye, fièrement projetées au milieu de ses eaux, l'environnent d'une chaîne semi-circulaire, dont la continuité n'est interrompue que dans le lieu où le Rhône se fraye un passage, pour se jeter dans le lac à quelques lieues au-dessus de Vevay. Suisse.

Avant de quitter *Vevay*, que celui qui est fait pour éprouver certaines sensations, monte vers son église, qui est placée sur une hauteur d'où elle domine la ville, le lac et les sombres roches de *Meillerie;* qu'il visite son cimetière ombragé d'arbres antiques; et qu'assis au pied de ses murs, il attende le coucher du soleil et le calme du soir pour jeter encore un regard sur le tableau admirable qui s'offre à sa vue.

Près de *Vevay* on trouve Clarens, et à l'opposite on voit Meillerie : voilà le

théâtre où Rousseau a placé son Héloïse.

Suisse. Je me suis procuré à Lausanne son admirable ouvrage, et dans la route je n'ai cessé d'observer cette contrée, pour en comparer les aspects aux descriptions de cet écrivain célèbre. Dans le nombre des petits détails, il est peut-être quelques objets dont la teinte est réhaussée ; mais quant aux grandes formes qu'étale ici la nature, nul pinceau, quelque brillant qu'il soit, ne saurait atteindre à leur étonnante magnificence, et le coloris brûlant de Rousseau même n'a point en général égalé celui de ce tableau sublime. J'ai relu avec une attention profonde les parties les plus remarquables de ces lettres, et le lieu de la scène étant alors sous mes yeux, j'ai trouvé dans leur lecture des sensations que je n'avais pas encore éprouvées: je me suis arrêté surtout avec délices à la lettre si touchante où S. Preux raconte sa promenade à *Meillerie* par le lac.... C'est à mon gré le chef-d'œuvre de l'ouvrage. L'amour et le desespoir y sont portés jusqu'à la fureur. Mes regards se fixèrent sur les sombres roches de Meillerie, et l'aspect du rivage opposé m'a convaincu que si j'avais pu y être transporté, j'aurais trouvé le lieu

même où Saint-Preux conduisit sa Julie, ce lieu dont il fait une peinture si triste et si enchanteresse. En effet, quoiqu'on ne trouve ici nulles traces de l'histoire de Julie, le théâtre en est si fortement dessiné, que je ne puis me persuader que ces lettres désignent un seul lieu qui n'existe réellement dans cette contrée romanesque. On sait d'ailleurs que l'auteur a demeuré quelque temps sur les rivages du lac, et particulièrement à Meillerie, vers cette époque de sa vie, où l'on peut supposer qu'il a écrit son Héloïse. Qu'on ouvre donc ce livre, qu'on relise cette même lettre, qu'on s'arrête au passage où Saint-Preux met sous les yeux ce nombre étonnant de villes et villages semés sur le pays de Vaud, la fertilité de ses campagnes, la richesse de sa culture, et ensuite vous en offre le contraste dans les roches arides du Chablais, dont les intervalles ne présentent que quelques villes isolées, jetées çà et là au bord de l'eau; on verra d'un coup d'œil, et sous le même point de vue, l'influence de l'autorité absolue et celle d'une liberté qui agit à l'abri d'un gouvernement juste et modéré.

Suisse

CHAPITRE VII.

Le Jura. — Le Val de Joux. — Orbe. — Yverdun. — Le Lac de Neuchâtel. — Le Ranz des Vaches. — Neuchâtel. — Vallengin, la Chaux-de-Fonds. — Locle.

Suisse.

La chaîne de montagnes à laquelle on donne le nom de Jura, naît dans le canton de Zuric, suit le cours du Rhin, passe dans l'évêché de Bâle, traverse le canton de Soleure et la principauté de Neuchâtel, et se dirigeant vers le pays de Vaud qu'elle sépare de la Franche-Comté et de la Bourgogne, s'étend au-delà des frontières du Genevois jusqu'au Rhône. Dans quelques-unes de ses parties cette chaîne forme sur ses hauteurs d'innombrables petites vallées, dont plusieurs sont comprises dans le pays de Vaud.

La vallée du lac de Joux doit son nom à un lac situé au sommet de cette partie du Jura que l'on distingue par la dénomination de Mont-Joux. Cette vallée peut avoir

douze milles de long sur un de large. Une partie de sa surface, de plus de douze milles de tour, est occupée par deux lacs contigus qui, sans doute, n'en faisaient autrefois qu'un seul, et dont le plus considérable porte le nom de Joux. Suisse.

Cette petite vallée est extrêmement peuplée et contient environ trois mille habitans, dont l'industie est très-remaquable. Quelques-uns font des montres, mais le plus grand nombre est employé à polir des cristaux, du granit et des marcassites.

En montant vers cette charmante vallée, et ensuite en descendant vers la même route, le long d'une longue suite de collines entrecoupées de vallées et de forêts parsemées de clairières, nous dominions une vaste contrée, et notre vue se promenait sur une grande partie du pays de Vaud, sur le lac de Genève, environné de sa montueuse enceinte, et sur celui de Neuchâtel. Ces deux lacs, vus de cette hauteur, paraissent au même niveau à peu près, et ne semblent séparés par aucune montuosité sensible.

Nous suivîmes la belle vallée de *Romain-Moutier* jusqu'à Orbe, ville qui, suivant l'opinion des antiquaires, est la plus an-

Suisse.

cienne de l'Helvétie, et en fut long-temps la plus puissante: elle n'offre plus aucuns restes de son ancienne splendeur. Sa situation a quelque chose de romanesque: de beaux vignobles décorent la plus grande partie de ses environs.

D'*Orbe* nous descendîmes dans la plaine qui s'étend jusqu'au lac d'Yverdun. Les bains de cette ville sont très-fréquentés en été: leurs eaux sont très-sulfureuse.

Yverdun est une jolie ville, grande, aérée, bâtie en pierre comme toutes les villes que j'ai vues dans le pays de Vaud. Elle est située à une très-petite distance du lac, dans une petite île formée par les deux embouchures de la *Thiele*. Entre la ville et le lac est une agréable plaine qui va insensiblement mourir dans l'eau, et sur laquelle on a formé des belles allées de tilleuls. Ce lac, vu de cette plaine, paraît totalement encadré par des hauteurs, excepté au nord, où son rivage est tout à-la-fois de niveau avec ses eaux, et donne l'idée d'une vue de mer.

Cette ville a quelque commerce et un petit nombre de manufactures de toiles et de mousselines; elle est le passage des marchandises qui sont transportées de Pié-

mont en Allemagne. Les lettres y fleurissent singulièrement, et ses presses ont de la réputation : elles ont été mises en activité par le professeur *Félice*, Napolitain, homme d'un grand mérite et d'un vaste savoir. Suisse.

Le lac d'Yverdun s'étend du sud au nord dans une longueur d'environ vingt milles sur une largeur qui n'excède jamais cinq milles. Sa rive méridionale est parsemée de maisons de campagne qui appartiennent presque toutes à des habitans de Berne.

Je ne puis m'empêcher de trouver extraordinaire que des hommes qui ont sans cesse devant les yeux des sites également majestueux et pittoresques, qui vivent dans un pays auquel la nature a prodigué avec luxe ses variétés les plus contrastantes et ses formes les plus singulières; que des Suisses, enfin, aient adopté la maussade et froide uniformité des jardins français. Souvent, au milieu des plus romanesques paysages, j'ai trouvé une forêt antique et vénérable, percée de petites allées bien alignées, et j'ai vu sur le rivage même d'un lac imposant, d'étroits et sales réservoirs artificiels, flanqués de tristes parterres dévorés par le soleil.

En quittant Yverdun nous cotoyâmes la

Suisse.

rive occidentale du lac, et nous traversâmes *Granson*. Cette petite ville est remarquable par le combat qui se livra près de ses murs en 1476, et dans lequel Charles le Hardi, duc de Bourgogne, fut défait par les Suisses.

Nous entrâmes dans la principauté de Neuchâtel, à six milles environ de *Granson*. Ici nous trouvâmes *Saint-Aubin*, *Baudry*, *Colombier*, etc., tous jolis villages situés au bord du lac. La route serpente sur le penchant du *Jura*, ayant toujours le lac au-dessous d'elle. La pente de la montagne est couverte d'un vignoble presque continu, dont les différens étages sont marqués par de petits murs construits pour soutenir les terres. Les bords de ce lac sont cependant plus uniformes que ceux du lac de Genève, et l'on n'y retrouve point ces grouppes menaçans de rochers bizarres qui défendent la côte du Chablais.

Entre le lac et le *Jura*, coulent plusieurs petites rivières qui jaillissent des rochers en torrens assez considérables, et qui, après avoir mis quelques roues en mouvement, vont se perdre dans le lac, à peu de distance de leur source. La plus considérable de toutes est la *Serrière*, qui

naît dans le voisinage d'un village de même nom que nous avons traversé en allant à Colombier. Nous avons dîné dans ce dernier lieu chez des personnes que nous avions vues aux bains de *Leuka*, et avec lesquelles nous avons passé une journée des plus agréables. Suisse.

Après le dîné, quelques musiciens nous ont fait entendre le *ranz des vaches*, cet air célèbre que l'on défendit de jouer dans les troupes Suisses qui étaient au service de France, parce qu'il éveillait dans le cœur des soldats un souvenir si vif de leur terre natale, qu'il leur inspirait une sombre mélancolie, et occasionnait de fréquentes désertions. C'est ce regret de la patrie que les Français appellent *maladie du pays*. Le ranz des vaches n'a rien à mon gré de bien frappant, mais comme il paraît composé des intonations les plus simples, on doit peu s'étonner du pouvoir que sa mélodie avait sur les Suisses transportés dans une contrée étrangère. Rien ne ranime plus puissamment en nous la mémoire du passé, qu'un air chéri que nous étions accoutumés d'entendre dans le temps de nos plus tendres et de nos plus douces liaisons. En quelque occasion qu'on nous

Suisse.

le rappelle, il amène avec lui une longue suite d'idées étroitement enchaînées; et si la plus froide insensibilité n'a pas flétri notre ame, elle est profondément émue, et la mélancolie s'en empare. On observe que les habitans des pays montueux sont beaucoup plus sujets que d'autres à la *maladie du pays*. Cela n'est point étonnant; leurs habitudes et leur genre de vie sont totalement différens de tout ce qu'ils trouvent ailleurs. C'est par cette raison que les montagnards écossais et biscayens, éloignés de leur patrie, sont aussi disposés que les Suisses à être vivement affectés de tout ce qui peut la rappeler à leur esprit.

La principauté de *Neuchâtel* et de *Vallengin* est alliée avec les quatre cantons voisins, savoir Berne, Lucerne, Fribourg et Soleure; mais outre cette considération générale, il existe entre la ville de Neuchâtel et le canton de Berne une liaison particulière, en vertu de laquelle les habitans de cette ville sont réputés *co-bourgeois* avec ceux du canton. La pricipauté entière contient environ quarante mille ames, dont trois mille habitent la capitale: c'est dans cette ville que le gouverneur

neur réside : elle est le centre de l'administration générale des affaires publiques. Suisse.

La ville de Neuchâtel est peu étendue; elle est située partie dans une petite plaine que le lac laisse entre lui et le Jura, partie sur le penchant de cette montagne, en sorte que plusieurs de ses rues sont très-escarpées. Au commencement du siècle dernier, le commerce était totalement étranger à cette ville, parce que le ridicule orgueil qui le regarde comme dérogeant, y subsistait dans toute sa force. Ce fâcheux préjugé a fait place à des idées plus saines : un négoce assez considérable est la suite de sa destruction : le principal objet d'exportation est le vin que l'on recueille dans les vignobles circonvoisins; il est fort estimé. On a aussi établi avec succès différentes manufactures de coton et de mousselines, et depuis quelques années, les marchands de cette ville ont amassé de grandes richesses.

La principauté de Neuchâtel et de Vallengin s'étend depuis le lac jusqu'aux frontières de la Franche-Comté. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ douze lieues, et sa plus grande largeur de six. Le pays de Neuchâtel occupe la plaine et la partie.

Suisse.

inférieure des montagnes; le Vallengin est tout entier situé dans le Jura, qui se divise en plusieurs chaînes parallèles, dirigées de l'est à l'ouest. Le pied de ces monts offre quelques terres labourables et beaucoup de vignobles: leurs crêtes sont couvertes de vastes forêts, où l'on a pratiqué d'assez grandes clairières pour les convertir en pâturages, qui sont entrecoupés de quelques champs où l'on seme de l'orge et de l'avoine. Ce qui, au reste, mérite l'attention particulière du voyageur curieux, c'est moins l'état physique de ces vallées, que le génie et la rare industrie de leurs nombreux habitans.

Nous traversâmes Vallengin, chef-lieu du district qui porte son nom. C'est un petit bourg ouvert, muni d'un château moderne, bâti sur les ruines de l'ancien. De là, nous entrâmes dans le *val de Raz*, qui renferme au moins vingt villages situés presque tous au pied des montagnes que forment cette vallée.

Vers midi, nous arrivâmes à la *Chaux-de-Fonds*, grand et beau village situé dans une large vallée qui cotoie la Franche-Comté: de là, marchant continuellement entre de jolies maisons qui bordent la

route, et dont la campagne est parsemée, nous atteignîmes *Locle*. Suisse.

La *Chaux-de-Fonds* et *Locle*, en y comprenant leur territoire, contiennent environ six mille habitans. L'activité et l'industrie de ce petit peuple isolé sont vraiment dignes d'admiration, et l'on ne peut s'étonner assez de trouver les arts mécaniques portés à un tel point de perfection, dans un coin du monde aussi retiré. On y fait un commerce considérable de dentelles, de bas, de coutellerie et de mille autres articles de mercerie qui se manufacturent sur les lieux; mais c'est surtout dans la fabrication des montres et de tous les ouvrages d'horlogerie que les habitans de cette vallée excellent éminemment. Non contens d'exécuter eux-mêmes tous les outils nécessaires à cet art, ils en ont inventé plusieurs; ils cultivent aussi tous les arts correspondans, et l'on trouve dans ces villages, peintres, émailleurs, graveurs, doreurs, en un mot, tous les ouvriers dont les travaux doivent se réunir pour compléter cette branche de commerce. On fait monter à quarante mille le nombre de montres qui sortent annuellement de leurs ateliers. L'industrie créatrice qui

Suisse.

règne dans ces montagnes, offre à l'observateur le plus satisfaisant des spectacles, et nulle part, peut-être, si ce n'est à Genève, on ne trouverait autant de gens aisés. Comme chaque individu est certain, non seulement de se procurer les commodités de la vie, mais encore de voir bientôt ses enfans en état d'en faire autant, les mariages sont faciles et précoces. Tout, jusqu'aux femmes, est employé à quelque partie de la fabrication des montres, et l'on voit des enfans de dix ans gagner vingt sous par jour à donner avec la main le dernier poli aux instrumens d'acier que l'on emploie. Quant aux hommes, il en est peu qui ne se fassent trois livres par jour ; plusieurs gagnent jusqu'à neuf ou dix francs.

Il n'y a qu'un petit nombre d'années, que la meilleure partie de ces vallées était encore une forêt continue. La transformation de ces déserts en fertiles pâturages semés de riches habitations, est un des miracles de l'industrie. La population s'est accrue en conséquence, et on prendra quelque idée du point auquelle elle est parvenue, quand on saura que le produit du sol, qui était autrefois plus que suffisant

pour nourrir ses habitans, augmenté aujourd'hui par des défrichemens et une culture bien supérieure, ne fournit qu'à une si petite partie de leur consommation, qu'ils tirent de la Franche-Comté les sept huitièmes de leurs vivres. Il n'y a rien d'étonnant à cela, car, outre l'accroissement de la population qui résulte de la fréquence et de la précocité des mariages, il en est un autre dû à la protection que les lois du pays accordent à tout étranger qui, muni d'un certificat de bonnes mœurs, désire de s'établir dans ces vallées. Il peut y exercer tel métier que bon lui semble, sans la moindre restriction; on n'exige nul apprentissage, il n'y a point de contrebande, et l'industrie n'est sujette à aucune taxe. Suisse.

Quelques-uns des habitans de *Locle* et de la *Chaux-de-Fonds* se distinguent dans des arts mécaniques différens de l'horlogerie: plusieurs ont inventé des instrumens de mathématiques et d'astronomie dont l'utilité est reconnue.

L'origine de l'horlogerie dans cette partie de la Suisse, est très-curieuse. La fidélité de ce récit m'a été confirmé par plusieurs artistes de *Locle* et de la *Chaux-*

Suisse.

de-Fonds. En 1679, un des habitans du pays rapporta de Londres une montre; c'était la première qui paraissait dans ces contrées: elle se dérangea, et il fut obligé de la confier à un certain *Daniel-Jean Richard*, habitant de la Sagne, pour la faire réparer. Richard l'examine, en étudie le mécanisme, se sent capable de l'imiter, et se détermine à le tenter. Il manquait de tout, mais il avait les ressources du génie. Il employa une année entière à inventer et exécuter les instrumens qui lui étaient nécessaires, et six mois après, à l'aide de ses seuls talens et de sa persévérance, il produisit une montre complète. Son industrie et son ambition ne se bornèrent pas là; il inventa de nouveaux outils propres à donner un degré de perfection de plus à son ouvrage; enfin, il fit un voyage à Genève où il acquit de grandes connaissances dans son art. Pendant long-temps il fut le seul homme du pays qui fut en état de faire une montre; mais comme son commerce s'étendait considérablement, il instruisit quelques-uns de ses amis, avec le secours desquels il se vit en état de satisfaire à toutes les demandes du voisinage. Vers le commen-

cement du siècle dernier, il se retira à *Locle*, où il mourut en 1741, laissant cinq fils qui suivirent tous la carrière de leur père. Ceux-ci répandirent peu à peu leurs connaissances et la pratique de leur art, qui est enfin devenu l'occupation universelle de leurs compatriotes et la source principale de la population de leurs montagnes. Suisse.

Ce n'est pas, au reste, dans ces arts seuls que le génie inventif de ce peuple mécanicien se fait observer, il se découvre dans toutes les circonstances où il peut s'appliquer à quelque fin d'utilité ou de convenance. Je vais en citer un exemple.

Dans les Alpes, qui sont composées de rochers extrêmement solides et compactes, l'eau ne peut que glisser sur les surfaces extérieures, et rouler en torrens indomptables. Sur le *Jura*, au contraire, dont la masse est composée de couches moins dures et moins denses, les eaux qui proviennent des pluies et de la fonte des neiges, trouvent une multitude d'interstices où elles se précipitent avec impétuosité pour suivre une route souterraine qui ne se fait connaître que par les nombreux ruisseaux qui jaillissent du pied des montagnes. Les

Suisse.

paysans de cette contrée ont remarqué cette disposition, et pour la mettre à profit, ils ont construit à grands frais et avec des peines inconcevables des moulins qui, placés sous les rochers à plusieurs toises de profondeur, son mis en mouvement par les torrens intérieurs, et à cet effet, ils ont établi des roues dans des lieux où l'on aurait pas cru possible de le faire; ils ont inventé des échafaudages d'un nouveau genre pour les supporter; ils ont déployé leur industrie dans mille moyens également ingénieux et propres à favoriser l'exécution de leur dessein.

Les habitans de ces différentes vallées sont très-prévenans et disposés à donner aux étrangers qui visitent leur pays, toutes les facilités qui dépendent d'eux; ils ont en général un assez grand nombre de connaissances en différens genres; et comme ils emploient ordinairement à la lecture quelques-unes de leurs heures de loisir, on trouve des bibliothèques ambulantes dans la plupart de leurs villages.

Les maisons sont ordinairement petites, mais agréables et bien bâties. Nous fûmes frappés de la propreté et même de l'élégance qui régnait dans la meilleure partie

de celles où nous entrâmes ; et en effet, le luxe, ou ce que dans la simplicité de leurs mœurs, ces bonnes gens appellent de ce nom, n'a pas fait ici de médiocres progrès ; c'est l'inséparable compagnon de l'industrie heureuse, il ne saurait être long temps étranger dans les lieux où le commerce fleurit. Un habitant de Locle m'a fourni une preuve assez plaisante de la vérité que j'avance, en se plaignant très-sérieusement à moi, de ce qu'il n'était plus rare de voir un père de famille mener sa femme à la comédie de Besançon : il ajoutait que depuis quelque temps le nombre des perruquiers s'était accru, au point qu'on en comptait au moins dix à *Locle*, tandis que ci-devant on n'en trouvait qu'un dans tout le canton. Suisse.

Le rocher qui forme la base du Jura, est presque tout calcaire, et peut-être n'est-il aucun lieu dans l'Europe où l'on trouve en aussi grande abondance des coquillages et des plantes marines pétrifiés. Près de *Locle* j'ai observé un cordon entier de collines, dont toute la masse paraît composée de pierres arborisées.

Au retour nous avons joui d'une vue magnifique des lacs de Neuchâtel, de

Suisse.

Bienne et de Morat : l'horizon était borné par différentes chaînes des Alpes, dont les pointes aiguës et hérissées s'élevaient en amphithéâtre et s'étendaient depuis les cantons de Berne et de Fribourg jusqu'au Vallais et au Chablais.

Quel satisfaisant spectacle que celui de l'aisance et de l'abondance qui règnent au sein de ces montagnes ! Dans tout notre voyage nous n'avons pas rencontré un seul objet qui nous rappelât l'idée de la pauvreté. Voilà ce que peut l'industrie sous un gouvernement équitable et doux. C'est de ces heureuses vallées que le citoyen de Genève fait une description si séduisante dans sa lettre à M. d'Alembert.

La constitution de Neuchâtel est une monarchie limitée qui appartient au roi de Prusse, et dont la machine est mise en mouvement par des ressorts si déliés et des rouages si compliqués, qu'il est très-difficile aux étrangers de distinguer avec quelque exactitude les prérogatives du souverain des franchises du peuple. Ce qui ajoute encore à cette difficulté, c'est que dans le nombre des priviléges du dernier, il en est plusieurs plus importans, qui ne sont fondés que sur l'ac-

quiescement à un usage immémorial, et qui n'ont point leur source dans une loi écrite. Il serait trop long de rassembler ici les traits principaux d'une constitution d'autant plus remarquable, qu'elle circonscrit dans les bornes les plus étroites le prince de l'Allemagne, qui gouverne de la manière la plus absolue, et qu'à la faveur de ses lois fondamentales, les priviléges du peuple sont autant et peut-être plus en sûreté qu'ils ne le sauraient jamais être dans les cantons démocratiques même, à l'abri du gouvernement populaire. Suisse.

Au nombre des choses qui m'ont le plus frappé dans ce petit Etat, je dois compter les encouragemens généreux qu'il prodigue à ceux qui veulent s'y établir, dès l'instant où ils y entrent. Ils partagent tous les priviléges attachés à l'industrie et au commerce; en un mot, il serait difficile de trouver un lieu où il existe entre les étrangers et les natifs moins de distinctions essentielles.

CHAPITRE VIII.

Morat. — Ossuaire des bourguignons. — Avinche. — Hermitage de Nenneck. — Berne. — Son arsenal. — Son grenier. — Le médecin de la montagne.

Suisse.

A QUELQUE distance de Neuchâtel, nous avons passé la *Thiele*, qui sort de son lac pour se jetter dans celui de *Bienne* : cette rivière donne son nom à un district particulier, et qui renferme plusieurs villages situés dans une belle plaine, abondante en vin, en grains et en fruits ; une industrie active règne chez les habitans de ce canton et surtout dans les villages de *Thiole* et de *St.-Blaise.*

Morat est un bailliage qui appartient aux cantons de Berne et de Fribourg. La réformation y fut acceptée en 1530, à la pluralité des voix et en présence des députés de Berne et de Fribourg. L'esprit d'indépendance qui distingue si particulièrement les différentes républiques de la Suisse, n'a été dans aucun cas plus apparent que

dans leur manière d'adopter ou de rejeter la réformation : ce n'est pas à Morat seulement qu'on a vu cette question judiciairement soumise à la décision du peuple assemblé, et partout la minorité s'est fait un devoir d'acquiescer avec soumission à l'avis de la majorité. La ville de Morat est située dans une plaine parfaitement cultivée, au bord d'un petit lac qui porte son nom, et qui peut avoir six milles de long sur deux de large, il est parallèle à celui de Neuchâtel, et n'en est séparé que par une petite colline. Suisse.

Morat est célèbre par le siége qu'il soutint obstinément en 1476, contre Charles le Hardi, duc de Bourgogne, et par la bataille qui en a été la suite. Dans ce fameux combat, le duc fut défait et son armée presqu'entièrement détruite par les Suisses confédérés. A quelque distance de la ville et près de la chaussée, on voit un monument encore existant de leur triomphe : c'est un édifice carré, rempli des ossemens des bourguignons tués, soit dans le cours du siége, soit sur le champ de bataille. Si l'on en juge par l'énorme monceau de ces os, il paraît que le nombre des morts a été très-considérable. On lit sur les faces

Suisse.

de ce bâtiment plusieurs inscriptions latines et allemandes, relatives à cette victoire mémorable. La guerre que cette bataille termina, entreprise et conduite par Charles le Hardi, avec une témérité qui lui était particulière, forme une époque vraiment remarquable dans l'histoire de la Suisse, et fut accompagnée d'un concours de circonstances extraordinaires.

On trouverait difficilement une ville ancienne qui ait élevé plus de controverses entre les antiquaires, et qui ait donné lieu à autant de conjectures sur son importance originaire, qu'Avanche, chef-lieu d'un bailliage du pays de Vaud. Sans entrer dans une discussion aussi aride et aussi peu importante, on peut avancer comme certain qu'elle a été autrefois une ville très-considérable appartenante aux Romains : ceci se prouve, non-seulement par les bornes miliaires découvertes dans différentes parties du pays de Vaud, et qui pour la plupart comptaient d'*Avanche* comme de leur point de réunion, mais aussi par plusieurs inscriptions, et encore plus particulièrement par des ruines qui témoignent de l'ancien état de cette ville.

Nous suivîmes la trace des anciens murs

qui, si l'on en peut juger par ce qui en subsiste, ont dû enclore un espace d'environ cinq milles de circonférence. La ville actuelle n'occupe qu'une bien petite portion de cette étendue. On voit encore une des tours qui défendaient cette enceinte. Suisse.

On nous a montré un pavé en mosaïque, véritablement curieux, que l'on a découvert il y a quelques années, en labourant un champ : il est maintenant enfermé dans une grange abandonnée à quelques paysans qui prennent le meilleur moyen possible pour détruire en peu de temps ce beau reste de l'antiquité; le gouvernement lui-même, s'est montré si peu jaloux de ce précieux monument, qu'il a permis au comte de Caylus d'en détacher un compartiment entier, sur lequel on voyait deux satyres embrassés qui étaient admirés pour l'exquise beauté de l'exécution. Le comte se proposait de transporter ce morceau à Paris, mais il fut brisé en pièces par la maladresse de ceux qu'il employa pour l'enlever.

Cette belle mosaïque servait de pavé à des bains : ses dimensions sont d'environ soixante pieds sur quarante; sa forme totale peut encore être aperçue, et quoiqu'elle

Suisse.

soit endommagée dans plusieurs de ses parties, ce qu'il en reste suffit pour nous donner une idée nette de son ensemble.

Le pavé est divisé en trois compartimens différens; ceux qui forment les deux extrémités, sont partagés l'un et l'autre en quinze octogones, entre lesquels on remarque huit petits carrés, et seize petits triangles; cinq des octogones de chaque compartiment offrent des figures humaines dans diverses attitudes: ce sont principalement des satyres et des bacchantes; le reste des octogones est rempli par trois dessins différens qui se répondent avec une parfaite exactitude. Les espaces que les octogones laissent entre eux, sont occupés par les petits carrés, et les vides qui se rencontrent vers les bords extérieurs, le sont par les petits triangles; le compartiment du milieu est divisé en panneaux oblongs, dans les plus grands desquels on trouve une cuve octogone de marbre blanc, d'environ six pieds de diamètres sur un pied et demi de profondeur; la margelle de cette cuve est ornée de dauphins: de ces trois compartimens, l'un est conservé presqu'en entier, les deux autres sont extrêmement dégradés: toutes leurs subdivisions sont

sont entourés de cadres agréablement diversifiés, et une grande bordure environne le tout. Suisse.

Nous abandonnâmes ce beau monument pour aller voir les ruines d'un ancien amphithéâtre qui est maintenant enfermé dans le jardin du bailli. La forme générale de l'édifice est assez bien conservée, et l'on voit encore quelques parties des murs qui l'entourent. Le diamètre de l'arène nous a paru d'environ deux cent cinquante pieds, autant que nous avons pu en juger en l'estimant par le nombre de nos pas.

A une petite distance de ces ruines, est une colonne de marbre blanc d'environ cinquante pieds de haut, composée de blocs d'un énorme volume joints sans ciment. Près de cette colonne on remarque un fragment considérable de sculpture, qui, suivant toutes les apparences, faisait partie du portail d'un temple richement décoré. En nous promenant dans la ville nous rencontrâmes encore plusieurs morceaux énormes de corniches enrichies d'urnes et de chevaux marins, ainsi que quelques colonnes de marbre d'une belle proportion.

La ville de Fribourg a été bâtie en 1179; en devenant absolument libre, elle fut

Suisse. admise, en 1481, avec Soleure, dans la confédération Helvétique.

Le gouvernement de Fribourg est absolument aristocratique : je n'entrerai point dans le détail minutieux des élémens de cette constitution qui, à quelques légères différences près, est semblable à celle de tous les Etats aristocratiques de la Suisse; et parmi les singularités qui la distinguent, je n'en citerai qu'une qui me paraît remarquable : c'est la manière d'élire les membres du conseil secret et du petit conseil. Les noms des candidats sont placés séparément dans une boîte partagée en autant de divisions qu'il y a de prétendans; chacun de ceux qui ont voix élective vient jeter sa ballotte dans l'un de ces compartimens, sans qu'il puisse savoir quel est celui des proposés auquel il donne son suffrage : celui qui réunit le plus grand nombre de ces suffrages accidentels l'emporte sur ses compétiteurs : ce procédé paraît, sans contredit, très-propre à anéantir l'influence des familles puissantes; mais si l'on considère les restrictions qui circonscrivent la liberté du choix des candidats, et si l'on compte le petit nombre de familles qui ont le droit de les fournir, on est tenté de

douter que ce moyen soit suffisant pour produire l'effet qu'on en attend.

Suisse.

Le canton de Fribourg est entièrement catholique ; on assure qu'il contient plus 60,000 habitans, sans y comprendre la population de la capitale qui est estimée à 6,000 ames. Son sol est en grande partie couvert de pâturages qui sont d'une excellente qualité. Son commerce est trop peu considérable pour mériter qu'on en fasse mention ; et les lettres y sont on ne peut pas moins cultivées. La capitale est bâtie sur une colline dans une situation très-singulière : elle est à moitié entourée par la *Sane*, dont un cordon de rochers nus et fort escarpés forme le rivage, et le pays adjacent offre un superbe mélange de fertiles collines, de riches prairies et de belles forêts.

La République tire de la France des subsides considérables, soit en argent, soit en sel, et l'on a observé que proportionellement, il n'y a pas un canton qui ait autant de troupes au service de cette nation. Depuis long-temps on agite la question, s'il résulte pour la Suisse un avantage réel de l'enrôlement d'un aussi grand nombre de ses habitans dans les services étrangers.

Suisse. Il rejaillit beaucoup de gloire, je l'avoue, sur ce peuple, du choix que plusieurs souverains ont fait de ses troupes pour la garde de leur personne, et l'opinion que l'on témoigne avoir de leur fidélité fait l'éloge de son caractère national. Mais si l'on considère cet objet sous un autre aspect, ne sera-t-on pas tenté d'attribuer à un esprit mercenaire, qui méconnaît les droits de l'humanité, ce contrat sanguinaire en vertu duquel une nation expose la vie et vend les services de ses membres pour quelques misérables subsides, et les envoie sans examen embrasser la querelle du souverain qui les paye, et mourir pour la cause qu'on voudra leur faire défendre ? On avance, je le sais, que si la Suisse ne trouvait pas ce débouché, sa population accroîtrait si excessivement, que l'on verrait les habitans forcés d'émigrer en foule comme les anciens septentrionaux, pour chercher ailleurs leur subsistance, d'autant plus dit-on, que les parties montueuses de leur pays, ne sauraient nourrir qu'un très-petit nombre d'hommes, et que dans beaucoup de lieux il n'y a nul commerce. On peut, je crois, opposer en premier lieu à cette objection, qu'il s'en faut de beaucoup

Suisse.

que les Suisses ayent employé les ressources qui sont en leur pouvoir; le commerce surtout n'est ni aussi encouragé, ni aussi florissant, qu'il le pourrait être, vu les avantages que présente la disposition du pays; car il n'existe aucune partie de la Suisse qui ne soit dans le voisinage de quelques-unes de ces grandes rivières ou de ces lacs qui communiquent directement avec la mer. Pour convaincre les habitans qu'ils n'ont point épuisé les moyens qui leur sont offerts, il suffit de leur rappeler l'ancienne Grèce, et l'innombrable population d'une région aussi resserrée : que dis-je! ne peut-on pas leur présenter un tableau plus à portée de leurs regards : qu'ils donnent un coup d'œil à l'état actuel des Provinces-Unies et à l'abondance dont tous les habitans jouissent sur un lambeau de terre dérobé à un élément qui réclame sans cesse sa propriété. Mais pourquoi chercher des exemples chez les nations étrangères et dans les siècles écoulés? La Suisse n'a-t-elle pas dans son sein Genève et St.-Gall? ces villes si peuplées relativement à leur étendue ne trouveraient point dans les productions seules de leur territoire de quoi nourrir la moindre partie

Suisse.

de leurs habitans? L'Appenzel et le Valengin ne sont ils pas également hérissés de montagnes? Cependant au milieu de ces régions stériles, on voit prospérer un peuple nombreux, qui, à l'aide de l'industrie et du commerce, tire des nations voisines les nécessités de la vie et même ses superfluités. Qu'il s'en faut que la Suisse régorge d'hommes! la majeure partie de ses villes est dénuée d'habitans, et cette disette ne se borne pas à leur enceinte. Depuis un siècle la dépopulation a gagné les campagnes; c'est surtout dans le pays de Vaud qu'elle se fait apercevoir : elle est telle que souvent les bras manquent à l'agriculture.

Ces réflexions sembleraient faites pour convaincre la Suisse de l'erreur de sa politique; mais le mal est trop enraciné pour que la cure puisse être prompte. Je ne dissimulerai cependant pas que l'on a quelque raison à alléguer en faveur de cet usage : les auxiliaires que les cantons fournissent aux puissances étrangères, peuvent être regardés comme un corps de troupes bien disciplinées qui ne leur coûte rien, et qui, demeurant à leur disposition, peut être rappelé à la première occasion pour le service de la patrie. Cette

considération même est propre à engager les puissances qui soldent les Suisses à ne point fomenter entre leurs différentes républiques des divisions qui nécessiteraient le rappel de ces troupes. Après avoir ainsi exposé les raisons principales dont s'appuient les partisans des deux opinions, je dois laisser déterminer de quel côté penche la balance. Suisse.

Nous avons quitté le chemin de Berne où nous allons, et dirigé notre route vers le petit village de *Neuneck*, pour voir un hermitage situé à une lieue de Fribourg, dont nous avions beaucoup entendu parler, relativement à la singularité de sa structure : il est taillé dans le roc, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est d'être l'ouvrage de deux hommes: considéré dans ce sens il est étonnant; à tout autre égard il mérite peu qu'on se donne la peine de le visiter. Dans le cours du dix-septième siècle un hermite creusa dans le rocher une caverne, précisément aussi profonde qu'il le fallait pour qu'il put s'y étendre de toute sa longueur; son successeur voulut s'y faire une demeure plus commode, il pratiqua dans le sein de la montagne une chapelle, divers appartemens, des rampes d'esealiers

Suisse.

pour les joindre, etc. La profondeur du tout excède quatre cents pieds : l'une des chambres a quatre-vingt-dix pieds de long sur vingt de large. Le clocher de la chapelle, si toutefois on peut lui donner ce nom, est élevé de quatre-vingts pieds et la cheminée de la cuisine en a quatre-vingt dix. L'hermite qui a taillé dans le roc cet immense logement, employa près de trente ans à cet ouvrage : ridicule emploi d'un temps si précieux et d'une si rare industrie! mais tels sont les effets de la vie retirée ; l'esprit dénué d'une occupation utile est forcé d'en chercher une autre dans de laborieuses bagatelles. La situation de cet hermitage est charmante : le rocher dans lequel il est creusé est suspendu sur la *Sane*, qui serpente entre deux chaînes de collines et remplit de ses eaux la vallée qui les sépare.

Vers *Neuneck*, on entre dans le canton de Berne : de ce lieu jusqu'à l'hermitage on voit une riche contrée ornée de belles touffes de bois ; à droite, nous avions la perspective magnifique d'une chaîne éloignée d'âpres rochers, au-dessus desquels s'élevaient quelques glaciers qui terminaient la vue ; c'était le soir, les

teintes brillantes de l'occident dont les rochers se coloraient, et l'éclat ardent que les glaces pénétrées par les rayons du soleil couchant semblaient devoir à leur embrasement, répandaient sur l'ensemble de ce ravissant paysage un jour si délicieux, si magique, qu'il aurait défié même le pinceau de ce grec fameux qui peignait, selon Pline, *ce qu'on ne peut peindre, l'éclair et la foudre.*

Suisse.

En entrant à Berne j'ai été frappé de l'extrême propreté et de l'élégance qui distinguent cette ville, et je ne me rappelle pas d'en avoir vu une seule, dont l'apparence soit aussi agréable. La rue principal est très-longue et d'une largeur proportionnée : les maisons, bâties d'une pierre grisâtre et soutenues par des arcades dont le trottoir est parfaitement bien pavé, sont, en général, d'une structure uniforme. Un ruisseau d'une eau très-limpide, coule rapidement le long de la rue dans un canal préparé à cet effet, et outre ce ruisseau, elle a un grand nombre de fontaines, qui sont à-la-fois un objet de décoration pour la ville, et d'utilité pour ses habitans. L'*Aar* baigne ses murs et l'environne en partie, serpentant sur un lit de roches,

Suisse.

dont le niveau est bien au-dessous de celui des rues, et forme par l'escarpement de ses rues, une sorte de rempart naturel qui s'étend à une grande distance. La cathédrale est un bel édifice d'architecture gothique : elle est bâtie sur une plateforme qui a été élevée à grands frais au bord de la rivière, et d'où j'ai remarqué une des plus belles vues que la Suisse m'ait offertes.

La campagne circonvoisine est parfaitement cultivée et agréablement coupée par des collines, des bois, des clairières et des eaux : l'*Aar* roule au pied des murs de la ville avec une extrême impétuosité, et l'horizon est terminé par la chaîne sourcilleuse des Alpes, qui s'élève fièrement à quelque distance, et dont les pointes les plus hautes sont couvertes de neiges eternelles.

Les édifices publics, bâtis dans un style simple et noble, annoncent la richesse et la grandeur de la république. L'arsenal contient des armes pour 60,000 hommes, sans compter un grand nombre de canons qui y ont été fondus : ce grenier public est un établissement excellent, et du même genre que celui de Zuric; il diffère de celui de Genève, en ce que les frais n'en sont pas

à la charge du pauvre; car les boulangers ne sont point forcés par le gouvernement d'y acheter les grains nécessaires à la consommation du peuple : ce magasin contient toujours une provision considérable de cette denrée, qui lui est fournie, en vertu de certaine convention, par la France et la Hollande, et au moyen de laquelle la république fait face à une partie des besoins de Genève, de Neuchâtel et de Bâle. Suisse.

Les hôpitaux, qui sont vastes, aérés et bien bâtis, sont soumis à d'excellens réglemens, relatifs soit à la propreté, soit aux attentions dues aux malades : les rues sont nettoyées par un certain nombre de coupables, condamnés à ce châtiment pour un temps proportionné à la nature de leurs délits, et comme les sentences des juges emportent rarement peine capitale, c'est la manière la plus usitée de punir les transgressions. Ces forçats sont distingués par un collier de fer garni d'une branche de même métal, qui se courbe au-dessus de leur tête.

La bibliothéque est une collection peu nombreuse, mais bien choisie; elle contient quelques manuscrits très-curieux : dans le nombre de ces manuscrits, on en

Suisse.

a trouvé quelques-uns du treizième siècle, contenant des chansons et des romances des troubadours de cet âge ou des époques antérieures. Ce recueil mérite l'attention de ceux qui sont versés dans cette partie de l'ancienne poésie. J'ai eu le chagrin d'être privé de la vue du grand *Haller :* le mauvais état de ma santé ne lui permit pas de recevoir notre visite. Je n'ai pas besoin de vous rappeler combien cet homme célèbre s'est distingué dans les divers branches des belles-lettres et des sciences naturelles : bien différent de certains philosophes de ce siècle, dont les écrits impies et trompeurs sont trop connus et trop universellement répandus; il a méprisé la mode, et préférant de suivre les traces d'un Locke et d'un Newton, il a eu le courage de s'annoncer par ses mœurs et par ses écrits, l'avocat zélé du christianisme. Quand les sciences et la philosophie, au lieu de se liguer, comme il arrive trop souvent pour prêter au scepticisme l'art du sophiste, réunissent ainsi leurs forces pour défendre la cause de la religion, c'est alors qu'elles deviennent des titres respectables pour leur possesseur, et un objet d'utilité pour la société.

Ces lettres ne sont ni aussi universellement encouragées, ni aussi fructueusement cultivées à Berne qu'à Zuric; les études académiques n'y sont dirigées que vers cette portion de connaissances qu'il est essentiellement nécessaire de posséder pour entrer dans l'église. La société d'encouragement pour l'agriculture, est à peu près le seul établissement qui tende directement aux progrès des arts et des sciences, encore n'attire-t-elle guère les regards du gouvernement : la capitale a très-peu de commerce; on y trouve, il est vrai quelques manufactures de toile et de soieries, mais elles ne sont la ressource que de ceux qui n'ont point la possibilité d'être admis dans le conseil souverain; car les familles qui peuvent avoir part aux affaires publiques, croiraient déroger si elles s'occupaient de quelque branche de commerce. Il faut avouer que, parmi les membres du grand conseil, il en est plusieurs qui se distinguent éminemment par leurs talens politiques, et qu'étant, en général, très-versés dans la connaissance des intérêts respectifs des différentes puissances de l'Europe, ils savent parfaitement régler leur conduite dans toutes les conjonctures qui peuvent

Suisse.

Suisse.

tourner à l'avantage on à l'honneur de leur république.

Berne fut agrégée à la confédération Helvétique en 1352, et sa puissance était dès-lors si considérable qu'elle y obtint le premier rang après Zuric. Depuis l'acquisition du pays de Vaud, l'étendue de son canton forme presque un tiers de la Suisse, et sa population que l'on évalue à 350,000 ames, sans compter onze mille habitans que la ville renferme, est à peu près le quart de la population totale. La réformation s'introduisit à Berne en 1528 : elle a beaucoup accru les revenus du gouvernement, qui a réuni a ses domaines les vastes possessions du clergé. Bientôt après, le reste du canton suivit l'exemple de la capitale, et la religion protestante fut acceptée dans toute l'étendue de la république.

La puissance souveraine réside dans le grand conseil de deux cents, qui, lorsqu'il est complet, est composé de deux cent trente-trois membres choisis dans le nombre des citoyens de la ville : l'autorité dont ce conseil est revêtu, est, à quelques égards la plus absolue et la moins limitée dont les aristocraties de la Suisse fournissent l'exemple.

La puissance exécutive est déléguée par

le conseil souverain au *sénat* ou *petit conseil*, qui est une subdivision de ce grand corps, dont les membres sont choisis par lui-même, dans son propre sein. Suisse.

Le *sénat*, à la tête duquel sont les deux *avoyers* ou chefs de la république, est composé de vingt-sept membres. C'est dans ce corps choisi que l'on prend les principaux magistrats de la république. Mais je dois avertir que, nonobstant la forme entièrement aristocratique de cette constitution, et quelle que soit l'influence que le sénat a sur le gouvernement, il s'en faut de beaucoup que ce corps jouisse de l'autorité absolue dont les sénats de Lucerne, Fribourg et Soleure sont investis : grâces à des réglemens sages et respectés, le conseil des deux cents, quoiqu'il ait délégué au sénat le maniement des affaires les plus importantes, s'assemble à des temps prescrits, et surveille l'administration générale de la république ; en un mot, on voit ce corps souverain dans un état d'activité constante, et exerçant indépendamment du sénat son autorité suprême.

La marche des différentes parties de l'administration est d'une précision admirable, et les intentions du gouvernement sont exécutées avec autant de célérité que

Suisse.

dans une monarchie. La constitution aristocratique est souvent, de toutes les constitutions, la plus oppressive pour le peuple, qui au lieu d'un despote à cent tyrans : mais Berne et toutes les aristocraties de la Suisse sont l'exception de cette loi; rien de plus sage, et de plus modéré que leur esprit, et rien de plus éloigné de la tyrannie arbitraire, que l'attention scrupuleuse avec laquelle on y respecte les priviléges des sujets.

Les lois somptuaires sont en force dans toute l'étendue du canton, et l'usage des soieries, de la dentelle, du galon, etc. est expressément défendu; *la chambre de réforme*, cependant, s'est vue obligée en quelque occasion, de se relâcher un peu de la rigueur de ses lois; et en effet, si le luxe qui a fait de si grands pas dans le cours de ce siècle, a imprimé chez les Suisses quelques traces de ses progrès, c'est à Berne qu'il faut chercher les plus sensibles. Les réglemens qu'on lui a opposés en diverses circonstances prouvent que le gouvernement n'a rien négligé pour ralentir sa marche; mais les mesures qu'il a prises ont été souvent aussi peu fructueuses qu'elles étaient sages : il est cependant

pendant un objet dans lequel les efforts de l'administration ont eu plus de succès. Il n'y a pas long-temps que la passion du jeu pénétra dans Berne, et parvint à un excès si extravagant qu'elle causa la ruine de plusieurs familles. Le conseil souverain, interposant son autorité, fit plusieurs réglemens salutaires; et pour qu'ils fussent perpétuellement observés dans toute leur rigueur, il arrêta que dorénavant chacun de ses membres s'obligerait par serment à informer contre toutes les transgressions qui parviendraient à sa connaissance; la loi qui a passé dans cette occasion, défend, sous des peines sévères, tous les jeux de hasard sans exception, et spécifie exactement la somme qui pourra être aventurée dans un jeu de commerce. Suisse.

Quoique la Suisse n'aye point d'armées sur pied, la milice de plusieurs cantons est si bien disciplinée que les républiques confédérées pourraient rassembler un corps considérable de troupes à l'instant même où il lui deviendrait nécessaire. A cette fin, tout mâle est classé dans la milice nationale, dès l'âge de seize ans; le tiers des hommes ainsi enrôlés, est formé en régimens particuliers, composés de fusiliers et *d'élé-*

Suisse.

tionnaires. Les premiers, sont les jeunes gens non mariés, les autres sont les pères de famille. Tout homme compris dans ces deux divisions, doit se fournir à ses frais d'un uniforme, d'un mousquet et d'une certaine quantité de poudre et de balles : un paysan n'obtient la permission de se marier, qu'il ne soit en état de représenter son armement complet.

Nonobstant les armes entretenues dans l'arsenal de Berne, chaque bailliage en conserve dans un arsenal particulier, autant qu'il en faut pour toute la milice du district, et garde en caisse une somme suffisante pour solder pendant trois mois la troupe des *électionnaires*, en cas de service actuel.

La cavalerie est composée de bons laboureurs ; chacun se fournit son cheval et tout son équipage.

Tout le monde a entendu parler de Michel *Schappach*, de ce médecin suisse si fameux par la sagacité avec laquelle il découvre le siége des maladies, à la simple vue, et leur applique les remèdes convenables. Les voyageurs rapportent mille exemples de ses succès, tous également étonnans; et je ne doute pas que ces récits,

comme la renommée que Virgile nous peint, n'aient fait de grands pas vers le merveilleux, à mesure qu'ils s'éloignaient du lieu de la scène. Suisse.

J'ai logé chez cet *Esculape* : sa maison est située au-dessus du village de *Langenau*, sur la pente d'une montagne assez escarpée, et c'est de là que lui vient le nom de médecin de la montagne, sous lequel il est généralement connu.

A mon arrivée, nous trouvâmes le docteur dans son appartement, entouré de paysans qui le consultaient sur leurs différentes infirmités : chacun d'eux était muni d'une petite phiole remplie de ses urines ; car c'est par leur inspection que cet adepte juge l'état de ses malades. C'est un homme extrêmement corpulent, mais son regard est pénétrant, et sa figure est des plus animées et des plus caractéristiques : il se place en face de celui qui le consulte, et fixant tantôt le malade, tantôt la phiole, il demeure quelque temps à promener ainsi ses yeux de l'un à l'autre, toujours en sifflant; enfin il donne son avis sur l'état du malade, l'instruit de la nature de ses souffrances, et souvent a le bonheur de frapper au but. Quoi qu'il en soit, au reste, de la justesse

Suisse.

du tact de cet homme, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il inspire une foi si aveugle, que l'on ne risquerait pas plus de douter de l'infaillibilité du pape devant un zélé catholique, que de celle du docteur devant ses malades. Il faut avouer, cependant, qu'il a opéré d'étonnantes guérisons, et c'est au bruit qu'elles ont fait dans toute l'Europe, qu'il doit le nombre des malades qui accourent de toutes parts pour le consulter. Sa maison et le village sont toujours pleins d'Anglais, de Français et de Suisses qui prennent ses remèdes.

Cet homme, maintenant si célèbre, paraît n'avoir été autrefois qu'un simple chirurgien de village. Il a une légère teinture d'anatomie, et on le regardait comme instruit dans la botanique et la chimie. Ce n'est que depuis quelques années que sa réputation de médecin s'est établie. On dit qu'il n'a que très-peu de théorie, et qu'il doit tout ce qu'il sait à sa pratique ; et en effet, elle est prodigieuse, quoique jamais il ne s'éloigne de sa maison de mille pas ; car, il ne voudrait pas se donner la peine d'aller à Berne, quand ce serait pour guérir l'homme le plus important.

Il est plus que probable qu'une bonne

partie des guérisons que cet homme extraordinaire opère, est due à la confiance aveugle de ses malades, à l'avantage réel qui résulte pour eux du changement de climat, à la salubrité de l'air de ces montagnes, à la dissipation que cause cette succession continue de gens de tout état et de toutes les nations, qui se rassemblent ici pour le même objet. Quelle que soit, au reste, la source de sa célébrité, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'a point cherchée. Il faut ajouter à cet éloge que c'est un homme respectable à bien d'autres égards, humain et charitable au plus haut dégré. Il ne se contente pas de fournir gratuitement ses médicamens aux paysans indigens qui le consultent; mais il ajoute ordinairement à cela un don en argent, et toujours il a consacré une partie de son gain aux pauvres de sa paroisse. Sa femme est vêtue à la manière des paysannes du pays: il en est de même de ses petites filles qui demeurent avec lui. Il a fait preuve de son bon sens en ne leur donnant que la simple éducation de leur état. L'aînée avait à peine quinze ans, qu'il la donna en mariage à l'un de ses aides, avec une somme de 1300 livres, dot assez considérable pour le lieu; il l'a établie si tôt,

Suisse.

Suisse.

dit-il, pour empêcher qu'elle ne soit gâtée par la flatterie des jeunes *messieurs*, qui lui auraient dit qu'elle était jolie, et lui auraient inspiré le désir de se marier au-dessus de son rang.

Si la paix domestique et la plus parfaite simplicité de mœurs ont jamais eu des charmes, c'est avec délices qu'on voit cette famille rustique. La femme du docteur est active et entendue, non seulement elle surveille toutes les affaires intérieures du ménage avec beaucoup d'intelligence, mais souvent elle ne s'en repose que sur elle-même pour faire les ouvrages de la maison. Elle aide son mari dans la préparation de ses médicamens, et comme il ne parle que l'allemand suisse, elle lui sert quelquefois d'interprète; elle a même une si grande part dans l'administration de ses affaires, qu'elle agit comme son trésorier, et qu'elle reçoit ses honoraires qui, dans le cours de l'année, montent à une somme très considérable; car, quoiqu'il n'exige jamais rien que le prix de ses médicamens, il n'est personne qui le consulte sans ajouter quelque chose à ce qui lui est légitimement dû. Ceux qui doivent quelque soulagement aux ordonnances du docteur font aussi à sa

femme un petit présent, consistant en colifichets de prix dont elle se sert les jours de fête pour se parer de son mieux à la manière du pays. Suisse.

La famille se met régulièrement à table à midi ; il y a toujours quelques étrangers de la partie : ces étrangers sont, ou des malades qui suivent le traitement du docteur, ou des voyageurs que la curiosité seule amène. Lorsque la compagnie est plus nombreuse que de coutume, et que le temps est beau, on sert le dîné hors de la maison, sous un appentis ouvert de tous côtés, et d'où la vue s'étend sur une des faces de la montagne et sur le pays circonvoisin, que terminent au loin les glaciers qui s'élèvent au-dessus du lac de *Thien*. Hier, quelques paysans que le docteur avait invités à dîner, faisaient partie de la société. Après dîné il donna de l'argent à ceux qui étaient assis auprès de lui, et fit distribuer ses largesses aux autres, par l'une de ses petites filles. La bonté de cet honnête vieillard, l'aménité de son humeur, la gaîté de sa famille et l'air reconnoissant des pauvres paysans, formaient un tableau des plus délicieux, auquel la sérénité du temps et la magnificence du paysage ajoutaient encore un

Suisse.

nouveau charme, et je ne crois pas que dans le cours de ma vie, j'aye assisté à un repas avec une satisfaction plus douce et plus vraie.

Souvent cet homme singulier est occupé à donner des avis, depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans autre intervalle que le temps du repas. Ses drogues sont de la meilleure qualité, il recueille lui-même et distille les simples qui entrent dans leur composition. Sa maison, comme toutes les maisons des paysans est bâtie en bois, et nonobstant l'affluence de peuple qu'elle reçoit sans cesse, elle est toujours d'une extrême propreté. En un mot, il n'est rien autour de lui qui ne rappelle la touchante simplicité des premiers âges.

J'oubliais de dire que j'ai moi-même consulté le docteur, et certainement je n'ai pas lieu d'être mécontent de son avis: il m'a trouvé en si bonne santé, qu'il m'a prescrit pour toute ordonnance, *de bien boire et bien manger, de danser, de me réjouir, et de faire toujours un exercice modéré.*

On tenait foire à *Langenau* quand nous y arrivâmes; le village était plein de paysans du voisinage. On voyait beaucoup

d'hommes avec de longues barbes, et la plupart avaient leur tête couverte d'un chapeau de paille semblable à ceux des femmes, mais dont l'extrême largeur leur donne un air très-grotesque. Leur habillement consiste principalement en un pourpoint sans manches, d'un gros draps brun, et des chausses bouffantes de coutil qui sont d'une énorme largeur. Les femmes tressent leurs cheveux avec un ruban qui pend jusqu'au dessous de la ceinture, et portent un chapeau de paille plat et sans ornement, qui leur sied très-bien; elles ont un corset de drap rouge ou brun, sans manches, une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui descend à peine au-dessous des genoux, des bas rouges à coins noirs et des souliers plats. Leur chemise est fixée autour du cou par un collier tout orné de rouge. Les femmes les plus considérables ont une petite chaîne d'argent suspendue entre les épaules et dont les deux bouts passant sous les bras, sont rattachés au-dessous du sein, et retombent librement avec de petits ornemens d'argent qui y sont suspendus.

Suisse.

CHAPITRE IX.

Moudon. — Genève, sa situation — Son état littéraire. — Bienne. — Soleure.

Suisse.

APRÈS dîné, un vieux et respectable membre du conseil de Soleure, dont j'ai eu le bonheur de faire la connaissance chez le médecin de la montagne, m'offrit une place dans sa voiture jusqu'à Berne. J'y vis chez M. *Sprungleim* un cabinet très curieux d'histoire naturelle. Il consiste en une collection parfaitement conservée d'environ deux cents espèces d'oiseaux, soit indigènes, soit passagers qui se trouvent en Suisse. J'y remarquai entre autres, la poule de neige dont les plumes sont pendant l'hiver d'une blancheur sans mélange, et pendant l'été parsemée de petites taches.

Le lendemain, je repassai par Morat et Avanches pour aller coucher à Payerne, petite ville du canton de Berne, qui jouit de priviléges très-considérables. Elle a un pont sur la *Broye*, remarquable par une inscription romaine.

Moudon est une jolie ville, chef-lieu d'un

bailliage, et qui a été jadis la capitale de toute la partie du pays de Vaud, qui appartenait à la maison de Sovoye. Suisse.

Arrivé à Lausanne, je me proposai de traverser le lac de Genève, pour aller visiter les roches de Meillerie, et chercher cette retraite romanesque dont l'amant de Julie fait une si intéressant description; un de mes compatriotes m'assurait l'avoir retrouvée. De là, je comptais poursuivre ma route sur le lac en cotoyant ses rives méridionales, et voir quelques villes du Chablais. Tout était prêt pour ce petit voyage, quand un changement de temps subit vint déranger mes projets. Je ne trouvai pas un batelier qui voulut se hasarder à me conduire; et, en effet, le lac était violemment agité par une tempête qui me rappelait celle qui est décrite dans la lettre que je viens d'indiquer. Je n'avais pas comme St. Preux, une Julie qui me fit braver le danger, et je ne crus pas devoir m'exposer à la fureur des flots, pour satisfaire une curiosité un peu imaginaire. En conséquence, je pris le parti de me rendre par terre à Crassi, et je traversai encore une fois cette contrée si riche, si magifiquement diversifiée qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Suisse.

Le lendemain, je partis pour Genève et je m'arrêtai à *Genthoud* pour dîner avec un de mes compatriotes. Ce lieu est le séjour du célèbre M. Bonnet. J'espérais obtenir de ce savant naturaliste la permission de le voir; mais la mauvaise santé de son épouse m'enleva le plus sensible de tous les plaisirs, en me privant de la vue et de la conversation d'un philosophe si éminemment et si justement distingué, d'un savant dans lequel on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'ardeur éclairée qui le guide dans la recherche des opérations de la nature, ou de la sagacité avec laquelle il les explique.

Genève est situé vers la partie la plus étroite du lac, au lieu même où le Rhône lui échappe en deux larges et rapides torrens, qui bientôt se réunissent. Le fleuve divise la ville en deux portions inégales, va recevoir la bourbeuse *Arve* à quelque distance de ses murs, et traverse une partie de la France pour aller se jeter dans la Méditerranée. Ses eaux, avant d'être souillées par le limon de l'Arve, sont de ce beau transparent, qui est aussi la couleur du Tser quand il sort du lac de Constance. Le pays adjacent est extrêmement pitto-

resque, et je ne puis assez admirer les magnifiques tableaux qu'il présente. D'un côté je vois ce beau lac dont les flots viennent mourir sur un rivage uni, après avoir battu les roches menaçantes du Chablais; de l'autre; c'est la ville de Genève qui s'étend sur une plaine fertile, entourée de collines et de monts qui s'élèvent sous mille formes variées et capricieuses: dans leur nombre je remarque le *Soleve* et le *Mole*, dont les masses fièrement taillées, disparaissent cependant devant l'énorme amas des glaciers de la Savoye, qui forment le fond du tableau et dont les brillans sommets sont surmontés par le Mont-Blanc, épouvantable colosse qui domine tout ce qui l'environne. Suisse.

La ville, placée dans la plaine que borde le lac, et partie sur une pente peu rapide, est irrégulièrement bâtie. Les maisons en sont très-hautes, et la plupart de celles qui composent le quartier marchand, ont des arcades de bois, qui s'élèvent jusqu'à leur toît. Ces arcades, soutenues par de nombreux piliers, obstruent les rues, et leur donnent un air sombre; mais elles sont fort utiles aux habitans qu'elles protégent contre le soleil et la pluie.

Suisse.

Genève est sans contredit, la ville la plus peuplée de la Suisse, car elle compte plus de vingt-quatre mille habitans, tandis que Zuric même n'en a que treize. Cet avantage est incontestablement dû à l'industrie et à l'extrême activité qui y règne, à l'étendue de son commerce, et enfin à la facilité avec laquelle on y concède la bourgeoisie; aux priviléges que le gouvernement accorde aux étrangers qui viennent s'y établir.

Les habitans de Genève sont divisés en citoyens et en bourgeois, en habitans et natifs. Les citoyens et bourgeois ont seuls part au gouvernement; les habitans proprement dits, sont des étrangers auxquels on a permis de se domicilier dans la ville. Leurs enfans sont les natifs, et jouissent de quelques priviléges de plus. Ces deux dernières classes forment la majeure partie du peuple.

La saine politique dont cet état fait preuve en accueillant les étrangers, et en leur accordant facilement le droit de bourgeoisie, est d'autant plus remarquable, qu'il est plus contraire à l'esprit des autres gouvernemens de la Suisse. Cette tolérance, au reste, est d'une nécessité bien plus absolue ici que partout ailleurs, car le

territoire de la république est si borné, qu'elle dépend entièrement du nombre et de l'industrie des habitans que renferme son enceinte : on en jugera, quand on saura que, hors de la capitale, le Genevois entier ne contient pas seize mille ames. Suisse.

Pour un homme de lettres, Genève est un séjour vraiment intéressant. Il n'est aucune branche de connaissances qui n'y soit cultivée avec le plus grand succès. Le savoir s'y montre sans pédanterie, et la philosophie n'y est jamais séparée de l'usage du monde ; en sorte que l'étude se concilie avec les plaisirs de la société, et que l'urbanité donne aux plus profondes discussions un vernis d'élégance. Les lettres n'y sont point exclusivement le domaine de ceux dont la profession est de les cultiver, ou d'un petit nombre d'amateurs, qui, ayant à-la-fois de la fortune et des loisirs, peuvent s'abandonner à l'impulsion de leur génie, et embrassent par choix une vie studieuse. Jusqu'à ceux qui composent les classes inférieures du peuple, tout est instruit, et l'Europe entière n'a pas un lieu où les lumières soient aussi universellement et aussi indistinctement répandues. J'ai goûté un plaisir réel à converser avec plusieurs petits

Suisse.

marchands sur différens sujets littéraires et politiques, et je ne pouvais me lasser d'admirer dans cet ordre d'hommes, un fonds de connaissances aussi peu commun : mais l'étonnement cesse quand on sait qu'ils ont tous reçu une excellente éducation dans le collége public, où les enfans des citoyens sont tous instruits sous l'inspection des magistrats et aux frais du gouvernement.

Il existe dans ce collége un usage qui ne contribue pas peu à exciter l'émulation des jeunes gens ; on adjuge tous les ans des prix à ceux qui se sont distingués dans leur classe. Ces récompenses sont de petites médailles que l'on distribue avec un appareil qui ne peut manquer de faire un grand effet. Tous les magistrats, les professeurs et les notables de la ville s'assemblent dans l'église principale, et c'est de la manière la plus solennelle que ces distinctions honorables, sont décernées à ceux qui les ont méritées, par le premier syndic lui-même.

Les habitans de Genève, ont le libre usage de la bibliothèque publique, et par ce moyen il leur est facile non seulement de cultiver, mais encore d'étendre les connaissances générales qu'ils doivent à leur première

première éducation. Lorsque je visitai cette bibliothèque, je la trouvai remplie de jeunes gens qui venaient remettre les livres qu'ils avaient empruntés, pour en demander de nouveaux ; le bibliothécaire me fit voir plusieurs livres curieux et des manuscrits dans le nombre desquels je distinguai quelques volumes de lettres et d'autres écrits de Calvin, qui n'ont jamais vu le jour. Suisse.

Quoique Zuingle, Œcolompade et Haller, aient réformé la majeure partie de la Suisse, plusieurs années avant que Calvin ait paru à Genève, c'est cependant ce dernier qui a donné son nom à la secte : de même le nouveau continent, découvert par Christophe Colomb, a reçu le sien d'Américic Vespuce. Calvin ne fut pas même le premier réformateur de Genève, mais il eut l'avantage d'accroître la nouvelle religion, d'imprimer à la hiérarchie ecclésiastique la forme qu'elle a conservé jusqu'à présent ; et ce fut ainsi qu'en développant les semences que son ami Farel avait jetées, il éclipsa tout à fait la gloire de son prédécesseur : tel fut même l'ascendant que cet homme extraordinaire, tout étranger qu'il était, prit sur les citoyens de Genève, qu'il acquit une influence con-

Suisse.

sidérable dans les affaires civiles, et qu'il eût beaucoup de part aux arrangemens qui fixèrent la constitution de la république. Chargé de tout le fardeau des affaires politiques et religieuses, il n'en fut pas accablé, et ses soins s'étendirent encore sur les sciences, les arts et les belles-lettres, dont il encouragea l'étude de tout son pouvoir.

Ce réformateur célèbre et désintéressé, considéré sous certains aspects, a dans son caractère des parties si éclatantes, que l'œil se ferme sur les taches obscures qui ternissent sa gloire. Mais si l'on réfléchit un instant à l'âpreté, à l'arrogance, à l'opiniâtreté présomptueuse qui ont caractérisé sa conduite; si l'on se rapelle surtout la barbarie avec laquelle il a persécuté son ancien ami, l'infortuné Servet, l'on est pénétré d'horreur et l'on gémit sur l'exemple mortifiant qu'a donné ce grand homme, du mélange monstrueux de qualités sublimes et de viles affections, dont le cœur humain peut être pétri. Convenons cependant que l'intolérance ne lui était pas entièrement personnelle. Le même défaut de charité a distingué plusieurs des plus célèbres réformateurs qui, dans leur étrange inconséquence, fermant l'oreille à la voix de la

raison comme aux préceptes les plus clairs de l'évangile, semblèrent persuadés que la persécution était contraire à l'esprit du christianisme dans toutes les religions excepté celle qu'ils professaient, erreur aussi absurde qu'affreuse qui donna bien de l'avantage à leurs adversaires de la hiérarchie papale; car, qui ne sent pas, qu'il n'est pas une secte qui n'ait le droit de persécuter, si une seule justifie la légitimité de la persécution. Suisse.

La république de Genève est cependant aujourd'hui le plus tolérant de tous les états protestans de la Suisse, puisqu'il est le seul qui souffre l'exercice public de la religion luthérienne. Son clergé, se conformant à l'esprit et à la lettre de la révélation, a sagement renoncé aux principes de son patriarche. En agissant ainsi, les pasteurs de Genève, sans cesser d'avoir pour ce réformateur une profonde vénération, prouvent qu'ils ont appris à distinguer ses défauts de ses vertus, et que l'on peut admirer le grand homme, sans s'aveugler sur ses faiblesses.

Le petit état de Bienne, qui contient à peine six mille habitans, est resserré entre le lac et une partie du Jura et entouré par

Suisse.

les cantons de Berne et de Soleure, l'évêché de Bâle et la principanté de Neuchâtel. La ville de Bienne est située au pied même du Jura, à une petite distance du lac qui peut avoir neuf milles de long sur quatre de large : ses bords sont rians et pittoresques. La ville de *Nideau*, étalée sur sa rive orientale, y forme un charmant point de vue. Vers le milieu du lac, est une île appartenante au canton de Berne, et dans laquelle Rousseau persécuté demeura quelques mois, après avoir renoncé à tous ses droits de citoyen de Genève, et jusqu'à ce que le gouvernement de Bâle l'eût expulsé de son territoire. Je ne puis m'empêcher d'observer à cette occasion, que le sort de ce philosophe n'a pas été moins singulier que ses opinions ; car, après avoir été chassé de deux républiques, il a trouvé un asile dans la capitale d'une monarchie absolue, et ce qui est plus extraordinaire, de cette monarchie même à l'instigation de laquelle on suppose que les magistrats de Genève ont fait contre lui un acte de pouvoir arbitraire, acte dont les suites ont été la diminution de leur autorité.

L'évêque de Bâle est souverain de ce petit état, son pouvoir a été autrefois très-

considérable ; il est actuellement extrêmement limité. L'evêque de Bâle, ou comme l'appellent les cantons protestans, le prince de *Porentru*, reçoit lors de sa nomination à l'évêché, les hommages des citoyens et de la milice de Bienne, accompagnés de toutes les cérémonies extérieures du vasselage et de la subjection : mais en même temps il est obligé de confirmer tous les priviléges et les franchises de cette ville. Le petit peuple qui l'habite est très-actif et très-industrieux, et l'on trouve un assez grand nombre de manufactures dans la capitale, qui, relativement à son étendue, a un commerce considérable. Suisse.

J'ai été plusieurs fois dans le cas d'observer, qu'en Suisse on trouve, dans les dernières classes du peuple, un degré d'intelligence bien supérieur à celui qui est dans tout autre pays le partage de la même espèce d'hommes. En conséquence, je priai mon hôte à souper, et je ne le trouvai pas du tout disposé à être un convive silencieux. Il me fit une longue description des cérémonies qui avaient eu lieu dernièrement, lorsque les citoyens firent hommage au nouvel évêque. Je me suis amusé beaucoup à l'entendre exagérer avec tout l'en-

Suisse.

thousiasme de la vanité nationale, la beauté et la grandeur de ce spectacle, la magnificence de la procession, l'affluence des spectateurs étrangers que cette solennité avait attiré, enfin, les divertissemens de tout genre qui avaient terminé la fête. Aux termes pompeux qu'il employait, on aurait cru qu'il était question du couronnement de l'empereur ou du sacre du roi de France. Je conçois, au reste, que pour l'habitant d'une petite ville, dont le gouvernement est administré sans la moindre apparence de pompe extérieure, et dans laquelle le luxe n'a fait encore nuls progrès, cette cérémonie a dû être un spectacle ravissant.

Je viens de passer quelques momens dans une promenade qui cotoye le lac dont les rivages sont agréablement parsemés de maisons de campagne : au retour, j'ai traversé une plaine qui est entre le lac et la ville, et que le conseil, en vertu d'une espèce de loi agraire, qui fait beaucoup d'honneur à sa législation, a partagé il y a long-temps entre les habitans. Elle est convertie en un nombre infini de petits potagers bien cultivés. L'administration publique de cet Etat en miniature est, en effet, on ne peut pas plus sage : elle

vient d'adopter le système de conférer la bourgeoisie à un prix modéré. Ce réglement ne peut manquer d'accroître beaucoup la population et le commerce de cette ville. Suisse.

Je ne crois point nécessaire de justifier le soin minutieux avec lequel j'ai fixé plusieurs fois mes regards sur de petits Etats qui ne sont que des diminutifs des républiques. L'étude des diverses bornes qui distribuent les subdivisions des peuples, appartient à la connaissance des principes de la société civile, et doit fournir matière aux réflexions du philosophe ; en un mot, je suis persuadé que le moindre coin de terre, consacré par la présence de la liberté, est un objet digne, non-seulement de curiosité, mais de vénération.

La route de Bienne à Soleure serpente au fond d'une vallée fertile et cultivée, qui est enfermée entre les montagnes et la chaîne du Jura. La ville de Soleure est agréablement située au bord de l'*Aar* qui, éloignant ici ses rivages, coule sur un lit plus vaste, et forme une belle rivière dominée par des collines escarpées ; le pays circonvoisin est très-riant et richement diversifié.

Je n'userai pas du droit que les voyageurs

Suisse.

s'arrogent, de rassembler tous les contes absurdes qu'ils rencontrent sur leur passage, et j'aurais honte d'affirmer avec certains antiquaires, que Soleure fut bâtie par le patriarche Abraham ; mais j'avancerai sans doute une chose plus raisonnable, en disant que cette ville, au gré de quelques autres, est une des douze qui furent détruites lors du départ des Helvétiens pour les Gaules transalpines. Quoi qu'il en soit, au reste de sa destruction et du temps où elle arriva, un grand nombre d'inscriptions, de médailles et d'autres antiquités trouvées dans ses environs, doivent faire regarder comme probable qu'elle a été rétablie par une colonie romaine.

Durant le période d'ignorance et de barbarie qui suivit la décadence de l'empire romain, on ne connaît guère autre chose de l'histoire de Soleure, sinon que cette ville fut saccagée et détruite par ces nations septentrionales qui inondèrent la majeure partie de l'Europe. Depuis sa réédification jusqu'à son admission à la confédération Helvétique, son Etat fut semblable à celui d'un grand nombre d'autres villes impériales qui trouvèrent le moyen d'étendre peu-à-peu leur terri-

toire et qui après de longs efforts et différens débats parvinrent à s'assurer l'indépendance. Suisse.

Le canton de Soleure peut avoir douze milles de long sur sept dans sa plus grande largeur; son étendue embrasse à la fois des plaines et quelques parties du Jura. Sa population est évaluée entre quarante à cinquante mille ames, dont la capitale seule contient environ cinq mille: tous ses habitans sont catholiques; son gouvernement est aristocratique et fondé sur les mêmes principes que ceux de Lucerne et de Fribourg: les familles patriciennes sont seules en possession des offices publics. Le conseil souverain est composé de cent vingt membres, y compris les trente-cinq qui forment le sénat.

Le sol de ce canton est extrêmement fertile, et les parties qui sont dans le Jura abondent en excellens pâturages; mais les bras manquent à la culture, et cette disette se fait sentir de plus en plus. Cependant la terre est si favorable aux blés, que l'on peut exporter annuellement le tiers de ce qu'elle en produit, sans préjudice pour la république. Le commerce de la ville et du canton doit être compté

Suisse. pour rien, quoique leur situation soit extrêmement propre à entretenir des relations très-étendues.

L'ambassadeur de France vers le corps Helvétique réside à Soleure. Louis XI est le premier roi de France qui ait eu des troupes Suisses à son service, et qui ait payé des subsides pécuniaires à ces républicains : plusieurs rois ont tiré de grands services de l'infanterie suisse qui combattait sous leurs drapeaux; elle a aidé Henri IV à monter sur le trône; nulles troupes ne se sont plus éminemment distingées, par leur fidélité, leur valeur et leur discipline.

CHAPITRE X.

Route de Soleure à Bâle. — Etat de cette ville. — Son horloge. — Le tombeau d'Erasme. — La bibliothèque. — La danse des morts. — Combat entre Louis XI et les Suisses, près de Bâle.

Suisse.

Le chemin de Soleure à Bâle passe au milieu du Jura et serpente le long de la vallée de *Balsthal*. Cette vallée est remarquable par sa fertilité, et quelqu'agreste et hérissée qu'elle soit, elle est parfaitement bien cultivée dans plusieurs de ses parties.

Je me suis un peu détourné de la route directe pour voir les ruines d'*Augusta Rauracorum*, qui fut jadis une ville considérable sous la domination romaine : elle est aujourd'hui réduite à l'état de simple village situé au bord du Rhin, et qui appartient au canton de Bâle. Les restes de son ancienne splendeur sont on ne peut moins considérables, et tout se borne à quelques pilastres de marbre encore sur pied, aux fragmens de quelques autres, enfin à une espèce d'enceinte semi-circulaire de murailles,

Suisse.

élevée sur un tertre, et dont la meilleure partie est convertie en monceaux de débris couverts de ronces. On trouve encore ici les restes de quelques petits aqueducs qui apportaient de l'eau de la distance de plus de douze milles; mais aucun de ces monumens de l'antiquité n'a quelque chose d'assez remarquable pour mériter une visite particulière.

Les paysans, en fouillant la terre dans le voisinage de ces ruines trouvent fréquemment des médailles des empereurs, depuis Auguste jusqu'à Constantin, et l'expérience leur a apris à distinguer avec quelque précision celles qui sont rares de celles qui sont communes : j'ai acheté à un laboureur un Trajan et un Albinus qu'il venait de découvrir, et quoique la première fut sans comparaison mieux conservée, il me fit payer la seconde trois fois autant, parce que, disait-il, c'était la première qu'il voyait.

J'arrivai à Bâle, ayant de bonnes raisons pour croire qu'il était midi. Qu'elle fut ma surprise d'entendre toutes les horloges de la ville me donner un démenti en sonnant une heure. Le fait est que cette ville avance d'une heure sur le reste de l'Europe.

On donne différentes raisons de cette singularité : quelques-uns assurent qu'elle doit son origine au dernier concile de Bâle pendant la tenue duquel on s'était avisé de hâter les horloges pour faire lever les évêques et les cardinaux, gens assez indolens et qui ne se pressaient jamais de se rendre à l'assemblée; d'autres vous renvoient à une conspiration : on devait, disent-ils, surprendre la ville au coup de minuit et assassiner les magistrats. Un des bourguemaîtres, averti du complot peu de temps avant son exécution, imagina de faire sonner une heure à l'horloge : les conjurés crurent chacun en particulier avoir manqué l'instant et se retirèrent. On ajoute que la marche de l'horloge a été conservée en mémoire de l'événement : enfin, l'on donne une troisième cause à cette étrange coutume, et celle-ci ne paraîtra pas la moins vraisemblable. Tout le monde sait que le cœur des églises est tourné vers le levant : celui de la cathédrale de Bâle s'écarte un peu de cette direction, et le cadran solaire qui règle la marche de l'horloge de la ville, placé sur le mur extérieur, participe à cette déclinaison, qui suivant le calcul du célèbre *Bernouilli*, Suisse.

Suisse.

apporte dans les indications une erreur de plus de quarante-cinq minutes.

Quelle que soit, au reste, l'origine de cet usage bizarre, les Bâlois y sont tellement attachés, qu'aussi souvent qu'on a proposé au conseil souverain de le réformer, la motion a été rejetée, et le peuple croirait sérieusement que l'on empiète sur ses libertés, si l'on s'avisait de soumettre ses horloges à l'heure de la chrétienté. Il y a quelques années qu'il fut secrètement convenu entre un certain nombre de chefs de la ville, que l'on courberait tous les jours le style du cadran d'une demi minute, pour le ramener insensiblement à l'heure véritable. Cet expédient fut mis en pratique, et l'horloge de la ville avait déjà gagné près de trois quarts d'heure, quand un accident découvrit le complot : grande rumeur... et les magistrats se virent obligés de remettre les choses dans leur premier état; tant il est vrai que les coutumes les plus indifférentes et même les plus absurdes, jettent dans les esprits du vulgaire de si profondes racines, qu'il est souvent impossible de les extirper, et toujours dangereux de le tenter : ceci est vrai, surtout chez un peuple tel que celui qui habite

cette contrée, et qui montre une aversion insurmontable pour tout changement, quels que peu importans que puissent-être les objets sur lesquels il porterait. Je n'ai pas besoin de vous rappeler combien il fallut de temps pour nous persuader, à nous Anglais, de compter les années comme le reste de l'Europe civilisée.

Suisse.

Bâle est dans une situation délicieuse sur les bords du Rhin, et dans le lieu même où ce fleuve qui prend ici une largeur, une profondeur et une rapidité considérables, quitte sa direction de l'orient à l'occident pour tourner tout à coup vers le nord. Cette ville est divisée en deux parties par un beau pont; la plus grande est du côté de la Suisse, et la plus petite du côté de l'Allemagne : cette position est des plus favorables pour le commerce, et cet avantage n'a point été négligé, car on compte dans Bâle une grand nombre de manufactures de toutes espèces et ses principaux négocians font un commerce aussi riche qu'étendu.

La cathédrale est un édifice gothique, qui ne manque point d'élégance, mais que l'on a étrangement défiguré par le gros

Suisse.

rouge dont on a barbouillé tout son extérieur. Dans cette cathédrale, reposent sous un marbre, les restes vénérables du grand Erasme. Cet écrivain célébre réunissait au savoir le plus profond, une élégance de style particulière, et une vivacité d'esprit qu'il exerça non-seulement contre les vices et l'ignorance des moines, mais contre les abus et le désordre de l'église romaine: il fut le précurseur de Luther, et commit les premières hostilités contre les catholiques, dans l'affaire de la vente des indulgences; mais ensuite lorsque la querelle prit un tour plus sérieux, et que la rupture devint inévitable, il condamna les entreprises de cet impérieux réformateur et les regarda comme ixexcusables; en vain il avait lui-même censuré et mis au grand jour les abus tant reprochés à la religion catholique; il prêchait avec zèle l'obéissance submissive à ce qu'il appelait l'église universelle: conformément à ces principes; il engageait les protestans à faire ensorte d'obtenir par des moyens doux ce qu'ils pourraient perdre par une révolte indiscrète.

Des conseils aussi modérés ne pouvaient convenir à l'esprit impétueux et entreprenant

nant de Luther, en sorte qu'Erasme jouant le rôle de médiateur, et cherchant à rallentir de tous côtés les flammes de la discorde, ne réussit qu'à s'attirer la haine des deux partis; et tandis que l'un lui reprochait d'avoir été trop loin, l'autre le blâmait de n'avoir pas été plus loin encore. C'est par allusion aux incertitudes de sa conduite, qu'un de ses adversaires lui appliqua heureusement ce vers de Virgile: Suisse.

Terras inter cœlumque volabat.
Il volait entre le ciel et la terre.

A le juger impartialement, la vérité paraît être qu'il ne se sentait nullement disposé à devenir le martyr de la cause: la timidité naturelle de son caractère, jointe à une déférence trop grande pour des personnes d'un rang et d'un pouvoir supérieur, et peut-être..... le dirai-je, la crainte de perdre ses pensions ont pu être au nombre des motifs prépondérans qui l'ont engagé à prendre décidément un parti opposé à celui des réformateurs, et à condamner leur séparation de l'église de Rome.

Il y aurait néanmoins de l'injustice à attribuer entièrement la conduite d'Erasme

Suisse.

à des considérations personnelles : on doit imputer beaucoup aux impressions profondes d'anciens préjugés, et quelque chose à cet amour de la paix qui était naturalisé dans son cœur, ainsi qu'à cette studieuse tranquillité qui semble avoir été le principe déterminant de la majeure partie de ses actions. Mais quand même on découvrirait dans le caractère de ce grand homme quelque chose qui pût présenter une face douteuse, sa mémoire n'en doit pas moins être sacrée pour tout ami du génie, du savoir et de la modération : le feu de l'immagination, la sagacité du jugement, une érudition profonde et variée étaient à-la-fois son partage. Il a su donner un vernis d'élégance, même à des controverses théologiques, et a contribué beaucoup à délivrer les lettres du jargon scholastique qui infectait leur langage; en un mot, il ne lui manqua rien, si ce n'est peut-être un peu plus de courage, pour réunir les suffrages, et se trouver au rang des hommes principaux de son siècle.

Erasme a fait rejaillir beaucoup de gloire sur cette ville, en la choisissant pour sa résidence favorite, et en publiant dans son sein la plus grande partie de ses inestimables

ouvrages. On conserve avec vénération dans la bibliothèque publique, un petit nombre de ses lettres, et son testament écrit de sa main, ainsi que son couteau et son sceau. Suisse.

La bibliothèque possède quelques manuscrits curieux; on peut mettre au rang des plus précieux ceux qui contiennent les pièces relatives au concile de Bâle, et certains volumes de lettres adressées aux premiers réformateurs, ou écrites par eux-mêmes et par un grand nombre d'hommes de lettres. La collection des livres imprimés est peu nombreuse, mais remarquable par des éditions rares, et surtout par celles du quinzième siècle.

Dans une suite de salles appartenantes à la bibliothèque, on trouve un cabinet d'histoire naturelle, un médaillier, une collection de pierres gravées, quelques antiquités découvertes à *Augst*, enfin un nombre considérable d'estampes, et quelques tableaux et dessins qui sont, pour la plupart, des originaux de *Holbein*, peintre né dans cette ville. Les peintures sont en général de la plus belle conservation, et ce qui ajoute un prix inestimable à leur suite, c'est que le connaisseur y peut suivre

Suisse.

à la trace les différentes manières du maître, et comparer les ouvrages de sa jeunesse avec ceux de son meilleur âge. La plus précieuse de ses productions est une passion divisée en huit tableaux, dans lesquels ce grand artiste a porté à sa perfection le coloris brillant qui distingue si singulièrement toutes ses compositions. J'ai été frappé du profil d'Erasme, son ami et son patron: il le représente comme écrivant son commentaire sur St.-Mathieu, et l'on distingue dans le caractère de sa figure, un esprit, un feu qui peignent admirablement l'ame et les talens de ce grand homme.

Le dánse des morts, qui se voit dans le cimetière des prédicans du faubourg St.-Jean, est toujours montrée aux étrangers comme un ouvrage d'*Holbein*, et dans le fait M. Horace, Walpole et d'autres juges aussi peu recusables, ont prouvé jusqu'à l'évidence, que non-seulement cette danse a été peinte avant la naissance de ce peintre, et pour conserver la mémoire de la peste qui ravagea Bâle pendant la tenue du célèbre concile, convoqué en 1431, par le pape Eugène IV, mais que Holbein ne fut pas même employé à la réparer. Il est probable à la vérité, que c'est dans cet ancien mo-

nument qu'il a pris l'idée de ses fameux dessins de la danse des morts. En traitant ce sujet, il a déployé une richesse d'imagination si surprenante, il a montré tant de jugement dans sa manière de grouper les figures, et tant d'esprit dans leur exécution, que Rubens se plaisait à étudier ces dessins avec une attention particulière, et ne dédaigna pas d'en faire lui-même des copies. Suisse.

Il existe quelques estampes gravées de ces dessins par *Hollar*, mais elles sont très-rares : ces estampes ont été mises au jour par M. de *Mechel*, célèbre artiste de cette ville ; il en a augmenté la suite de quatre dessins qui ne sont point dans la collection du prince de Gallitzin et qu'il a pris dans les gravures de *Hollar* : les originaux furent achetés par ce prince à la vente de la fameuse collection de Crozat à Paris, dont Mariette a donné un catalogue : ces originaux consistent en quarante-quatre petits dessins, les contours sont esquissés à la plume, et ombrés légèrement à l'encre de la chine : ce qui frappe le plus, c'est l'étonnante variété d'attitudes et de caractères sous lesquels la mort est représentée.

Les lois somptuaires sont très-sévères à

Suisse.

Bâle ; non-seulement on y trouve en vigueur la plupart de celles des républiques Suisses, mais la jalousie du parti démocratique en a fait passer de nouvelles. L'usage des voitures dans l'intérieur de la ville, n'est point, il est vrai, prohibé ici comme à Zuric, mais cette tolérance est rachetée par une singularité bien plus extraordinaire. Il est défendu à tout citoyen ou habitant qui se sert d'un carrosse, d'avoir un domestique derrière : ceci prouve que les lois de cette espèce peuvent, dans quelques occasions être portées jusqu'à la plus scrupuleuse et la plus ridicule minutie. Mais, en général, il faut avouer que ce sont d'excellens réglemens, et que les prohibitions de ce genre sont non-seulement utiles, mais nécessaires dans une petite république : elles ont incontestablement rendu à cette ville un grand service; car nonobstant le nombre de familles considérablement riches qu'elle contient, il y règne encore une telle simplicité de mœurs, qu'on ne m'entendrait pas sans rire, si je faisais le détail des objets que l'on flétrit ici par l'injurieuse dénomination de *luxe :* et malgré le voisinage de la France, les modes de ce pays, qui sont universellement

répandues parmi les habitans aisés de Fribourg et Soleure, sont totalement inconnues à Bâle. Suisse.

Le bas peuple de cette ville est en général si prévenu en faveur de sa patrie, qu'il paraît convaincu que le vrai bonheur n'existe qu'à Bâle : et dans le fait, il n'est peut-être aucun lieu du monde où cette classe d'hommes soit aussi heureuse : le moindre individu s'enorgueillit de sa liberté, et en a le droit. D'ailleurs les priviléges et immunités considérables dont le corps des citoyens jouit, et l'espérance fondée que chacun de ses membres peut avoir, de faire un jour partie du conseil souverain, donne au dernier des bourgeois une considération personnelle qui l'entretient dans le sentiment flatteur de sa propre importance : en effet, dans le nombre des magistrats on en compte plusieurs qui exercent des métiers inférieurs.

Nulle part la conduite des magistrats n'est plus librement et plus sévèrement censurée qu'à Bâle : Il est certain que le peuple peut quelquefois abuser de ce privilége, et l'étendre au-delà des limites convenables, mais dans aucun cas on ne

Suisse.

saurait lui en enlever totalement l'usage, sans porter un coup mortel à sa liberté ; car ce droit est essentiellement attaché à l'indépendance, et nul gouvernement libre ne peut survivre long-temps à son extinction.

Bâle excède de beaucoup en étendue toutes les autres villes de la Suisse, et paraît avoir été l'une des plus peuplées : son enceinte contiendrait facilement cent mille habitans, tandis que maintenant on en compte à peine onze mille : plusieurs causes différentes ont sans doute contribué à opérer cette prodigieuse dépopulation : je n'indiquerai qu'une ou deux de celles que l'on peut assigner.

Il est démontré par des calculs, dont le résultat est incontestable, que dans toutes les grandes villes, le nombre des morts surpasse celui des naissances, et l'on doit conclure de cette vérité, que si cet excédent n'est pas compensé par une affluence régulière de nouveaux habitans, une grande ville doit tendre rapidement à sa dépopulation. Mais les citoyens de Bâle sont à ce point jaloux du droit de bourgeoisie, et s'enorgueillissent tellement de ses privi-

léges, qu'ils doivent rarement le conférer à des étrangers, qui ne pouvant sans cela établir aucun commerce, et exercer aucun métier dans leur ville, ne viennent point y réparer les pertes continuelles que sa population essuie. Il y a quelques années cependant, que plusieurs magistrats convaincus des mauvais effets de cette exclusion illimitée, parvinrent à faire passer une loi en vertu de laquelle les étrangers peuvent être admis à partager la liberté de la ville, et les droits de cité; mais cette loi fut en même temps embarassée de tant de restrictions, qu'elle est devenue incapable de remplir l'objet pour lequel elle était imaginée. Tous les motifs d'intérêt privé et d'ambition se sont ligués pour détruire son efficacité. Je n'en suis pas surpris; car des sociétés entières d'hommes sont rarement mues par un esprit assez généreux pour sacrifier les avantages personnels et immédiats au bien être et à la prospérité future de leur pays. Suisse.

Pendant le séjour que j'ai fait à Bâle, la curiosité m'a engagé à visiter l'hôpital et le cimetière de St.-Jacques, situés à peu de distance de la ville, et près de la petite rivière de *Birsch*, célèbre par le combat

Suisse. désespéré qui eut lieu sur ses rives, entre les Suisses et les Français commandés par le dauphin, depuis Louis XI. Jamais l'intrépide valeur des Suisses ne se montra d'une manière plus signalée, que dans la résistance que quelques bataillons opposèrent à l'ennemi dans cette journée mémorable. De la troupe entière, il n'y eut que seize hommes qui abandonnèrent le champ de bataille ; et ceux-là en conséquence d'une politique semblable à celle des spartiates, furent notés d'infamie, parcequ'ils n'avaient pas sacrifié leur vie pour défendre la patrie. Les noms d'une grande partie de ces combattans ont été soigneusement inscrits dans les registres de la ville et s'y sont conservés jusqu'à présent.

Les Suisses ne parlent jamais de ce fameux combat qu'avec le plus vif enthousiasme, et les Bâlois vont tous les ans faire des parties dans une hôtellerie située près de l'hôpital St.-Jacques et de son cimetière, pour célébrer parmi les libations d'un vin rouge qui croît sur le champ de bataille, les faits héroïques des braves patriotes qui ont si glorieusement sacrifié leur vie pour le salut de leur pays. Ce vin que l'on appelle le *sang des Suisses*, est en grande estime

chez les Bâlois, quelque médiocre que soit son mérite du côté de la saveur; et je suis bien trompé si le fameux vers d'Horace. *Non missura cutem, nisi plena cruoris*, a jamais été aussi bien appliqué au misérable poète dont il parle, qu'il le servoit à ces parties patriotiques, à cette effusion annuelle du *sang des Suisses.*

Suisse.

CHAPITRE XI.

Réflexions générales sur les Treize Cantons.

Suisse.

NULLE partie de l'Europe, ne peut se vanter de renfermer dans une étendue pareille à celle de la Suisse, un aussi grand nombre d'états indépendans, et une aussi grande variété de gouvernemens divers. Et cependant telle est-la sagesse des principes sur lesquels leur union est fondée; et telle a été dans ces derniers siècles l'indifférence que les habitans de cette contrée remarquable ont eu pour les conquêtes, que depuis l'époque où la confédération a pris une assiette solide, cet heureux peuple n'a pour ainsi dire pas été une fois dans le cas de tourner ses armes contre un ennemi extérieur, et qu'il n'a éprouvé dans son sein aucune commotion civile qui n'ait été bientôt appaisée à la satisfaction générale. Je doute que l'histoire ancienne et moderne offre un autre exemple d'une nation guerrière divisée en républiques indépendantes

toutes limitrophes, et conséquemment exposées à un choc continuel d'intérêts opposés, et qui, pendant un aussi long espace de temps, se soit maintenue dans un état de tranquillité presque non interrompue. Tandis que les royaumes voisins ont éprouvé tour à tour toutes les horreurs de guerres intestines, cette nation privilégiée a joui de la félicité si bien décrite par Lucrèce, et n'a point cessé d'être spectatrice indifférente des tempêtes diverses qui ont dévasté le monde autour d'elle. Suisse.

Mais il s'en faut de beaucoup que le loisir d'une longue paix ait énervé l'esprit et les bras de ce peuple. La jeunesse est soigneusement entretenue dans l'usage des exercices militaires; la course, la lutte, le maniement du fusil et de l'arbalète entrent dans son éducation. Outre cela, la Suisse a toujours dans les services étrangers un nombre considérable de soldats bien disciplinés, et tout ce qui est en état de porter les armes est classé et régulièrement exercé dans ses districts relatifs, en sorte que les républiques sont en état d'opposer en tout temps une armée vraiement formidable à l'ennemi qui menacerait le pays de la liberté. Ainsi tandis que la meilleure partie des

Suisse.

empires du continent tend de plus en plus vers le gouvernement militaire, la Suisse seule n'a point d'armées sur pied ; et cependant, par sa situation, par ses alliances, et par sa politique intérieure, elle jouit d'une sécurité inconnue à toute l'Europe, se trouve en état de résister à toutes les forces qu'on pourrait assembler contre elle.

La félicité de la Suisse, au reste, ne consiste pas uniquement dans l'exemption des misères de la guerre, mais il n'est pas un pays où le bonheur et le contentement soient aussi universellement répandus sur le peuple; car, que le gouvernement soit aristocratique, démocratique ou mixte, qu'il soit absolu ou limité, le même esprit de liberté y préside, et dans les états oligarchiques même, qui partout, sont les plus tyranniques des états, l'administration est singulièrement douce, et la propriété des sujets soigneusement défendue contre toute espèce de violation.

La jurisprudence criminelle de ce pays a cependant un vice général dont elle est partout également atteinte. En effet, ce qu'on nomme la *Caroline*, c'est-à-dire le

code de Charles Quint, soit seul, soit modifié ou augmenté, suivant l'usage particulier des différens districts, forme en vain dans toutes les républiques de la Suisse, le fondement des principales lois pénales : la coutume accorde à l'opinion des juges une latitude si étendue, qu'ils sont beaucoup moins guidés dans leurs décisions par ce code, ou par toute autre loi écrite, que par les principes communs de la justice universelle. Jusqu'à quel point une longue expérience a-t-elle pu justifier la concession d'un privilége aussi extraordinaire, c'est ce que je ne puis dire; mais ce que je sais, c'est qu'en pareille matière, un pouvoir aussi arbitraire est indubitablement sujet à l'abus le plus alarmant, et ne peut jamais, sans le plus grand risque, être remis entre les mains d'un magistrat. Suisse.

Je ne puis m'empêcher de réfléchir à la sagesse supérieure qui caractérise dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, notre inestimable constitution ; et en effet, un Anglais qui voyage ne saurait observer les divers gouvernemens sans prendre pour celui de son pays une admiration plus vive et plus sentie. En Angleterre, la liberté et la vie d'un particulier ne dépendent point

de la décision arbitraire d'un juge. Elles sont sous la protection des lois les plus expresses, et le magistrat ne peut s'en écarter impunément. Cette sévère précision, il est vrai, pourrait être accompagnée de quelques inconvéniens; mais ils sont rachetés par des avantages si prépondérans, qu'ils sont à peine perceptibles dans la balance de la justice. Quoi qu'il en soit, au reste, il s'en faut de beaucoup que j'aie l'intention d'accuser les officiers qui administrent en Suisse la justice criminelle, et je dois dire au contraire, que le résultat des observations que j'ai été en état de faire, est qu'ils la dispensent d'une main équitable et impartiale.

Suisse.

Dans tout ce pays, j'ai remarqué avec une satisfaction singulière, l'excellent état des prisons, et les précautions pleines d'humanité que ces diverses législations ont prises à l'égard des coupables. Ces particularités ont dû me frapper d'autant plus que le contraire est malheureusement plus visible dans ma patrie. En Suisse, les accusés sont logés dans des appartemens sains et séparés. On ne les laisse point dans les prisons, languir au détriment de leur santé, et achever d'y dépenser le peu d'argent qui

qu'il leur reste. Ils sont immédiatement examinés et jugés. En Angleterre, le criminel, ou celui qui est soupçonné tel, attend quelquefois six mois l'arrêt qui détermine son sort ; et si au bout de ce long espace, il se trouve innocent et en même temps pauvre, la perte de son temps, jointe aux frais de géole, suffiront peut-être pour occasionner sa ruine totale, tandis que d'un autre côté, ses mœurs n'auront pas moins souffert par la communication qu'il a eu avec des scélérats qui ayant perdu tout sentiment de honte, s'encouragent l'un l'autre au crime. Comment se peut-il que nous anglais, qui nous vantons de posséder une jurisprudence criminelle fondée sur des principes faits pour nous distinguer avec honneur parmi toutes les nations de l'Europe, que nous, qui offrons aux yeux de tout l'univers l'intérieur de nos cours de justice, et qui nous enorgueillissons de l'avantage inestimable et unique d'être jugés par nos pairs, nous ayons négligé un article aussi important de notre code pénal, et que l'équité compatissante ait été ici en défaut ? Suisse.

Le lecteur qui désirerait une description plus particulière des prisons de la Suisse,

Suisse.

la trouvera dans un ouvrage intitulé : *De l'état des prisons en Angleterre, par Howard.* Dans ce traité qui mérite l'attention de tout ami de l'humanité, l'auteur a fourni plusieurs tristes exemples de l'état déplorable des prisons d'Angleterre, et de leur infériorité à celles des autres pays, en tout ce qui concerne la santé et la conduite des infortunés qui y sont confinés, et ce n'est qu'avec la plus douce satisfaction qu'il doit apercevoir que son zèle humain et persévérant a déjà fait naître quelques sages réglemens. Comme d'ailleurs il ne se lasse pas de faire de nouvelles recherches aussi louables sur l'état des prisons les plus considérables du continent, et qu'il soumet sans cesse leur résultat à l'inspection du parlement, on est en droit d'espérer qu'il sera récompensé de ses travaux, par le bonheur d'avoir réussi à fixer efficacement l'attention du sénat anglais sur un objet digne des sages et compatissantes précautions de la législation.

On ne peut manquer d'éprouver une extrême surprise et un déplaisir égal, en observant que l'usage de la torture est encore subsistant dans un pays où les vrais principes du gouvernement civil sont aussi

bien entendus et aussi généralement adoptés qu'en Suisse. Il est des cas où le criminel est mis à la question. L'inéfficacité d'une invention barbare, qui tend en vain à arracher la vérité au moyen des instrumens horribles que l'ingénieuse cruauté prépare à cet effet, a été si souvent mise en évidence par les plus savans écrivains, que les réflexions que je pourrais ajouter à leurs argumens seraient tout-à-fait superflues; et dans le fait, toute la force des raisonnemens divers que l'on a opposés à cette affreuse coutume est renfermé dans ce seul mot de l'admirable Labruyère : *la question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible*, et sauver un coupable qui est robuste. Suisse.

Je dois au reste, rendre à la Suisse cette justice, qu'elle n'a pas manqué d'avocats zélés de l'humanité qui ont plaidé pour l'abolition totale de la torture; mais que peuvent, même dans ce siècle de lumière, les argumens de la raison contre la coutume et les prjugés!

Personne n'ignore que c'est le roi de Prusse, le grand Frédéric qui a donné à

Suisse.

l'Allemagne, l'exemple de l'abolition de cette pratique barbare ; mais probablement peu de personnes savent que la première idée de cette suppression lui fut suggérée par la lecture de l'histoire d'Angleterre ; car l'une des principales raisons que l'on donne en faveur de cette manière d'arracher une confession, étant qu'elle fournit le meilleur moyen de découvrir les complots tramés contre le gouvernement, le monarque observa avec sa sagacité ordinaire, que les annales anglaises prouvaient victorieusement la fausseté de cette proposition, puisque si d'un côté, il est peu de royaumes dans le sein desquels il se soit formé plus de conspirations et de rébellions, on s'aperçoit de l'autre que leurs moteurs et leurs complices y ont été évantés et découverts sans l'usage de la torture, avec plus de succès que dans les états où elle est employée. *Ceci*, disait à ce sujet ce sage politique, me prouva l'absurdité de la question et me la fit abolir.

Les sciences sont généralement moins répandues dans les états catholiques que dans les états protestans ; mais dans tous, un homme de lettres trouvera fréquemment le but de ses recherches et l'occasion d'é-

tendre ses connaissances. C'est surtout pour le naturaliste que la Suisse sera une source inépuisable d'instruction et d'amusement, tant par l'étonnante variété des curiosités physiques dont ce pays est semé, que par le nombre considérable de personnes très-versées dans cette science, qu'elle renferme : et en effet, il n'est pas une ville, et il est peu de villages où le voyageur curieux ne rencontre des cabinets dignes de son attention. Suisse.

Quant à ce qui regarde l'agriculture, je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays où les heureux effets de l'infatigable et persévérante industrie soient plus remarquables. En voyageant dans la partie montueuse de la Suisse, j'ai souvent été frappé d'étonnement en voyant des rochers autrefois arides, maintenant couverts de vignes ou de riches pâturages, en distinguant la trace de la charrue sur des terres telles, que je conçois à peine comment des chevaux ont pu s'y élever et s'y soutenir. En un mot, les habitans de ce pays, ont surmonté tous les obstacles que le sol, la situation, le climat leur opposait, et sont parvenus à naturaliser la fertilité, dans les

Suisse. lieux même que la nature paraissait avoir condamnés à une stérilité perpétuelle.

Finissons le portrait de ce peuple, en disant qu'une simplicité de mœurs universelle, qu'une franchise ouverte et non affectée, qu'un invincible esprit de liberté, doivent être mis au rang des traits caractéristiques qui l'honorent et le distinguent parmi les nombreuses nations de l'Europe.

Fin du quatrième Volume.

627681

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le quatrième Volume.

Suite du Voyage dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, faits en 1788 et 1789.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de Londres pour Edimbourg. — Oxford. — Marbres d'Arundel. — Château de Blenheim. — Birmingham. — Manchester. — Pays de Galles. — Liverpool. Sheffield. — Carlisle. — Le Cumberland. — Arrivée à Edimbourg,* page 1

CHAPITRE II. *Edimbourg, situation de cette ville, le château, le palais, — L'université — Ossian et ses poésies. — Glasgow,* 32

CHAPITRE III. *Tableau géographique de l'Ecosse. — Ses montagnes ou les Highlands. — Etat de leurs villages. — Leurs coutumes. — Leur religion. — Langue qu'ils parlent. — Des Lowlands. — Etat physique de leur pays*, 42

CHAPITRE IV. *Les Lowlands — État physique du pays Dundée et Puysley*, 62

CHAPITRE V. *De l'union de l'Écosse avec l'Angleterre, et de son état d'amélioration. — Caractère des Ecossais. — Le prétendant*, 70

CHAPITRE VI. *Iles Hebrides ou Westernes. — Des Orcades et des îles de Schetland. — Les montagnes appelées les trois Mamelles. — Débarquement en Irlande*, 89

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER. *Londonderry. — Campagne des environs. — Conor-Behfat. — Trim. — New. — Canal. — Approches de Dublin. — Détails sur cette ville. — Ses quais. — Son port. — Ses belles rues. — Bâtimens publics. — Les Squarres ou places*, 106

CHAPITRE II. *Etat physique de l'Irlande*,

sol, montagnes. — Bogs. — Provinces. — Villes principales, 115

CHAPITRE III. *Agriculture et chemins. — Situation des habitans des campagnes,* 130

CHAPITRE IV. *Des Manufactures et du commerce,* 138

CHAPITRE V. *Population, Religion,* 152

CHAPITRE VI. *Caractère. — Mœurs. — Usages. — Instruction. — Littérature. — Antiquités,* 164

CHAPITRE VII. *Ancienne Constitution et Gouvernement,* 184

CHAPITRE VIII. *Précis de l'histoire d'Irlande. — Union perpétuelle au premier janvier* 1801 *des deux royaumes, sous le nom de Royaumes Unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande,* 192

CHAPITRE IX. *Bristol, commerce de cette ville. — Etablissemens. — Eaux minérales. — Bath. — Détails sur cette ville et ses bains. — Salisbury. — Le Cornouailles et pays circonvoisins. — Winchester. — Portsmouths. — L'île de Wigkt. — Château d'Hampton-Court. — Richemond. — Cliswick, retour à Londres,* 211

CHAPITRE X. *Des îles de Man. — Gersey, Guernesey, et Origni, et de Gibraltar,*

Voyage de William Coxe en Suisse et en Helvétie.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. *Précis historique sur la Suisse. — Arrivée de Coxe à Schaffouse. — Situation de cette ville. — Loi somptuaire. — Pont sur le Rhin digne d'admiration. — Cataracte de Lauffen. — Constance. — Lac de ce nom. — Abbaye de Saint-Gall. — Canton d'Appenzel. — Lac de Walestadt. — Canton de Glarus. — Pont singulier sur la Limmat. — Réflexions sur les états démocratiques,* 257

CHAPITRE II. *Pélerinage d'Einsiedlen. — Rapperschwil. — Canton et ville de Zuric. — Eloge de Zuingle, de Gessner et de Lavater. — Canton de Zug. — Lucerne,* 290

CHAPITRE III. *Lac des quatre cantons, et monumens de la liberté. — Uri, Schwits, Underwald. — Passage du Saint-Gothard et pont du Diable. — sources de*

la Reuss et du Tesin. — Passage des Fourches et leurs Glaciers. — Sources du Rhône, 310

CHAPITRE IV. *Passage du Grimsel. — Sources de l'Aar. — Route du pays de Hasly. — Meyringen. — Des Alpes et de l'économie pastorale. — Tableau des montagnes qui entourent l'Ober-Hasly. — Grand Aigle des Alpes et Chamois. — Chasse du Chamois,* 339

CHAPITRE V. *Passage du Scheideck. — Grindelwald. — Vallée de Lauterbrunnen. — Le Staub-bach, chute d'eau de plus de neuf cents pieds. — Passage du Gemmi. — Bains de Leuck. — Le Vallais. — Les Goîtres et l'Idiotisme. — Sion. — Le Pissevache, belle chute d'eau,* 370

CHAPITRE VI. *Glacier des Bossons. — Murailles de glace. — Glacier de Montanvert. — Marché des glaciers. — Route de Chamouny à Genève. — Caverne de la Balme. — Le pays de Vaud. — Vevay. — Clarens. — Meillerie,* 394

CHAPITRE VII. *Le Jura. — Le Val de Joux. — Orbe. — Yverdun. — Le Lac de Neuchâtel. — Le Ranz des Vaches. —*

Neuchâtel. — Vallengin, la Chaux-de-Fonds. — Locle, 410

CHAPITRE VIII. *Morat. — Ossuaire des bourguignons. — Avinche. — Hermitage de Nenneck. — Berne. — Son arsenal. — Son grenier. — Le médecin de la montagne,* 428

CHAPITRE IX. *Moudon. — Genève, sa situation — Son état littéraire. — Bienne. — Soleure,* 458

CHAPITRE X. *Route de Soleure à Bâle. — Etat de cette ville. — Son horloge. — Le tombeau d'Erasme. — La bibliothèque. — La danse des morts. — Combat entre Louis XI et les Suisses, près de Bâle,* 475

CHAPITRE XI. *Réflexions générales sur les Treize Cantons.* 492

Fin de la Table des Chapitres du quatrième Volume.